
U d'/ of Ottawa
39003000557487

Collection Arthur Savaète a 3 fr. 50

LA

TROUÉE FÉMINISTE

PAR

Théodore JORAN

AVEC UNE ÉTUDE-PRÉFACE

PAR GABRIEL AUBRAY





PARIS

ARTHUR SAVAÈTE, ÉDITEUR

15, rue Malebranche, 15 (Panthéon)

—



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

CHOSES D'ALLEMAGNE, Ouvrage adopté par le Conseil municipal de Paris pour les Bibliothèques de la Ville, 2e édition, 1 vol . . . . 4 fr.

UNIVERSITÉ ET ENSEIGNEMENT LIBRE. 1 vol. 2,50

PLAIDOYER POUR LES LANGUES MORTES, 1 brochure (épuisée) . . . . 1 fr.

SOCIOLOGIE FÉMINISTE

LE MENSONGE DU FÉMINISME, 1 vol., couronné par l'Académie française 3,50

AUTOUR DU FÉMINISME, 2e édition, 1 vol. . . . 3,50

AU CŒUR DU FÉMINISME, *Dédicace* à Émile Faguet, *Préface* de Frédéric Masson, de l'Académie française, 1 vol. 3,50

EN PRÉPARATION :

LES FÉMINISTES AVANT LE FÉMINISME, 1re série, 1 volume.

DÉDICACE

A Madame NEERA,

Chère et illustre amie, je me permets de vous offrir publiquement ce témoignage de mon admiration et de ma respectueuse sympathie.

Ces sentiments s'adressent à la grande romancière milanaise et à la vaillante sociologue, qui tour à tour enchante les âmes par de beaux contes et combat de funestes préjugés.

Les Idées d'une femme *étaient encore mieux qu'un beau livre, ce fut une bonne action.*

Th. J.

LES MISÈRES DU FÉMINISME

CAUSERIE - PREFACE

PAR

Gabriel AUBRAY

M. Théodore Joran, le pamphlétaire connu et couronné du *Mensonge du féminisme*, fait à l'auteur des *Lettres à ma cousine* et de *L'Allée des demoiselles*, l'honneur — et la malice — de lui demander pour son nouveau volume anti-féministe une préface. Honneur, puisque je succède en ce rôle — un rôle de lever de rideau — à Emile Faguet et à Frédéric Masson. Mais me voilà jeté dans un grand embarras et dans un grand péril. Ce diable d'homme, qui massacre aujourd'hui nos Amazones avec la massue d'Hercule, aura, c'est immanquable, le sort d'Orphée qui fut, comme l'on sait, pitoyablement mis en pièces par les Bacchantes. J'aime autant finir d'une autre manière; et je serais si malheureux, moi qui ai surtout écrit pour elles, qui pour elles rêve tant de jolies choses, de perdre l'amitié des jeunes filles!

Sans doute nous sommes d'accord au fond, tout au fin fond de nos consciences et de notre foi, quoique nos manières soient comme je le dirai tout à l'heure, fort différentes. Nous voulons l'un et l'autre la femme à la place où *Dieu* la veut.

Dieu, qu'est-ce que c'est que cela? demande le siècle. Sécularisons notre langage et disons : Dieu, c'est la nature, d'abord, qui crée la vierge faible, qui la rend amoureuse pour devenir femme, femme pour devenir mère, qui sans relâche

pendant près de quarante ans, tout le plein de sa vie, la jette périodiquement à terre, blessée, malade, ou allaitant son petit, et la met donc à la disposition, dans le besoin et sous la dépendance du mâle : et voilà pour ceux qui de la *bonne* Nature prétendent, à la Jean-Jacques, recevoir toute vérité et toute loi.

Dieu, c'est encore le bon sens des grands législateurs, c'est la conscience des peuples, qui cherche à travers mille tâtonnements, mille tours, détours et retours, mille erreurs contradictoires, et de résultat parfois monstrueux, la formule de soumission et de grandeur tout à la fois où résoudre le *cas* de ce sexe fragile, fébrile, aimable, redoutable, auguste, sacré, dont la vie ne peut pas se passer, ni la vie de l'homme, ni la vie de la nation et de la race ; qui tantôt donc traite la femme en esclave, en bête de somme, en bête à plaisir, pour affranchir d'elle l'homme, seul être de valeur, tantôt fonde sur sa vertu la famille, l'honore comme matrone, la fait inviolable comme prêtresse ou vestale, punit son adultère des plus cruels supplices, flétrit son impudeur du plus infâmant mépris, protège par la peine de mort sa virginité : et voilà l'inextricable fouillis d'où doivent tirer la lumière les déterministes qui n'ont d'autre religion que celle du *fait*, les fatalistes et les désenchantés de l'idéal qui croient aux perpétuels recommencements de l'Histoire.

Mais Dieu, c'est pour les autres, pour ceux de la marche à l'étoile, ce qu'ils appellent la Civilisation, le Progrès, et que nous, qui voulons être à la fois du ciel et de la terre, qui sans perdre pied au sol du réel, nous sentons commandés, soulevés et grandis, par le *sursum* de l'effort vers le mieux, nous appelons — qu'on nous passe, au moins à titre provisoire, le mot — le Christianisme.

Et nous voyons que le Christianisme a voulu faire à la vierge, aussi bien qu'à la mère, à la veuve aussi bien qu'à l'épouse, la condition la plus sûre, la plus digne, la plus douce qu'il apparaît jusqu'ici possible de lui faire ; nous voyons

qu'il a traduit en lois morales impérieuses ses principes de justice pour la femme, ordonnant : à l'enfant, d'honorer sa mère; à l'adolescent, de se garder intact pour la jeune fille qu'il épousera; au jeune homme, de choisir sa fiancée, en toute liberté d'amour, pour son charme et ses vertus, non pour sa fortune, et de travailler deux fois sept ans s'il le faut, afin de mériter Rachel; à l'époux, d'aimer son épouse comme lui-même, de la respecter en sa fonction de mère, et de lui être fidèle, *quoi qu'il arrive*, sans défaillance; à la jeune fille, ouvrant le libre choix de rester vierge, sans être pour cela condamnée à la solitude, à la stérilité, au mépris du monde, ou de livrer en pleine confiance ses énergies d'amour et de maternité aux sécurités du mariage indissoluble et au sanctuaire inviolable de la famille; la protégeant par ses anathèmes contre les parents qui voudraient forcer sa volonté, contre les prétendants qui voudraient la surprendre, contre le mari qui trahirait sa vocation de devenir femme; et, une fois femme, faisant plus que l'égaler à l'homme, la fondant, l'unifiant en lui, mais ne lui imposant, pour son honneur, pour sa joie quand elle aime, pour le bien commun qui est le sien, à elle aussi, que ce qu'elle lui impose à lui-même, de demeurer chaste et fidèle, de s'associer de tout cœur à son travail, à sa destinée, de porter, c'est vrai, le poids de ses malheurs et de ses fautes à lui, mais pas plus qu'elle ne portera l'orgueil de ses triomphes et n'emportera le bénéfice de son bonheur, pas plus qu'il ne portera, lui, le poids de ses défaillances et de ses infirmités à elle, en somme les liant tous deux ensemble au joug de la vie de façon qu'il soit le moins lourd possible, et ne défendant qu'une chose : de s'y soustraire de sa propre autorité et de le briser. Et non seulement il a ainsi tout un système de vertus, tout un ordre moral et social, dont on ne peut pas ne pas admirer l'harmonieux équilibre, et ne pas sentir que s'il se réalisait ici-bas, tout serait bien. Mais, étant en même temps que législateur, ouvrier de ce

« progrès » qui n'est pour nous que la lutte, aux moyens toujours renouvelés, contre le désordre et le mal, sans cesse il multiplie les institutions, les *foyers*, les *familles*, à côté du foyer naturel et de la vraie famille, pour abriter la jeune fille, la veuve, même la femme délaissée ou la mère en détresse, c'est-à-dire toujours pour défendre la femme contre les méchancetés du sort et contre elle-même, pour l'aider à accomplir quand même son œuvre, à remplir malgré tout sa destinée : jusque-là qu'en dehors des asiles de la prière et de la fraternité conventuellè, il a tenté et merveilleusement réussi ces quatre chefs-d'œuvre de son génie : faire avec les vierges des mères pour les enfants orphelins, des servantes aux mains de filles pour les vieillards, aux mains d'aïeules pour les malades, et des sœurs aux voiles blancs, aux blanches âmes, pour les Madeleines repenties et pour toutes les créatures qui sont tombées !

***

Or, nous ne sommes pas responsables des méfaits qui se commettent contre la femme dans une société que n'anime plus l'esprit de l'Evangile, et qui se fait gloire au contraire de mener contre l'Eglise une guerre implacable ; dans une société qui, ayant dressé sur ses autels l'idole monstrueuse de la Liberté, et rédigeant au nom de cette Liberté souveraine la plupart des lois et décrets, sourit au libertinage de l'homme et de la femme, tolère la séduction, la prostitution, l'adultère, — dérisoirement puni, de loin en loin, de seize francs d'amende, moins qu'un délit de chasse ! — autorise l'union libre, sanctionne de ses jugements le divorce ; qui depuis longtemps a désarmé le mari, la famille, l'ordre public contre le dévergondage de tant de névrosées ; dans une société enfin qui, ayant « *libéré* » le travail, comme l'amour, de toute discipline morale et religieuse, et n'ayant plus la lumière ni l'autorité d'aucun principe pour en réglementer l'exercice, lâche dans l'atelier l'ouvrière, comme la

courtisane dans la rue, sans se soucier du résultat de cette bataille contre nature des sexes, où, en dépit des larges blessures faites à l'homme par sa concurrence, c'est la femme qui finalement est vaincue, ruinée, asservie, arrachée à la douceur du foyer, dépouillée de ses enfants s'il lui en vient, proie guettée par la luxure tant qu'elle est jeune, et par la misère quand l'âge l'a défleurie!

Michelet, lui-même, de sa maison de jeunesse de la rue de la Roquette ayant vue sur tant de mansardes où s'épuisaient de labeur tant d'ouvrières, où mourait de chômage, de privations et de désespoirs, sa pauvre voisine Marianne, sentait déjà obscurément ce que j'ose appeler, moi, le crime de l'idée libérale : car c'est crime contre les faibles que de les lâcher pêle-mêle avec les forts dans l'arène du combat de la vie.

« Libre, oui, la femme, écrivait-il tristement dans son *Journal,* libre de souffrir, de se masculiniser en se faisant ouvrier, quand l'homme lui laisse un métier à prendre. Libre aussi de mourir de faim, de froid, quand l'ouvrage manque, ou d'allumer un réchaud quand celui qui l'a séduite l'abandonne. Ce sont là les seules libertés que je lui vois. » « Femmes libres, femmes mortes », formulait à son tour Dumas fils. J'ajoute sans hésiter : Femmes mortes, société perdue. Autrement dit, si vous tuez ou laissez tuer la femme dans la femme, si elle-même en la folie que vous avez allumée, tue son sexe, de ses propres mains déchire ses entrailles de mère, c'est, manifestement, la fin d'un peuple, la fin d'un monde.

Manifestement et mathématiquement d'abord, puisque de par le double désordre jeté dans l'amour et dans le travail, le célibat semble devenir un avantage ou une condition de vie plus facile, la stérilité s'imposer comme une nécessité ou une élégance (voyez dans la rue les toilettes symboliques de nos *femmes sans ventre*); puisque le jeune homme pour cent causes boude au mariage, et que la jeune fille, en mal d'in-

dépendance et pour cent raisons aussi, travaille à s'en passer; puisque enfin ceux-là même qu'y amène avant le déclin le soin d'une fortune à conserver ou à doubler, le goût bourgeois du pot-au-feu à jour fixe, certaines traditions d'ordre et de *respectability*, ou quelque heureux caprice, se mettent d'ordinaire à deux pour produire un : alors que, à simplement consulter les tables de mortalité, ces froids calculateurs devraient, s'ils veulent assurer la continuité de leur nom et de leurs biens-fonds, aller prudemment jusqu'à trois ou quatre.

Mais en dehors de ce dénombrement brutal de statisticien ou d'actuaire, quiconque regarde un peu la vie contemporaine et réfléchit sur ce qu'il voit, comprend vite quel mal profond, irrémédiable, font à la race cette émancipation de l'amour, cette émancipation du travail, qui en seraient plus justement nommées, l'une et l'autre : *le dérèglement*.

Voyez-la à l'œuvre, sur l'un et l'autre champ de bataille, celle qui hier était l'associée, l'auxiliaire de l'homme, qui cherchait avant toute chose sa paix, son alliance, et qui est maintenant devenue son ennemie. D'une part, jeune, laborieuse, stimulée au travail par le besoin, par l'exemple, la mode, la vanité, le désir de monter, ou le noble souci de ne pas déchoir, la voilà qui grimpe à l'assaut de tous les métiers et de toutes les fonctions de l'homme, qui le dépossède de sa tâche, avilit son salaire, multiplie sur le pavé les oisifs et dans le ménage les rois-fainéants; et cela, juste à l'heure où le machinisme, en bas, réduit déjà la part des bras humains, où, à mi-côte, les places d'employés, comptables, caissiers, chiffreurs, rédacteurs, teneurs de livres, postiers, bureaucrates, sont envahis par la ruée des primaires de l'école obligatoire, où, en haut, les carrières libérales de la médecine, du droit, de l'enseignement, des lettres, des beaux arts rejettent par-dessus leurs bords le trop-plein écumeux du prolétariat intellectuel... Et en même temps, et tout de même, et

à tous les degrés de l'échelle aussi, l'autre dévoreuse d'hommes poursuit son œuvre de mort; je veux dire: celle que son tempérament, son goût, naturel ou acquis, de plaisir et de paresse, la corruption de l'exemple aussi ont dressée à la guerre de séduction et de ruse, celle-là ,de partout, du salon comme de la chambre mansardée et du coin de rue, de la scène comme de la loge et du promenoir, de la terrasse du café comme derrière la vitre de l'atelier ou du magasin, guette l'adolescent, l'homme fait, et jusqu'au vieillard, gâtant le sang, dégradant l'âme, dilapidant les patrimoines, empoisonnant l'amour, empêchant le mariage, ou le brisant, ou le souillant quand elle s'y faufile, dissolvant la famille, laissant au cœur de sa proie un venin de défiance, de mépris, de rancune, de haine contre la femme, dont tôt ou tard elle sera victime à son tour, la pauvre folle, et tout son sexe avec elle!

Car le mal, disait déjà le vieil Eschyle, engendre le mal. En un cercle sans fin roulent les fautes nées les unes des autres et se multipliant les unes par les autres. Qui de l'Adam où de l'Eve modernes a fait le premier acte de guerre ou l'a rendu inévitable? C'est le secret du serpent qui alluma entre eux la discorde, et les perdit l'un par l'autre; le secret de Dieu qui les frappe également et l'un par l'autre les châtie. Car tous deux en se déchirant s'accusent, tous deux se plaignent, tous deux s'irritent en leur égoïsme et deviennent l'un envers l'autre plus méchants; j'allais écrire: tous deux donc pareillement souffrent; mais je retiens presque à temps ma plume, et je crois justice de penser que si de ces deux êtres l'un est plus faible, et plus tendre, fatalement il doit être le plus écrasé dans la mêlée sociale et dans le duel des sexes le plus souffrant et le plus malheureux.

De fait, il monte partout des clameurs de colère et des gémissements. Et la femme de travail, qui succombe sous la peine, et la femme de plaisir, plus vite usée encore et mise au rebut; et, entre ces deux-là, prises aux deux pinces de

la tenaille, toutes, toutes celles en qui le siècle a jeté son aigre ferment : la jeune fille qui sèche en l'attente du mari, celle qui se consume à préparer des examens, celle qui les a ratés, celle, plus amère encore, qui les a passés et qui ne tire rien que des déceptions de ses diplômes, celle qui trime dans une condition toujours inférieure à son espoir, et qui ne se voit plus d'autre destinée que de trimer toujours, celle qui s'est mariée par coup de tête ou pour faire une fin, celle dont le mari gaspille la dot ou le salaire, et la bourgeoise qui désire une auto et en veut au mari de ne pas gagner assez, celle qui a une auto, mais dont le mari fait des frasques, celle qui n'a pas d'enfants, celle qui voudrait n'en plus avoir, celle qui en a et qui les voit aux mains des gourgandines, toutes, toutes, celles du mariage moderne et celle de l'union libre, celles qui aiment et ne sont point aimées, celles qui n'aiment point, celles qui haïssent, celles que battent leurs amants, que trompent leurs maris, celles qui demandent le divorce, celles contre qui on le demande, celles qui se voient chargés d'un enfant sans père, et celles à qui le père veut enlever leur enfant, toutes, toutes, les séduites, les incomprises, les pédantes, les révoltées, les dégoûtées, les Indianas, les Catherine de Septmonts comme les Bovary, toutes profèrent un cri de rage, un grief, au moins un soupir ; et c'est de toutes ces protestations, ces rumeurs, ces révoltes, *ces souffrances* que le féminisme est fait. Conquérantes des droits de la femme, ne vantez pas tant vos victoires. Où que je tourne les yeux, je ne vois parmi vos « émancipées » que des déçues, des mécontentes ou des furieuses. Il n'est que trop vrai : toute liberté nouvelle que vous leur avez jusqu'ici gagnée ne fut que la liberté de gâcher leur vie et de se rendre plus malheureuses !

***

Voilà, sans doute, le fond commun de nos pensées à M. Joran et à moi. Nous prenons en cela notre parti de paraître

« vieux-jeu » comme Joseph de Maistre, qui dans sa lettre fameuse à sa fille Constance a coulé en bronze la charte des servitudes et grandeurs de la femme, et paradoxaux comme Barbey d'Aurevilly, qui, après avoir jeté un coup d'œil effrayé sur la dureté des sociétés anciennes à l'égard de cette éternelle « révoltée » qu'est la femme depuis la chute d'Eve, osait écrire :

« Le christianisme seul dans le cours des siècles a répondu aux épouvantes des législations en donnant à la femme sa place juste dans l'organisation du monde. Et cette place a été tellement bien faite que, partout où la femme l'a acceptée et gardée, les sociétés ont été aussi morales qu'elles puissent être, et qu'elles doivent devenir d'autant plus immorales dans l'avenir que les femmes voudront sortir de cette place et se croiront le droit de la répudier. »

Mais c'est, en vérité, penser aussi comme Michelet, qui, dans ce mauvais livre, justement oublié, *le Prêtre, la Femme et la Famille,* tirait pourtant de ses souvenirs d'enfant, de l'âme obscurément chrétienne que sa mère lui avait faite, l'idée de la trinité sainte de la famille, de l'unité indissoluble des trois personnes, l'homme, la femme, l'enfant, et de leur médiation mutuelle; — « voilà le tout du mariage, disait-il, le mystère des mystères »; — qui saluait, pareillement, « l'idée divine » du christianisme d'avoir mis la famille sur l'autel, et qui de ce sentiment lumineux du grand œuvre humain qu'est la famille éclairait aussi la question du travail de la femme.

« Nous sommes tous et nous serons, pour les femmes, éternellement débiteurs. Ce sont des mères, c'est assez dire. Il faudrait être né misérablement et dans la damnation pour marchander sur le travail de celles qui sont toute la joie du présent et le destin de l'avenir. Ce qu'elles font de leurs mains est très secondaire; *c'est à nous de travailler. Que font-elles ? elles nous font*.... C'est un travail supérieur. Etre aimée, enfanter, puis enfanter morale-

ment, *élever* l'homme, voilà l'affaire de la femme... *Fons omnium viventium!* Qu'est-ce qu'on ajouterait à cette grande parole?... »

Et s'il fallait encore nous couvrir d'autorités très laïques, il y a Proudhon et son violent livre de la *Pornocratie*, Proudhon, cerveau fou mais cœur pur, qui dut à ses vertus familiales, à la candeur patriarcale de sa vie domestique, non seulement de frémir d'une indignation éloquente contre les corruptions du monde moderne, contre la domination de la « courtisane bas-bleu », mais de retrouver lui, le communiste éperdu, la famille comme base de la société, et d'en faire, tout ainsi que M. de Bonald, la pierre angulaire de la réorganisation française.

Il y a ce terrible Dumas fils, mon maître et mon éponyme, qui dans toute son œuvre dramatique, mais surtout dans les *Idées de Madame Aubray*, dans sa prophétique préface de l'*Ami des femmes* et dans l'*Homme-Femme*, et jusque dans ce péché de sa colère orgueilleuse, la *Question du divorce*, jetant les éclairs à travers sa pensée orageuse, a proclamé sans cesse que les patriarches, « les élus instruits par Dieu même », ont « fondé la famille humaine sur des bases définitives que nul ne pourra jamais modifier sans péril pour lui, les siens et les autres », et montré l'union sacrée, l'union indissoluble, l'union éternelle, *à tout jamais*, de l'Homme et de la Femme, en Dieu et par Dieu, comme « l'alliance-type à laquelle il faut faire revenir les individus *par tous les moyens possibles*, ceux qui l'ont réalisée pouvant affirmer que là est *l'unique point d'appui social* pour le bonheur, la dignité, le progrès et la liberté de l'espèce humaine. »

Je souligne à dessein les mots qui font trouée de lumière dans les ténèbres où les pasteurs des peuples (s'il y en a encore?), où les âmes de bonne volonté du « féminisme chrétien » cherchent pour les pauvres femmes contemporaines des *issues*... Certes, si M. Joran, qui obéit peut-être un peu trop à son tempérament de satirique et de flagellant, qui fait surtout œuvre destructive et vengeresse, avait aussi tenté

de proposer quelques solutions positives aux problèmes pressants de l'heure actuelle, et, non content de crier « Au feu! », d'apporter quelques seaux d'eau à la maison qui flambe, je ne doute pas qu'il eût répondu comme je le ferais moi-même :

« Rien de fécond, rien de bon ne peut-être fait que sur un plan d'ensemble et d'après des principes éternels. Prenons garde! telles réformes de détail qu'une misère urgente réclame et impose, telle création, qu'inspire la plus légitime des pitiés, peut cependant entretenir et propager le désordre, si elle cesse d'être un moyen d'exception, un remède accidentel, provisoire, et dont le succès, comme celui d'un poison-médicament, de la morphine ou de l'alcool, serait de devenir le plus vite possible sans usage. Or, combien de fois, hélas! voyons-nous des œuvres, qui ne sont pas d'*ordre social*, qui ne sont que *de secours*, de remède à un désordre, se transformer, par le maternel amour de celles qui s'y dévouent, par l'accoutumance, et par le jeu divers des intérêts associés à son entretien, en de grandissantes, en de florissantes institutions d'Etat, cherchant à étendre comme l'arbre de l'Evangile leurs rameaux sur toute la nation, et à durer éternellement comme les chênes de Fontainebleau, *κτήματα ἐς ἀεί*! Erreur néfaste, comme serait celle de la bonne sœur qui dépeuplerait d'enfants les foyers honnêtes pour peupler sa crèche, du médecin qui s'applaudirait de faire prendre à l'humanité tout entière la potion qu'il aurait inventée! »

« Prenez garde! Prenez garde!... Que tout se tienne en votre effort et tende au but unique, à l'unique nécessaire, qui est de reconstituer l'amour en France, le mariage, la famille; donc, ramenez le jeune homme que vous aurez fait chaste, aimant, fort, vers la jeune fille, que vous aurez gardée pure, intelligente, soumise au devoir, ou mieux éprise de son devoir; façonnez-la, cette jeune fille, instruisez-la en vue du mariage, en vue de l'homme à aider, de l'enfant à faire et à élever —

(et qui est pénétré du mot de J. de Maistre et de Michelet comprend bien que cette idée, loin d'écarter de son éducation le sérieux, n'en bannit presque aucun savoir, n'en bannit au contraire que la frivolité, la vanité, les fanfreluches); — Ecartez la femme du peuple de l'atelier, comme la femme du monde du club et des lieux de plaisir, pour la ramener *par le travail* à ce foyer où elle règne et gouverne : — et c'est pour cela que la vie aux champs est encore à cet égard la meilleure, puisque c'est là que la femme s'associe le plus naturellement au labeur de l'homme, et le double le plus aisément, puisque pour la paysanne, pour la fermière, et pour la châtelaine même il y a à la maison *toujours à faire*. — Combattez l'égoïsme et la luxure au lieu de les favoriser par l'indifférence de la loi, l'impiété des mœurs, par la liberté du livre et de l'image ; punissez durement le séducteur, mais frappez la séductrice aussi, traquez, qu'elle ait jupon rouge ou dessous mousseux et parfumés, la louve qui prend ses petits à la mère et par conséquent l'homme à la femme ; châtiez l'adultère comme un crime social d'une portée presque infinie, et l'abandon, le meurtre, ou la suppression de l'enfant, comme un monstrueux attentat contre la nature ; faites expier durement sa faute à celui des conjoints qui a rendu la séparation nécessaire, mais ne fermez pas par le divorce la porte au repentir, au pardon, à la réconciliation possible. — Qu'en toute chose enfin, et devant n'importe quel « cas », vous vous inspiriez de cette idée : que l'Homme et la Femme ne sont qu'un en deux, que, mise à part la vie toute spirituelle à laquelle sont appelés quelques êtres d'exception, si on les sépare l'un de l'autre, on mutile, on fausse leur destin ; que toutes les erreurs, toutes les fautes de l'un retentissent douloureusement dans la condition de l'autre ; qu'en particulier pour la femme hors l'amour, le mariage, la maternité, la famille, il n'y a que misère, honte, ou folie ; que tout problème du « féminisme », par conséquent, est double, puisqu'il faut, toujours, étudier la femme en fonction

de l'homme, comme l'homme en fonction de la famille, — et c'est pourquoi l'idée et le nom même de *féminisme* sont dangereux en ce qu'ils tendent à *isoler* le cas de la femme pour l'étudier à part et le résoudre sans l'homme ; — qu'il ne faut donc rien faire qui puisse compromettre, retarder, ou troubler l'union honnête, et féconde, à laquelle toute femme ici-bas a droit, mais tout faire au contraire pour la lui assurer, la lui faire aimer et l'en rendre digne ; et qu'enfin, pour conclure à la française par une boutade, quand une jeune fille demande du « travail » c'est un bon mari qu'il faut être en état de lui trouver ! »

M. Joran, je n'en doute pas, souscrirait à ce programme, et il serait, s'il s'y mettait, capable d'en préciser le détail et de relever tous les contre-sens faits dans la pratique par le féminisme le plus sage et le plus chrétien. J'en ai pour garant ce trait qu'il mène la vie dure au P. Sertillanges pour avoir écrit un livre sur le féminisme chrétien et qu'il refuse à ce féminisme le droit à l'existence, car le féminisme est pour lui, d'essence, une révolte contre la loi de Dieu.

***

Une révolte qui l'irrite, et qu'à robustes coups d'escourgées il cherche à étouffer... Et voilà par où nous différons, voilà pourquoi j'ai dit dès le début que sa manière, à lui, n'était point la mienne.

Lui, il est âpre, amer, sarcastique. Il s'attaque aux fortes têtes des ligues féminines, aux éclaireuses d'avant-garde, aux enfants perdues de la « *trouée féministe* », aux enragées, aux folles. Je manquerais à la compassion qui fait le fond de mon âme, si je les nommais après lui : mais quelques-unes sont notoires ou s'efforcent à le devenir ; la plupart, écrivains conférencières, journalistes, sont en démangeaison furieuse de gloire littéraire. Et lui, étalant, avec d'ahurissantes citations, leur misère intellectuelle, l'extravagance de leurs

propositions — il en est de si obscènes que je ne pourrais, moi, timide, jamais les répéter — le chaos pédantesque de leur style et les lacunes de leur orthographe, il met à nu leur vanité et leur impudicité, les deux tares, selon lui, de tout féminisme, et il leur donne, cruellement, le fouet en public.

Elles l'ont si bien voulu, elles ont été si agressives, si provocantes, envoyant coucher d'un coup de pied, comme une chienne à plat ventre, cette vieille courtoisie qui les offense, elles sont si vraiment ridicules en s'efforçant d'être malfaisantes, qu'on n'ose pas protester contre une exécution, peut-être nécessaire. Encore qu'il ne soit pas besoin de la massue d'Hercule contre cette bohème d'institutrices et de courtisanes manquées, de frondeuses généralement laides et qui ne peuvent même pas faire vivre un journal, de suffragettes dont on rit même à Londres, où l'on sait si peu rire, il se peut qu'il soit de salubrité publique de montrer ces ilotes ivres à tant de femmes et femmelettes à qui le souffle ambiant de l'anarchie fait tourner la tête, et qui battent des mains, sans savoir, à toutes « les revendications féminines »; à tant de petites bourgeoises, qui, dans leurs moments de nervosité, de mauvaise humeur ou de bovarysme, en appellent tout bas au féminisme libérateur : tels des enfants en rage invoquent le diable, dont la seule image leur ferait si grand peur!

Or, ce n'est pas que ce Juvénal ne soit que colère et haine.

On sait assez que, depuis Salomon qui déclarait les femmes « plus amères que la mort », jusqu'à Vigny qui se vengeait de la trahison d'Eva par les imprécations de Samson contre « l'enfant malade et douze fois impur », « l'être de ruse », « l'être faible et menteur »,

> Et plus ou moins la Femme est toujours Dalila...,

presque tous les grands misogynes avaient leur tendresse,

leur faiblesse secrète : ils ne criaient, le plus souvent, que par douleur de ne pas voir la Femme à la hauteur de leur amour et de leur rêve. « Dirait-on, plaisantait Alphonse Karr, qu'un homme n'aime pas le vin, parce qu'il prendrait tous les soins possibles pour ne rien lui laisser perdre de sa saveur et de son arome?... » Tel, l'auteur du présent livre; il ne s'attaque d'ailleurs qu'aux femmes hybrides, « asexuées », qui s'efforcent d'être moins femmes; mais, que par grand hasard, une de ces ligueuses qu'il va braver en face jusque dans leurs repaires lui montre un joli visage, galant Français, il ne se tient pas de lui en faire tout haut son joyeux — et dangereux — compliment; — que, d'aventure, il rencontre, un livre frais, mélancolique, tout de sentiment et de poésie, comme le *Livre des femmes* de l'Allemande Laura Marholm, qu'il y voie délicatement pleurée « la faillite de l'amour », et plaintes ces pauvres femmes nouvelles, « qui n'ont pas la puissance des anciennes enchanteresses, et qui n'ont pas non plus leur bonheur », et le voilà qui sent sa petite fleur bleue se rouvrir, s'épanouir, et qui se fond en éloges, en caresses — et en regrets.

Mais ces attendrissements sont rares, parce que c'est aux harpies, aux chipies qu'il se prend d'ordinaire, aux insurgées, aux tricoteuses, aux pétroleuses de la Commune, aux incendiaires de *Germinal*, et il a, de parti pris, versé vinaigre et vitriol dans son encrier.

Je n'écris pas au vitriol, moi. Et ce n'est pas seulement parce que — chacun a sa visée et chacun son public — éducateur avant tout, je pense en écrivant moins aux femmes perdues qu'aux jeunes filles, aux jeunes femmes à éclairer, à sauver. Je suis si persuadé, ainsi que je le dirai tout à l'heure, que l'homme est l'œuvre de la femme, que par la femme de demain sera sauvé et régénéré, ou emporté décidément à la barbarie le vieux monde; pour le salut de mes fils, j'ai tant peur de la femme et tant d'espoir en elle, que je me sens invinciblement attiré vers cet être *à faire*, cet être neuf,

mystérieux, curieux, et, au sens vif du mot, si *impressionnable* qu'est la jeune fille.

Mais j'ai une autre raison de tendresse. C'est qu'à me pencher sur la femme contemporaine — et sur le féminisme — il ne me vient guère que de la pitié. Honte, indignation, horreur, et même envie de rire, la pitié emporte tout. Toutes ces pauvres femmes, plus vous nous les montrez révoltées, délirantes, hagardes, plus je les sens, moi, irresponsables et malheureuses.

Irresponsables : car ce qu'il y a dans le féminisme de désordre, de révolte, d'anarchie, m'apparaît comme la suite logique des fautes de l'homme — et comme son châtiment. J'invoque ici encore Dumas fils. L'homme s'est révolté contre Dieu, disait-il, la Femme se révolte contre l'Homme : c'était fatal.

« Quand l'Homme avance, la Femme est en progrès; quand il s'arrête, elle recule; quand il monte, elle s'élève; quand il descend, elle tombe... A cette heure, l'Homme descend. Il ne sait plus où il en est. Il n'admet plus aucune autorité; il proclame la morale indépendante; il ne veut plus relever que de lui-même; il rompt avec le Créateur et veut asservir la Création, il se dégage de sa destinée en niant ce qu'il n'est plus digne de faire ni capable de comprendre. Tout à ses passions, il raille, avec le dévouement, le sacrifice, la famille, l'amitié, l'amour, chiffrant tout et nous offrant en échange de ce qu'il nous enlève, de ce qu'il s'enlève pour mieux dire, nous offrant dans l'ordre matériel comme dans l'ordre intellectuel et moral, la production à outrance, la consommation démesurée, les appétences monstrueuses, les excitations morbides, la sophistication, le mensonge, l'erreur... Enfin l'Homme ne sait plus ce que c'est que la conscience religieuse, morale, civile, politique, et il déclare à la face du monde que le serment fait à Dieu, au prêtre, au souverain, au peuple — (il faut ajouter depuis le divorce : et à la Femme) — n'engage à rien et il en ordonne à la fois l'usage et le mépris.

» *Ite, missa est !*

» Et la Femme, bien entendu, fait ce qu'elle voit faire à l'Homme. C'est inévitable. Elle rit de ses serments d'amante, d'épouse, de mère, de chrétienne. Elle se hisse sur ses talons Louis XV,

retrousse sa robe;... arbore la perruque de filasse jaune, comme l'homme de 93 arborait le bonnet rouge; son mot de ralliement est *Le plaisir ou la mort!* et elle danse le cancan, la carmagnole du sérail. »

Ou bien, elle monte dans son cerveau comme Mme Malborough dans sa tour, « elle met une culotte, escalade les tribunes, révise les Codes et entreprend de lutter contre l'Homme face à face, être monstrueux, hermaphrodite, qui se condamne à la fois au grotesque et à la stérilité. » Mépris des devoirs chez l'un, revendication des droits chez l'autre : rien de plus naturel. Et dans la vie privée comme dans la vie publique, une émulation chez tous deux de se soustraire aux obligations des pactes consentis et signés, de violer les cahiers des charges, de dresser et grossir sans cesse les cahiers des doléances, des réclamations — et des menaces.

Est-ce que nos lois depuis cent vingt ans, nos mœurs depuis plus loin encore, ont pour âme une idée d'ordre ou une idée d'affranchissement? N'en sommes-nous pas là que de ce mot mal famé, honni, haï, d'*ordre*, on a perdu le sens, le sens, double et un, que l'inconsciente pensée de l'humanité y a pour toujours enfermé, et qui est de distribuer équitablement les rôles, et de veiller par l'autorité à ce que personne n'abuse ni n'empiète, donc, absolument et exclusivement, d'enfermer les forts dans de justes limites et de protéger les faibles?

Mais on a proclamé la déclaration des droits de l'Homme? Donc déclaration des droits de la Femme. Pourquoi pas?

L'égalité civile et politique entre tous les actionnaires mâles du contrat social. Pourquoi pas l'égalité entre les sexes aussi?

La souveraineté du nombre? Les femmes n'en font-elles pas partie, du nombre, aussi bien que les imbéciles?

La libre accession de tous à tous les emplois? Pourquoi, comment dénier aux femmes, si elles passent les mêmes concours, la capacité d'exercer les mêmes fonctions?

La liberté du travail? la liberté du commerce? c'est-à-dire

l'Argent et la Misère lâchés sans frein l'un contre l'autre, excités à s'asservir, à se dévorer l'un l'autre; et, dans la course ouverte à la fortune, pas le moindre handicap mis sur le Charlatanisme, l'Improbité, la Ruse? Et vous vous scandalisez si la femme, dans cette guerre universelle, usant des mêmes tactiques que l'homme, demande de faire le travail qui lui plaît, au tarif qui lui plaira, s'offrant aujourd'hui au rabais pour s'introduire dans la place qu'elle convoite, pratiquant elle aussi le sabotage et la grève, quand elle a place conquise ou se croit de force à livrer l'assaut?

Et la littérature, inspiratrice ou complice des mœurs et de la loi, n'a pas cessé par la poésie, par le roman, par le théâtre, de glorifier la liberté de l'amour, et « le droit au bonheur ». A chacun sa vie! ainsi a répondu au libertinage de l'homme la dépravation de la femme. Et à tour de rôle, et à qui mieux mieux, ils se dérobent au mariage, à la paternité, à la maternité, au respect du lien conjugal, de l'*ordre*, et de la nature même. C'est *de bonne guerre*, puisque entre créatures humaines on vit maintenant sur le pied de guerre, et qu'en dessous de l'agaçante formule Liberté, Egalité, le mot Fraternité n'est qu'un conseil inopérant — et un peu dérisoire.

Voilà mon idée. Et plus vous croyez, vous, que la femme est un être inférieur, instrumentaire, subalterne, plus vous devez, au lieu de l'accabler quand elle tombe en folie, vous retourner contre l'homme, son chef, son initiateur — et son modèle!

***

Mais vous voyez surtout dans le féminisme une révolte; et cela vous irrite. Sans en méconnaître le caractère insurrectionnel, j'y perçois surtout *une souffrance* — j'ai déjà exprès souligné le mot — et c'est ce qui me remplit de compassion.

Si haut qu'elles portent la tête et qu'elles crient, elles souffrent, ces femmes que mord votre rire.

Elles souffrent *individuellement*, presque toutes, j'en jure-

rais. La plupart ont déjà souffert, et si c'est par leur faute personnelle, non par la faute des autres ou par la faute sociale, vous savez bien que la souffrance n'en est que plus cuisante. Femmes manquées, épouses en rupture de ban, douloureuses esclaves de l'union « libre », meurt-de-faim du prolétariat intellectuel, celles qui sont sur le déclin de l'âge sont toutes ou peu s'en faut des femmes trompées, trompées par l'homme, trompées par l'amour, trompées par la vie, à laquelle elles ont demandé autre chose que ce qu'elle peut donner, trompées par leur cœur, trompées par les livres, par l'orgueil de leur cerveau, par les chimères du monde ; et leurs revendications, légitimes ou insensées, sont dictées, ou aigries du moins par leur rancœur. C'est bien d'elles qu'on pourrait dire, en modifiant un peu le mot célèbre de Mme Saël, que le féminisme n'est pour elles que le deuil éclatant du bonheur.

Quant à celles qui sont jeunes encore, qui n'ont pas dépassé le midi de la journée, s'il en est parmi elles qui ne soient pas rongées de la plaie envenimée et incurable, mais qui aient encore une foi en leur destinée, l'espoir de réaliser leur être dans sa plénitude, et qui croient du moins au « féminisme » comme à une suffisante raison de vivre, nul doute qu'elles ne portent, peut-être sans bien l'analyser, la secrète blessure d'une erreur ou d'un mécompte grave. Elles souffrent au moins d'un lourd et obscur malaise, parce qu'elles ne remplissent pas leur fonction de femmes. Oh ! s'il leur avait été donné de la bien *remplir* toujours, si d'une jeunesse saine, laborieuse, façonnée à l'austère douceur du foyer, un amour les avait prises, un beau, grand, fort, inépuisable amour qui les eût *achevées*, épanouies, comblées des joies et des charges saintes de la famille, laquelle donc se serait échappée des bras de son bonheur, aurait passé par-dessus ses devoirs présents, suppliants, pour s'en aller à la conquête lointaine de droits incertains, pour céder à l'appel de quelle voix ? à quel devoir vague et abstrait de se faire l'apôtre de l'émancipation féminine ?

Plaindrai-je moins les « débutantes », ces toutes jeunes filles, comme M. Joran en fait défiler quelques-unes sous nos yeux, qui de l'air le plus candide ou, au contraire, dans le langage le plus cru, viennent à la tribune discourir sur l' « égoïsme du mâle » et prononcer la « faillite de l'amour », ou lire d'ambitieux rapports, sentant l'huile et la poussière des bibliothèques, sur la réforme du Code Civil et des lois ouvrières ? Pauvres oiseaux perdus, celles-là aussi, ou du moins égarés, « cérébrales » ou « cervelines » qu'un desséchant pédantisme a exaltées sur les idéologies à la mode, « vierges fortes » dont un mysticisme dévoyé jette les énergies de dévouement à une agitation stérile ou malfaisante, comme nous l'allons voir, ou simplement coquettes-nées, ou coquines en mal de célébrité, en mal d'amour, en mal de « succès » et de plaisir à tout prix, qui cherchent à se « lancer » par le féminisme comme d'autres par le théâtre, la littérature, ou la toilette ! Car il y en a dont l'instinct est de prélever sur l'homme l'amour ou le luxe, comme un tribut de nègres. Et celle qui s'habille en homme, celle qui contrefait l'homme, comme celle qui attaque la domination de l'homme, et celle qui prétend se passer de lui, ne sont souvent, sans toujours s'en douter elles-mêmes, que des Eves carnassières en chasse de l'homme ; et le dévergondé des idées ou du langage n'est en elles qu'une amorce, comme en d'autres l'effronterie du costume...

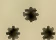
Notons d'ailleurs, pour ajouter en passant cette charge au dossier de l'homme, que c'est bien lui, toujours lui, qui excite l'une et l'autre effronterie, et qui en taille les patrons. Il plaît à sa dépravation de faire de la femme une poupée épileptique. Et la pauvre marionnette se trémousse de corps ou d'esprit, d'abord prise par sa vanité, serve de son appétit de plaire et ne voyant pas qui agite les fils ; mais très vite mue à ce jeu d'un mouvement propre, et renchérissant sur les excentricités de l'homme jusqu'à le dégoûter.

Or, celles-ci, vous savez d'avance vers quelles honteuses misères elles courent ; mais les autres, les chastes énergumènes

de la pure idée féministe, à quelles lamentables déceptions n'iront-elles pas cogner de la tête? et n'est-il pas vrai que si l'amour, demain, ouvrait leur cœur et les pénétrait de sa lumière, elles connaîtraient leur erreur et dateraient leur bonheur de ce jour-là? En fait, on l'a remarqué, et M. Joran en apporte les preuves écrites, de toutes les femmes qui ont *réussi*, c'est-à-dire de celles qui sont devenues des épouses et des mères honorées, aimées, à peu près heureuses, et de celles qu'un talent reconnu, éprouvé, a sauvées de l'isolement et dédommagées par un peu de gloire, pas une qui se mette à l'avant-garde du féminisme.

George Sand elle-même, l'âge des folies passé, semait dans tous les romans de sa vieillesse le bon grain de la soumission à la vie et de l'acceptation du devoir, comme la seule condition de bonheur ici-bas. « Oui, il faut aimer son mari plus que tout au monde, quand il le mérite; et s'il ne le mérite pas, *il faut passer sa vie à cacher ses torts et ses fautes* », donnait entre autres conseils aux jeunes filles celle qui avait été l'Indiana, la Lélia incomprise et révoltée!

Et Corinne, pleurant à tout jamais le mariage, l'union sacrée de la famille, telle que l'avaient réalisée sous ses yeux son père et sa mère, depuis qu'elle avait connu, parmi les fadeurs de la gloire, le goût âcre de l'adultère et de l'amour « libre », jalousait Cornélie d'avoir su, suivant le mot de Properce, depuis l'hymen jusqu'au bûcher, vivre pure entre les deux flambeaux. « Quelle image sublime! et qu'il est digne d'envie, le sort de la femme qui peut ainsi conserver la plus parfaite unité dans sa destinée, et n'emporte au tombeau qu'un souvenir! C'est assez pour la vie. »



De ce regret jaloux elles souffrent ou souffriront *personnellement* toutes; mais elles souffrent *collectivement* aussi dans leur sexe écrasé, meurtri par le désordre universel. Nul

doute que de l'organisme social malade les femmes ne soient les membres les plus endoloris. Toutes les fautes d'un siècle qui a perdu Dieu ont en elles, point sensible, et pour parler comme les médecins, *locus minoris resistentiæ*, une répercussion profonde... Et, parce que le féminisme est ainsi qu'ils disent encore, *une diathèse*, c'est-à-dire l'éruption accidentelle, la manifestation locale d'un désordre ou d'une intoxication généralisée, les remèdes « du moment » et qui ne visent que l'effet sans atteindre la cause profonde demeurent vains ou risquent même d'aggraver le mal.

En quel abîme de compassion presque désespérée cela me jette de voir que tout ce qu'elle réclame à grands cris, la pauvre créature torturée, tout ce qu'on fait pour elle, avive et multiplie sa souffrance !

Ouvrière, elle demande l'égalité des salaires avec l'ouvrier; et là où on l'établit, elle s'aperçoit que le travail maintenant lui manque et qu'on lui préfère en général l'homme, ouvrier plus fort, plus régulier, plus sûr.

Elle a, entamant gravement le principe sacro-saint de la liberté du travail, prenant sur la liberté de sa personne, exigé qu'on protégeât sa faiblesse, qu'on lui fermât l'atelier la nuit, qu'on limitât ses heures de travail, qu'on lui donnât le temps non pas d'être mère au plein sens du mot, mais de se retirer un moment dans un coin pour mettre bas et trouver une nourrice à son petit... Et elle se plaint maintenant (suivez ses Congrès) que cette protection est une entrave et la met dans un état d'infériorité vis-à-vis de l'homme son concurrent.

Elle a voulu et à peu près obtenu l'admission à toutes les carrières libérales; et elle y *meurt de faim*, les faits sont là.

C'est en sa faveur et en son nom qu'on a inscrit dans la loi et fait accepter de l'opinion le divorce; et, manifestement, elle en est la grande victime. Car elle se plaignait d'être rivée à un conjoint indigne ou seulement qu'elle n'aimait pas. A présent elle n'a aucun moyen de retenir celui qu'elle aime, s'il a cessé de l'aimer; et « le mâle égoïste », comme elle dit,

s'évade avec aisance et la laisse seule après lui avoir pris sa beauté, sa jeunesse et sa dot.

Alors, ou bien elle tente de se protéger dans le mariage en voulant supprimer l'autorité du mari, garder sa nationalité, son nom, son indépendance, et l'administration de son bien — sans s'apercevoir que de tout cela, quand elle aime, elle s'empresse de faire l'abandon joyeux ou résigné, — et sans voir, qu'elle est, à force d'exigences, en train de tuer le mariage. Car l'homme moderne, qui de plus en plus se fait tirer l'oreille en face de la jeune fille moderne, qui recule effaré devant les charges et risques du ménage, calculant qu'il lui faudra peiner double ou triple et que sa femme peut déjà impunément lui faire des scènes et des dettes, le ruiner, le tromper, greffer à son foyer les enfants d'autrui, le ridiculiser dans sa vie privée, le discréditer dans sa vie officielle, et qu'on ne décide plus que par l'appât de la dot, comment osera-t-il tenter l'aventure, si la femme, avec cela, garde par devers elle son argent? De fait, « la crise du mariage » est ouverte...

Ou bien elle invoque l'élargissement du divorce, même l'union libre, la pauvre folle! comme le fiévreux demande le courant d'air glacé qui le tuera.

L'union libre, qui est de droit, en France, et qui fait rage, qu'elle regarde donc dans la rue, à la chronique des tribunaux et aux faits divers : elle verra quels abaissements, quelles trahisons, quelles brutalités sauvages elle fait subir à la femme!

La « traite des blanches » en est un des fruits. Et Dieu sait si les parlements féministes déclament contre cet affreux esclavage, tout en continuant à revendiquer aussi la liberté de la prostitution. C'est le chaos.

Ainsi s'engrènent les fautes dans les fautes et les misères dans les misères. C'est plus qu'un cercle vicieux, c'est une spirale d'enfer où les pauvres femmes, à chaque mouvement qu'elles font, s'enfoncent plus avant.

Pourquoi cela? Parce qu'on est sorti de la vérité et qu'on tourne le dos à la lumière.

Je voudrais qu'une pitié agissante, toutes les fois qu'on touche à cette douloureuse, effrayante et mortelle maladie du féminisme, tâchât, tout à la fois de dissuader en le caressant, le malade, du boire ou du manger qui lui serait funeste, et d'émouvoir gravement son entourage. Oui, je voudrais qu'ensemble on attendrît l'homme en faveur de sa compagne éternelle, et qu'on rendît à la pauvre femme le désir, le goût et le courage de la vérité.

Je dirais de tout mon cœur à l'un et à l'autre cette vérité : qu'ils sont *égaux*, puisqu'il ont tous deux une âme, qu'ils viennent de Dieu, qu'il vont à lui, qu'il ne sont *qu'un*. Et voilà du coup l'amour-propre de l'un désarmé du grand grief qui fait la dispute sans fin; et l'autre orienté à une justice moins hautaine.

Mais l'égalité s'établit ici-bas non point par le désordre, qui est grand créateur au contraire d'iniquité et d'écrasement du faible par le fort, du bon par le méchant; elle s'établit par l'*ordre*, c'est-à-dire par l'obéissance. Elle se fait non point par le partage à tous moments de toutes choses : ce serait partager l'enfant avec l'épée de Salomon; mais par l'alternance sagement et fortement équilibrée des soumissions nécessaires et des responsabilités effectives.

La vie, qu'on le veuille ou non, nous fait tous tour à tour sujets et souverains. Ouvrier gouvernant sa machine ou son équipe, aiguilleur en sa cabine, pilote à son bord, professeur en sa classe, juge sur son siège, soldat à la tête de sa compagnie ou de son escouade, l'homme, qui était *maître* en sa fonction, à son poste, deviendra tout à l'heure subalterne, quand de son chef il ira recevoir le mot d'ordre ou l'investiture; il sera dans la rue serf du sifflet ou du bâton de l'agent, mais le voilà qui se redresse roi de droit divin dès qu'il a mis le pied dans sa maison et se voit responsable de sa famille et de ses enfants.

La femme, de même, n'a qu'à comprendre où est sa servitude, où est sa grandeur, pour accepter sa condition telle que Dieu l'a faite, ou mieux : pour la vouloir, pour savoir de quel côté chercher son bonheur.

Or Dieu, après l'avoir abaissée et mise en tutelle, en fixant l'*ordre* éternel auquel elle n'arrivera pas plus à se soustraire que la pierre à la loi de gravité : « Tu seras soumise à l'homme et il te commandera », l'a tout aussitôt relevée et lui a donné son tour de royauté en l'instituant *mère*, et en imposant à l'homme, — *sous peine de mort* — d'être le sujet soumis et aimant, le soutien, l'honneur, la joie de sa mère à tout jamais : « Tes père *et mère* honoreras afin de vivre longuement ».

Voilà posée la double loi de paix et d'amour qui règle harmonieusement l'alternance de ses commandements et de ses abdications, décharge du fardeau du pouvoir sa faiblesse et lui communique avec l'autorité la force pour l'exercer. Et la femme n'a plus rien à craindre de la vie, là où les civilisations, éclairées de cette unique lumière, auront établi le pacte social sur ces bases et dressé l'homme à exercer comme il doit sa tutelle conjugale et à « honorer » sa mère dans toutes les femmes qu'il rencontrera. Nous ne sommes pas encore tout à fait épuisés de vérité chrétienne; puisque nos cœurs flétrissent encore l'homme qui est lâchement asservi à la femme — la femme même méprise qui elle tient sous son joug — et le fils *dénaturé* qui pèche contre sa mère.

Telle est la vérité.

Avec ce mot d'*ordre*, tous les problèmes vont droit à leur solution.

Philosophiquement, l'absurde et irritante question de priorité est supprimée. C'est l'homme qui façonne la femme; mais c'est la femme qui fait l'homme; je dis seulement : non pas qu'elle le crée, qu'elle le met au monde; mais c'est la mère, si elle l'est tout entière et remplit sa fonction, qui lui donne

son génie, *son âme*. Oui, tous les hommes sont fils de la Femme; et ceux qui n'ont point d'âme, c'est que la mère leur a manqué ou a négligé de leur en faire une.

Moralement et socialement, si tous les cas particuliers ne sont point, hélas! résolus, s'il faut concéder à l'impatience du malade quelques calmants, on sait du moins où est la cause du mal et où il faut chercher le salut.

La jeune fille sera élevée pour plus que l'amour et le mariage, pour la grande et large maternité à laquelle elle est vouée, qui est son œuvre, une œuvre qui ne finit jamais, puisque l'enfant doit demeurer toujours le fils et la fille, et que le mari lui-même, quand sa vie d'homme est achevée, redevient, dans l'infirmité de sa vieillesse, le grand enfant que sa femme soigne et conduit.

Quel beau programme d'éducation, et comme tout cela y rentre qu'on en croyait banni, puisque l'art, le savoir, toute culture enfin sera bonne à qui doit être l'institutrice de ses enfants le plus longtemps possible, et leur conseillère éclairée toute la vie!

Et quel assainissement, quel anoblissement du mariage, si vers cette maternité de la femme tout de la loi et des mœurs converge, pour la lui rendre attrayante d'abord, et chère, et sacrée; si l'adolescent est mené vers elle jeune, pur, généreux; si l'homme est contraint, pour l'assurer, à la chasteté, au travail, à l'amour indissoluble; si, chef de la femme d'abord et non pas son tyran ni son jouet, il devient à son tour l'esclave empressé des besoins de la mère et de l'enfant.

Et le problème du travail lui-même est simplifié par cette idée. Que la jeune fille travaille, mais autant que faire se peut, à la maison : puisqu'elle doit être la reine qui ne sort pas de la ruche. Femme, elle a vingt cinq ans de fécondité à fournir; voilà son ouvrage, il est suffisant, et beau, incomparablement. Et si l'enseignement *ménager*, le seul qui soit « dans la ligne » et qui d'ailleurs peut comprendre, en les dominant, tous les autres, l'a faite habile à nourrir, à vêtir

de la tête aux pieds tout son monde, à gouverner, chiffres, bêtes, ou gens, la maison, et à enseigner enfin leurs lettres à ses garçons, tout ce qu'elle sait à ses filles, qui oserait dire qu'elle ne gagne pas plus ainsi à la famille qu'en « rapportant » de l'atelier ce qui après une journée d'absence lui reste de son salaire !

Enfin, si autour de la mère pullule, comme ce doit être, la famille, nombreuse, vigoureuse et bonne, est-ce qu'elle a, même veuve, à s'inquiéter jamais de l'avenir ? Est-ce que ne voilà pas résolue, ou plutôt supprimée, l'enigme, impérieuse et formidable aux sociétés contemporaines, de l'assistance à la vieillesse et des retraites ouvrières ?

Comme tout l'horizon ainsi s'éclaire ! Et par quelle malédiction se peut-il que la femme, après l'homme, ferme ses beaux yeux faits pour recevoir et donner la lumière, son âme faite pour l'amour, à l'attirante poésie et à la grâce pénétrante de cette grande clarté éternelle ?...

Agressif, satirique avant tout, mais peu poète et pasteur moins enclin à prendre la brebis égarée sur ses épaules qu'à lâcher le chien après elle, M. Joran n'a ni écrit le poème de douleur de la cité féminine, ni précisément cherché, dans le chaos des revendications et des réformes, à démêler et coordonner celles qui pour l'Eve future seront bienfaisantes. Ces idées pourtant sont implicitement contenues dans son pamphlet; mais, improvisateur qui va au hasard de sa fougue, il laisse à d'autres la besogne du diagnostic et l'étude patiente du traitement général. Aussi m'a-t-il permis de tracer, sans le répéter, et en y mettant au autre accent que le sien, cette esquisse...

Or, parce qu'il est spirituel, passionné, excessif, il fait rire : mais on s'en veut, comme d'une méchanceté, d'avoir ri. Ses dures boutades amuseront, comme celles de Chrysale, tous ceux — et ils sont innombrables— qu'agacent à un moment ou à un autre, les jérémiades de la grande enfant gâtée, ou

que font souffrir les vanités, les inconséquences et les malices de « l'éternelle ennemie ». Mais il mettra, je le crains, plus de mépris dans leur cœur que de justice. Et il irritera nos Philamintes sans les guérir. Car les femmes, jugez-en par les extravagances de toilette où elles se complaisent, sont moins sensibles qu'on ne croirait, au ridicule.

Et Henriette elle-même, ma chère Henriette, la vierge sage, trop intelligente, trop fine, pour ne pas être très indulgente, sera quelque peu froissée en sa pudeur, de voir fouetter publiquement les vierges folles, ses sœurs...

Mais, au reste, l'auteur, tête ardente, plume alerte, n'en est pas à un volume près. Qui dit qu'après avoir conté les ridicules et les méfaits du féminisme et vengé largement son sexe offensé par les Amazones et les Bacchantes, il n'en voudra pas peindre aussi les échecs, les déconvenues, les souffrances ?...

Oui, je vois, sous le titre les *Misères du féminisme*, que décidément je fais mien pour aujourd'hui, un beau livre à écrire : un livre de pitié profonde, de moralité émouvante, de nature, peut-être, à produire sur la créature de sentiment qui n'est pas morte encore dans la femme moderne, une impression d'effroi attendri, plus pénétrante et plus salubre que les exécutions les plus sanglantes.

Gabriel Aubray.

Paris-Pranzac, juillet-août 1909.

AVANT-PROPOS

Voici un quatrième volume de ma façon sur cette irritante question du *Féminisme*. Si Dieu me prête vie, ce ne sera pas le dernier : il faut bien défendre pied à pied le terrain que la *Révolution féminine* nous dispute sans relâche et la rage au cœur.

Quelque soin que j'apporte à varier ma matière, il arrive inévitablement qu'au cours d'une si longue campagne des répétitions m'échappent. Je n'ai pas la fatuité de croire que mes lecteurs s'en aperçoivent. Ce que nous écrivons, nous autres, modestes sociologues, n'a pas assez d'importance pour que, d'un livre à l'autre, le public, toujours un peu indifférent, reconnaisse du déjà vu. Or si l'auteur lui-même ne se souvient pas d'avoir exprimé quelque part une certaine idée, à plus forte raison le lecteur ne se rappellera-t-il pas l'avoir rencontrée. Je n'ai jamais pu prendre sur moi de relire ce que j'ai pu écrire antérieurement. Il n'y aurait pourtant que ce moyen-là de m'empêcher de me répéter. J'obvie à cet inconvénient en repensant à nouveau tout ce que je dis,

Tâchant de rendre *neuf* cet air d'antiquité.

C'est donc toujours la même chose, sans que ce soit absolument la même chose. Des impressions récentes, des aperçus nouveaux se mêlent ainsi à des développements antérieurement présentés, par exemple : le suffrage politique des femmes, l'éducation des jeunes filles, l'influence des idées féministes sur le mariage et sur les rapports entre les sexes, la condition de la femme de lettres, etc., etc. Lisez et compa-

rez — si vous avez du temps à perdre : — vous verrez qu'aucun de ces morceaux ne se fait à lui-même double emploi.



Quant aux reproches que la Critique a pu formuler sur ma méthode d'exposition et de discussion, je déclare sincèrement que j'en ai fait mon profit...... dans la mesure où ces reproches me paraissaient fondés.

Mais le plus fréquemment articulé de tous ces griefs me semble aussi le plus injuste. Il faut, une fois de plus, que je m'en explique nettement.

On me blâme donc parfois — sans doute pour se dispenser d'examiner mes arguments — de ne pas donner du Féminisme une idée suffisamment *objective.* A en croire ces censeurs, je ne suis qu'un satirique et un railleur, et je ne sais pas voir les grands, les généreux, les nobles côtés de ce que j'attaque. Je fonce sur les laideurs et les laiderons du féminisme, et je n'en remarque pas le sublime et les anges. *Item,* je généralise trop ; je dis : *les* féministes, au lieu de dire : *certains* féministes ; j'impute à tout le parti ce qui n'est vrai que de quelques-uns de ses adhérents. Telle est, loyalement résumée, la thèse de mes détracteurs.

Les personnes qui voudront bien se reporter à mon avant-propos de *Au cœur du féminisme* devineront sans peine ma réponse.

Oui, cela est vrai, du visage féminin je ne photographie que les verrues et les taches. Ou plutôt je fais une œuvre de pathologie, puisque le féminisme est pour moi une *maladie* dont je décris le « processus », les accidents, les ravages. Je montre ce *microbe* s'attaquant à certains organes qu'il atrophie, notamment à la *famille,* cette « cellule » sociale. Or il est plaisant de me reprocher de ne pas parler de la santé, à moi qui étudie précisément les causes de l'altération de la santé ! Je ne me tromperais que si j'identifiais avec le

féminisme la société tout entière. Mais le chirurgien qui donne un coup de bistouri dans un abcès ne croit pas, lui non plus, que tout soit abcès ou cancer dans l'organisme. Il ne croit pas, Dieu merci, qu'il n'y a au monde que des infirmes, des malades ou des aliénés.



Au tour de la « généralisation » excessive maintenant!

Blâme aussi inconsidéré que l'autre, puisque, tant bien que mal, je m'efforce de faire de la *sociologie*. Or il n'y a pas, comme on dit dans l'école, de « science du particulier ». La généralisation seule est scientifique.

Est-il vrai que *la grande majorité* des féministes sont pour « l'élargissement » du divorce, le vote politique, l'accession des femmes à toutes les carrières, l'uniformisation de l'éducation, la réforme du code civil? Je passe quelques-unes de leurs « revendications », mais je cite les « meilleures ». Eh bien, *toute la question est là*. Si ce sont bien là les caractères généraux du féminisme — et cela ne me paraît pas contestable — j'ai raison de dénoncer *le* féminisme comme un danger et une menace.

Les féministes sont de grands sophistes tout de même! Chacun d'eux se fait « son petit religion » à part soi, découpe dans la doctrine du parti ce qui lui convient, laisse le reste, colle sur ce qu'il garde sa marque de fabrique[1], et se fâche tout rouge quand, au nom de la solidarité du parti, on le confond avec ses concurrents, débitants d'une marchandise similaire! Alors, sous prétexte que chaque épicier a un fonds de commerce qui n'est pas absolument identique à celui de tel de ses confrères, nous ne pourrons plus dire : *les* épiciers nous font payer trop cher leurs comestibles! Telle est exactement la prétention des féministes. Ils trient, ils tamisent,

---

1. Voir ci-après mes réflexions sur le livre de Mme Poirson : MON *Féminisme*.

ils blutent leur farine chacun à sa façon, ils la mélangent chacun selon son goût, et ensuite ils ne permettent plus qu'on dise de leur produit : *la* farine féministe! Ils s'évertuent à crier : Il y a farine et farine!

Plus de discussion possible dans ces conditions. L'adversaire devient insaisissable. Chacun des féministes entendant le féminisme à sa façon, il repoussera toutes les critiques en disant que cela ne le regarde pas et que c'est affaire au voisin. Echappatoire très commode!

La seule concession que ces gens-là vous fassent quelquefois, c'est que leur « état-major » ne vaut pas le diable, et que leurs « tirailleurs d'avant-garde » font scandale. Eh bien alors? N'est-ce pas sur les chefs que l'on juge le troupeau?

J'ajoute enfin que seule la « généralisation » est *polie*.

Quand je dis par exemple : *l'homme* est brutal, *la femme* est perverse — ou bien : « *la femme* a introduit dans le monde le péché et le malheur : Eve, Pandore », etc. — ou bien : « la langue est l'image de *la femme* comme le poing est celle de l'*homme*[1] » — ou enfin quand je reproduis un de ces aphorismes généraux empruntés à la « sagesse des nations », je n'offense personne. S'attaquer à tout un sexe, c'est ne manquer de respect à aucune des individualités qui le composent. Cela est encore vrai s'il s'agit *du* sexe, du sexe par excellence, du sexe unique, car, ainsi que le remarque le même humoriste, « en vertu d'une entente universelle entre les rhéteurs, il n'y a qu'un sexe, *le* sexe. Nous autres hommes, nous ne constituons pas un sexe, pas même une *secte*. Nous sommes des volants que vos raquettes renvoient à l'aventure, au gré de votre humeur fantasque.... La vie, la naissance, la mort de l'homme tournent autour de la femme comme une porte autour d'une charnière. »

Aux féministes qui prennent ombrage de ces généralisa-

1. Henry Harland, *La Tabatière du Cardinal.*

tions que la science prescrit et que la bienséance ne proscrit pas, je dirai : Mesdames, seriez-vous plus satisfaites si je disais : *certains* hommes sont brutaux, et..... *certaines* femmes sont jolies ? Non, n'est-ce pas ? car vous auriez trop peur de n'être pas du nombre de ces « certaines » femmes ! Laissez donc les sociologues, les économistes, les philosophes faire leur besogne, qui est de tâcher de découvrir la vérité humaine sous les accidents particuliers.

Un dernier mot sur ce point. Est-ce que les femmes qui prônent le féminisme se préoccupent, elles, de rendre justice à l'homme ? Ne le chargent-elles pas, au contraire, de tous les péchés d'Israël ? N'est-il pas le « mâle » brutal, égoïste, débauché, le loup féroce qui dévore toutes les pauvres poulettes égarées... ? Eh bien, où sera le crime de « l'antiféministe », si celui-ci oppose système à système, exagération à exagération ?

« L'antiféministe » aura toujours à sa décharge que, lui, il défend contre vous les intérêts de la société et de la morale. « Felix culpa » que la sienne !

***

Je viens d'essayer de me disculper d'une certaine accusation dirigée contre moi. Mais il en est une autre que je ne chercherai pas à esquiver.

C'est celle qui consiste à me reprocher de fréquentes plaisanteries, voire des « turlupinades », contre mes adversaires. Je l'avoue, il se peut que je sois affligé d'une fièvre *moqueuse* chronique. Mais à Dieu ne plaise que je prenne au sérieux toutes ces « féministeries » et toute cette séquelle féministe ! C'est bien assez déjà de faire quelques exceptions, et de parler gravement de quelques « apôtres » qui sont sincères et qui ont de la tenue ! C'est bien assez d'ouvrir la soupape de l'indignation quand on a à juger les indécences d'une

Madeleine Pelletier ou de tel coryphée de la clique néo-malthusienne !

Mais leurs obscurs comparses ne valent tout au plus qu'un... calembour ! Ce sont moutons de Panurge qui ne valent vraiment pas l'honneur d'être flétris. Et d'ailleurs, j'ai pour moi le précepte d'Horace :

... Ridendo dicere verum
Quid vetat?

***

Selon mon habitude de me confesser franchement au lecteur, il faut encore que je lui avoue que certaines « militantes » n'ont pas manqué d'insinuer que je ne sais quelles contrariétés personnelles avaient dû inspirer mes attaques contre le féminisme et que par conséquent je suis récusable au premier chef.

Suprême expédient d'un critique aux abois, ou plutôt de quelqu'un qui ne se doute pas même de ce que c'est que la *critique !*

Laissons l'intention désobligeante qu'il y a là dedans et n'examinons l'argument que par rapport à la logique. Eh bien, il est parfaitement absurde !

On peut avoir eu à se plaindre d'un prêtre sans attaquer pour cela la religion, et être tombé sur un mauvais médecin sans médire de la médecine. J'ai eu tour à tour à me louer et et à me plaindre des femmes, comme la moyenne des hommes, et ma vie privée n'a été traversée d'aucun orage de passion...

Mais, si j'avais eu à me plaindre des femmes *personnellement*...... eh bien, alors, justement je me *mettrais féministe*, sur mes vieux jours, *par vengeance !* Car j'estime que le *Féminisme* est ce qui a été inventé de plus sûr pour compromettre irrémédiablement le bonheur de la femme !

Th. J.

LA TROUÉE FÉMINISTE

CHAPITRE PREMIER

CAUSERIE A BATONS ROMPUS SUR LE FÉMINISME

La *trouée féministe* se fait de toutes parts et s'organise aussi méthodiquement que leur impatience le permet à nos « militantes ». Toutes les forteresses masculines sont déjà abattues, sauf une ; mais la seule qui reste encore debout et qui s'appelle la Constitution politique du pays, est sérieusement menacée. Quant à la *famille,* cette indispensable assise du soubassement social, elle est ébranlée jusque dans ses fondements.

Les féministes ne sont pas pour rien les descendantes des antiques Amazones. Elles veulent aller vite et ne calculent pas leur élan. A moins qu'elles ne se « cassent les reins », ce que l'avenir nous apprendra, elles nous instaureront, sur les ruines du mariage légal et chrétien, la polygamie, ou plutôt la *polyandrie,* si chère à M. Léon Blum, l'un de leurs oracles. L'*union libre* apparaît à leurs yeux, dans un mirage éblouissant, comme un retour aux félicités paradisiaques. Elles ne sentent pas l'ironie de cet adjectif : *libre,* accolé au substantif *union.* De même qu'elles identifient les mots d'*égalité* et de *justice,* elles prennent pour synonymes les termes de *liberté* et d'*honneur* ou de *bonheur.*

— Et l'enfant ? que devient-il dans cette organisation systématique de l'égoïsme féminin ?

— Rassurez-vous, les féministes, qui sont gens avisés, y ont pourvu : *elles suppriment l'enfant.* Il n'est que de s'affilier à la « Ligue néo-malthusienne » et vous voilà pour toujours délivré de ce souci. La « Ligue » ne se charge pas, il

est vrai, d'opérer elle-même la besogne, mais vraiment ses petits « tracts » sont si explicites, si minutieux, que si, après les avoir mis en pratique, vous n'êtes pas rendu à la.... liberté, c'est que vous y aurez mis bien de la mauvaise volonté.

Que si ces petites brochures, généralement anonymes, vous paraissent suspectes, voici un volume, crânement signé du nom de son auteur, Mme Claire Galichon, qui n'est vieux que de quelques mois. Vous verrez dans *Amour et Maternité* (ainsi s'appelle ce livre infâme) une femme qui, sous prétexte de maternité « libre et consciente », fait l'apologie, elle aussi, du *droit à l'avortement*. Ainsi la maternité des femmes mariées, des épouses chrétiennes, n'est pas « libre et consciente ! » Nos mères, nos grand'mères, on les avait donc forcées à se marier? Elles nous ont donc mis au monde malgré elles? Le rouge vous monte au front quand on entend formuler de pareilles monstruosités...

Vous croyiez sans doute que la science médicale avait été inventée pour conserver et pour prolonger la vie? Comme on voit que vous ne connaissez pas la doctoresse Pelletier! Allez écouter cette femme savante et sans préjugés : elle vous apprendra qu'une femme peut se faire avorter sans aucune espèce d'inconvénient jusqu'à *trois mois* de grossesse, et qu'après elle le peut encore sans scrupule, mais non sans démêlés possibles avec la justice.

— Mais, lui objecte-t-on, avec ce « raisonnement », on aurait le droit de se faire avorter à neuf mois, tandis que, à neuf mois et un jour, l'enfant étant né, ce serait un *infanticide*. (Et en effet l'*avortement n'est que le premier degré de l'infanticide*). Comment est-il possible, moralement parlant, qu'un acte qui était licite ou indifférent tout à l'heure, devienne, à quelques instants d'intervalle, criminel?

— « Moralement parlant », oh! là, là! F....-moi la paix avec vos balivernes de morale et vos rengaines de religion! Nous sommes les « femmes fortes », nous, et notre *futurisme* féministe ne comporte ni morale, ni religion.

Voilà, crûment exprimée, une des principales monomanies de l'abominable engeance. *Prendre en tout le contre-pied de l'idée chrétienne,* tel est le mot d'ordre de la secte. Ces dames professent un véritable esprit de contradiction et de révolte contre le grand facteur de toute civilisation, celui dont Sainte-Beuve, un libre-penseur pourtant, disait que la valeur d'une œuvre d'art se mesure à la dose de christianisme qui y entre.

Mais, voilà, le christianisme a le tort d'ajourner au lendemain de notre mort la possession du bonheur; les socialistes et les féministes, eux, situent le paradis sur la terre, et veulent *jouir tout de suite.* Le christianisme a aussi le tort de vouloir nous faire acheter cette félicité future par toutes sortes de contraintes actuelles : faire son salut, c'est se gêner.

Or, le féminisme, c'est la liberté, c'est l'affranchissement, c'est la suppression de toute espèce de dépendance! Même de cette dépendance très douce qui nous fait chérir nos devoirs envers les nôtres, ceux qui sont la chair de notre chair et le sang de notre sang. Fût-elle dorée, la cage ne cesse pas d'être une cage, et les féministes ne veulent entendre parler d'aucune espèce de contrainte!



En jugeant ainsi l'agitation féministe, je ne fais que répéter en d'autres termes ce que dit M. Jules Bertaut dans son récent volume (février 1909) sur *La Littérature féminine d'aujourd'hui.*

Voici le passage : « Pour parler franc, ce mouvement n'est autre qu'une formidable revendication de l'*égoïsme féminin,* aspirant à plus de jouissance et à une jouissance plus immédiate. Il a commencé avec la « femme incomprise » du romantisme [1], il continue avec le « droit au bonheur » des

---

1. Le type de la « femme incomprise » est un peu antérieur au *romantisme.* Il appartient aux romans de la première manière de George Sand, *Indiana, Valentine, Jacques.* C'est seulement avec *Lélia* et l'aventure de Venise que se déclare la crise romantique de G. Sand, c'est-à-dire l'avènement du règne souverain de la passion. Toutes ces nuances ont

théoriciens du jour. Ce que l'on veut, c'est la somme la plus grande de liberté qui se puisse accorder, précisément pour en user et en abuser au mieux de l'*assouvissement de tous les instincts.* Ce que l'on veut, c'est qu'aucune entrave ne vienne plus gêner les inclinations, les passions, toute la gamme des désirs malsains et des penchants troubles, — sous prétexte d'un affranchissement glorieux ! »

Pour cette espèce de femmes, qui s'appliquent avec une farouche persévérance à tuer en elles le sexe, la condition idéale serait celle de l'*androgyne.* Voici longtemps, voici même déjà trois siècles, qu'elles préparent l'avènement de cet être hybride. Cette tentative curieuse remonte à Mlle de Gournay qui déclarait n'être ni homme ni femme : « L'animal humain n'est ni homme ni femme, *à le bien prendre*..... Il n'est rien plus semblable au chat sur une fenêtre que la chatte. » Sur une fenêtre, soit, Mademoiselle, mais de près ! Sous la Révolution, Olympe de Gouges (voir, ci-après, *Le Moimisme*) fit la même « profession de foi. » Evidemment la question féministe aura fait un grand pas vers sa solution le jour où nos réformatrices seront parvenues, par une application raisonnée de la méthode darwiniste, à réformer jusqu'à leur structure. « L'androgyne » n'aurait rien à demander à personne et pourrait faire ses affaires toute seule. Plus de subordination et plus de prépondérance, chaque être se suffisant à lui-même.

Seulement les progrès de la Science, cette Science dont les féministes se servent sans cesse pour accabler la Religion, n'iront peut-être pas jusque-là. Aussi est-il à prévoir — ou à craindre — que la supériorité *physique* de l'homme, avec ce qui s'ensuit, dure autant que le monde lui-même. Mais, comme la « trouée » féministe aura rompu les dernières barricades dressées par « l'égoïsme masculin », quelque chose sera changé tout de même dans l'humanité.

été parfaitement démêlées par le plus récent critique de G. Sand, M. René Doumic.

Ce changement consistera dans la disparition d'une des plus belles inventions, d'une des plus poétiques conventions que l'imagination de l'homme ait enfantées. Cet incomparable levier de progrès moral, cet aiguillon sublime d'activité, ce frein de barbarie, cet instrument tout-puissant de protection, si tutélaire à la faiblesse et à la timidité, ce principe enfin de toute la civilisation antérieure, c'est le respect et le culte de la Femme. Avec les « agréments » de la femme finira son « ascendant », comme l'a dit à peu près Montesquieu. Les féministes auront tué la « poule aux œufs d'or »! Au rebours de la pensée de Juvénal, elles auront perdu « la vie », en voulant acquérir d'autres « raisons de vivre »!

Les secousses politiques et les convulsions sociales qui font crouler l'une après l'autre toutes les institutions qu'avait si laborieusement édifiées l'ancienne France, avaient respecté jusqu'ici le foyer domestique. La *famille* était l'oasis sacrée, le lieu d'asile où les principes de conservation et de tradition avaient trouvé leur refuge inviolable. Les féministes, c'est-à-dire des *femmes*, entreprennent maintenant de les en chasser. Ouvrières de leur propre déchéance matérielle et morale, elles proclament l'avènement de la femme « libérée et *consciente* »*!* Un de leurs journaux, *L'Entente*, s'affuble de cette devise, formulée en charabia : « Le Féminisme est le relèvement de l'être humain *dans* un de ses *facteurs* trop *anéanti* jusqu'ici : la Femme. » Aveuglement sans nom, qui acclame comme une « libération » ce qui est une régression vers l'état de servitude où la force primait la grâce, où le *Faustrecht* écrasait le *Mutterrecht!*...

Nos pères auront été bien heureux! Ils auront connu un temps où « une belle femme qui *avait* les qualités d'un « honnête homme » *était* ce qu'il y avait au monde de plus délicieux : on *trouvait* en elle tout le mérite des deux sexes. » (La Bruyère).

***

Cette conséquence de la « trouée » féministe, à savoir la disparition de la « dictature » féminine, n'a pas échappé aux féministes clairvoyants. M. George Brandès, à qui le féminisme scandinave est si redevable, ne ménage pas les avertissements aux méridionales imitatrices de Nora et de toutes les déséquilibrées septentrionales. A l'occasion d'une petite fête donnée récemment (16 février 1909) en son honneur par un groupe français féministe, le critique danois prononça un discours où ses remerciements pour l'ovation étaient mêlés de critiques et de conseils de prudence. Mais Mme Misme et sa petite cour ne retinrent que les compliments. L'orgueil de traiter, de posséder un homme célèbre les empêcha d'entendre la leçon enveloppée dans les éloges. Or M. Brandès disait :

Il peut paraître, qu'à quelques égards, les peuples du Nord donnent l'exemple à la France. Il ne faut pas exagérer l'importance de ces phénomènes. On peut avoir conquis les avantages, apparemment les plus considérables, pourtant les plus extérieurs, comme le droit de vote ou le droit à un siège du parlement, et il se peut qu'en avançant on ait laissé derrière soi toutes les forteresses de l'ennemi, les préjugés les plus terribles. En Finlande, les femmes siègent à l'assemblée ; mais si, dans ce pays, une jeune fille de la bonne bourgeoisie se sent près de devenir mère, sa première pensée est le suicide.

Si j'osais donner aux femmes françaises un avertissement, ce serait de ne pas outrer la gravité des biens qu'elles ne possèdent pas et d'éviter tout doctrinarisme. Ne croyez pas, Mesdames, votre pays rétrograde, il est conservateur et prudent, ou radical et prudent. Certes, il y a des progrès qui sont de poids, mais il existe des faux poids dans le monde de l'esprit comme dans le monde matériel.

Si, en France, la femme paraît moins émancipée que dans d'autres pays, si vous n'avez pas seulement la meilleure sculpture, la meilleure peinture, la littérature la plus exquise, la meilleure cuisine, mais aussi les préjugés les plus tenaces, il ne faut pas oublier, que dans aucun pays, la femme n'a eu une influence sociale et même politique comme chez vous. La femme française a gouverné la société, elle a quelquefois dirigé la politique, elle a souvent inspiré les artistes et les poètes, elle a mené des armées,

elle a délivré des villes. La seule chose qu'elle n'a pas su entièrement délivrer et affranchir, c'est elle-même. Mais cela viendra. L'émancipation économique de la femme amènera son émancipation de toute espèce de captivité.

On appelle misanthropes, ceux qui détestent les hommes en général. On a un mot pour l'homme qui déteste la femme; on appelle ce pauvre monsieur un misogygne. Il n'y a pas de mot pour la femme qui déteste l'homme, bien qu'elle en ait quelquefois assez de cause.

Il y a eu dans le Nord des femmes qui prêchaient la sainte guerre des sexes. La femme française ne tombera jamais dans ce piège.

Vous savez où la charité chrétienne, l'amour universel a abouti. Nous avons d'abord la haine mutuelle des races, puis des peuples de chaque race, puis la haine atroce des classes, puis la haine mutuelle des individus de chaque métier, la rivalité de la libre concurrence. Quelle horreur, si l'on y ajoutait la haine et la rivalité des sexes! Non, la Française ne tombera pas dans ce piège grossier.

Je voudrais éviter toute flagornerie, je ne vous dirai pas que la Française soit à tous les points de vue la femme supérieure. Je ne crois pas qu'elle soit la plus belle; mais je suis sûr qu'elle a le plus de charme et de grâce. Je ne crois pas qu'elle soit sous tous les rapports la mieux douée, mais je suis sûr qu'elle est la plus raisonnable. Je ne crois pas qu'elle ait plus de cœur et d'âme que les autres femmes, mais je suis sûr qu'elle a plus d'esprit.

Sa grâce la sauvera des excès du féminisme; sa raison et son esprit la préserveront de la guerre des sexes. Elle trouvera l'ennemi non dans l'homme, mais dans le préjugé. Elle verra dans l'homme de cœur non l'adversaire, mais l'allié.

George Brandès

Méditez ces paroles sans parti pris. Ne faudrait-il pas être aveugle pour n'y pas voir une très nette désapprobation de l'agitation féministe? L'arrière-pensée, si transparente, de M. Brandès, c'est évidemment que la Française, par le bienfait de la civilisation dont elle jouit, n'a que faire de « revendiquer », et qu'à « revendiquer » elle risque de compromettre une situation excellente. Et dire que de si sages recommanda-

tions ont été complètement perdues pour un auditoire passionné qui ne voulait pas *comprendre*, mais *être flatté !* Et ce sont des personnes d'aussi courte vue qui trépignent d'impatience de ce qu'on ne leur remette pas, et plus vite que ça ! les rênes de l'Etat !

***

Les voilà donc en route pour l' « androgynat », ce régime bienheureux qui simplifierait tant une situation compliquée ! En effet, sous le régime de l' « androgynat », une Mme de Staël ne se serait pas vue dans la pénible nécessité de faire des avances aux hommes qui lui plaisaient et n'aurait pas encouru l'humiliation d'un refus ainsi formulé : « La femme-homme me tue ! » (prince de Metternich). Sous le régime de l'androgynat, une George Sand n'aurait pas été obligée pour se « documenter » de passer dans les bras successivement d'une douzaine d'hommes célèbres, romanciers, poètes, orateurs, médecins, sociologues, philosophes, musiciens... sans parler du mari, hobereau authentique, mais désagréable. Et Mme de Genlis n'aurait pas eu à rivaliser d'obscénité avec le Régent, et Mme de Saman n'aurait pas eu à mendier « les faveurs » de Chateaubriand, pour pouvoir ensuite se prévaloir devant la postérité d'avoir été la maîtresse d'un grand homme ! Enfin, de nos jours, Mlle Madeleine Pelletier n'en serait pas réduite à réclamer, au « profit » des femmes, l'établissement de... « la traite des *blancs* », ainsi que fonctionne sous nos latitudes « la traite des *blanches* » : aimable institution qui réaliserait l' « égalité » des deux sexes, en même temps qu'elle servirait à éteindre les « ardeurs » des Madeleines militantes [1].

Toutes ces aventures, toutes ces « expériences » eussent été évitées à des « investigatrices » qui eussent trouvé en elles-mêmes le principe de ces sensations qu'elles ne croyaient pas payer trop cher du prix de leur honneur. Oui, plus on y réflé-

1. Voir ci-après : *Le Vote des femmes*, fin.

chit, plus il apparaît que « l'androgynat » serait décidément la solution du malaise féministe[1]...

Seulement, encore une fois, la Science fera-t-elle ce miracle? Parce que les femmes acclament toutes les inventions nouvelles, et parce que, toutes les fois que les hommes ont triomphé d'un des secrets de la nature, des femmes se trouvent qui veulent « tâter » des premiers de la découverte d'hier, automobile ou aéroplane[2], les féministes se croient en droit de l'espérer.

***

Elles préludent, en attendant, à l'ère de l' « affranchissement intégral » par le dédain jeté sur ce qui nous reste des vertus féminines, telles que la tradition les avait consacrées. Grâce à leurs suggestions, la femme moderne désapprend de plus en plus la science du ménage.... et ne la remplace par rien. Du haut jusqu'au bas de l'échelle sociale, c'est une défaveur contre les occupations sédentaires et l'entretien du foyer. Le restaurant, dit-on, y pourvoira. Telle est la théorie chère à Mme J. Schmahl, à qui l'on doit déjà la loi sur le salaire de la femme mariée[3] et qui, encouragée par ce succès, prend maintenant la tête du mouvement des « suffragettes » françaises.

Aussi l'incapacité et la répugnance de la femme à tenir la maison deviennent-elles de jour en jour plus grandes dans les milieux bourgeois, qui sont ceux où sévit particulièrement le fléau féministe. De plus en plus, *les femmes désapprennent leur métier de femmes.* Il en résulte que nos do-

1. Je recommande cette « solution » à l'éminente sociologue, Mme Anna Lampérière, qui écrit courageusement dans son récent volume : *La femme et son pouvoir* : « La femme qui ne pense qu'à se mettre sur le même plan que l'homme, devient un *simili-homme*, une *féministe*, et non une vraie femme. » (Libr. Giard et Brière, 1909.)

2. Voir encore dans *Le Vote des femmes* les félicitations que Mme Hubertine Auclert adresse... aux femmes sur ces victoires de la science.

3. Voir : *Au Cœur du féminisme.*

mestiques ne savent plus rien faire. En revanche, leurs gages ont *doublé* depuis un quart de siècle.

Ainsi attaquée dans son organisation matérielle, l'institution de la famille ne l'est pas moins dans son principe. Le Congrès de 1908[1], relativement si sage, et mis en œuvre par une femme pleine de prudence et de modération, a néanmoins voté *deux* motions *révolutionnaires :* la suppression de la puissance paternelle et la suppression de la séparation de corps. (Les féministes sont très fortes pour supprimer, mais non pas pour remplacer). Lisez les réflexions empreintes de tristesse que provoqua ce « coup de vent de fanatisme anti-catholique » chez l'honorable secrétaire-générale, Mme J. Oddo-Deflou.

Encore avait-elle écarté du programme de son Congrès les questions « brûlantes »! Par exemple celle de la *traite des blanches,* c'est-à-dire de la prostitution. Je le crois bien : cette affaire relève de l'*humanité générale* et non pas du féminisme! La Convention de Paris de 1904, réunie pour aviser aux moyens de réprimer ce genre d'exploitation, n'avait aucun caractère ni aucun mandat féministe. Mais la secte est accapareuse : elle s'adjuge l'honneur de toute espèce de progrès qui intéresse la civilisation. Comme si *sans elle* la chose ne se serait pas faite! Ainsi la mouche de la fable se figure qu'elle fait avancer le coche[2].

---

1. Voir ci-dessous : *Une mise au point des revendications féministes.*

2. Cette manie féministe de s'annexer tout ce qui lui paraît reluisant, ainsi que les pies avalent tous les objets brillants, s'attaque parfois aux objets les plus imprévus.

Ainsi, je tombe sur cet entrefilet d'un journal féministe (*La Française,* du 28 février 1909), dont le titre, imprimé en grands caractères, me laisse rêveur :

« LE FÉMINISME EN PROVINCE.

La doyenne d'âge de toutes les centenaires de la Normandie, Mme veuve Julie Louvet, née Havas, âgée de 105 ans, demeurant à la Chapelle-au-Moine (Orne), vient de mourir cette semaine.

Jusqu'à sa dernière heure, cette femme avait conservé une lucidité d'esprit surprenante. Sa seule infirmité était un peu de surdité dans une

En réalité, il n'y a pas de *question féminine* ni surtout *féministe,* il n'y a qu'une *question humaine.* Et le tort, l'irréparable tort du féminisme, c'est d'avoir *séparé la cause de la femme de celle de l'homme.*

Car, remarquez-le bien, il n'est pas de pire ennemi de la femme que le féministe.

Par cette maladroite tactique, les féministes autorisent les hommes à *se désintéresser* de l'agitation féminine, et à la suivre en spectateurs narquois, plutôt hostiles.

A la masse de ces « spectateurs » et de ces critiques, on a vu s'agréger récemment ce qu'il y a de plus éminent dans la littérature contemporaine : les de Voguë, les Capus, les Edmond Perrier[1], les André Beaunier, etc., etc., ont, au cours de l'année 1908, dénoncé le féminisme comme un péril et un sophisme. A la bonne heure! Les esprits « directeurs » se décident à intervenir et à dire tout haut, avec autorité, ce que tout le monde pense tout bas, confusément. Il est un peu tard pour s'inquiéter d'un « mouvement » qui depuis plus de trente ans agite sourdement le pays, mais, comme dit l'autre, mieux vaut tard que jamais.

Ces écrivains, dans quelques pages substantielles, ont parfaitement marqué soit ce qu'il y a de faux ou de ridicule dans les prétentions féministes, soit ce qu'elles contiennent d'inquiétant pour le corps social. Mais peut-être qu'après eux — ou plutôt à côté d'eux, puisque j'ai « première hypothèque » — on peut insister sur le caractère *immoral,* ou tout au moins *amoral,* de cette « doctrine ».

Il en est du féminisme comme de bien des choses : suivant qu'on les voit de loin ou qu'on les considère de près, elles font une tout autre impression. Vu de loin, le féminisme symbo-

---

oreille. Elle laisse deux filles âgées respectivement de 77 et 68 ans. »

Que diantre le *féminisme,* provincial ou parisien, vient-il faire là dedans? Plus j'avance dans cette question épineuse du féminisme, plus je le fais en tremblant, car elle a décidément des profondeurs insondables...

1. Directeur du Museum, membre de l'Institut. Voir son article *Le Féminisme impossible,* dans « Le Matin » du 22 novemb. 1908.

lise une tendance vers plus de douceur, plus de justice, plus d'équilibre social : de l'*idéalisme* enfin.

Vu de près et tel qu'il est, le féminisme, avec sa glorification de l'instinct, ses relents d'envie et son résidu de fiel, n'apparaît plus que comme une forme du plus bas *matérialisme*.

Il est donc justement le contraire de « ce qu'un vain peuple pense ». Et c'est pourquoi le droit et même le devoir de tout citoyen attaché à sa patrie et soucieux de *propreté morale* est de le combattre !

CHAPITRE DEUXIÈME

LE VOTE DES FEMMES D'APRÈS DEUX OUVRAGES RÉCENTS

I

M'étant jadis laissé dire que, si les femmes étaient admises à voter, les affaires de la France en iraient bien mieux, j'ai examiné cette question et j'ai livré le résultat de mes réflexions au public[1]. Je ne croyais donc pas qu'il me fût encore possible de dire là-dessus rien de nouveau.

Mais voici qu'une première brochure vient de remettre la question sur le tapis[2]. En renouvelle-t-elle l'intérêt? C'est ce que nous rechercherons tout à l'heure. Laissez-moi d'abord vous présenter l'auteur de l'opuscule.

Ici je vous confesse mon embarras. Cet auteur-femme s'appelait de son nom de jeune fille Mlle Hubertine Auclert; elle est maintenant, de son nom de femme, Mme Antonin Lévrier. C'est elle-même qui nous l'apprend à la page 111 de son petit livre. Néanmoins elle continue à signer : Hubertine Auclert. Elle a consenti à supprimer le mot : Mademoiselle, mais telle est la seule concession qu'elle ait faite aux usages de l'état civil. Elle n'est plus en fait Auclert, et elle ne veut pas être, officiellement du moins, Lévrier. Alors, je ne sais plus de quel nom il faut que je la nomme. Auclert? la logique s'y oppo-

1. Notamment dans *Le Mensonge du Féminisme*, et dans *Au Cœur du Féminisme*. (Libr. Savaète, 15, rue Malebranche.)

2. *Le Vote des femmes*, par Hubertine Auclert, 1 broch. de 200 pages, chez Giard et Brière, 16, rue Soufflot, 1908.

se; Lévrier? la politesse me le défend. En tant que Madame, elle n'est plus Auclert, et en tant qu'Auclert elle n'est pas Madame. Voilà une femme qui ne veut pas prendre son parti de n'être plus demoiselle! Etrange, étrange! Enfin, appelons-la, par provision, et puisqu'elle y tient, Mme Hubertine Auclert. Daigne Mme Auclert remarquer cette concession que je lui fais, et s'en souvenir s'il m'arrive d'être sévère pour son petit écrit.

II

LE STYLE DE MADAME AUCLERT

Ce n'est en effet qu'un « écrit ». L'auteur ignore tout du métier de faire un livre, et même les plus élémentaires leçons de grammaire et de syntaxe ne lui seraient pas inutiles.

Sérieusement, comment peut-on signer, comment peut-on donner à imprimer, comment se trouve-t-il un éditeur pour accepter, même à prix d'or, des élucubrations rédigées dans un pareil jargon et qui déconsidèrent la langue française aux yeux des étrangers?

Décidément il nous manque une loi en France, une loi d'intérêt public, une loi qui arrêterait au passage les manuscrits dont l'auteur aurait abusé du droit qu'on peut avoir de maltraiter sa langue maternelle. Oui, il devrait y avoir un *minimum de correction matérielle* que tout auteur devrait réaliser sous peine de n'être pas édité. Il y a bien un laboratoire municipal qui frappe d'amende et de prison les frelateurs de denrées alimentaires! Pourquoi aurait-on moins de respect pour le pain de l'esprit, la pensée? Si cette sorte de censure grammaticale existait, jamais les insanités de Mme Auclert n'auraient trouvé à se produire.

En vérité, les féministes en prennent trop à leur aise avec Lhomond, qu'elles semblent vraiment confondre avec l' « homo »! — « Le style, c'est l'homme », pensent-elles. Et ce

mot célèbre de Buffon, dont elles ignorent le vrai sens, devient pour elles synonyme du droit de tout oser en paroles. Bon pour nous, n'est-ce pas, Mesdames, d'écrire correctement? Mais la « suffragette » est bien au-dessus de pareilles misères! Peu importe qu'elle parle charabia d'ailleurs, pourvu qu'elle ait raison!

— Le malheur est qu'on ne peut avoir raison quand on a raison en charabia. Je vais plus loin. Je prétends que les femmes qui nous demandent, qui nous somment de nous déposséder de nos privilèges politiques pour leur en faire part, ne peuvent être écoutées qu'autant qu'elles commenceront par nous donner quelque preuve de leur savoir-faire par la parole ou par le style. Prenez notre place, soit, mais soyez capables de l'occuper. Or, que se passe-t-il d'ordinaire? C'est que ce sont les plus *illettrées*, les plus impuissantes à articuler une phrase claire et régulière, qui réclament le plus impérieusement. Est-ce que c'est Gyp, ou Mme Marcelle Tinayre, ou Mme Colette Yver, ou Mme Gabrielle Réval, qui crient : « Votez pour les femmes! »? Non, c'est une Avril de Sainte-Croix, une Madeleine Pelletier, enfin une Auclert. On dirait vraiment que la mesure du talent féminin est le plus ou moins de véhémence des femmes à clamer : « A nous les urnes! » En tout cas je livre à votre jugement ce critérium pratique qui m'a toujours bien servi : *Plus une femme « revendique » avec virulence, plus elle a de vulgarité dans l'esprit. Plus sont hautes ses prétentions, plus sont humbles ses lumières.*

Ce que j'en ai entendu, de ces longs et insipides factums, péniblement ânonnés en réunion publique, incorrects à faire pleurer ou à faire frémir, où les femmes qui les lisaient d'une voix sourde et bégayante réclamaient arrogamment la plus difficile, la plus périlleuse de toutes les libertés, celle qui exige la réunion du plus de qualités physiques et intellectuelles, la liberté de *parler* en public! Ah! elles seraient bien attrapées, les pauvrettes, si on les prenait au mot! Quelles huées! Elles comprendraient que cette tribune parlementaire,

où il n'est pas question de *lire* des réflexions rédigées à loisir, mais où il faut savoir improviser, faire face de tous les côtés à la fois aux interrupteurs, posséder le sang-froid et la verve, la chaleur et l'esprit, la sonorité de l'organe, l'autorité du caractère, l'harmonie du geste, où le moindre « couac » a des retentissements prodigieux, où le moindre écart de pensée ou de goût est souligné de clameurs et de sarcasmes, ah! cette tribune-là est un écueil où de bien autres talents que des gazouillements féminins se sont brisés!

Jugez un peu — car il faut donner des exemples — jugez de l'effet qui eût salué cette « sortie » de Mme Auclert. Je la prends à la page 179 de son libelle. « Sachant, dit-elle dans une pétition aux Conseillers généraux de la Seine, que les désirs que vous exprimez sont *des ordres pour le Parlement* (admirez le tact et l'adresse de la pétitionnaire!), vous ne voudrez pas vous soustraire au devoir de faire se transformer la République de nom en République de fait, *en aidant les* MATRICES *de la nation à devenir* CITOYENNES! »

Aider des *matrices* à devenir des..... *citoyennes!* Je pense qu'on n'est jamais allé plus loin dans la trivialité et dans l'incohérence! Mais, pauvre femme, — je ne me gêne pas avec Mme Auclert, c'est vrai, mais est-ce qu'elle se gêne, elle, avec le bon sens et le bon goût? — vous auriez lâché ce mot-là à la Chambre ou même au Conseil municipal, que vous étiez « coulée » pour le restant de vos jours!

Tout de même cette grossière équivoque a un avantage : elle tranche la question que je posais au début et qui était de savoir de quel nom il convient d'appeler l'auteur du *Vote des femmes*. C'est *Libertine Auclert* que décidément il faut dire. Encore le nom de famille, *Auclert*, n'est-il là que par antiphrase, car rien n'est moins *clair* habituellement que l'élocution de cette dame.

Je sais bien que Mme Libertine..... pardon! Hubertine Auclert a une excuse à invoquer. Elle habite rue de la Roquette, c'est-à-dire une rue où assez de gens ont perdu la tête pour

qu'il lui soit permis, à elle, de perdre le goût. Mais comment prendre au sérieux une femme qui « revendique » en pareil style ?

Feuilletons sa brochure. C'est un petit traité de rhétorique excellent,....... puisqu'il donne le modèle de tout ce qu'il faut éviter. Ainsi l'exhibition d'esclaves ivres était-elle employée par les Spartiates pour inspirer la sobriété.

P. 5. — Le suffrage ne produira des résultats mathématiques, que quand[1] pratiqué par les deux sexes, il aura été soumis à un *dressage* qui le rendra conscient.

P. 20. — Le gouvernement fit remettre... aux huit *cheffesses* de districts de Tahiti et de Moréa, une écharpe...

Je me suis servi une fois moi-même dans un de mes ouvrages sur le féminisme de ce terme de « cheffesse », parce que je n'en trouvais pas d'autre qui rendît mieux mon idée. Je le hasardai en tremblant : j'étais bien bon d'avoir ces scrupules, puisque voilà l'un de mes adversaires qui le prononce sans sourciller !

Voici maintenant une phrase où une métaphore anarchique couronne un amphigouri parfait.

P. 33. — Bien que l'on sache que les femmes sont pourvues de facultés qui feront se transformer sans violences la société et que partout où les femmes ont voté, elles ont mis leur zèle et leur énergie au service des partis avancés, les révolutionnaires repoussent le *bulletin pondérateur* de la femme, et les radicaux évolutionnistes ne s'empressent pas d'utiliser ce bulletin pondérateur, qui leur assurerait le *gouvernail* de la barque sociale.

P. 35. — Quand les femmes jouiront des mêmes droits électoraux que les hommes, *le sein maternel ne sera plus un milieu où le cerveau s'atrophiera.*

P. 36. — Aux phrases pompeuses... succéderont *des émissions* d'idées, *de plans*, d'où pourr*ont (sic) découler le bien* de l'humanité.

Ibid. — Présentement, les électeurs pétris du sang et de la

1. Dans toutes ces citations, je respecterai la capricieuse ponctuation de l'auteur.

chair de *dégradées civiques* (les femmes), vivant en tête à tête avec *des repoussées de* la vie publique, sont, par l'atavisme et le milieu ambiant, maintenus en une telle enfance politique qu'ils n'écoutent que les charlatans criant le plus haut, sachant le mieux persuader qu'ils feront couler du bourgogne des fontaines Wallace et tomber, rôties, du ciel, les cailles.

P. 37. — Les femmes seraient... les *monitrices* électorales qui *démêleraient* les questions et *dessilleraient* les yeux.

P. 39. — La femme qui *moule* et *façonne* les électeurs.

Ibid. — La nation serait moralement augmentée, si la *serve* qui lui donne son empreinte était citoyenne.

P. 55. — Au lieu d'élever à leur niveau la *génératrice* que les pères (*sic*, par une minuscule) de l'Eglise avaient *mis (sic) sous leurs pieds.*

P. 137. — Voilà par exemple une *dame d'intelligence et de volonté.*

P. 179. — Vous êtes résolus à *pousser en avant* l'humanité.

Ibid. — Les déshéritées *du* droit (les femmes) seraient des êtres de peine, des *bêtes à plaisir.* (L'excellente Mme Auclert ne se doute pas du vrai sens de l'expression : être « bête à plaisir », non, elle ne s'en doute pas, autrement...)

Elle n'a pas conscience non plus de l'énormité qu'elle a commise page 179 ; ce mot de « matrice », elle ne sent pas

Sur quelle sale vue il traîne la pensée,

car elle le répète avec une insistance pénible :

P. 192. — Pour obtenir des êtres propres à activer le progrès, la première condition est de perfectionner le *moule d'où ils sortent,* de donner à ce moule la possibilité de les *produire.* Ce ne sera qu'en faisant les *matrices* de la nation, citoyennes...

P. 210. — L'être moral immobilisé dans la sujétion *se tord* et s'enlaidit. (C'est sans doute qu'il lit Mme Auclert).

P. 214. — *Place aux femmes est la plateforme* indiquée aux *résolus à* transformer l'Etat social ; car les héréditaires préjugés vont être obligés de *capituler devant les événements qui crient, qui hurlent,* qu'il faut *sur* la scène politique *le concours* du sexe féminin.

Dire qu'une personne qui brandit ainsi la plume comme une massue est du même sexe qu'une Mme de Lafayette ou qu'une Mme de Sévigné! Comme elle a raison de penser qu'il y a toutes sortes de « moules » dans la nature et que tel « moule » a grand besoin d'être « perfectionné »!

Plus j'avance dans mon enquête sur le féminisme, plus je me convaincs de cette vérité : *il y a un style féministe*, comme il y a un style calviniste ou un style oriental. La caractéristique du style féministe, c'est l'absence de toute grâce et de toute délicatesse. Nous en sommes venus là que, quand nous entendons une femme qui, en parlant, bafouille, ou qui, en écrivant, barbouille, nous sommes fixés : c'est une féministe! Tout autant que le joug du Code, ces dames ont secoué le joug de la Grammaire! Les « militantes » sont *hommasses* dans leur style, comme souvent elles le sont dans leur personne. Il n'y a en effet qu'une militante pour dire, comme Mme Auclert, que « l'électeur aura la *matérialité de la souveraineté* » (p. 6); que le suffrage des femmes, c'est *l'utilisation de l'intégralité*, de l'intelligence et de l'énergie de la nation pour réaliser son *mieux-être* (p. 11); que « si les Français comprenaient leurs véritables intérêts, la première question résolue serait cette question *motrice*: l'*universalisation du suffrage aux femmes* (comme on dit dans le peuple : la femme *à* Thomas, car, en rattachant *à* à « universalisation », ce n'est plus français) (p. 195).

La légèreté de touche de Mme Auclert nous est maintenant connue, mais peut-être regimbera-t-elle contre ce que j'ai dit plus haut sur son manque de clarté. En ce cas, je citerai une ligne de sa page 123, où elle nous parle des « *sectaires* du féminisme ». Là, je ne le lui ai pas fait dire! Il y a bien *sectaires*, et non *sectateurs*. Alors comment veut-elle qu'on s'y reconnaisse? Singulier général qui tire sur ses propres troupes! Ou bien faut-il retenir le mot à titre d'aveu? Car personne n'a réellement plus l'esprit de secte que Mme Auclert. Toute sa rapsodie n'est qu'une variation sur le thème connu : *Sois*

mon frère, ou je te tue! En tout cas, lapsus ou aveu involontaire, le mot est piquant.

Quand Mme Auclert n'est pas équivoque, elle est inintelligible. Qu'elle m'explique un peu des phrases comme celles-ci:

P. 4. — La mission de lui inculquer que voter, c'est pour l'opprimé initié, le pouvoir de réaliser sa volonté d'être libre et heureux?

P. 5. — Machine mise en mouvement par la volonté mâle *et* femelle de la nation. (Comment la même volonté peut-elle être à la fois « mâle et femelle? »)

P. 6. — Est-ce que le *papier-pouvoir* (le bulletin de vote) ne devrait pas, comme le papier-monnaie, avoir *cours partout?* (Est-ce à dire qu'on paiera son boulanger en lui présentant une carte d'électeur, une « carte électorale », comme s'exprime Mme Auclert, par aversion pour le masculin?)

P. 13. — Certes, *ils* se dépensent pour le bien public; seulement, *réunissant* dans leurs mains les attributions masculines *et* féminines (v. sup.), *on* a à déplorer dans leur administration des lacunes.

P. 14. — Les Français se déprécient, en refusant aux femmes, *dont ils proviennent,* les prérogatives qu'ont les *dames* des nations voisines.

P. 57. — Les législateurs libres-penseurs mutilent le corps social, retranchent la moitié de ses membres, pour s'épargner *l'impur contact féminin.* (Ironie ou maladresse de la part d'une librepenseuse insigne, à choisir).

P. 94. — A ce moment l'influence féminine était grande : George Sand rédigeait avec Jules Favre le « Bulletin de la République »; et, il y avait dans la masse populaire un tel sens de l'égalité, que quan*t (sic)* à la prière d'une revendicatrice, Cabet posait, dans un club qu'il présidait, cette question : — La femme est-elle l'égale de l'homme devant le droit social et politique?

La phrase reste suspendue en l'air telle que je la laisse là; mais au moins se termine-t-elle par un point d'interrogation. J'imagine que c'est Mme Auclert qui se le pose à elle-même, car sa phrase inachevée n'en comportait pas.

P. 99. — Louise Michel qui recommandait des *candidatures de morts.*

P. 103. — « La Citoyenne » par*ût (sic)* et l'avant-garde d'irréductibles entraîna, *poussa en avant,* (l'auteur confond avec : *l'arrière*-garde sans doute), *les effrayés d'entendre proposer de donner* à la femme, avec l'électorat et l'éligibilité, le pouvoir de se faire libre.

Ibid. — Julie Daubié fut, en France, la première bachelière.

Et, en note, « H. Wild, Jeanne Deroin et Julie Daubié. »

La liaison d'idées qui rattache le texte à la note m'échappe tout à fait. Je ne suis pas apparemment assez « émancipé » de toute logique, comme ces dames.

La page 134 n'est qu'un logogriphe. On y trouve ceci :

Loin de chercher à les *multiplier* ils voudraient pouvoir les *réduire*, comme les femmes, *au* (rattaché à *réduire* par jeu de mots) rôle de moutons...

Les législateurs essaient de persuader aux parias *F*rançaises, qu'elles seraient lésées si la loi les libé*raient (sic), en* s'abstenant de les compter... Les femmes ne se soucient point de continuer à être confondues avec le *cheptel* d'après lequel l'homme calcule sa richesse, *en* étant un bétail dont il fait le dénombrement *pour* édifier *sa* fortune politique.

Je ne me doutais pas que j'eusse un « cheptel » pour calculer ma « richesse ». Il est vrai que je n'ai pas de richesse, alors...

P. 193. — Chacun, se rend tellement compte (elle veut dire : tellement *bien*) que l'exploitation du *sexe majorité* est due à *son* exclusion politique, qu'*à toutes injustices* commises envers les femmes, des hommes maintenant s'écrient : « Si les Françaises votaient, on ne les traiterait pas de la sorte » et les journaux *de toutes opinions* tiennent à l'occasion, ce même langage féministe.

Ibid. — L'affiche illustrée, la carte postale, le timbre, représentant un homme et une femme qui se rencontrent devant l'urne électorale, pour sauvegarder leurs intérêts publics, comme ils se rencontrent dans une étude de notaire, pour sauvegarder leurs intérêts privés, *obligent à penser,* que le droit de voter, est aussi indispensable au sexe féminin qu'au sexe masculin.

P. 211. — Si la prévoyance féminine, si précieuse pour la famille, était utilisée pour la nation; si la femme ménagère dans la maison était ménagère dans l'Etat. *Toutes mesures* seraient prises pour qu'on ne *paie* point cher les aliments.

P. 216. — *En* notre société *en* travail de transformation, *qui* n'a pas voix au chapitre, *en* ayant droit au vote, sera sacrifié demain et *manque* aujourd'hui.

Cher lecteur, je vous souhaite d'être plus heureux que moi et d'entendre ce galimatias triple. Pour moi, je jette ma langue au chat, et je gémis avec Bélise :

Toute construction est par elle détruite!

Ainsi que tous les écrivains à la grosse, Mme Auclert estime que la langue française est trop pauvre pour tout ce qu'elle a à dire. Aussi l'enrichit-elle d'une main libérale. Cette intrépide néologiste appelle les femmes des « *dégradées civiques-nées* », (p. 7 et 208), le bulletin de vote « le « *papier-pouvoir* » (p. 7, etc.), les femmes encore des « *sauvegardiennes* de la probité morale » (p. 25), qui « jouent le rôle de *traînardes paralysatrices* d'efforts; alors, qu'il convient si bien à leur tempérament d'être des *avant-gardes* du progrès, faisant évoluer l'espèce » (p. 37). Ces pauvres femmes sont aussi « les *triplement* enchaînées » (p. 46), « les *embastillées* des codes » (p. 57). Toutes les puissances sont liguées contre elles : « On arrête le progrès en laissant à la loi l'empreinte cléricale qui lui fait *inférieuriser* le sexe pour lequel les *pères* de l'Eglise avaient une haine contre nature » (p. 57). Etait-ce leur « nature » d'hommes ou de « pères » qui les faisait agir si méchamment? En tout cas, ils étaient dignes de tous maux pour avoir « inférieurisé » le sexe. A mon sens, celui qui a inventé l' « inférieurisation » mérite d'être fouetté en place... de la Roquette. Car ce n'est pas seulement au sexe, c'est à la nation tout entière qu'un tel criminel « préjudicie », pour parler le langage de Mme Auclert (p. 193). Les voilà donc, ces « généreuses *mourantes* » (p. 203), ces « *frus-*

trées du bulletin » (p. 205), n'espérant plus rien que du « *forçage* des idées » (p. 207), et aussi de « l'achat des *vouloirs* », car l'intérêt seul sera « le stimulant *déterminant à* prendre parti pour les femmes » (p. 208). Alors « il est certain qu'il se produira chez les *hostiles à* nos revendications un revirement » (p. 209), et qu'enfin sera supprimée en France la condition des « annulées » (p. 214) !

On ne peut ainsi impunément forger des mots et surtout des alliances de mots sans verser dans le barbarisme et dans le solécisme. C'est ce qui arrive à Mme Auclert à tout bout de champ. Elle nous assure que les femmes « *faillissent* moins que les hommes » (p. 25), qu'Anne de Beaujeu était « une *politique* consommée » (p. 69) ; elle invite les femmes à « ascensionner » (pour progresser) (p. 218), ce qui leur « *facilitera de* faire des réformes » (p. 217) et « *intensifiera* la sollicitude de la collectivité à l'égard de l'individu » (p. 218). Elle a des tics de style comme ceux-ci : « *En les* élections » (p. 118) ; « *en les* périodes électorales » (p. 120). Elle appelle Mme de Staël tantôt Germaine *Néker* (p. 80), tantôt G. *Neker* (p. 90). Enfin elle pratique la faute d'orthographe pure et simple, ainsi qu'une petite fille qui a peu fréquenté l'école primaire. Elle nous parle du journal « *L'Athené* des Dames » (p. 90). Elle confond sans cesse l'indicatif avec le subjonctif, ou plutôt elle met le subjonctif partout, pour montrer qu'elle connaît ce mode rare : « Après s'être *difficilement* (naïveté) fait admettre à passer son baccalauréat, elle *eût* à soutenir une lutte... » (p. 104). Cette graphie est constante chez Mme Auclert. Ainsi : « Le 13 février 1881 *parût* « La Citoyenne » (p. 108).

Enfin, et ceci est le comble, elle ne sait même pas *copier* : « regardons-*là*, comme l'illusion d'un cœur sensible et aventureux et ménageons-*là*, sans espérer la guérir...» (p. 160). « *Et* quoi, une mère élève son enfant, et cet enfant... » (p. 167), dit-elle, en croyant reproduire exactement des passages qui

sont à sa louange. Elle est donc aussi dure pour ses amis que pour ses adversaires.

Si encore, pour « nous faciliter de » la lire (on a reconnu là de son style), elle consentait à mettre, et à bien mettre, l'humble ponctuation! Mais au contraire c'est en cela que se déploie surtout sa fantaisie. On en a déjà vu des échantillons bizarres : en voici d'autres. « Autrefois, on avait pour la condition sociale, le mépris que l'on a actuellement pour le sexe féminin » (p. 194). (Remarquez en passant cette affirmation jetée d'un air tranquille et sûr de soi : le mépris que l'on a actuellement pour le sexe féminin). « Les députés, voient sans déplaisir les électeurs s'amoindrir en compagnie de *serves*, alors que ceux-ci ont au contraire intérêt à s'*augmenter au contact de citoyennes* » (eh! eh!) (p. 194). « Pour avoir part aux libéralités, des *partantes*, il faudrait que les femmes *puissent* répartir la gloire » (p. 204). Naturellement la concordance des temps a pour Mme Auclert des difficultés insurmontables.

La cocasserie de la ponctuation rend les deux phrases suivantes parfaitement inintelligibles. « Toutes les femmes, — de quelque opinion et de quelque condition qu'elles soient, — toutes les femmes souffrent ou peuvent souffrir de la législation actuelle. (un point). Et sont intéressées à posséder le pouvoir d'abroger les lois qui les asservissent. » (p. 110).

Les citations que j'ai faites nous ont déjà donné un avant-goût de la syntaxe de Mme Auclert. Cette syntaxe, tant d'accord que d'usage, est déconcertante. Elle procède par brachylogies audacieuses, mais, je crois, inconscientes, par ellipses hardies auxquelles le génie de notre langue analytique se prête malaisément : « *les* hostiles *à*; *les* déshéritées *de*; *les* embastillées *des* codes; *les* effrayés *d*'entendre »; etc., etc. Examinons quelques-unes de ces malaxations que le pouce vigoureux de Mme Auclert imprime à l'idiome national.

P. 56. — Car, si le fait d'avoir *les* opinions religieuses est *par lui-même répréhensible* (cléricaux qui me lisez, vous voilà pré-

venus !), peu importe le sexe des personnes qui ont *ses* opinions... Ces actes... ont une portée plus considérable que *ceux accomplis* par des femmes *annulées.* »

P. 70. — Des femmes juges *au* XIIIe *et* XIVe siècle (comme plus haut : la volonté mâle *et* femelle).

P. 109. — *Pendant que* la femme ne *possédera* pas cette arme...

J'ai déjà constaté que Mme Auclert fait une véritable orgie de subjonctifs quand il faudrait l'indicatif ; en revanche, elle met l'indicatif à la place du subjonctif : cela fait compensation.

Il voulait que son nom *figure...* (p. 69), M. X... proposa qu'un nombre égal d'hommes et de femmes *siègent* à la *chambre* (par un petit *c* ; en ce cas on dit : garder la chambre), (p. 110). Nous sommes allées *une bande* (pour : en bande) à la mairie demander qu'on nous *inscrive* (p. 128).

J'arrête ici les citations, du moins celles de l'ordre grammatical ou lexicologique, car il me faudrait citer tout l'ouvrage. Il est en effet, d'un bout à l'autre, écrit de cette encre. Chacun cherche l'originalité où il peut. Mme Auclert s'est confectionné la langue qui lui a paru le mieux convenir à son genre de beauté. Cette langue en effet n'est qu'à elle... et à quelques autres féministes renforcées. C'est en ce sens que ces « cheffesses » peuvent dire en contemplant leur produit : *Prolem sine matre creatam*, mais en ce sens seulement. De tels petits bouquins sont un supplice pour les délicats. Ils sont bons tout au plus pour que le gros public « s'en torche le bec. »

Nous savons comment écrit notre gâcheuse de papier, voyons maintenant comment elle pense.

III

LES IDÉES DE MADAME AUCLERT

L'examen que nous venons de faire de la manière de l'auteur nous a déjà initiés à sa matière. Nous pressentons quel

genre d'esprit nous allons trouver, et, si je ne m'abuse, nous n'augurons pas favorablement de cette impression extérieure. J'avais donc raison de dire, moi, millionième, que tant vaut le style, tant vaut la pensée. Oui, Mme Auclert a grand tort de soigner si peu son « écriture », c'est-à-dire sa toilette : nous ne croirons jamais que sous cette enveloppe inculte se cache un esprit droit, un jugement sain.

Avant tout, je lui ferai le reproche de s'être dérobée à une obligation que lui prescrivait impérieusement le titre de sa brochure, à savoir de traiter les *idées générales* que comportait le sujet. Que serait la femme *en fonction d'homme d'Etat?* — Car de « politiciennes », nous n'en avons pas besoin. Nous avons déjà assez de politiciens comme cela. La princesse de Ligne, une « antiféministe » de beaucoup de jugement et d'esprit, avait coutume de dire : « Laissons donc les hommes faire les Lois, pendant que nous, femmes, nous faisons les Mœurs ». Telle était bien en effet l'antique répartition des « services » humains que, par un accord tacite, s'étaient faite les deux sexes. Et cela ne valait-il pas mieux que de doubler, comme on le veut maintenant, le personnel des « politiciens » par autant de « politiciennes », population flottante d'oisives et d'agitées? La femme est-elle faite pour cette vie de forum et de polémique? Car, notez-le, on ne peut pas créer une fonction sans créer du même coup les *abus* de cette fonction. Or ici les abus sont tels qu'il y aurait lieu plutôt de chercher à guérir les femmes piquées de la tarentule politique que de satisfaire leur démangeaison. Croyons-en une femme, Mme Anna Lampérière, qui dit carrément que ce suffrage féminin est « une erreur grossière... un *piège* tendu aux femmes. »

Voilà ce que pense Mme Lampérière. Mais quelle est la femme de goût et de jugement qui ne pense pas de même? Voici par exemple Mme Jeanne Roger-Lévy, dont le *Manuel général de l'Instruction primaire* (27 mars 1909) a publié un très courageux article, intitulé : « Quelques Idées sur le Féminisme. »

Mme Roger-Lévy y regrette que les femmes, « fortes de quelques droits », veuillent « les posséder tous, poussant ainsi jusqu'à l'extrême les revendications du féminisme. » L'auteur ne voit là qu'un esprit de *vengeance* et l'envie de substituer une tyrannie à une autre. Mme Roger-Lévy est d'avis qu'il serait inutile et même *dangereux* de donner à la femme des droits politiques : dangereux pour la famille, parce que l'homme ne verra plus en la femme électrice qu'une *rivale;* dangereux pour la société, parce que l'émancipation de la femme déterminera une réaction; dangereux enfin pour la femme elle-même, parce qu'elle perdra dans la bagarre politique sa « féminité » et quelque lambeau de sens moral.

La conclusion de Mme Roger-Lévy est pour ainsi dire le commentaire du mot de la princesse de Ligne que je rappelais tout à l'heure : Quand toutes les femmes, dit-elle, se donneront pour tâche — et la tâche est belle! — d'être les compagnes, les amies, les conseillères écoutées de leurs maris, de faire le bonheur de ceux-ci, et de former de leurs enfants des hommes et des femmes libres et vaillantes, il n'y aura plus de « question féministe » : c'est l'homme lui-même qui défendra sa femme, son alliée, au lieu d'avoir à combattre son ennemie! « Cela est possible, on doit souhaiter que cela soit. »

Voilà une déclaration quelque peu réfrigérante pour les Auclert et consorts... ou « consœurs ». Pour ces dames, fermer aux femmes la politique, cela revient à les exclure d'un monde spécial, le monde de l'intrigue, de la faveur, le marché des titres, des dignités, des « courtages » lucratifs....

J'admets que la femme serait meilleure « courtière » que l'homme, quand il s'agirait d'arracher des faveurs aux ministres dans leur cabinet... particulier. J'admets que les sollicitations féminines seraient plus irrésistibles que les sollicitations masculines. Je l'admets et pour cause! Mais c'est précisément pour cela que je voudrais interdire aux femmes l'en-

trée au Parlement, car je pense que l'immoralité de nos mœurs politiques s'accroîtrait d'autant. Et j'ai bien le droit de penser ainsi, quand je vois des Romains, des *païens,* manifester le même scrupule. C'est Ulpien, en effet, le ministre d'Alexandre Sévère, qui disait, pour se justifier d'avoir exclu les femmes des professions viriles : « Une telle liberté s'accorderait mal avec la *pudeur* de leur sexe. » (*Digeste,* loi I, § 5, De post. lib. III, t. 1). Ulpien devinait que les femmes, qui sont plus que les hommes le *jouet de la sensation,* se détermineraient surtout d'après le... physique des candidats.

Or c'est précisément ce côté influence, ce côté « part au gâteau », que me paraît convoiter particulièrement M[me] Auclert. Toute la politique consiste pour elle dans le droit de s'asseoir à la table du banquet de Marianne ; elle enrage de n'en avoir présentement que le fumet. Je n'aime pas beaucoup cette attitude de convoitise animale et je voudrais qu'elle eût réclamé le droit de suffrage pour des raisons plus nobles. Peut-être alors y souscrirais-je. Mais, franchement, toute sa diatribe se résume en ce mot trivial : *Les femmes, à la Curée !*

Les mandataires *se nantissent* généreusement ; mais, ils ne se préoccupent pas de mettre leurs *souverains* (il ne s'agit pas de la pièce d'or, mais des électeurs, on aurait pu s'y tromper) en état de faire figure dans le monde, ou de ne point mourir de faim (p. 4).

... le *papier-pouvoir* avec lequel les Français pourraient aussi sûrement qu'avec un *chèque* obtenir du bien-être... *(ibid).*

Posséder le *papier-pouvoir,* facilite *de* palper le papier-monnaie (p. 7).

Les femmes-électeurs seront plus considérées, mieux *rétribuées* (souligné dans le texte)... (p. 184).

Ainsi, « palper », tout est là pour cette suffragette ! Son idéal ne va pas plus haut. Ce sont là toutes les garanties qu'elle nous donne de la capacité des femmes à exercer un mandat politique. C'est tout ce qu'elle trouve pour nous persuader de

résigner en leurs mains le pouvoir. Car, ne vous y trompez pas, *partager, c'est abdiquer*. Mme Auclert est bien naïve si elle nous croit assez naïfs nous-mêmes pour ne pas deviner l'arrière-pensée d'elle et de ses pareilles! Déjà la femme règne despotiquement dans le ménage, elle veut encore régner en politique, voilà tout. Ou plutôt elle aspire à échanger une humble et subalterne royauté pour un sceptre autrement reluisant! Car vous n'irez pas offrir, je suppose,

De se claquemurer aux choses du ménage

à une personne qui aura l'honneur de diriger le timon de l'Etat. Le « troisième sexe » que les ennemis des femmes, je veux dire : les féministes, nous ont fabriqué ressemble au « tiers-état » d'avant 89 : il n'est rien encore, mais il veut être tout. Car le propre de la femme, c'est l'*intolérance*. Il faudrait n'avoir jamais assisté à une de ces réunions où les femmes discutent de leurs intérêts « corporatifs » pour les croire capables, soit d'aboutir à quelque chose de précis, soit d'admettre des points de vue opposés aux leurs. On pourrait définir ainsi les militantes du « suffragisme »: des femmes qui ont perdu l'habitude de *rougir* quand il se dit devant elles quelque inconvenance, mais qui ont contracté l'habitude de *rugir* quand on choque leurs ambitions ou leurs prétentions politiques.

Mais ce qui donne la plus parfaite image de l'intolérance, c'est telle réunion dont l'ordre du jour porte : « Le Vote des femmes ». C'est alors que les femmes sont incapables de supporter la moindre contradiction et que des lueurs de haine s'allument dans leurs regards! Elles ne s'aperçoivent pas que par là elles se montrent très indignes d'exercer un mandat politique quelconque.

M'étant un jour, dans un de ces « meetings », hasardé à dire que la politique n'était pas l'affaire des femmes, je crus bien faire, en terminant l'exposé de mon opinion, de me cou-

vrir de l'autorité d'un écrivain que je croyais devoir être « en odeur de sainteté » auprès d'un public féminin et « réformiste », à savoir le romantique, le chaleureux, le « progressiste » La mennais, ce Michelet de la chaire. Et je citai son beau mot: « *La femme est une fleur qui ne donne tout son parfum qu'à l'ombre* ».

Non, jamais je ne pourrai décrire la tempête de cris et de huées qui s'éleva à la suite de cette malencontreuse citation! L'une des plus exaltées voua à l'exécration de l'assistance ce « cafard », ce « *jésuite* » de Lamennais!... Et dire que j'aurai contribué à faire passer Lamennais pour un « jésuite »! Que l'ombre du grand dissident me pardonne!

Historiens et moralistes en ont fait la remarque depuis des siècles : le propre des femmes est d'être insatiables, « il leur faut la liberté, et même, pour le trancher net, la licence de tout faire. Si vous leur donnez satisfaction aujourd'hui, que n'exigeront-elles pas demain? Passez en revue toutes les lois par lesquelles nos ancêtres ont enchaîné leurs mauvais instincts et par lesquelles ils les ont subordonnées aux hommes : eh bien, c'est à peine si à l'aide de toutes ces entraves vous pouvez les maintenir dans le devoir. Or, c'est en tolérant qu'elles s'attaquent à toutes les institutions l'une après l'autre, qu'elles les prennent d'assaut et que finalement elles s'égalent aux hommes, que vous vous figurez les rendre plus traitables? Loin de là : elles ne seront pas plus tôt vos égales, qu'elles vous domineront! » Ainsi s'exprimait Caton l'Ancien à la tribune du Sénat romain, s'il faut en croire Tite-Live. Tout « vieux jeu » qu'il est, ce langage est toujours d'actualité.

En matière d'« émancipation » féminine, notre Révolution elle-même, qui pourtant affirmait les droits de l'être humain, a refusé d'innover. Voici ce qu'écrivait en 1789 l'académicien Devaines, qui sur ce point doit être considéré comme le fidèle interprète de son temps. « Les femmes ne doivent pas se mêler aux grands intérêts qu'on discute aujourd'hui. Ni la na-

ture, ni l'éducation ne les y ont préparées. Elles ont en général de la bonté et point de justice, une extrême sagacité et point de réflexion. Elles sentent plus qu'elles ne jugent. Elles ne voient dans les choses que les personnes, et c'est de leurs affections qu'elles tirent leurs principes. L'opinion qu'elles adoptent, elles la commandent. De leur société elles font une secte, et elles ne vont au bien même que par l'intrigue. Ainsi leurs qualités sont nuisibles aux affaires publiques, leurs défauts y sont funestes et leur influence dangereuse. »[1]

Je me laisse entraîner à traiter, une fois de plus, la question du droit de suffrage féminin *en soi*. Or je n'ai ici pour tâche que de traiter cette question *d'après* Mme Auclert. Trêve donc aux généralités et revenons à la question d'espèce, comme on dit au Palais. La « caractéristique » du système de suffrage que propose Mme Auclert mérite d'être exposée, car cette caractéristique est tellement malencontreuse qu'elle a suffi pour faire écarter le principe lui-même jusqu'à nouvel ordre.

Mme Auclert, dont les ruses sont cousues de fil blanc, s'est crue fort habile en « revendiquant d'abord le suffrage pour les *momentanément majeures,* c'est-à-dire pour les femmes ayant l'aptitude exigée des hommes pour être électeurs » (p. 41).

Que veut-elle dire par ce terme de femmes « momentanément majeures »? Quand on est majeur, Madame, c'est pour toujours. (Hélas!) Elle veut dire qu'elle réclame le droit de vote pour les femmes majeures et *célibataires*. Voilà! C'était si simple de s'exprimer ainsi. Elle ne veut pas de ce droit pour les femmes dont « les mouvements sont paralysés par la puissance maritale » (p. 41). Par conséquent, elle l'accorde aux femmes de mauvaise vie non mariées, *mais* elle le refuse aux honnêtes femmes, parce que mariées. Elle fait de ce droit le privilège de l'inconduite. Telle est la logique

1. Texte emprunté à la communication faite par M. Frédéric Masson dans la « Séance des cinq Académies » du 25 octobre 1906.

de Mme Auclert, tel est son sens des réalités et son respect de la morale tant individuelle que sociale.

Ne faisons pas à de pareilles inepties l'honneur de les discuter. Contentons-nous de marquer cette crainte de l'homme, cette *haine de l'homme*, qui est le principe du féminisme à la Auclert. Demandons-lui aussi ce que signifie alors la vignette dont sont timbrées... ses lettres, et qui représente symboliquement un homme et une femme s'acheminant fraternellement vers l'urne électorale. Elle n'a pas réfléchi que cette situation ne se produira jamais, du moins avec le sens qu'elle y attache, puisque de par la loi la femme mariée, « dont les mouvements sont paralysés, etc., » sera privée du droit de suffrage. Mais on ne pense pas à tout quand on est une réformatrice qui veut refondre l'état social. Aussi bien, nous le verrons plus loin, tout le petit manifeste de Mme Auclert n'est-il qu'une débauche d'incohérence.

Voilà pour le fond et le caractère de son système. Ce caractère est bien digne de la personne qui réclame « une allocation *à* toute mère, *mariée ou non mariée*, d'une indemnité dite indemnité maternelle. » (p. 113). Ainsi les filles qui ont envie de « fauter » et que seule retient la conséquence de la faute, seraient bien bonnes de se gêner désormais! Mme Auclert les affranchit de toute appréhension pénible, de toute perspective désagréable. Et voilà dans toute sa laideur la lèpre féministe! Là voilà aussi dans toute sa *rouerie!* Rendre la femme à tous ses instincts, la débarrasser de toutes les entraves que la civilisation y a apportées, l'indisposer contre toute espèce de convenance, lui faire secouer toute prescription religieuse ou simplement morale, la convier à ne reconnaître d'autre philosophie que la « philosophie de la nature », enfin diviniser ses appétits et sanctifier les exigences de ses sens : telle est l'arrière-pensée de toute féministe! Tel est le résidu écœurant de cette coupe enivrante que les féministes tendent à leurs adeptes, à leurs « sectaires », comme dit Mme Auclert en son patois!

Les « considérants » sur lesquels s'appuie ce système sont aussi perfides que le système lui-même est immoral. Qu'on en juge. Pourquoi est-ce que notre « suffragette » réclame le vote des femmes ? Elle nous le dit sur tous les tons : parce que nous, les hommes, avons fait d'elles des « parias », des « nègres », parce qu'elles sont plus mal traitées par nous que des « repris de justice », parce que nous leur faisons mener une existence de « pestiférées en quarantaine » (p. 35), parce que nous « les clouons au *pilori d'infamie,* en les assimilant aux hommes déchus de leurs droits. C'est avec les individus condamnés à des peines afflictives ou infamantes, c'est avec les voleurs, les escrocs, les gens de mauvaises mœurs, les assassins et les fous, que les femmes sont exclues de l'*électorat* » (p 132). L'*électorat !* Mme Auclert se croit encore à l'époque de la guerre de Trente ans ! Mais nous sommes abondamment édifiés sur son jargon. Ne retenons que l'idée.

L'idée dénote un esprit aussi faux que méchant. Visiblement la suffragette cherche à envenimer le débat. Elle est un esprit tout ensemble *méchant* et *faux* en ce que, prenant deux faits également vrais, mais parfaitement étrangers l'un à l'autre, à savoir l'absence de droits politiques chez les condamnés d'une part et chez les femmes d'autre part, elle établit entre ces deux faits une relation outrageante pour les femmes, et que cette relation s'appelle la *canaillerie* masculine ! Ainsi le suffrage féminin apparaît comme une représaille, Hubertine l'invoque comme une revanche... et par là, elle l'aura sans doute éloigné davantage ! Voyez, Messieurs, ce que ce terme innocent et plutôt badin de *suffragette* peut recouvrir de fiel et de bile. Ce diminutif bénin et « baïfin » semblait destiné au vocabulaire de l'idylle ou des Cours d'amour. Or, voilà que, par un étrange abus, ce terme, qui n'éveillait que des idées gracieuses, sert à désigner les irréconciliables adversaires de nos institutions, une Auclert, une Pelletier !

Ce ton de haine et de menace ne peut s'expliquer que par

un immense orgueil. Et en effet celui de Mme Auclert est incommensurable. Elle nous annonce qu'elle va, nouvelle Olympe de Gouges, « faire triompher la raison de la folie » (p. 1). Elle traite les représentants actuels de la nation de « charlatans politiques », tous indistinctement (p. 4). Elle affirme que seules les femmes seront capables de « mettre à la raison les perturbateurs » (p. 33), qu'elles « réveilleront l'enthousiasme des masses pour la République, puisqu'elles la rendront capable de réaliser les réformes attendues » (p. 38).

On le voit : en même temps qu'il est immodeste, ce féminisme bellevillois est peu modeste. Du reste, il faut que je le dise, je connais force féministes, mais je n'en ai jamais rencontré une seule qui fût modeste. Celle-ci s'attache à surexciter la vanité féminine. Elle veut ériger en situation de droit ce qui n'est encore qu'une situation de fait, à savoir la prépondérance sociale et domestique de la femme. Pour atteindre ce résultat, elle ne regarderait pas à agiter le pays, à troubler les opérations électorales, à dresser des barricades, à verser du sang, à renouveler la Terreur, à ressusciter les Tricoteuses de l'échafaud. Et pour quel résultat ? Pour le plus vain de tous, puisque la femme, ayant déjà la réalité du pouvoir, n'a que faire des apparences. Mais frivolité du caractère et méchanceté de l'âme peuvent fort bien se combiner ensemble : Mme Auclert nous en fournit la preuve.

Ce qui doit nous rassurer, c'est que cette femme est encore plus maladroite que méchante. Elle se croit une tacticienne consommée, parce que, dans sa pensée, ces pierreuses pour lesquelles elle réclame « l'électorat » serviront de fourriers à toute l'armée féminine qu'elles introduiront dans la place. Tels Ulysse et les héros grecs enfermés dans le cheval de Troie. Elle ne se sent pas d'aise d'avoir imaginé cette « ruse de guerre », et, l'imprudente ! elle clame tout haut que c'est une « ruse » ! « Après les veuves et les célibataires, toutes les affranchies *de* la tutelle maritale réclameront l'exercice des droits civiques et par la brèche ainsi ouverte, toutes les

femmes finiront par passer. » (p. 177). Telle est la cautèle que Mme Auclert appelle au service de sa cause. Ce n'est plus du *féminisme,* mais du *félinisme !*

Ne craignez-vous pas, délicieux enfant terrible, que les hommes ainsi avertis en vaillent davantage? Ne voyez-vous pas que vous éventez votre propre mèche? On agit ainsi, mais on ne le dit pas! Surtout on ne l'écrit pas, on ne l'imprime pas. Il est vrai que pour le nombre de lecteurs qu'a votre livre... Vous deviniez donc qu'à moins d'être forcé de le lire par obligation professionnelle, on le jetterait de côté dès la première page? C'est pour cela que vous n'avez pas craint d'ébruiter la grande pensée de votre féminisme? Alors, soit.

En même temps qu'une tacticienne d'opéra-bouffe, Hubertine est une fieffée sophiste : ces choses-là aussi vont bien ensemble Je n'ai pas l'honneur de la connaître personnellement et je ne sais jusqu'à quel point s'appliquerait à elle le mot de Talleyrand sur sa femme : « Elle a de l'esprit comme une rose ».

N'ayant jamais vu sa photographie, je comparerais plutôt son esprit à un papillon... ou bien à un hanneton se démenant dans un tambour. Cela ne raisonne pas, cela résonne. Elle manie en effet l'*induction* avec une assurance et une intrépidité de bonne opinion qui sont quelque chose de stupéfiant.

Ainsi parce que de certaines femmes dirigent bien en effet leur ménage (des femmes non gâtées par le féminisme), elle déclare que « les femmes seraient beaucoup plus capables que nos édiles d'*apprécier les matières* d'adjudications de fournitures d'ustensiles et de provisions » (p. 12). Elle ajoute, avec cette grâce qui la caractérise : « les *génératrices* perpétuellement préoccupées de conserver les êtres, d'entretenir la vie qu'elles donnent, s'emploieront à accumuler à Paris l'air et l'eau » (p. 19). Comment diable feront-elles, les *génératrices,* pour accumuler l'*air?* Quant à l'*eau,* je les supplie de ne pas l'*accumuler* davantage, mais de la rendre, s'il se peut, plus

potable, et surtout de ne pas l'accumuler sur la voie publique.

Les questions d'administration municipale ne sont qu'un jeu pour Mme Auclert. Elle les tranche par une métaphore ou par une plaisanterie : « Cent francs ne valent pour l'homme que soixante francs, tandis que pour la femme, cent francs sont l'équivalent de cent vingt francs. Alors!... le voilà bien trouvé le moyen de mettre fin aux déficits budgétaires et de rendre possibles les transformations sociales souhaitées. » (p. 28). Comme vous voyez, c'est très simple.

Doutez-vous que la femme soit un être de progrès? Ecoutez Mme Auclert : « Les femmes sont les premières à utiliser les innovations; on les a vues adopter pour la locomotion tous les nouveaux systèmes » (p. 31). Ingénue suffragette! *Adopter* n'est pas tout à fait la même chose qu'*inventer*! Il y a une... nuance.

Et cette superstition qu'elle a pour le bulletin de vote, ce papier magique, ce « *certificat d'honorabilité* qui assure la *considération* à quiconque peut le montrer! » (p. 10). En êtes-vous bien sûre, Madame, que ce chiffon suffise à vous « assurer la considération? » Et cette confiance qu'elle a dans le résultat du suffrage des femmes!

Aussi longtemps que les femmes seront tenues à l'écart de la politique, la nation sera sans éducation politique.

Pour que la politique cesse d'être pour l'homme chose ennuyeuse et incompréhensible, *il faut qu'elle s'introduise dans le ménage,* où elle deviendra une question d'autant plus familière qu'elle sera tous les jours incidemment creusée. (Ça nous promet de l'agrément!)

Bien loin d'être une source de division, *la politique resserrera les liens entre époux.* En élargissant l'horizon intellectuel du *home,* elle fera souvent succéder à l'amour envolé, l'*amour du bien public* (p. 35).

Après cela, n'est-ce pas? il faut tirer l'échelle. Et moi qui justement craignais l'invasion de la politique dans le mé-

nage comme un élément de discorde de plus! Hélas! je ne crois pas, quant à moi, que « l'amour du bien public » puisse jamais faire oublier « l'amour envolé »! Si Mme Auclert n'a pas d'autre oiseau à mettre dans la cage conjugale...

Nous connaissons Mme Auclert comme tacticienne et comme logicienne, il faut faire connaissance avec elle comme... *gaffeuse*. On a déjà vu plus haut ses talents de séduction s'exerçant sur les Conseillers généraux de la Seine : « sachant (ce n'est pas elle qui sait, ce sont eux, et la tournure est équivoque) que vos désirs sont des *ordres* pour le Parlement....», leur disait-elle. Mais c'est la bienveillance de ses propres amis qu'elle décourage par des citations malencontreuses, qui sont de véritables « pavés de l'ours ».Elle rapporte le mot de Clémence Royer disant à un reporter du *Temps :* « Du jour où les femmes voteront, nous sommes *perdus.* » (p. 95). *Perdus* au masculin, par conséquent c'est tout le peuple français qui, selon l'aveu de la grande féministe, serait perdu par l'intrusion des femmes dans la politique! On n'est pas plus maladroit.

Plus loin elle nous apprend que Maria Deraisme, une autre lumière du féminisme, « n'était pas toujours satisfaite des législateurs mâles, puisqu'elle fit souvent *blackbouler* les députés qu'elle avait fait élire ». (p. 102). Charmant, n'est-ce pas? Je crois d'ailleurs qu'elle s'exagère un peu cette influence de Maria, dont elle fait une Warwick parlementaire.

Ailleurs elle « lave son linge sale » en public. Elle nous confie qu'une de ses collaboratrices, profitant de son absence, à elle, Mme Auclert, « *en* changeant le titre du journal, s'appropria *La Citoyenne* (fondée par Mme Auclert) et sa clientèle. » (p. 111). Trouvez-vous que ce fût délicat de la part de cette « consœur »?

Voici de nouveau une sommation, lourdement ironique, assénée par Mme Auclert sur le crâne des membres du Congrès parlementaire de 1884 : « Messieurs, nous venons rap-

peler à votre mémoire l'*existence des femmes*, existence dont vous paraissez vouloir vous abstenir de tenir compte en révisant la Constitution. » (p. 163). Mme Auclert n'aime pas les exordes insinuants; il lui faut de l'abrupt.

Mais voici qui est plus monumental encore comme « impair. » Vous savez bien, sa combinaison du vote des femmes si originale? Rien que des veuves, des divorcées et des cascadeuses célibataires. Eh bien, le « patron » de cette combinaison à la Chambre, c'était le député Gautret. S'il y avait un allié que dût ménager Hubertine, c'était M. Gautret! Or elle le drape, lui aussi, lui, Gautret, de la belle façon : « M. Gautret, qui avait signé cette pétition et avait demandé à la déposer; (je reproduis son point virgule) *sournoisement*, la transforma en projet de loi » (p. 178). *Sournois* de Gautret, va! Encore un vieux lâcheur, à ce qu'il paraît!

Toute la page 205 est consacrée à un réquisitoire contre les « consœurs » en particulier et contre les femmes en général.

La crainte de dépenser les domine. Cette propension des femmes à une parcimonie frisant *l'avarice*... leur nuit à elles-mêmes... Les femmes ne veulent rien dépenser pour démolir le piédestal du *dieu-mâle*... Les dames riches ne donnent rien pour empêcher leur sexe d'être *sur* la roue et *sous* l'affront.

Bref, les femmes, qui sont des paquets de nerfs, ne donnent pas *celui* de la guerre. Eh! Madame, c'est peut-être que le bloc... enfariné de votre politiquaillerie ne leur dit rien qui vaille.

Voici maintenant le pendentif qu'Hubertine accroche en regard de ce croquis à la sanguine.

L'homme a des qualités que sa compagne ne possède pas : il est grand! franc! généreux! La femme souvent use de ruse, de duplicité, de finasserie. On l'accuse d'être ennemie de la vérité! On dit qu'il est aussi dangereux de lui confier un secret qu'un projet; car elle révèle l'un et s'approprie l'autre.

Cette *difformité morale* du sexe féminin, qui fait se *garer* les femmes les unes des autres et retarde le *groupement émancipateur*, est cependant purement artificielle; c'est une déviation qui résulte de la condition, une déformation due à l'état d'esclavage... Toutefois, si la femme étale avec une sorte d'inconscience *les vices de l'esclave*, il faut reconnaître qu'elle fait aussi montre de qualités... (p. 210-211).

Je conseille à Mme Auclert de prendre pour emblème *Une corneille abattant des noix* et de le faire figurer dans le coin de sa vignette symbolique, au-dessus de la tête de l'homme et de la femme qui votent. Cela fera bien comme cul-de-lampe.

Avec l'*histoire*, Hubertine prend les mêmes libertés qu'avec les bienséances, la logique et la grammaire. Cela n'est pas pour nous étonner, car cela complète une féministe militante.

D'abord elle s'imagine avec fatuité qu'il importe à la postérité de savoir qu'elle « fut un jour déléguée par une société de libres-penseurs pour prendre la parole à un mariage civil » (p. 59) et elle livre avec confiance ce document aux annalistes des temps futurs. Mais elle s'exagère la portée de cette manifestation. Avec une adorable suffisance, elle affirme que c'est de ce jour-là que « les expressions *féminisme, féministe*, ont été employées. » (p. 64). Eh! non, candide Hubertine, ces mots ont été forgés par Alexandre Dumas fils en personne. Voyez-vous, Madame, rien n'est plus difficile que de fabriquer des mots et de les lancer dans la circulation. Il y faut de grands, de très grands écrivains, tout simplement. Mais les Hubertine Auclert n'accouchent que de « sauvegardiennes » ou de « dégradées civiques-nées »... et ces produits-là leur restent pour compte en ne leur assurant que l'immortalité du ridicule!

La page 73 contient un « pataquès » à double tranchant qui fera bien rire les historiens auxquels il tombera sous les yeux : « *Anne de Bretagne* tint en personne les Etats de Bretagne où *Mme de Sévigné* siégea. » Je ne savais pas que

Mme de Sévigné ni aucune de ses contemporaines eussent jamais « siégé » dans aucune réunion d'Etats-Généraux, mais surtout je ne m'explique pas que l'aimable marquise, qui vécut de 1626 à 1696, ait pu « siéger » dans des Etats présidés par Anne de Bretagne, qui règna de 1491 à 1514.

Je pourrais relever une longue liste de ces entorses à la vérité (soyons poli!) qui jalonnent la route de Mme Auclert. Je me borne à mentionner pour finir qu'elle nous affirme que « Bonaparte avait pour idéal la *polygamie.* » (p. 90). Soit. Mais alors pourquoi les féministes se déchaînent-elles autant contre le Premier Consul et lui reprochent-elles si amèrement d'avoir fortifié la monogamie et noué si solidement les liens du mariage?

Enfin vous apprendrai-je quelque chose en vous révélant que Mme Auclert est une « anticléricale » féroce? Vous avez pu le pressentir déjà par les citations ci-dessus. Elle « mange du prêtre » à s'en donner des indigestions : « Dès les temps les plus reculés, la *ruse religieuse* a aidé la force gouvernementale à asservir, exploiter, spolier les femmes... Pouvoirs temporels et pouvoirs spirituels *se sont entendus* pour leur confisquer leurs droits, les annuler ». (p. 55). Et ne croyez pas que j'omets malignement de citer ses *preuves:* elle n'en donne pas. Elle n'en donne jamais quand elle affirme des choses aussi énormes.

Page 56. — Ce croquemitaine, le cléricalisme, avec lequel on impose depuis si longtemps silence aux femmes, est un épouvantail aussi fictif que ceux dont on se sert pour effrayer les enfants.

P. 57. — Ce sont surtout les femmes malheureuses en ménage qui s'adonnent au mysticisme. Cela m'a été tant de fois démontré, que dès qu'*un citoyen* me confie que sa compagne légitime *ou* illégitime, tombe dans la religiosité ou l'occultisme; avec la certitude d'avoir devant moi *un coupable,* je lui demande aussitôt : — Qu'avez-vous fait à votre femme?

Je ne démêle bien dans ce fatras qu'une chose : la haine du surnaturel. Le reste m'échappe.

Dans cette « note » d'un anticléricalisme forcené, toute la page 58 serait à transcrire. Mais j'en ai la nausée.

Page 70, il est question de « sœurs franc-maçonnes. »
Page 86, on voit « la femme élevée au *rang des dieux*, en la personne de Mlle Maillard, actrice de l'Opéra, qui remplissait le rôle de déesse de la liberté, *dans* la fête de la Raison célébrée *dans* l'église de Notre-Dame de Paris. »

J'admire le sérieux avec lequel Hubertine parle de ces... excentricités révolutionnaires. Elle semble croire que « c'est arrivé », cette promotion « au rang des dieux »! Pour un peu, elle s'écrierait : La vraie religion, la religion laïque, la voilà! Que ceux, que celles qui ont encore des illusions sur le compte du féminisme méditent non pas sur l'impudeur inconsciente, mais sur le cynisme de ces imaginations de réformatrices!

IV

Nous voici arrivés au terme de cette enquête à laquelle le lecteur reconnaîtra tout au moins le mérite d'avoir été consciencieuse et minutieuse.

Eh bien! je le demande : Qu'est-ce que Mme Auclert nous a appris sur la question du *Vote des femmes?* Lui devons-nous une seule idée, un seul aperçu, une seule impression sérieuse?

N'a-t-elle pas fait, au contraire, tout ce qui dépendait d'elle pour inquiéter, pour décourager ceux qui auraient été le plus tentés d'aller à elle? *En soi*, la cause est ce qu'elle est. Mais il faut avouer que si cette cause pouvait être perdue par la voix d'une personne, cette voix était bien celle de Mme Hubertine Auclert. Nous l'avons vue en effet traiter beaucoup moins du Vote des femmes que raconter ses tentatives, à elle, pour arriver à voter ou pour se refuser à l'im-

pôt. Cette question toute personnelle n'est pas la question. En résumé : un monument d'orgueil, d'ignorance, de sottise et de méchanceté, telle est cette brochure.

Pardonnons à Mme Auclert : elle ne sait pas ce qu'elle convoite si âprement. Si elle écoutait moins sa jalousie, elle se dirait : Les hommes n'en font déjà pas un si bon usage, de leur fameux bulletin de vote ! Ce n'est pas déjà une si belle invention que celle du « suffrage universel » ! Et, si elle était de bonne foi et de bon jugement, elle ajouterait : *Avec les femmes, ce serait encore bien pis !*

Oui, bien pis. Les femmes jugeraient du mérite politique, comme elles jugent du mérite littéraire, ou artistique, ou oratoire : d'après le *physique* de l'auteur. Elles ne sauraient s'abstraire de leurs préférences personnelles, se désintéresser de leur esthétique de femmes. Après tout, peut-être peupleraient-elles la Chambre de beaux hommes, et rajeuniraient-elles le Sénat ! De leur côté, les hommes enverraient au Parlement les plus charmants spécimens de beauté féminine ! Reste à savoir si c'est un progrès social que de transformer un Corps législatif en haras humain...

J'entends tenir parfois ce raisonnement : Comment ! un apache, un alcoolique, un assassin, ou le dernier des crétins jouit du droit de vote, et une Mme Adam, une Mme Curie, une Gyp n'en jouit pas ! Cela condamne-t-il assez le système ? — Eh bien non, cela ne le condamne pas du tout. Car ce raisonnement appelle tout aussitôt cette réponse : un membre de l'Institut, un grand poète, un grand philosophe, un grand penseur enfin voterait, et son vote ne pèserait pas plus que celui de telle ignoble mégère ou de telle poupée de salon !

Détestable en elle-même, la « doctrine » d'une Auclert serait peut-être pire encore par ses conséquences. Car on sait où nous mènerait ce féminisme politique : à *la négation de l'idée de patrie*, directement. Ce n'est pas en effet pour relever la France humiliée, pour reprendre l'Alsace et la Lor-

raine, que les féministes veulent accaparer la politique. C'est pour le contraire, tout simplement. Si ce n'est pas Mme Auclert, c'est sa digne « consœur », Madeleine Pelletier, qui a soin de ne pas nous le laisser ignorer. « Si, écrit *la* Pelletier dans dans sa *Suffragiste*, je devais faire maintenant mon service militaire. *j'emploierais mon temps de caserne à toute autre chose qu'à fortifier au cœur de mes camarades l'amour de la patrie et la vénération du drapeau..La patrie est une erreur* pour les femmes comme pour les hommes. » (N° d'octobre 1908). Hervé lui-même ne pourrait être plus explicite.

Tel est l'arrière-goût de lâcheté que laisse au palais ce levain de féminisme politique. Nous sommes loin du temps où la Spartiate célèbre disait à son mari en lui remettant son bouclier : « Reviens dessus ou dessous ! » Nous sommes même loin du temps où la marquise de Presles disait à son mari : « Va te battre ! » Nos suffragettes ne se mêlent de politique que pour précipiter la décadence morale de la nation et jeter la France en proie à l'ennemi qui la guette...

Voilà ce que je dirais si j'aimais, comme Mme Auclert, conclure du particulier au général et dégager les conséquences du principe. J'y ajouterais cette réflexion qui m'est inspirée par l'immodestie de son langage : Apprenez par l'exemple de Mme Hubertine Auclert que ce qu'on nomme le *féminisme* n'est que le prête-nom de la lasciveté qui sommeille au fond du cœur de toute femme, et qu'une féministe militante n'est qu'une impudique qui cherche à donner le change sur ses mœurs !

V

Que si quelqu'un m'objecte que mes conclusions sur le féminisme politique sont exagérées, je répondrai à cette objection en rappelant l'*abjection* dont fait parade une autre suffragette de marque : Mlle la doctoresse Madeleine Pelletier.

Je sais bien que les féministes en général repoussent toute

alliance avec la doctoresse Pelletier, comme elles se dérobent à tout contact avec elle. C'est une autre Louise Michel, disent-elles, avec la sécheresse d'âme en plus. Car du moins la « Vierge rouge » était débordante de sensibilité. La Pelletier, elle, n'a rien d'une illuminée. C'est un Jacobin femelle qui s'est trompé de sexe et qui s'est trompé de siècle. Ses compagnes la verraient, comme Théroigne de Méricourt, « fessée » en place publique, jupes retroussées, qu'elles ne diraient sans doute pas autre chose que : Ouf ! Elles pensent entre elles : « Notre consœur est folle, oui. Elle finira comme Olympe de Gouges, ou comme Théroigne, à la Salpêtrière. »

N'empêche que les féministes sont bien aises d'avoir dans la doctoresse une « avant-gardienne » (style Auclert). Elles se préservent soigneusement de toute promiscuité avec cet « enfant perdu » du parti, mais elles applaudissent de loin à ses algarades et font des vœux pour son succès. Elles espèrent, les bonnes pièces ! que la doctoresse tirera les marrons du feu pour tout le sexe. C'est une aimable petite « rosserie » qui se mijote ainsi.

Il me faut donc justifier le mot d'*abjection* qui m'a servi de transition pour passer d'Auclert à Pelletier. Je vais essayer de le faire en appelant à mon secours tous les artifices de la rhétorique, afin de ne pas trop scandaliser mes lectrices et même mes lecteurs.

LE RÊVE DE M[lle] MADELEINE PELLETIER

Loyalement, je confesse d'abord qu'on ne trouvera nulle part ce « rêve » imprimé. Celle qui l'a conçu dans un de ses moments... éperdus n'a jamais *osé* le recueillir dans aucune de ses diverses brochures. Mais elle l'a complaisamment développé devant un cercle d'auditrices qui en témoigneraient s'il le fallait.

Mlle Pelletier donc, en sa qualité d' « égalitaire » ardente,

ne peut prendre son parti d'une certaine des lacunes de notre état social. Elle *rêve* une société dans laquelle... tudieu, que c'est donc difficile à dire!

Enfin, il existe *pour les hommes* de certains établissements, dits « maisons closes », où ils peuvent, quand « ça leur chante ».... Vous y êtes?

Eh bien, il n'existe rien de semblable pour les femmes, et c'est une criante injustice.

Me voilà, par exemple, moi, Madeleine non repentante! Qu'est-ce que je deviendrai quand les ardeurs de mon sang, quand les exigences utérines de mon être se feront trop vivement sentir? Vous ne vous inquiétez pas de ça, vous, citoyens, qui avez tout ce qu'il vous faut? Or sachez que le premier point de mon programme féministe, ce sera l'établissement de...... lupanars pour femmes!

***

Je ne sais pas si je me suis bien fait comprendre... Si j'y suis parvenu, on mesurera avec moi quelles aberrations la monomanie de « l'égalité » peut engendrer. C'est l'*égalité dans l'abjection* que la doctoresse veut réaliser.

J'ignore si elle y réussira, mais en tout cas elle nous aura fait là un *aveu indirect de laideur* qui est presque touchant. Car des femmes jolies, ou simplement ordinaires, n'ont pas besoin de ces expédients extrêmes pour s'attirer les... hommages des hommes.

J'imagine que la doctoresse Pelletier s'est campée un jour devant son armoire à glace et qu'elle s'est dit : Décidément, avec ce physique-là je ne puis pas faire autre chose que de me mettre féministe!

Car rien n'est plus pénible pour une femme que d'être taillée en homme, et surtout en homme laid : taille massive, buste trapu, nez épaté, joues rebondies, yeux qui louchent.

— Habillons-nous donc moitié en homme, moitié en femme; coupons-nous les cheveux et vogue la galère!

Tel est vraisemblablement le principe de la « vocation » féministe de Mme Pelletier. Ce fond de révolte physique et même de *nymphomanie* était un terrain de culture tout préparé pour l'athéisme, le socialisme, l'hervéisme et l'anarchie. C'est aussi entre tous ces « ismes » que flotte l'imagination libidineuse de Madeleine.

Si le *vote des femmes* n'était réclamé par personne, il le serait par la doctoresse Pelletier, qui pense que tant que le féminisme n'aura pas obtenu ça, il n'aura rien obtenu et que cette conquête est indispensable pour faire aboutir toutes les autres réformes. Elle est impatiente des lenteurs de ses amis les socialistes, qui ne sont « en réalité que des anti-féministes honteux ». C'est pourtant par le canal de leur Revue, la *Revue socialiste* (n° de novembre 1908), qu'elle nous a fait passer ses idées sur le suffrage féminin[1].

***

Littérairement, Mlle Pelletier est d'un degré au-dessus de Mme Auclert. D'un degré seulement. Elle dit, elle aussi, « il faudrait que je *sois* », et « ce mouvement ne dura pas longtemps et les hommes en *s'en emparant* le *détruisirent* », et « séduits par ces *invites,* les groupes fusionnèrent », et « mais si *dans leur masse* les femmes n'avaient qu'un ca-

1. Cet article contient une des phrases les plus abominables qui puissent se rencontrer sous la plume d'un écrivain. Mlle Pelletier, après avoir constaté que le Féminisme avait eu sous la Révolution de 89 un *beau départ,* et sous la Révolution de 48 une belle « arrivée », n'hésite pas à regretter en ces termes que le mouvement ait avorté : « *Malheureusement,* les Révolutions ne durent pas en France. »

Ainsi, pour contenter cette sinistre « suffragette », il faudrait que l'échafaud fût dressé en permanence sur la place de la « Concorde »! Il faudrait que la Terreur, et les proscriptions, et les massacres et la guerre civile redevinssent le régime en vigueur! On avouera que si de tels énergumènes n'étaient pas des « persécutées », elles auraient tôt fait de s'établir persécutrices!

ractère effacé », et « elle voulait se détacher seule, *tel un merveilleux jeu de la nature, du reste de toutes et de tous* », et « le féminisme ne fut qu'un *épisode effacé* », et « les revendications *à* l'égalité politique », et « un instinct s'éveille en eux, *gros de haine* contre l'autre race », et « la femme se passionne *de* ce qui passionne son mari », et « nos *grands-pères* (sens fig.) pensaient que la femme est une chose que le *père* (sens prop.) avait le droit de donner », et « pour que *le chacun sa vie* soit possible », etc., etc.

Néanmoins, dans l'ensemble, Madeleine a plus de grammaire qu'Hubertine, si elle n'a pas plus de goût.

Comme *tact*, je ne ferai guère de différence entre elles : ainsi Mlle Pelletier est très méprisante pour Mme Roland. Elle déclare la lecture de ses *Mémoires* « pénible », je vous donne en cent à deviner pour quelle cause. Eh bien c'est — et vous reconnaîtrez bien là cette absence de sens moral qui caractérise la doctoresse — parce que « jamais... Mme Roland n'a oublié la modestie convenable à son sexe. » Cette Girondine « gardait la mentalité édifiée en elle par les cuisinières et les ravaudeuses ». Ah ! si Mme Roland, cette modérantiste, avait carrément jeté son bonnet par-dessus les moulins, notre « Tricoteuse » de Pelletier la mettrait au pinacle !

L'*incohérence* règne dans l'opuscule de la doctoresse aussi bien que dans la brochure de la suffragette bellevilloise. Car, lorsqu'on veut établir qu'il est urgent de jeter les femmes dans la bagarre électorale, qu'y a-t-il de plus contradictoire ou de plus maladroit que d'avouer que la politique, vue de près, est chose laide et malpropre ? C'est pourtant ce que dit Mlle Pelletier : « En France, on le sait, les qualités qui font le succès de l'homme politique sont des *défauts selon la morale ;* la sincérité, la franchise, la dignité, la délicatesse conduisent celui qui en est *affligé* à une *défaite certaine ;* au contraire, l'habileté qui est de la duplicité, l'insensibilité aux injures,

le pouvoir de flatter les forts, l'absence de convictions et de scrupules, mènent au succès. »

Reconnaissez qu'il faut bien peu respecter son monde pour l'engager dans une pareille aventure. Révérence parler, Mlle Pelletier nous passe le plat... après avoir craché dedans.

Tout son cynisme ne la préserve pourtant pas de certaines illusions. Ainsi elle est convaincue — sans dire pourquoi — qu' « un des premiers avantages du vote des femmes sera d'enrayer l'alcoolisme ». Mademoiselle, si c'était sûr, ce que vous dites-là, j'abjurerais tout de suite, moi qui vous parle, tout mon « antiféminisme », et j'adorerais tout ce que j'ai brûlé. Malheureusement les *faits* sont là, qui montrent que là où l'alcoolisme masculin sévit, l'alcoolisme féminin sévit aussi, et que la femme se fait le *singe* de l'homme, surtout lorsqu'il s'agit de singer ses *vices !* J'ai regret à le dire : l'alcoolisme fait autant de ravages — sinon plus — chez les femmes que chez les hommes. Ainsi, dans les maisons bourgeoises qui emploient des domestiques des deux sexes, il arrive qu'on a *beaucoup plus souvent* à congédier une bonne pour intempérance — disons le mot : pour ivrognerie — qu'un valet de chambre. *La femme devient moins sobre que l'homme.*

L'*anticléricalisme* de Mlle Pelletier ne le cède pas à celui de Mme Auclert. Elle félicite chaleureusement les femmes italiennes d'avoir, dans un récent congrès tenu à Rome, « proscrit l'enseignement religieux ». Je laisse cela à méditer aux naïfs qui ont fondé une succursale féministe sous cette invocation : *Féminisme chrétien.*

Faut-il poursuivre ces extraits d'ailleurs suggestifs ? Faut-il épucher des sentences comme celle-ci : « Les femmes révolutionnaires sont en réalité *plus révolutionnaires que féministes ?* » Faut-il déduire les conséquences de tout genre qui résulteraient d'un aphorisme comme celui-ci : « Le crâne de la femme, loin d'être morphologiquement inférieur à celui de l'homme, lui est au contraire *supérieur ?* » Faut-il relever les contradictions dont fourmille ce gribouillage : « En France,

du moins, le féminisme a beaucoup de peine à gagner les étudiantes; elles lui trouvent une *senteur révolutionnaire* qui leur fait horreur »?

Faut-il détailler les erreurs que contiennent des affirmations comme celles qui suivent? : « Qui donc a fait la religiosité des femmes, *sinon les hommes*, qui n'ont abandonné que cet aliment à leur esprit, lui interdisant tous les autres? Il n'y a aucune *raison naturelle* à ce que les femmes soient religieuses; on ne naît pas plus croyant et royaliste qu'on ne naît athée et socialiste... Les exercices religieux n'ont en réalité que fort peu d'attraits; les pompes de l'église ne sont impressionnantes que pour les *athées*... »

Singulière mentalité, toute à rebours de la mentalité générale! Nous pensons tous que le sentiment religieux est *inné* à l'homme, puisqu'il existe chez *tous les peuples*, même les plus sauvages, et nous pensons aussi qu'un spectacle extérieur n'est vraiment « impressionnant » que pour l'*initié*.

La doctoresse conclut sa diatribe en disant, au mépris de toute logique, que « tout permet de croire que le vote des femmes ne changera pas grand'chose à la politique présente. »

Eh bien, alors, *à quoi bon?*

C'est sur ce bel argument que vous comptez, ingénue révolutionnaire, pour nous déterminer à tout bouleverser?

CHAPITRE TROISIÈME

SEXUALISME ET SCIENTISME

I

Les féministes, en leurs conciliabules et en leurs brochures, font tout ce qu'elles peuvent pour dissocier ces deux aspects de la question : le sexe et l'éducation. Elles prétendent d'abord établir l'*égalité absolue* des sexes, et ensuite elles déduisent de ce « postulat » la *parité d'éducation* pour les garçons et les filles. Enfin elles ferment la bouche à leurs adversaires en déclarant qu'on ne saurait, sans faire insulte à l'amour-propre des femmes, leur refuser ce genre de « péréquation ».

Or ce sont là trois propositions qu'on peut repousser sans manquer de respect à qui que ce soit. Tant s'en faut que je croie faire injure à une femme en lui disant qu'elle n'a pas le cerveau fait comme celui de l'homme, qu'au contraire je craindrais de blesser une femme de jugement et de goût en lui disant qu'elle est toute pareille à un homme. *Item* je ne suis pas à ce point l'ennemi des femmes que de vouloir les condamner à recevoir exactement la même éducation que la fraction masculine de l'humanité. Je pense que cela ne serait conforme ni au vœu de la nature ni aux besoins de la société, et que, si l'on peut sans péril se moquer de l'une — on entend bien que je parle ici de la société — on ne saurait sans ridicule et sans danger se mettre au-dessus de l'autre. Car la Nature est comme le Temps : elle se venge toujours tôt ou tard de ce qu'on a fait sans la consulter. Telle féministe ne

se guinde au-dessus des lois naturelles que pour mieux y retomber finalement par des chutes honteuses...

***

Si nous laissons de côté certains caprices de cette Nature, comme celui qui composa Mme de Staël d'un cerveau d'homme surmontant toute sorte d'autres organes, très féminins ceux-là, et très exigeants dans leur fémininité, ou celui qui, de nos jours, fit de Mme Curie la digne continuatrice et « collègue » de son mari, il faut convenir que l'infrastructure physiologique des deux sexes diffère sensiblement. Je ferai grâce au lecteur — et pour cause — de toute démonstration scientifique. Je me bornerai à noter quelques-uns des phénomènes extérieurs que tout le monde a pu observer comme moi.

Tous les organes sensoriels sont plus parfaits dans l'homme normal, bien entendu, que dans la femme : l'ouïe, la vue, le goût, l'odorat, le toucher.

L'ouïe. — Les accordeurs de piano sont des hommes... et aussi les compositeurs de musique. On ne cite guère que feu Mlle Augusta Holmès et Mlle Chaminade qui fassent exception à cette règle. La science de « l'harmonie » (qu'on veuille bien croire que je ne joue pas sur le mot) est à peu près inaccessible aux femmes. On a vu souvent des garçons venant au monde avec le don inné de la musique, répétant sur le piano des airs qui les avaient frappés et les jouant *sans savoir les notes.* On n'a presque jamais vu de filles nées avec cet instinct : chez elles, l'habileté d'exécutante est presque toujours une qualité acquise.

Cette habileté d'exécution est d'ailleurs plus limitée chez les femmes que chez les hommes. La *main* de l'homme est plus *légère* au piano. Les grands virtuoses furent tous des hommes : Liszt, Chopin, Paganini, Rubinstein, Sivori, etc.

La vue. — Les horlogers, mécaniciens-ajusteurs, pilotes,

guetteurs de sémaphores, graveurs... contrebandiers, et braconniers sont des hommes.

Les distractions auxquelles la femme est sujette l'empêchent de jouir autant que l'homme par les yeux.

C'est sans doute cette infériorité de la puissance visuelle qui, jointe à la difficulté de « composer », empêche la femme d'égaler l'homme dans les arts plastiques, notamment dans la peinture.

Le goût. — Les dégustateurs de vin, de thé, de café, de liqueurs, les « chefs » cuisiniers sont des hommes. Gastronome rime, pauvrement d'ailleurs, avec homme : Brillat-Savarin, Monselet, etc. Je m'empresse d'ajouter que je ne suis pas autrement fier de ce genre de supériorité masculine.

L'odorat. — La femme perçoit moins bien les odeurs. De là vient que les belles madames peuvent, sans attraper la migraine, saturer leur toilette de parfums. La grossesse, l'allaitement et... les règles produisent chez elles de fréquentes obnubilations du sens olfactif. C'est alors que les cuisinières gâtent les sauces et font tourner le lait.

Le toucher. — Voir ce qui a été dit plus haut au sujet de la vue dans l'application de ces deux sens à l'art de la musique. Ajoutons-y l'art du praticien chirurgical qui, outre le sang-froid et la lucidité du diagnostic, exige une *légèreté de main* que la femme ne possède pas.

La femme est donc un organisme sensoriel moins développé et moins parfait que l'homme.

II

Je pense et j'espère que le branle-bas féministe fera ressortir chez l'Eve future des aptitudes cérébrales en rapport avec ses prétentions. Mais jusqu'ici nous n'avons pu que mesurer son apport à la civilisation générale. Cet apport

est si mince[1] qu'il fait vivement souhaiter que la femme, renonçant à « concurrencer » l'homme, s'ouvre enfin des voies toutes nouvelles. Car ce serait retarder la marche du progrès que de confier les destinées de l'humanité à un être qui ne serait capable d'autre chose que de « doubler » l'homme.

Or, entre tant de « droits » que nos émancipées revendiquent, nous ne les voyons pas revendiquer, ni surtout exercer le *droit au génie*. L'histoire de l'humanité attend toujours le nom de la première femme de génie, pour l'inscrire dans ses fastes.

Je n'aurai pas l'impertinence de dérouler mes propres pensées sur ce thème facile. J'aime mieux me couvrir de l'autorité de quelques écrivains... féministes, ou soi-disant tels.

M. Grimanelli donc, à la page 37 de sa piquante brochure sur *La femme et le positivisme*, écrit : « Les grandes initiatives de pensée, les constructions puissantes de la philosophie, de la religion et même de l'art, les labeurs de longue haleine, principalement dans le domaine des abstractions supérieures, paraissent convenir spécialement au génie masculin, à cause de la prolongation d'effort cérébral, de la persistante tension de volonté, ou, comme le dit Auguste Comte, de « la haute intensité et de la continuité du travail mental » qu'ils exigent. »

Cette impuissance des femmes à saisir les « idées générales » explique qu'il n'y a guère que du particulier et de l'individuel dans la littérature qu'elles nous font. Une femme de ce temps, la poétesse Elisabeth Browning, a très bien rendu cette « infirmité », quand elle s'écrie : « Est-ce que les femmes *pensent?* Elles sentent souffrent, s'agitent, rient et se désespèrent. Penser, c'est s'élever du fait à l'idée, du particulier au général, du relatif à l'absolu. Or, les femmes

---

1. Voir la confirmation de cette assertion dans *La Corbeille de Roses, ou les Femmes de lettres*, par Jean de Bonnefon; dans *Nos femmes de lettres*, par Paul Flat; dans *La littérature féminine d'aujourd'hui*, par Jules Bertaut, tous ouvrages récemment parus.

sont essentiellement individualistes, personnelles, esclaves du fait et du détail... L'humanité pour elles, c'est un certain homme ou un certain enfant. »

D'autres se sont montrés plus frappés du manque d'esprit de suite qui caractérise les conceptions féminines. « La femme est ce qui échappe, c'est l'irrationnel, l'indéterminable, l'illogique, la contradiction... Capable de tous les dévouements et de toutes les trahisons, monstre incompréhensible, elle fait les délices de l'homme et son effroi », écrit Amiel dans son *Journal*.

III

C'est cette réputation de « monstre incompréhensible, » de source « de délices et d'effroi », qui choque la femme moderne. Elle aspire à se dépouiller de cette tunique de Déjanire que poètes, philosophes, romanciers, moralistes, artistes de tous les temps ont collée à ses flancs. *La femme veut changer de nature.*

— Il n'y a pas deux âmes : une âme masculine et une âme féminine ; *il n'y a qu'une âme !* entendais-je récemment clamer une féministe, d'ailleurs esprit très faux, la directrice de « La Française », Mme Misme.

— Je vous demande mille pardons, Madame, il y a une sensibilité, une imagination, une volonté, une mémoire, une intelligence d'*homme*, et il y a une sensibilité, une imagination, une volonté, une mémoire, une intelligence de *femme*. Pendant que vous y êtes, affirmez donc aussi qu'*il n'y a qu'un corps*, et citez comme preuve ce mot de votre « chef de file », la respectable mais un peu folle demoiselle de Gournay : « Il n'est rien plus semblable au chat sur une fenêtre que la chatte. » (*L'égalité des hommes et des femmes*). Voilà dans quelles exagérations burlesques et dans quelles absurdités fait tomber la monomanie de l'égalité et de l'uniformisation !

Les féministes intelligentes, elles, se gardent bien de mé-

connaître cette différence radicale de sexualité entre l'homme et la femme. Voici en effet Mme S. Poirson qui contredit nettement l'opinion de Mme Jane Misme, à savoir qu'il n'y a qu'*une* âme et qu'*un* esprit : « Il est faux de dire que l'esprit n'a pas de sexe. Il en a tant et si bien qu'une même instruction s'assimilant aussi parfaitement chez la fille que chez le garçon, cette assimilation se fera chez la première *autrement* que chez le second. C'est toujours la même chose : il n'y a pas, il ne peut pas y avoir « parité », mais bien « équivalence ».

(*Mon Féminisme,* p. 131).

Mais comment supprimer ou du moins modifier cet « éternel féminin » qu'un millénaire atavisme a imprimé à la femme si profondément? Les féministes tiennent leur réponse toute prête : *par l'éducation!* Une éducation calquée sur celle de l'homme, bien entendu[1]. Et c'est ainsi que manuels de physique, de chimie, précis de littérature et de philosophie, cours d'algèbre, de géométrie, de sciences naturelles, etc., etc., sont entrés en danse. Il n'est, disent les féministes, que de se barbouiller la mémoire d'un peu de latin, de mathématiques, de physiologie : quand on en sait tant, on peut faire l'homme!

Etrange illusion, qui fait prendre la figure pour le corps, la fonction pour l'organe, l'apparence pour la réalité!

Voilà tantôt un quart de siècle que, sous les suggestions féministes, ce « mouvement d'émancipation intellectuelle » est commencé. Qu'a-t-il produit autre chose, dans le domaine de la « pensée », que de prétentieuses proses ou des versifications lâches, et, dans le domaine de l' « éloquence », un vain *parlage,* des improvisations hasardeuses et d'une incorrection criante? L'expérience est donc faite : *la science humaine, en passant à travers le tamis féminin, dépose une fine et fade*

1. Ainsi l'entend Mme E. Roy. Voir son travail, bien rédigé d'ailleurs, dans la revue *Les Pages modernes,* nº d'octob. 1908.

poussière qui mérite tout au plus le nom de Scientisme.
Mais la vraie science, la femme y est réfractaire.

***

Sans remonter jusqu'à Erasme, on peut dire que le résultat de cette expérience était prévu dès longtemps. Vers l'époque où Mlle de Gournay, la *Mère* du féminisme moderne, s'essayait déjà à « revendiquer » l'*égalité des hommes et des femmes,* Montaigne donnait ces sages avertissements que sa « fille adoptive » aurait été sage de méditer.

La doctrine qu'on ne leur (aux femmes) a pas mise en l'âme leur est demeurée en la langue. Si les bien-nées nous croient, elles se contenteront de faire valoir leurs propres et naturelles richesses... C'est qu'elles ne se connaissent point assez, le monde n'a rien de plus beau; c'est à elles d'honorer les arts... Que leur faut-il pour vivre aimées et honorées? Elles n'ont et n'en savent que trop pour cela; il ne faut qu'éveiller un peu et réchauffer les facultés qui sont en elles... Si toutefois il leur fâche de nous céder en quoi que ce soit, et veulent par curiosité avoir part aux livres, la poésie est un amusement propre à leur besoin... Elles tireront aussi diverses commodités de l'histoire. En la philosophie, de la part qui a trait à la vie, elles prendront les discours qui les dressent à juger de nos humeurs et conditions, à se défendre de nos trahisons, à régler la témérité de leurs propres désirs, à ménager leur liberté, *allonger le plaisir de la vie* et à porter humainement l'inconstance d'un serviteur, la rudesse d'un mari et l'importunité des ans et des rides, et choses semblables...

Le clairvoyant auteur des *Essais* ne se borne pas à prémunir les femmes contre leurs propres entraînements, mais il les met en garde contre leurs faux amis, contre ces perfides conseillers qui se feront un jour du « féminisme » une industrie lucrative. Il conclut en effet par cette phrase :

Quand je vois les femmes attelées à la logique, à la rhétorique, à la judiciaire, et semblables *drogueries* si variées et inutiles à

leur besoin, j'*entre en crainte que les hommes qui le leur conseillent le fassent pour avoir loi de les régenter sous ce titre.*

Quel est donc le *but* de l'éducation? Montaigne et tous ses disciples pensent qu'il consiste à « apprendre aux enfants ce qu'ils auront à faire étant hommes. » Formule excellente, qui implique une destinée différente pour chacun des deux sexes. Or on reproche déjà à l'éducation masculine qu'elle prépare mal les jeunes gens à leur carrière, et que pour eux *la vie de l'école* n'est pas assez *l'école de la vie*. A plus forte raison cet inconvénient se produirait-il, si l'éducation des garçons était étendue aux filles.

***

Même doctrine chez Molière et chez.... Fénelon : l'un et l'autre pensent que « des *clartés* de tout » doivent suffire à la mentalité féminine. Rien de plus « libéral » pourtant que ces deux grands esprits qui se rencontrent dans un culte commun pour tout ce qui peut embellir la vie en perfectionnant la personne humaine. Quant à La Bruyère, on sait avec quelle rudesse éloquente il a rappelé au respect de la bonne foi les femmes qui insinuaient que les hommes étaient responsables de leur ignorance[1].

Mais il faut insister, au moins en quelques lignes, sur la contribution de *Molière* à cette question.

Déjà Montaigne, d'Aubigné, Balzac avaient remarqué — et plus tard Joseph de Maistre remarquera également — que le *Scientisme* détourne, dégoûte la femme du ménage et l'incite au mépris du mari « qui n'en sait pas tant », (d'Aubigné). Mais c'est surtout Molière qui a mis cette vérité dans tout son éclat. La comédie des *Femmes savantes* égale le *Tartufe* et *l'Avare* en portée et en profondeur. Molière ne pense pas que le pédantisme féminin soit de ces

1. J'ai abondamment cité tous ces textes et développé ces considérations dans mes précédents ouvrages sur le Féminisme. Je ne fais ici que donner le résumé de mes conclusions.

choses dont on peut dire : « Cela n'a pas d'importance! Chacun prend son plaisir où il le trouve! » Il n'hésite pas au contraire à faire découler du pédantisme féminin les plus graves conséquences morales et sociales, telles que *la désertion des devoirs de famille et l'oubli des sentiments de la nature.* C'est en effet *parce que* Philaminte est une femme savante qu'elle est acariâtre épouse et mauvaise mère. Le pédantisme engendre ici les mêmes difformités morales qu'ailleurs l'avarice ou l'hyprocrisie. N'est-ce donc pas significatif de voir le Scientisme mis sur la même ligne que deux des vices les plus odieux?

La thèse de Molière est fertile en conséquences de toute sorte. Ce n'est pas trop presser la pensée de l'auteur que d'en exprimer cette vérité : *La science ne fait pas le bonheur.* Vérité que je résume ainsi sous sa forme la plus banale, mais que les poètes, les moralistes, les philosophes et les vrais savants ont à l'envi développée. Mais les féministes ne lisent rien que ce qui les flatte, et leur érudition se borne à quelques pamphlets récents, où il semble que la langue française soit encore plus leur ennemie que la tyrannie masculine. Elles ne savent donc pas, mais c'est tout de même un *lieu commun* pour quiconque lit et réfléchit, que la « science du bonheur » est conditionnée par de tout autres lois que les sciences proprement dites. « C'est affreux de voir l'inutilité de l'esprit pour le bonheur! » s'écriait Rosalie de Constant à propos de son cousin Benjamin. Et le grave Corneille rimait cette strophe dans sa traduction de l'*Imitation* (liv. 1, chap. II).

Qu'on ne s'y trompe point : s'il est quelques raisons
Qui puissent d'un savant faire un homme de bien,
Il en est beaucoup plus de qui les connaissances
Ne servent guère à l'âme, ou ne servent de rien.

De dire que le Scientisme ne sert à faire que des poupées savantes, cela peut être, je le conçois, désagréable à de certaines femmes, mais pourquoi faut-il que ce soient des femmes

elles-mêmes qui nous aient révélé cette particularité de l'intelligence féminine? Car c'est l'une des fondatrices du « féminisme », Gabrielle Suchon, qui, dans son *Traité de la Liberté* (1694), avoue implicitement que l'homme étudie pour *savoir*, et la femme pour *briller*, quand elle dit : « La science sert d'un admirable embellissement à l'esprit humain, dont l'activité, le feu et le *brillant* ne se font jamais mieux connaître que par les grandes et belles connaissances. »

Tout le XVIII[e] siècle est d'accord avec le XVII[e] pour tenir la femme à l'écart des « hautes spéculations ». Il n'y eut guère à protester contre cette tradition que l'une des maîtresses de Voltaire, la pédante marquise du Châtelet, et ce bon toqué d'abbé de Saint-Pierre[1]. L'opinion de cette société élégante se formule dans ces vers badins d'André Chénier, que me communique une de mes lectrices, bien faite d'ailleurs pour les démentir :

Belles, le ciel a fait pour les mâles cerveaux
L'infatigable étude et les doctes travaux.
Pour vous sont les talents aimables et faciles.

Chose étrange, on faisait jadis sa cour aux femmes en leur débitant de telles sentences, et aujourd'hui beaucoup d'entre elles traiteraient de cuistre celui qui les leur adresserait! Autrefois, les femmes mettaient leur « point d'honneur » à ne savoir que plaire, aujourd'hui, toutes celles auxquelles le féminisme a tourné la tête — et elles sont légion — estiment que l'art de plaire est dégradant et que notre galanterie leur est injurieuse. Faut-il donc croire que, jusqu'à nos jours, l'amour-propre féminin sommeillait et que les grandes dames du temps passé ne savaient pas ce que c'est que la *dignité?* On me fera difficilement admettre que les Sévigné, les Maintenon, les du Deffand, les Lespinasse, *toutes anti-féministes*[2],

1. Je parle de la société d'avant la Révolution, car avec Condorcet le féminisme redressera la tête.

2. N'en déplaise à l'*Almanach féministe illustré*, ce monument d'ineptie et de mauvaise foi.

aient des leçons de solidité et de distinction à recevoir des Pelletier, des Auclert, des Avril de Sainte-Croix, des Martial, des Renooz et consorts. Le seul rapprochement de ces deux catégories de noms et de personnes est assez éloquent, ce me semble. Puissé-je, en le faisant, n'avoir pas à répondre au secret reproche d'*inconvenance* que pourront m'adresser mes lecteurs !

***

Ainsi l'unanimité des grands esprits des siècles passés est faite sur ce point : l'*éducation de la femme doit tendre à plaire à l'homme....*

Là dessus, tous les féministes se récrieront, je m'y attends bien. Les grands mots d'éducation intégrale, de personnalité indépendante, d'égalité, etc., se croiseront dans l'air, mêlés à des quolibets. J'entends déjà Mlle X... me traiter de gâteux, et Mme Z... de réactionnaire encroûté. Je ferai seulement remarquer qu'on m'a coupé la parole au milieu de ma phrase. Je reprends donc... à plaire à l'homme, *comme celle de l'homme doit tendre à se rendre le plus utile aux intérêts de la femme, de la famille et de la société* [1].

Là, vous voyez qu'il n'y avait pas lieu de s'échauffer. Je voulais établir la balance, quand vous m'avez arraché l'un des plateaux des mains, par précipitation féminine. Telle la Chimène, et telle la Julie de Corneille, qui n'ont pas la patience d'attendre que « ce soit fini », avant de se faire une opinion. Ainsi, à notre avis, l'éducation des deux sexes est liée, comme leurs intérêts sont solidaires. Ils doivent être élevés *l'un pour l'autre*, ou plutôt, ce qui revient au même, en vue de la *famille* qu'ils sont appelés à fonder, et cela dans une société déterminée.

---

1. Mme de Rémusat a dit dans son Traité sur l'*Education des femmes* : « L'homme doit être élevé pour les institutions de son pays, *la femme pour l'homme*, tel que ces institutions l'ont fait. Etre épouse et mère de citoyens, voilà son état et sa dignité. »

— Mais alors, nous sommes d'accord, et cette sage répartition...

— Hélas, non, nous ne sommes pas d'accord, parce que vous, féministes, vous posez en principe la *séparation* des sexes sous le nom de divorce indéfini, d'union libre, de vie à part enfin, tandis que nous, catholiques, nous repoussons avec horreur le divorce sous toutes ses formes. Notez bien que nous le repoussons presque autant au nom de la *société* qu'au nom de la *religion*. Ici, il faut qu'on me permette d'ouvrir une courte parenthèse, avant que j'en revienne à cette question de l'éducation et que j'en finisse avec elle.

***

A mon avis, la plus grande erreur de tactique des féministes, c'est-à-dire leur plus faux jugement, ç'a été d'élaborer et de discuter leurs prétendues améliorations de la condition féminine *entre femmes*. Les hommes, en effet, ne sont qu'exceptionnellement admis dans ces petites chapelles, dont quelques-unes vous ont des airs de temples maçonniques. Or, débattre les intérêts de la société à l'exclusion d'une des parties composantes, c'est, en soi, contradictoire, pour ne pas dire un mot plus fort. Depuis quand est-il possible de régler au mieux le sort d'une personne en dehors de cette personne? Ce qu'il faut envisager en sociologie, c'est non pas l'*individu*, mais le *couple*. Tout système qui sera imaginé sans la participation et l'accord des deux intéressés sera faux et vain. Je défie des femmes, fût-ce leur solennel et pédantesque *Conseil national*, de faire aboutir, à elles seules, aucune réforme sérieuse concernant le statut de la femme. De même que je défierais des hommes, fût-ce les Vénérables de toutes les Loges du monde, d'assurer la félicité de l'espèce-hommes sans la combiner avec celle de l'espèce-femmes et sans faire dépendre celle-ci de celle-là.

On ne s'étonnera donc pas que, dans cette question de

l'éducation, je cherche à faire prévaloir le principe de la connexité des programmes. Point de cloisons étanches, point d'excommunication de sexe à sexe ! Les féministes, selon cette incurable frivolité qu'elles tiennent de la nature, voudraient faire de la sociologie comme on joue à de certains jeux de société, en priant la personne mise sur la sellette de sortir du salon. A leur aise, mais alors qu'elles comprennent qu'après leurs confabulations à huis clos *la question reste entière,* et que tout soit à recommencer.

***

Rien n'était ignorant comme une femme de l'Ancien Régime. Le marquis de Ségur l'a abondamment démontré dans un volume qui a paru l'année dernière : *Esquisses et Récits, l'éducation féminine au XVIIIe siècle* (1908). Plus récemment encore, M. G. Fagniez, de l'Institut également, concluait en ces termes une étude sur *La Femme et la société française dans la première moitié du XVIIe siècle :* « Après la formation de la conscience, exercée et formée par des instructions et des pratiques religieuses, l'éducation féminine, dans la première moitié du XVIIe siècle, visait plus à faire des ménagères et des maîtresses de maison, respectueuses des convenances sociales, que des femmes instruites. »

— Voilà, s'écrieront les féministes, le beau résultat des doctrines de vos Erasme, Montaigne, Molière, Rousseau, et tutti quanti !

— Bon. Ces femmes ont été jetées par les circonstances dans la plus tragique crise que l'humanité ait eu à traverser : la Révolution et la Terreur. Or, tout ignorantes qu'elles étaient, elles se sont trouvées spontanément et comme par miracle à la hauteur du rôle que les événements leur imposèrent. Quand 89 arriva, il se rencontra que ces reines de salon, ces danseuses de menuet, ces bergères de Trianon avaient des âmes de héros ! « A quoi bon enseigner quelque

chose à des fées capables de toutes les métamorphoses ? » demande leur historien. C'est peut-être aller un peu loin. Il n'est pas question de

Rendre Agnès idiote autant qu'il se pourrait,

mais de savoir ce qui convient à l'esprit d'Agnès. La *Science,* qui, chez les femmes, aboutit presque toujours à sa caricature, le *Scientisme,* ne lui convient donc pas.

Elle ne convient pas à nous-mêmes, cette Science, par une grande *S,* dont nos « primaires » ont plein la bouche. La science est l'affaire d'une élite, car je n'appelle pas *science* ce léger vernis dont se frottent nos apprentis bacheliers. « La science instruit, enseigne, mais *il n'y a que la littérature qui cultive,* » comme l'a dit un des esprits les plus fins du XIX[e] siècle, Alexandre Vinet. Nous voilà donc revenus à la doctrine de Montaigne, comme on pourra s'en assurer en se reportant au passage susallégué, mais d'un Montaigne intelligemment interprété, dans son esprit et non dans sa lettre.

Ainsi, point d'écolâtres en jupons ! Nous n'avons déjà que trop d' « intellectuels » mâles. Sachons résister à ce véritable *vertige* qui pousse la jeunesse des deux sexes vers la science. Osons dire que cette « science » ne réserve aux femmes que des déceptions[1]. Osons penser qu'elle ferait de la France un vaste mandarinat comme la Chine, et respectueusement répliquons à M. Ernest Lavisse qu'il n'est pas vrai du tout que le pays le plus en progrès soit celui qui a le plus d'écoles.

Et adoptons, comme conclusion de ce chapitre, ces réflexions que je ne doute pas qui soient prises en grande consi-

1. Science que d'ailleurs elles convoitent par *jalousie* plutôt que par *besoin* ou par amour véritable. A cet égard, le rapport de la dernière assemblée statutaire du « Conseil national des Femmes françaises » est instructif. On y lit cette déclaration rageuse : « Tant que *le grec et le latin* continueront à être enseignés dans les lycées de garçons, *ils devront l'être* dans les lycées de filles. » (Séance du 14 mars 1909).

dération, puisqu'elles émanent d'un féministe avéré de notre temps :

« La femme est destinée par la nature à certaines fonctions augustes qui nécessairement impliquent une adaptation particulière des moyens et de la fin. Supposer qu'à des fonctions spéciales ne correspondent pas des facultés spéciales propres à les remplir, ce serait, comme l'a dit Herbert Spencer avec force, un fait unique dans toute l'histoire de la nature. Prétendre que la femme, si différente de l'homme par son physique et par sa destinée, doive recevoir une éducation essentiellement masculine, et que les filles puissent être bien élevées, en l'étant à peu de chose près comme les garçons, c'est donc « a priori » une absurdité. (Paul Stapfer, *La famille de Montaigne et ses amis*, page 115) ».

CHAPITRE QUATRIÈME

LA FEMME DE LETTRES

OU

UNE CHIMÈRE FÉMININE

I

Je résume ici le thème d'une des principales doléances féministes.

Les hommes craignent la concurrence féminine dans le domaine des lettres et font tout ce qu'ils peuvent pour l'entraver. Comme ils composent la grande majorité du personnel littéraire, et qu'ils sont dénués de scrupules, ils réussissent le plus souvent à écarter les rivalités féminines qui leur portent ombrage. *Grâce à* eux, *quelques* femmes « arrivent », mais *à cause* d'eux, *la plupart* des femmes « n'arrivent » pas.

Du reste les unes n'ont pas plus que les autres à se féliciter : les privilégiées n'ont-elles pas en effet dû faire sur l'autel de la Pudeur le sacrifice de leur vertu? Oh! qui dira jamais quelles pertes, quelles immenses pertes, la lubricité masculine à infligées à l'Art? Que d'œuvres géniales ont été écrasées dans l'œuf par la jalousie du « mâle »! Que d'infâmes prémices les secrétaires de rédaction des journaux ou des revues n'ont-ils pas prélevées sur le talent féminin! Si la production littéraire n'a pas encore atteint l'extrême degré de perfection dont elle est susceptible, les hommes en sont coupables, les hommes, qui ne laissent passer que les

jolies femmes, les hommes, qui barrent la route impitoyablement aux laides, les hommes, qui les traitent toutes de rivales. Quelle effrayante responsabilité pèse sur ce monstre d'égoïsme qui s'appelle l'homme!

*
* *

Tel est en substance le réquisitoire, ou plutôt telle est la *légende* que notre génération voit peu à peu se cristalliser autour de l'*impuissance féminine*.

Je pense, en effet, pour ma part, que cette obstruction masculine n'est qu'un vain bruit que les féministes font courir. Car j'ai constaté au contraire maintes fois que les femmes de lettres se déchirent entre elles à belles dents et se dénient toute espèce de talent. En revanche, elles avouent qu'elles n'ont eu qu'à se louer des hommes. Mais, leurs pareilles, avec quel ton de haine et d'envie elles en parlent! *Rarement* une femme rend justice au mérite d'une autre, *jamais* une femme de lettres ne rend justice au mérite d'une autre femme de lettres.

Ce qui me met encore en défiance, c'est que je vois les *ratés* de toute espèce nous tenir semblable raisonnement. Le raté de la peinture ou de la sculpture maudit le « béotisme » des « philistins », ou le « classicisme » suranné de l'Institut; le raté du théâtre incrimine le Conservatoire; la ratée du mariage, la déclassée, s'en prend au Code civil, ce qui est d'ailleurs contradictoire, puisque ce Code lui a octroyé le divorce; enfin le bas-bleu, c'est-à-dire la plus haute expression du « raté », accuse les hommes et les dieux, accuse toute la nature... excepté son manque de talent.

Cette concurrence et les funestes effets de cette concurrence, tout cela n'est qu'erreur, ou mensonge, ou *bluff*, ou l'une de ces complaisantes excuses que l'on se forge à soi-même pour sauver son petit amour-propre. Quand nous entendons quelqu'une de ces barbouilleuses de papier ou de ces versi-

icatrices de pauvretés prétentieuses soupirer « qu'elle aussi, i elle avait voulu, elle aurait pu... », nous pensons tout e suite à l'Arsinoé de Molière déclarant

Qu'on n'acquiert point les cœurs sans de grandes avances...
Et qu'il faut *acheter* tous les soins qu'on nous rend,

t que d'ailleurs il est donné à chacune

... De nous faire bien voir
Que l'on a des... *succès* quand on en veut avoir.
— Ayez-en donc, Madame, et voyons cette affaire,

ui répondrons-nous avec la spirituelle Célimène. Oui, ayez-en! es avenues de la science ne sont-elles pas ouvertes tout au rge à quiconque, homme ou femme, s'y veut engager? Le mps n'est plus où les femmes pouvaient arguer de l'ignoance dans laquelle, par raison d'Etat, on les laissait croupir. 'ont-elles pas des collèges, des lycées, des écoles normales, t jusqu'à une « Université », sans parler de la Sorbonne? lles ne manquent donc pas de *Facultés d'Etat*, mais peut-être nanquent-elles de *facultés personnelles*, et par là cette inféiorité, qui leur tient tant à cœur, s'expliquerait.

Il y a une vérité d'évidence que les féministes s'obstinent nier, c'est que, comme le disait le regretté docteur Delbet : *Nous sommes sexués des pieds à la tête,* nous le sommes u physique et au moral, et, *au moral, la femme l'est plus ue l'homme*[1]. Aussi la condition, la profession réagit-elle ur la femme beaucoup plus que sur l'homme. Le métier de Belletrist », comme disent les Allemands, exerce sur la femne une déformation considérable, tandis qu'il ne modifie as sensiblement le caractère de l'homme. Observez-les, ces emmes *en fonction* de femmes de lettres dans des réunions e littérateurs. Elles outrent l'impudeur du langage et le laisser ller des manières, pour se donner l'air dégagé. Au dessert,

1. *Revue de Sociologie,* février 1906.

elles se forcent à fumer des cigarettes qui les font tousser, pour se donner le cachet artiste. Aucun naturel, aucune simplicité dans leur contenance : ce sont de grandes petites filles mal élevées.

C'est donc le fait d'un maladroit — ou perfide — ami des femmes que de leur assurer que *demain* le cerveau de l'homme et celui de la femme seront, grâce à l'éducation, tout pareils, et, en attendant, de les convier à opérer leur trouée littéraire. Hélas ! mesdames, ce « demain » ne luira jamais, ce « demain » est une ironie comme celle du « raseur » célèbre qui disait : « *Demain*, on rase gratis. »

Le fait est qu'il y a un *sexe cérébral*, comme il y a un sexe génital, et c'est cet élément plasmateur qui rend l'homme plus propre que la femme à la production intellectuelle. Il faut qu'on en prenne son parti. Que les femmes affligées du prurit littéraire ne se rendent pas compte de cette différence de conformation, c'est possible ; qu'elles ne veuillent pas en convenir, c'est certain, et c'est l'effet de l'hypertrophie de leur *moi*. Mais l'histoire naturelle aussi bien que l'histoire littéraire le démontre péremptoirement.

Interrogez toutes les femmes *de talent* que vous pouvez connaître. Si aucune d'entre elles se plaint que l'opposition masculine leur ait jamais créé d'obstacles, je consens à passer pour un imbécile ou pour ce qu'il vous plaira. Demandez à Gyp, à Marcelle Tinayre, à Daniel Lesueur, à Mme Alphonse Daudet, à Colette Yver, à Pierre de Coulevain, etc., etc., si elles ont souvenance qu'aucun homme ait jamais cherché à leur faire du tort dans leur carrière littéraire. Mais laissons-là les contemporaines.

Direz-vous que les hommes aient empêché George Sand d' « arriver », ou aient retardé son accession à la notoriété ? Vous montreriez en le disant que vous êtes bien peu au courant des « moyens de parvenir » qu'employa la grande romancière.

Et Mme Ackermann, qu'est-ce qui l'empêchait d'être un

ussi grand poète qu'Alfred de Vigny, cet autre artiste en pesimisme? Elle avait, comme lui, du papier et des plumes, 'est-à-dire tout ce qu'il faut, n'est-ce pas? pour faire de eaux vers. Pourtant, elle n'a réussi qu'à être un « poeta mior », fort distingué d'ailleurs.

Qu'est-ce qui empêchait Mme Desbordes-Valmore d'être un légiaque aussi admirable que Lamartine? Elle possédait, omme lui, une table avec tout ce qu'il faut pour écrire. ourtant, elle n'a réussi qu'à être un « poeta minor », exquis 'ailleurs de grâce et d'émotion.

Qu'est-ce qui empêchait Daniel Stern d'égaler en histoire s Thiers, les Mignet, les Guizot, les Tocqueville, ses gloeux « confrères »? Les archives nationales lui étaient ouertes aussi bien qu'à eux, et elle avait de hautes relations. ourtant, elle n'a réussi qu'à faire cette *Histoire de la Révotion de 1848*, œuvre d'ailleurs estimable.

A quoi bon prolonger cette énumération? Qu'il me suffse de dire que le grand philosophe-femme, le grand histoen-femme, le grand compositeur-femme, le grand artistemme, le grand inventeur-femme, nous l'attendons toujours. ous l'attendrons indéfiniment, parce que justement la femme anque d'*invention*. Dans tous les genres, sans exception, le est restée à mi-côte. Son talent, quand elle en a, ne déisse pas l'honnête moyenne.

Quand je dis : *honnête*, je m'avance beaucoup.

— Qu'insinuez-vous là? me demandera quelqu'un.

— Suffit. Je m'entends.

— Mais encore...

— Eh bien, puisqu'il faut mettre les points sur les *i*, je dirai l'il n'y a pas d'exemple d'homme s'étant indûment attrié la paternité d'un « ouvrage de dame ». Je sais bien que s premiers romans de Mme de Lafayette parurent sous le om de son ancien maître Ménage. Mais c'était d'*entente avec uteur*, à cause des préjugés de l'époque. Au contraire, sitôt l'un roman anonyme paraît, on voit tout de suite un tas

de Bas-Bleus s'en attribuer l'honneur. Tel fut le cas de cette ravissante *Neuvaine de Colette*, qui, jusqu'à ce que Jeanne Schulze, son véritable auteur, se fût fait connaître, fut revendiquée par plusieurs littératrices sans scrupules.

La « maternité » littéraire n'est pas comme... l'autre. On sait toujours de quelle mère un enfant est né, mais on n'est jamais sûr que tel livre est bien de la femme qui le signe. Ainsi il est de notoriété publique que plusieurs de nos contemporains ont abandonné à leurs épouses ou maîtresses leurs « fonds de tiroirs », et que les femmes qui ont publié ces livres se sont fait ainsi, à l'ombre de leur mari ou amant, une petite notoriété, qui vivra ce que vivent les roses, l'espace de la vie du compagnon. Principalement dans le domaine poétique, cette industrie s'exerce. Monsieur a écrit autrefois ces vers, il les trouve aujourd'hui au-dessous de lui, il les passe à Madame ; celle-ci, femme soigneuse, ne veut rien laisser perdre. Voilà une *poétesse* de plus !

Moralité : *le style de la femme, c'est l'homme.*

***

A cette question qu'on pourrait se poser : *De quoi est fait le génie féminin?* je n'hésiterais pas à répondre, l'histoire sous les yeux : *Il est fait, hélas ! en grande partie, du dérèglement des mœurs féminines.*

Il semble en effet que la femme de lettres ne puisse produire que sous l'aiguillon de la volupté. Ce fut du moins le cas de Mme de Staël, le cas de George Sand. Pour ce qui est de celle-ci, *tous* ses romans à thèse sans exception sont le reflet de son imagination amoureuse et l'écho plus ou moins sonore de ses « spasmes » voluptueux. On connaît la « méthode de travail » de la grande romancière : se « faire aimer » d'hommes célèbres auxquels George soutirait leurs idées... ce qui était plus expéditif que de lire leurs livres. Livrée à elle-même, George ne « pensait » pas.

On sait aussi à quels mécomptes l'exposa cette « méthode

de travail ». Chopin, le sensitif, succédant — après un assez long intervalle — à Musset, le poète, c'était là recommencer la même « expérience », et dans des conditions plus pénibles. C'était tomber de Charybde en Scylla. George Sand n'avait pas toujours la main heureuse....

Oui, les femmes de *génie* achètent le plus souvent leur *gloire* très cher.

Eh bien, *est-ce notre faute*, à nous, les hommes, qui ouvrons à la femme tous les jours davantage nos rangs, et qui, bien loin de paralyser sa « concurrence », la provoquons, la stimulons au contraire par toutes les réformes que nous faisons aux institutions existantes, ou par toutes les institutions nouvelles que nous fondons ? Certes, la société facilite à la femme de toutes les manières la manifestation de son génie. Seulement, il faut bien le reconnaître : *la femme ne rend pas*. Depuis George Sand, qui donna dans le siècle dernier une si vigoureuse impulsion à l'activité féminine, depuis que cette grande devancière a mis en quelque sorte aux femmes la plume à la main, en leur disant : Ecrivez vous-mêmes, faites-vous connaître directement au public ; n'employez plus de truchements masculins ; depuis lors, dis-je, quelle révélation nouvelle avons-nous eue sur le compte de la psychologie féminine que des hommes, les Balzac, les Flaubert, les Daudet, les Maupassant, les Bourget, ne nous aient donnée ?

Les romans de femme ne nous ont causé jusqu'ici qu'une immense déception. La littérature ne leur a dû aucune acquisition nouvelle, aucun jour ouvert sur l'âme humaine, aucun pli de la conscience de révélé. Les féministes, dans leurs moments de franchise, le reconnaissent eux-mêmes, en gémissant. Ainsi le fougueux auteur de *L'Assujettissement des femmes,* Stuart Mill, avoue : « La plus grande partie de ce que les femmes écrivent sur leur sexe n'est que flatterie pour les hommes. Si la femme qui écrit n'est pas mariée, il semble qu'elle n'écrive que pour trouver un mari. Beaucoup de femmes, mariées ou non, vont au-delà; elles propagent

sur la soumission de leur sexe des idées dont la servilité dépasse les idées de tout homme, à l'exception des plus vulgaires » (trad. Cazelles, page 61, 1876).

Or la littérature d'imagination est de tous les genres celui pour lequel la femme s'est trouvée — ou s'est crue — le mieux outillée. Elle y est entrée de prime saut, croyant que là plus qu'ailleurs le côté « métier » était négligeable. Il s'est rencontré que c'était une erreur, et que roman ou poésie supposent, aussi bien qu'histoire ou économie politique, un apprentissage, apprentissage qui généralement fait languir l'impatience féminine.

Je dis : généralement, car je n'ignore pas les très honorables exceptions qu'on pourrait m'opposer. Mais précisément le cas d'une Marcelle Tinayre, par exemple, confirme ma thèse de l'inexistence d'une « concurrence » quelconque entre hommes et femmes de lettres.

Raisonnons un peu, en effet, mais raisonnons en sociologues, c'est-à-dire mettons bas toute galanterie, sentiment qui n'a rien à voir avec la science. Eh bien! au point de vue purement scientifique, le corps social veut des organes parfaitement adaptés à leur fonction. Il prend ces organes où il les trouve, et il ne regarde pas au sexe des personnes. Exemple : si je dirige un journal, je demanderai des chroniques à un polémiste vigoureux. Qu'il s'appelle M., ou Mme, ou Mlle, peu m'importe, pourvu qu'il soit bon polémiste. Je confierai le rez-de-chaussée de ma première page à un romancier en vogue, sans acception de sexe, puisque je veux le succès à tout prix. Je serai donc conduit à préférer une Marcelle Tinayre à un homme, mais je la préférerai à celui-ci, non point parce que *femme,* mais parce que *douée d'un talent indiscutable.* Si, d'autre part, le jeune X... est un investigateur plus actif, un interviewer plus débrouillard, que Mlle Z..., je me l'attacherai comme reporter plutôt que Mlle Z..., *quoique* celle-ci soit une femme. Et ainsi de suite.

Telle est la façon dont les choses se passent en réalité. Un directeur de journal, lequel est un rouage social, *sacrifie tout au résultat*, non selon la loi de je ne sais quelle concurrence de sexe, mais selon la loi de la « concurrence » *vitale*.

Et le public ratifie — ou plutôt impose — ce système. Le public n'est ni masculin, ni féminin, le public est neutre. Le public, c'est l'humanité. Le public exige l'intérêt et la valeur des œuvres, obtenues par n'importe quel mode de sélection. Il ignore d'ailleurs le plus souvent quelle est exactement la personnalité qui le charme, le frappe, l'instruit, l'électrise. Il n'en a cure. Le public est souvent en province, parfois à l'étranger, toujours à distance. Il regarde moins à la signature qu'aux idées. D'autant que cette signature est le plus souvent, et cela par la faute — ou par la ruse — des femmes, une signature *masculine*. Il se trouve encore de nos jours de bonnes gens qui, amenés à Paris par quelque train de plaisir, s'arrêtent devant la statue de George Sand au foyer de l'Odéon, et s'exclament naïvement : « Tiens ! je croyais que c'était un homme ! »

Quelle leçon par là nous peut être enseignée ?

Une double leçon, ce me semble. C'est : 1° qu'il ne faut pas forcer son talent ; 2° qu'il faut, à tout prix, avoir du talent.

Et alors le succès viendra par surcroît. Et alors on s'apercevra que « l'hostilité de l'homme » n'était qu'une calomnie... ou une bêtise !

II

Voyons, est-ce « l'hostilité de l'homme » qui est responsable — car il faut bien « illustrer » la thèse par quelque exemple — du cas de l'infortunée *Aurel ?* « Infortunée » au regard du bon sens et du bon goût, car elle-même

Se sait un très bon gré de tout ce qu'elle écrit.

Et c'est ce qui la rend si prodigieusement comique. Aurel s'admire, Aurel s'écoute parler, Aurel vaticine, Aurel déroule éperdument sa cantilène devant des auditoires ahuris, Aurel psalmodie des mélopées d'une voix inspirée de Sibylle prononçant des oracles, Aurel retourne à sa place radieuse du succès obtenu, Aurel ne se doute pas que nous nous sommes pincés jusqu'au sang pour résister aux convulsions qui nous secouaient l'épigastre! O prestige de la beauté! Aurel est jeune, Aurel est jolie, Aurel est moulée dans des robes impeccables... et peu épaisses, et c'est ce qui empêche qu'on se « torde de rire » en écoutant Aurel! En voilà une qui n'a qu'à se féliciter de « l'hostilité » de l'homme! Si l'excentricité de son langage et la divagation de sa pensée n'étaient atténuées, à nos yeux d'hommes, par l'harmonie de ses lignes et de ses contours, quel fou rire nous prendrait quand Aurel ouvre la bouche! Mais on la regarde, on l'entend sans l'écouter, on est distrait par ses gestes, on suit le mouvement de ses bras, l'ondulation de sa nuque blonde... et on ne pense pas au reste. Sans cela!...

*
* *

Seulement Aurel ne se contente pas de parler (c'est-à-dire de *lire* tout haut des « improvisations » laborieuses), elle écrit aussi, la malheureuse! Et alors nous nous ressaisissons, nous ne sommes plus sous le charme.

> *Que n'a-t-elle un* ami, qui pût sur ses manières
> D'un charitable avis lui dicter les lumières,

et lui éviter ces disgrâces communes aux Bas-Bleus qui se « mettent » écrivains, sans avoir appris le premier mot de ce métier!

Aurel[1], qui est tout uniment pour l'état-civil *Mme Mortier,*

---

1. Ce pseudonyme me paraît être l'anagramme du prénom : *Laure.*

a produit, indépendamment de ses « conférences », quatre volumes, dont le dernier, le seul que j'aie lu, s'appelle : *Pour en finir avec l'amant*[1].

J'avoue que ce titre me séduisait, et c'est même uniquement sur la foi du titre que j'avais acheté le volume. A la bonne heure! me disais-je, voilà donc un romancier qui réagit contre ces éternelles histoires d'adultère dont le public est rassasié jusqu'à l'écœurement! Il y aura du nouveau là-dedans! —

En effet, il y avait du « nouveau ». Il y eut pour moi ceci de « nouveau », que, tandis que je croyais avoir exploré les extrêmes confins du ridicule à la suite de ces Bas-Bleus qui ne sortent de leur trou que parce que Barbey d'Aurevilly est rentré dans la terre, je trouvais un Bas-bleu qui résume, qui dépasse tous les Bas-bleus passés et présents et qui défie tous les Bas-bleus futurs de l'atteindre! Je connaissais Mme C. Renooz[2], je connaissais Mme Lydie Martial[3], mais, encore une fois, Aurel les domine,

Quantum lenta solent inter viburna cupressi,

c'est-à-dire de toute la tête, de tout le grelot vide qui contient son incohérence. Aurel est l'incarnation même du Bas-bleu. Contemplons-la tant que nous la possédons, parce que la Nature, qui ne se répète pas, ne produira jamais plus de moule aussi parfait.

***

Les scènes dialoguées qui forment *Pour en finir avec l'amant*, j'avais bien le dessein d'en présenter un résumé. Mais, en attaquant le morceau, « je me sentis également con-

---

1. Edité au *Mercure de France*, en fin d'année 1908. Encore une ou deux publications comme celle-là, et voilà une *firme* déshonorée! Qui voudra, parmi les écrivains dignes de ce nom, sortir de la même officine que Aurel?

2. Voir *Autour du Féminisme.*

3. Voir *Au Cœur du Féminisme.*

fondu, et par la *difficulté* (Bossuet dit : la *grandeur*, mais il s'agit du prince de Condé) du sujet, et, s'il m'est permis de l'avouer, par l'inutilité du travail. » Comment en effet rendre compte de ce qui défie l'analyse, à savoir le décousu de l'idée aggravé par l'incorrection et la sauvagerie du style? Aurel est une « associationniste » d'idées et une « assembleuse » de mots qui ne consulte que son caprice et sa fantaisie. Elle « assemble » les mots comme Jupiter les nuages : son livre est une épaisse « ténèbre » où zigzaguent çà et là des barbarismes en guise d'éclairs : « l'*Insociale* » (titre d'un de ses chapitres) ; un « personnage *nauséeux* et divin » (p. 7) « rien de *sentimenteux* » (p. 196) ; « en te tirant de ton *autolâtrie* » (p. 21) « la joie tendre de le vaincre ou celle *tigrée* de le gracier » (p. 71), « Lucienne, *insistante* » (p. 29). Et sa syntaxe, et ses phrases martelées, saccadées, haletantes, épileptiques, charriant des torrents d'adjectifs, si bizarrement accouplés aux substantifs, à la façon d'adverbes ! : « Lise vient de partir. — Pour *y* rester? » (p. 30). « Et derrière la porte du petit, *acculée à le protéger de son angoisse* en sanglots, elle se répète. » (p. 37). « Elle se lève *brève* », « elle écoute *vers* Jean », « Lise *saute* vers la chambre de son enfant », « elle s'empresse *au* lit de Jean », etc. Les indications de jeux de scène, en petit texte ou en italiques, sont à elles seules tout un poème, ex. : « Par les intonations émises et les visages, la mutuelle tendresse enfantine et infinie doit être entière aperçue là. » (p. 95).

***

Cette langue moldo-valaque n'est rien encore. C'est le *goût* d'Aurel qu'il faut voir ! Ex. :

« Un sentiment causerait-il ces *boucheries ?* » (p. 21).

« ... C'est moi qui n'endure pas que toi, *ma chair* (Lise parle à sa sœur, on attendait : *ma chère*), tu sois pesée au poids des autres femmes... » (p. 23).

« Ce qui m'*injurie* dans vos libertés ». (p. 25).

« Diminuer à tort ou à raison, fût-ce sur un *cœur sale,* l'image de la femme. » (p. 26).

« Je veux voir mon père, *le mettre dans mes yeux !* »...

« Ne puis-je *diriger* la paix des miens ?... En ce cas, je *vomis* l'amour... Elle claque des dents, on lui jette une fourrure, mais *l'animal frisson* persiste... Elle sort, entraînant *l'homme* » (p. 34 et 35).

« Resserrez vos bras qui *s'allient* sans moi... Son pardon c'est mon cœur, je n'ai plus *besoin d'homme*... Vous m'avez infligé vos avis... ; je m'y suis humiliée... *Je vous offre cet homme* aussi ; moi, j'ai mon père ». (p. 42 et 43).

Et ainsi de suite : tout le volume est comme cela en *hoquets,* dont quelques-uns ont la grâce d'*éructations.* Car la pauvre Aurel n'a pas plus d'*oreille* que de goût. Aussi bien ne saurait-il y avoir harmonie là où manque la plus élémentaire délicatesse.



Voilà avec quelle grâce écrit Aurel. Comment pense-t-elle ? Que pense-t-elle ?

Ma réponse est que *je n'en sais absolument rien.* J'ai lu le livre dans tous les sens, de gauche à droite, de droite à gauche, tantôt en allant à la ligne, tantôt en suivant au contraire la ligne d'une page à l'autre : dans aucun sens cela ne formait un sens ! Je dois renoncer à vous dire ce qu'il y a dedans. Allez y voir ! Ce sont pour moi de vrais hiéroglyphes. Auprès de l'effarante Aurel, Mallarmé lui-même est limpide !

Cette femme délire, délire avec ivresse... et à froid. Elle fait des mots ce qu'aucun autre n'en saurait faire ! Au surplus, voici, à titre d'échantillon, une de ses tirades :

Je n'ai pas dit que la sincérité aime être nue ! Au plus ému d'en pénétrer les transparences. Mais non, EN AUCUN CAS [1], lors-

1. En petites capitales dans le texte. Il faut croire que ça a de l'importance.

qu'on a rencontré les ardeurs amies parallèles que nous te sommes, il ne peut être nécessaire de réserver le vrai. Autant assurément qu'on le laisse à sa valeur stricte, et qu'on ne s'en fait pas un sujet d'hypnose. Comment veux-tu que je m'incline devant ta méditation qui s'enferme, quand ton mutisme va me priver de tel beau spectacle de ton effort dont il me revient peut-être une part? *(Ton ascendant et comme menaçant)*. Je vais plus loin : A notre plan de sensibilité, de foi craintive, tout ce qui va jusqu'à l'action, tout ce qui s'ose, tout ce qui SE COMMET est légitime! *(Comme calmé)*. Mais jusque-là, crois-moi, le scrupule dont tu parles nous avertit de l'hésitation de l'élan, et en ce cas n'exagérons pas nos silences, ne nous alarmons pas avant d'y être contraints, ne craignons pas d'avoir trop peu à avouer; dépouillons, s'il se peut, nos habitudes de sentir, au profit de l'intégrité des sensations. Laissons-nous être, et ce ne sera pas souvent néfaste... Je n'ai pas l'effroi des agitations profondes, elles ne mènent qu'où l'on eût toujours été conduit; mais j'ai celui des exagérations de la volonté, des contraintes fâcheusement stoïques, où se fausse et se trouble le destin. Ah! çà, j'ai trop bavardé, qu'en dis-tu? (page 54).

Ma belle, je suis de ton avis : tu as trop « bavardé ». Tout ce que tu as dit là « est si biau que je n'y entendions goutte! » Ne pourrais-tu pas philosopher en termes plus clairs?

Est-ce *pour* ou *contre* l'amour que parle Aurel? Mystère et féminisme! Telle de ses pages semble déceler la haine de l'amour, par exemple sa page 63, où je cueille ce passage :

On ne parvient donc plus, quand l'âme est tout éclose au vertige, *de s'y soumettre (sic)?* On n'y parvient donc que dans l'inertie du cœur. Pourquoi son regard *intense* m'effare-t-il[1]. Il m'a fait la *sérénité* trop *vive*, trop *palpitante :* je m'*y* suis *dévorée...*

Et elle ajoute, en soulignant :

Car j'étais femme aussi, *avant d'aimer*.

Mais, Madame, je prends la liberté de vous assurer que

1. Je respecte la ponctuation du texte. Ces dames féministes ignorent jusqu'aux règles de la ponctuation : le *b a ba* du métier.

vous êtes toujours femme, et très femme, et, si j'avais l'honneur d'être de vos amis, je me permettrais d'ajouter à ce mot : femme — un qualificatif très élogieux. Et c'est fort heureux pour nous que vous n'ayez pas cessé d'être femme ! Que diable allez-vous donc vous mettre en tête ? Rassurez-vous, vous êtes plus que jamais femme, et même femme comme il y en a peu.

*
* *

Il y a une des parties du livre, celle qui est étrangement intitulée : *Nus*, qui me paraît donner la clef du système d'Aurel.

En voici d'abord des extraits, nous les commenterons ensuite.

Lui. — C'est donc cela : c'est ton calme qui m'épouvante : on n'avait jamais vu de femme calme.

Elle. — Non, car à deux, la femme n'est plus. Et sitôt qu'elle est libre, elle est folle. Mais je ne suis pas froide et séparée de toi, je parle seulement par ma voix de plus tard. Je fais taire un instant nos gestes pour t'entendre. J'écarte l'habituel. J'essaye. Je ne te chasse pas, je suis seule et pas libre, je reste mariée solidement, de loin [1]....

Lui. — Tu me disais que je t'amuse *(sic)*.

Elle. — Ah ! tu m'exaltes aussi, tu m'émeus, tu m'enchantes, il ne te manque rien et ainsi je suis veuve n'ayant à te parer de rien de moi, n'ayant rien à t'ajouter, t'enlever. Je suis veuve de tout ce que j'ai su pour toi, et dont tu n'aurais eu que faire, veuve de celle que je serais devenue si tu avais requis mon aide. Il me fallait peut-être, qu'on m'appelle *(sic)* [2] au secours, mais tu avais tous les secours en toi. L'homme pleinement homme n'attend rien de la femme, qu'est-ce alors que je fais chez toi ?

---

1. C'est une *femme* qui déclare à son *mari* qu'elle ne veut plus vivre avec lui, quoiqu'elle l'aime.

2. La « concordance des temps » est un mystère grammatical que les « authoresses » de l'école féministe n'ont jamais pu approfondir. Ces dames se connaissent mieux en « discordance » qu'en « concordance ».

La pensée se précise un peu plus loin; elle s'affirme même avec cynisme.

On n'a pas compris en amour la grâce indivise du nombre trois, sa plénitude et la pensée qu'il dénoue sur la brutalité du couple; ce n'est pas par erreur que le Père et le Fils ont manqué de l'Esprit, c'est qu'il fallait un témoin inactif pour que l'union fut *(sic)* consciente et suprême; les trinités seules sont divines; si le genre humain ne peut le bonheur qu'à deux, il apprend du genre divin qu'à trois l'on peut même se passer du bonheur... Nous n'avons été *lumineux* qu'à trois!

Même antienne dans le chapitre intitulé : *Mère.*

Je suis ivre d'horreur, d'une horreur pauvre et tu ne peux savoir laquelle, et puisque c'en est fait, c'est autrement, c'est mieux que je veux divaguer!

La « préface » même de l'ouvrage se terminait par cette déclaration énigmatique :

Donc, plus d'amants (je ne lutte que contre un mot) pas plus que de maris, mais l'homme et la femme, achevant de sortir des coutumes d'aimer, tentant, d'un geste ému, d'en dénuder le cœur.

Tels sont les mystères du « subconscient » de la fringante et piaffeuse Aurel : c'est un mélange de vulgarité, d'obscénité et de subtilité quintessenciée.

Que peut-on démêler dans ce fatras d'une femme qui, de propos délibéré, « divague »? A moins que je ne me trompe, c'est la théorie gauchement formulée du « déséquilibrement », du « détraquement ». Littérature d'hôpital ou de clinique. Arrière-pensée, arrière-goût de perversité libidineuse : « la brutalité du couple », la « trinité divine », « nous n'avons été lumineux qu'à trois », etc. Et l'« héroïne » dit tout cela devant son mari, à son mari; elle convie son mari à « officialiser » ce ménage à trois, en gardant « le sourire »!

Eh bien! même cette forme du dévergondage et de la luxure

n'est pas nouvelle! Aurel se piquait d'originalité dans le libertinage. Il faut que je lui ôte encore cette illusion, à elle ou au lecteur, en rappelant que voici une trentaine d'années l'ignoble Allemand Sacher Masosch, l'auteur de la *Vénus aux fourrures*, s'est fait l'inventeur de ce sadisme spécial dont sa veuve s'est faite l'historienne dans ce même *Mercure de France* qui édite aujourd'hui *Pour en finir avec l'amant.*

« Pour en finir avec »... Aurel, j'invite tout lecteur de bonne foi à réfléchir sur les effets de cette « culture du Moi » dans un cerveau de femme déséquilibrée. Franchement, un sexe qui jouit de la liberté de penser tout haut et d'imprimer de telles ignominies peut-il sans impudence accuser l'« hostilité » de l'homme et s'en prendre à l'homme de ce que ses imaginations formulées en prétentieux charabia ne recueillent que mépris et dégoût?

CHAPITRE CINQUIÈME

LE MOIMISME

On m'a fait souvent, et avec raison, j'en conviens, le reproche de ne dénoncer du *féminisme* que ses exagérations et ses tares.

Je veux, pour cette fois-ci du moins, me réhabiliter de cette accusation, si pénible pour un sociologue. Je vais donc proclamer bien haut une des plus incontestables « conquêtes » du féminisme.

Les féministes, on ne peut leur refuser cette justice, nourrissent le louable projet d'*enrichir la langue*.

A peine au sortir de l'enfance[1], le féminisme a déjà doté la langue française de *quatre* acquisitions, dont, à mon avis, deux au moins seront durables. C'est quelque chose en si peu de temps, car le « lancement » d'un mot nouveau est encore plus laborieux que celui d'un cuirassé. Malgré tout son génie, Voltaire n'a jamais réussi à faire accepter le verbe « rebeller ». On a bien raison de dire qu'il y a quelqu'un qui a encore plus d'esprit que Voltaire, c'est Tout le Monde.

La plus ancienne de ces quatre acquisitions, c'est, par ordre chronologique, celle de *suffragette*, que je ne doute pas que la prochaine édition du dictionnaire de l'Académie

1. Le féminisme entre maintenant dans l'âge *adulte*, sans renoncer pour cela à l'âge *ingrat*. N'est-ce pas en effet le comble de l'ingratitude de n'avoir pas réservé une place, et une belle place, dans l'*Almanach féministe* au Sieur de Saint-Gabriel, l'auteur du *Mérite des Dames* (1657)? Oui, c'est une ingratitude noire..., à moins que ce ne soit simplement de l'ignorance. Car de toutes les races de gens, il n'y a pas de race qui ait moins de *lecture* que les féministes.

française n'enregistre, tellement le mot rend bien l'idée de féminisme politique nuancé de ridicule inoffensif! *Suffragette* a été adopté par acclamation. Il est d'emblée devenu populaire, et l'on sait que c'est le « peuple » qui est en dernier ressort le souverain juge de la fortune des néologismes. C'est lui qui leur délivre le laisser-passer et les lettres de noblesse. Je dirais cela en latin, si je ne me souvenais que je parle d'une catégorie de personnes auprès de qui ne sont pas en faveur « les bonnes lettres ». *Suffragette* a donc toutes les garanties de viabilité. Il rime richement avec *sagette,* petite flèche, mot si cher au gentil Baïf, et il complète bien l'attirail des modernes Amazones. Enfin *suffragette* est heureux.

Au contraire *consœur* me paraît être né sous une mauvaise étoile C'est, je ne sais pourquoi, ou plutôt je *sens* très bien pourquoi, un mauvais pendant de *confrère. Consœur* est rébarbatif. *Consœur* est inharmonieux. Ce mot ne sera jamais employé que par dérision de la part des antiféministes, ou par gaucherie de la part des féministes dénuées de goût.

Même chose pour *partisante.* Le chœur des « militantes », Mlle Madeleine Pelletier en étant le coryphée, a fait de grands, mais vains, efforts pour accréditer ce féminin baroque et incorrect. Je pense que ces dames écrivent au masculin : partisan*t.* Car vous savez qu'elles ne sont pas fortes en orthographe. Peut-être aussi qu'elles ne se sont pas souciées de faire penser, par *partisane,* à *courtisane.* Elles ont préféré rimer avec *ignorantes.*

Leurs scrupules font voir de la délicatesse.

Tant y a que *partisante* ne prendra pas et fera toujours sourire les « délicats ». Mlle Pelletier est doctoresse en medecine, et non en philologie : cela se voit !

On remarquera que je ne range pas au nombre des « acquisitions » dues au féminisme le terme de *salonnière,* qui a été « lancé », voici quelques années, par *L'Almanach féministe*

illustré. « Lancé », il le fut en effet, mais comme on lance un pavé sur une mouche ou un coup de boutoir au lieu d'un coup d'éventail. Les « militantes » ont la main lourde, il faut le reconnaître. Car *salonnière* devait, dans leur pensée, servir à désigner la femme qui préside un salon. Et c'est à l'occasion de Mme de Sévigné que fut forgé ce vocable élégant!

Je ne sais si la passion m'entraîne trop loin, mais je me hasarde à prophétiser que *salonnière* restera pour compte à *l'Almanach féministe.* Ce sera une de ces balourdises mondaines complétant la collection de balourdises historiques qui constituent cet *Almanach féministe illustré*... par son ignorance, et caractérisé par son manque de goût!

La meilleure inspiration lexicologique qu'ait eue le féminisme, la plus pittoresque, c'est celle à laquelle nous devons l'invention du *Moimisme.*

Mais, puisque je m'érige en greffier de l'état-civil des noms nouveaux, il faut que je commence par conter dans quelles circonstances ce vocable, qui manqua à l'idiome de nos pères, fut forgé.

***

Il y avait une fois un monsieur et une dame qui n'étaient pas d'accord sur le mérite d'un certain livre récemment paru. Au cours de leur polémique, laquelle eut pour théâtre le journal féministe *La Française* (nos du 29 nov. et du 6 déc. 1908), le monsieur se trouva amené à dire que « les femmes *en général* ne savaient pas parler en public. »

C'est une opinion, n'est-ce pas?

Et la dame de riposter d'une voix pointue :

— J'en sais au moins une qui fait exception.

Le Monsieur. — Et laquelle?

La Dame. — *Moi-même,* parbleu!

Et d'ajouter en guise de commentaire ou de preuve circonstanciée :

— Oui, monsieur, vous devez vous rappeler qu'un soir, dans une société savante, ayant été prise à partie sur une communication que j'avais faite, « j'ai improvisé ma réponse, et que je ne m'en suis, ma foi ! pas mal tirée. »

Pour que vous puissiez déguster toute la saveur de cet argument *ad hominem*, il faut que vous me permettiez de vous présenter l' « héroïne » de cette petite histoire, qui est une histoire arrivée.

***

Mme *Jane* (surtout n'orthographiez pas : *Jeanne*, vous vous feriez une affaire avec la dame, qui, en parfaite snobinette, tient essentiellement à ce petit cachet britannique) *Misme* (c'est le nom de la féministe en question) est une femme qui porte sur la tête le panache du féminisme : *Misme*. Mais, si elle a sur le front l'*aigrette*, elle a dans le cœur l'*aigreur* du féminisme. Elle réunit donc en sa personne la cause et l'effet. Et cela donne à son *moi* des proportions énormes : très autoritaire, très « Madame Jordonne », elle est comme « « l'altière Vasthi » du clan.

Mme Misme est la directrice d'un « Salon international », *La Française*, et d'un journal du même nom. Salon et Journal étaient à peine fondés (cette fondation remonte à *trois ans*, qu'on dise encore que je ne suis pas bien informé des infiniment petits du microcosme féministe !), que déjà Mme Misme s'étonnait qu'ils ne fussent pas célèbres dans le monde entier. Puisqu'*elle* s'en occupait, n'est-ce pas ?

Renseignements pris, *La Française* n'est autre chose qu'une résurrection de *La Fronde*, mais sous une direction moins... plastique. Avec Marguerite Durand au moins l'œil avait-il contentement.

Mais, dans l'aspect... typographique du journal *La Française*, tout est affligeant. Par économie sans doute, cette feuille ne s'est pas adjoint le concours d'une « secrétairesse » de rédaction, ce rouage indispensable d'un journal périodique

qui se respecte. Aussi *La Française* est-elle un hebdomadaire mais burlesque recueil de toutes les plus amusantes « coquilles » qui se puissent rêver. On en couvrirait toute une plage! Pour être poli, je mets toutes ces fautes au compte des *fautes d'impression*...

N'insistons pas sur ce point cuisant, car :

Faulte d'argent, c'est douleur non pareille!

Or, en même temps qu'elle célébrait l'extension de « l'œuvre », l'administration de *La Française* criait famine. Il devenait difficile de joindre les deux bouts; le local était trop exigu, etc. Bref, une augmentation de capital fut décidée et proposée aux actionnaires réunis en assemblée générale au mois de mai (je précise) 1909. Quatre vingt mille francs suffiraient pour remettre la machine à flot. Une misère, quand il s'agit d'une noble cause comme celle de « l'émancipation » des femmes!

Ce langage ne toucha les actionnaires que jusqu'à la concurrence de quelques... centaines de francs. Les jours de *La Française* sans doute sont comptés, et bientôt « il sera trop tard pour parler encor d'elle ».

Aussi bien, quelle téméraire entreprise que d'aller rééditer *La Fronde*, qui a avorté parce que *en France il est absurde de plaider la cause des femmes, laquelle est gagnée d'avance*, et cela sans ligue, sans brigue, par le simple jeu de la civilisation générale! Je n'accuse pas, quant à moi, d'*égoïsme* les femmes qui ne veulent pas donner pour *La Française*, ou pour toute œuvre similaire, mais je les félicite de leur *bon sens*.

Encore une entreprise aussi scabreuse devrait-elle être confiée à une autre « administrateur — déléguée » qu'à une agitée! Que de diplomatie, que de souplesse il faudrait dans un tel rôle!

Dernière particularité à noter au sujet de *La Française*.

Cette petite *Française* fut « tenue sur les fonts baptismaux », ou à peu près, par deux *Allemandes*, Mlle Käte Schirmacher, personne archi-diplômée, et Mme ... Mme ... enfin une dame qui ne s'appelle plus aujourd'hui comme elle s'appelait alors, parce qu'elle a récemment divorcé — on divorce beaucoup dans le monde féministe — et donc son nouveau nom ne vous dirait rien.

Les deux Allemandes ne firent d'ailleurs pas longtemps « la pluie et le beau temps » à *La Française*, qui serait plus justement nommée : *La Cosmopolite*. Mme Misme, qui n'est pas constante dans ses amitiés, a tôt fait de vous « débarquer » les gens en un tournemain. Elle aime à renouveler fréquemment son personnel. Elle mène son monde à la baguette. D'ailleurs très pénétrée de son importance et se figurant que ses moindres déplacements ont l'importance d'événements politiques. Aussi les annonce-t-elle à l'Europe par la voie de la presse.

Je pense que ces explications vous suffisent pour évoquer à votre imagination l'idée d'une femme « pas commode », sèche, aigre et maigre, aux lèvres minces, au regard impérieux, à la voix cassante, au front sur lequel passent sans cesse des ombres de mécontentement, comme il sied à une personne chargée de lourdes responsabilités et qui a besoin d'être obéie « au doigt et à l'œil »...

*
* *

Revenons à l'incident qui fut la genèse du savoureux *Moi-misme*. Nous en étions à ce trait bien « nature » : « Avouez que, sans mentir, je ne m'en tire pas mal quand je m'y mets, et, s'il vous faut un exemple de femme sachant bien parler, « dicendi perita », eh ! bien, il y a.... *Moi-même !* »

*
* *

Or, remarquez qu'au lieu d'y aller de son délicieux *moi-même*, Mme Misme pouvait tout aussi justement s'écrier : *Moi, Misme !* La langue pouvait lui fourcher, n'est-ce pas ?

Ou bien le prote du journal pouvait faire une légère faute d'impression, glisser un *e* lieu d'un *i*, composer *Mesme* au lieu de *Misme*. Cette coquille eût été mise sur le compte d'un archaïsme de langage. Elle vous eût fait penser tout de suite au bel-esprit Oronte :

C'est *moi-même*, Messieurs, sans nulle vanité.

Et voilà comment le *Moimisme* est entré dans l'histoire !

Quant à son baptême, il eut lieu le 9 décembre suivant, soit trois jours après. Tout se passa, comme vous voyez, selon l'usage. Ce soir là, il y avait précisément une importante séance à la Société de Sociologie de Paris. Ordre du jour : *la femme de lettres*. Sujet piquant. Public des grandes soirées. Salle comble. Discussion orageuse. Sous l'antagonisme des idées couvaient des passions hostiles, prêtes à se déchaîner. Or trois dames descendirent dans l'arène. La première *parla*, il est vrai, mais parla en bégayant : heu... heu,..., comme un écolier qui sait mal sa leçon et qui cherche ses mots. La deuxième *lut* un papier. La troisième *lut* un papier. Et le monsieur à qui Mme Misme avait « cloué le bec » avec son triomphant : *Moi, Misme !* était l'un des auditeurs narquois de ces balbutiements, et Mme Misme était l'une des trois « oratrices », celle qui, ô douleur ! *bégayait !*

Et c'est ainsi que les femmes prouvent par raison démonstrative qu'elles « savent très bien parler en public » !

Ce fut une scène de bonne comédie, digne de Molière, ou tout au moins de ce La Bruyère qui a dit — ou à peu près : Mme Misme « prouve que les *femmes* nous sont égales en deux manières : par raison et par exemple. *Elle* tire la raison de son goût particulier et l'exemple... *de sa propre personne.* » (*Les ouv. de l'esp.*).

*
* *

Philosophons un moment sur ce petit cas d'infatuation féminine.

La « conférencière », au cours de son exposition, avait cité comme un trait qu'elle jugeait *typique* de suffisance *masculine,* ce mot d'un auteur « arrivé » — mettons Sully Prud'homme — à une poétesse débutante qui lui soumettait un de ses essais — mettons Mlle X..., l'auteur de l'exquise pièce *L'Oubli.*

— Ma chère enfant, je serais fier d'avoir signé ces vers!

Eh bien! est-ce que cela vous a « porté un coup », ce mot de Sully Prud'homme? Non, n'est-ce pas? Vous le trouvez même, j'en suis sûr, charmant de bonhomie et d'admiration sincère. Celle qui le reçut dut en être très flattée. Qui de nous ne se sentirait ému et encouragé par un tel propos venant d'un tel maître? Mais ces dames féministes ne voient pas les choses sous le même angle que le commun des mortels. Elles vous ont de ces subtilités... qui les rattachent directement aux Cathos et aux Madelon du siècle de Molière.

Je dis bien : *aux Madelon.* Car voici justement comment *Madeleine* de Scudéry pratiquait pour son compte cette modestie dont Mme Misme accuse les hommes d'être tout à fait dépourvus. Sollicitée de faire *son propre portrait,* c'est en ces termes, dénués d'artifice, que l'auteur du « grand Cyre » s'exprime :

Elle a l'esprit d'une si vaste étendue qu'on peut dire que *ce qu'elle ne comprend pas ne peut être compris de personne,* et elle a une telle disposition à apprendre tout ce qu'elle veut savoir que, sans que l'on ait presque jamais ouï dire que Sapho ait rien appris, elle sait pourtant toutes choses. — Elle a même voulu savoir faire tous les ouvrages où *les femmes qui n'ont pas l'esprit aussi élevé qu'elle* s'occupent quelquefois pour se divertir. — Il n'y a pas au monde une meilleure personne qu'elle, ni plus généreuse, ni moins intéressée, ni plus officieuse. Voilà quelle est cette *merveilleuse* Sapho.

Que la vanité est mauvaise conseillère tout de même! « Sapho » croyait, par cette peinture avantageuse, se guinder un peu plus haut dans l'opinion des hommes. Point du tout, elle

se rabaisse dans notre estime. Elle se *décrie* elle-même encore plus qu'elle ne se *décrit.* Avis aux dames qui parlent d'elles-mêmes et de leur savoir-faire avec trop de complaisance!

Mais ce n'étaient là que les débuts du *Moimisme.* L'une de ses représentantes les plus achevées, la célèbre Olympe de Gouges, la bien nommée, son nom étant synonyme de « ribaude », était une « femme de lettres » qui ne savait pas *écrire* et qui savait à peine *lire.* Or elle se consolait de son manque d'instruction en déclarant superbement que chez elle la nature suppléait à l'étude. « Le cachet naturel du *génie,* disait-elle, est dans toutes mes productions. » (*Lettre au public.*) Elle ajoutait ingénument : « Je suis *un animal sans pareil :* je ne suis ni homme ni femme, j'ai tout le courage de l'un et quelquefois les faiblesses de l'autre. Dans mes discours, on trouve toutes les vertus de l'égalité, dans ma physionomie les traits de la liberté et dans mon nom quelque chose de *céleste.* »

Elle veut parler de son *prénom* d'Olympe, car son *nom* de Gouges est plutôt... fangeux. Prénom au surplus de fantaisie, comme son nom lui-même : Olympe de Gouges s'appelait en réalité *Marie Gouze.* Cette fougueuse jacobine s'était « anoblie », et avec quel goût!

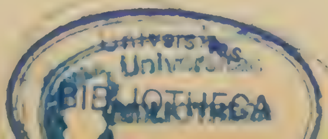
Dans sa préface de *Molière chez Ninon,* elle hasarde cet aveu : « Enthousiasmée d'avoir composé en moins de six jours un ouvrage aussi *conséquent* (*sic*), je me crus, je l'avoue un talent distingué. »

Si elle avait dit : « du talent » tout court, passe encore! Mais la *distinction* d'Olympe de Gouges!

Plus loin : « Apprenez, Messieurs, que l'amour-propre chez *les femmes telles que moi* tient lieu de toutes les qualités *que* (*sic*) la nature *vous* a favorisés *sur nous.* »

C'est aussi admirable comme syntaxe que comme mentalité.

Dans son opuscule sur *Le bon sens français* elle affirme que



« le manque de grammaire et de style sont justement le *cachet* de ses œuvres. » Etait-ce la peine de le dire? Les *Moimistes* croient comme cela que le public est bien aveugle!

Même note dans sa *Fierté de l'Innocence:* « *Je fais trophée de mon ignorance,* je dicte avec mon âme, jamais avec mon esprit. »

« Je fais trophée de mon ignorance! » voilà jusqu'où le *Moimisme* anticipé conduisit cette gigantesque, cette épique personnification de la Vantardise et de la Sottise! Après cela, que Mme Misme, la créatrice du mot, sinon de la chose, vienne nous soutenir, avec son propre exemple à l'appui, que la vanité, c'est-à-dire cette démangeaison de paraître, d'attirer les regards, ce besoin de se parer, ce désir de plaire, d'être louangé, admiré, adulé, n'est pas un défaut féminin plutôt que masculin!



En résumé :

Moimisme, cette variante d'*égoïsme* et ce contraire d'*altruisme,* mérite de faire fortune.

Toute notre reconnaissance est acquise à Mme Jane Misme qui a créé le mot et donné l'exemple de la chose. C'est elle en effet qui rendait compte (dans *La Française* du 7 février 1909) de la conférence qu'elle était allée faire à Copenhague et à Christiania en ces termes : « *Je suis venue, j'ai vu, j'ai vaincu.* » C'est laconique comme du Napoléon et simple comme du César.

On se demande vraiment ce qu'elle aurait pu dire de plus si, nouvelle Jeanne d'Arc, elle avait repris l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne!

Comme théorie et comme démonstration de *suffisance* féministe, avouez que rien ne vaut le *Moimisme!*

CHAPITRE SIXIÈME

LE FÉMININ DANS L'ORDRE DES RÉALITÉS MORALES

Puisque j'étudie le féminisme en fonction de sociologue, j'ai le droit — et même le devoir — de ne pas me laisser influencer par la *galanterie*.

Je le fais d'ailleurs à mon corps défendant, car j'estime que c'est là une des plus pénibles extrémités auxquelles ma tâche me réduise. Oui, si je souhaite « mal de mort » aux féministes, ce sera surtout pour m'avoir contraint à parler des femmes sans ménagement.

Examinons donc, selon la méthode de la science pure, cette affirmation courante que *la femme est plus morale que l'homme*, et demandons-nous si ce ne serait point là par hasard un de ces « clichés » que se transmettent pieusement, de génération en génération, les fils d'une race qui a inspiré le vers célèbre :

Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère !

***

Je pense qu'on fait honneur aux femmes de certaines vertus comme la douceur, la patience, la résignation, la pureté, etc... principalement pour leur en donner l'idée ou le goût.

Cette auréole morale que des siècles de littérature et de poésie leur ont composée était aussi une sorte de compensation, un peu dédaigneuse, pour les privilèges de tout genre,

politiques, civils et sociaux, qui furent jusqu'ici l'apanage du « sexe fort ».

Mais, puisque les féministes sont en train de changer tout cela, c'est-à-dire de déplacer le cœur de la société, il sied de parler franc. Car il serait vraiment trop commode de cumuler l'indemnité pour un bien dont on ne jouissait pas avec ce bien lui-même quand enfin il vous est rendu.

Disons-le donc nettement : *la femme ne vaut pas mieux que l'homme*, ce qui n'est que la paraphrase d'une parole célèbre de *L'Ecclésiaste :* « Mieux vaut la méchanceté de l'homme que la bonté de la femme. »

Remarquez que je ne dis pas, comme m'y autoriseraient peut-être une longue lignée d'auteurs satiriques, poètes de fabliaux, moralistes, écrivains dramatiques, humoristes de la plume ou du pinceau : la femme vaut *moins* que l'homme. J'estime que ce serait une exagération inverse, et je n'aurais plus l'excuse qu'avaient nos pères, lesquels cédèrent sans doute à l'agacement bien naturel que leur causait une idéalisation systématique et de convention. Non, la table rase sur laquelle les féministes prétendent échafauder la société régénérée, ne doit recevoir que des valeurs morales parfaitement identiques. Ni apologie, ni détraction. Rien que la vérité et la justice. Les entrepreneurs de « féministerie » nous rebattent sans cesse les oreilles de la sacro-sainte « égalité des sexes ». Eh bien, prenons-les au mot, et répétons le : *La femme n'est ni plus ni moins vicieuse que l'homme ; elle l'est autant, mais autrement.*

***

Je ne veux pas médire de l'Académie française, pour laquelle je professe au contraire le profond respect de tout bon citoyen et la reconnaissance de tout lauréat.

Mais il faut convenir que cette éminente compagnie a contribué à accréditer, par son institution des Prix de Vertu, le préjugé que nous avons à combattre maintenant. Ainsi le

veut l'impitoyable loi de l' « évolution ». Jusqu'ici l'éloge annuel dont le maître du chœur académique donnait le signal dans la presse était accueilli sans dissonance. Mais déjà de discrètes protestations se font entendre et émanent même de journaux sympathiques à la cause des femmes. Voici en effet avec quelles réserves le chroniqueur du *Temps* appréciait la « cantate » traditionnelle du rapporteur pour le concours de 1908.

« M. de Ségur, dont le discours a été très apprécié, constate, chemin faisant, « l'immense avantage numérique de la vertu des femmes sur celle du sexe auquel il appartient ». Presque tous les prix Montyon vont, en effet, au sexe faible. N'hésitons pas à nous en réjouir, par galanterie. Mais n'exagérons pas l'humilité jusqu'à penser que les hommes fournissent une moyenne de vertu très inférieure. Ce que récompense l'Académie, ce sont les actes de dévouement domestique, que les femmes — et généralement les célibataires — sont à peu près seules à pouvoir accomplir. Saluons-les très bas, mais ne soyons pas injustes pour d'autres vertus moins saisissantes, qui ont tout de même une valeur. Un homme valide ne se vouera guère à soigner les malades, les infirmes ou les enfants abandonnés. Il aura lui-même une famille, des enfants à lui, pour qui il donnera tout son temps, toutes ses forces, toute sa vaillance. Et cela semble banal, mais n'est pas non plus sans mérite, ni sans utilité pour le pays.

Paul Souday. »

(*Le Temps* du 28 novembre 1908).

C'est le langage même du bon sens. La femme « angélique », l'homme « brutal », c'est là une conception tout de même trop simpliste de la psychologie des sexes. Vieille légende et peu conciliable avec les « besoins de cet esprit scientifique » qui, chacun le sait, est la gloire de la civilisation moderne!

Comment concilier en effet ce caractère « angélique » de la femme avec le fait notoire qu'elle est *amante du succès?* J'emprunte en effet ce trait à l'un des plus délicats analystes de la psychologie féminine. « Un jour, dit M. Henry Bor-

deaux, un professeur de littérature, qui n'était pas dépourvu d'ironie, après avoir terminé un cours sur *L'Iliade* qu'il faisait à des jeunes filles, s'avisa de demander à ses élèves lequel, d'Achille ou d'Hector, était leur héros préféré. Achille obtint une majorité écrasante : *il était le vainqueur !* » (préface de *La peur de vivre*, 25e édit.).

L'essence de la vertu, c'est sans doute son absolu désintéressement et aussi le fait qu'elle a été contrariée dans son déploiement par certains obstacles. Une vertu qui n'a pas de peine à s'exercer n'est qu'une demi-vertu.

Qu'on examine selon ce principe la plupart des vertus plus spécialement « féminines » et le *déchet* y apparaîtra aussitôt. Par exemple, la femme est plus *chaste* que l'homme. D'accord. Mais elle y a moins de mérite, parce que... parce que ses sens sont moins exigeants. Il y a même des femmes chez qui l'activité sensorielle est presque nulle et qui ne vivent que par l'imagination, ce que j'appellerais la *sensibilité abstraite*. Oui, il y a des femmes exceptionnellement froides, et à qui la « fidélité » conjugale ne coûte guère.

On pourrait en dire autant de la *sobriété*. La femme consomme moins, parce qu'elle dépense moins. Et, dans les milieux où son activité physique rivalise avec celle de l'homme, en Bretagne, par exemple, la femme, hélas ! rivalise aussi avec l'intempérance de l'homme, c'est-à-dire le hideux *alcoolisme* [1].

— Mais la femme reprend l'avantage dans l'amour maternel. Là, elle est incomparable.

— Je réponds : On a beaucoup calomnié l'amour paternel. Sans doute la gaucherie de l'homme est grande à manier les enfants, mais cette gaucherie n'existe que dans les familles où les enfants ont le bonheur de posséder une mère vigilante, tendre, *non distraite*, et de sens pratique. Or la mère n'est pas toujours douée de ces qualités et alors l'hygiène et la santé des enfants reposent entièrement sur le père. Dans ces cas-là,

---

1. Voir ci-dessus le chapitre sur *Le Vote des femmes*, vers la fin.

vous voyez presque toujours l'homme se hausser jusqu'à ces fonctions maternelles, et suppléer, d'une façon touchante, à l'incapacité ou à la négligence de la mère. Je pourrais corroborer par des faits une observation que du reste tout le monde a pu faire, mais j'aime mieux, selon mon habitude, m'abriter derrière l'autorité d'un organe *féministe*. Voici donc ce que je lis dans « La Française » du 7 mars 1909, sous la signature, il est vrai, d'une de ces femmes dans lesquelles je me plais à incarner toute la délicatesse morale de notre race. Écoutez en quels termes Mlle Lya Berger dans son article « Le droit du Père » développe de son côté et confirme l'idée que j'ai hasardée ci-dessus :

Le mérite que peuvent avoir les pères en semblable circonstance, se double de ce que, souvent, ces soins de leur *paternité maternelle* sont ignorés des intéressés. C'est généralement la mère qui récolte les éloges adressés à la beauté, à la santé, à l'éducation des enfants. La plupart du temps, il est vrai, elle y a plein droit. Mais je connais des ménages où, soit pour raison de santé, soit pour cause d'indifférence, d'égoïsme, de coquetterie, la mère n'a pas su remplir tout son devoir, et où le père, obscurément, y a suppléé. Eh bien! tandis que l'une aujourd'hui se pare de ses enfants devenus grands, flatte leur amour-propre pour accaparer leur tendresse, l'autre, besognant sur sa tâche journalière pour procurer à « ses femmes » toilettes et distractions, n'est même pas remercié de l'ancien dévouement insoupçonné et, faut-il l'avouer? trouve à peine des soins lorsqu'il est malade lui-même.

J'ajouterai que l'amour paternel est plus *désintéressé* que l'amour maternel. La femme aime ses enfants, mais mal. Elle les gâte, et, si l'affection du père, plus éclairée, n'était pas là pour faire contre-poids à une sensibilité désordonnée, les enfants seraient le plus souvent mal élevés.

Dans le cas des « enfants martyrs », quand martyrs il y a, on voit la mère plus acharnée encore après eux que le père. Car « en matière de haine, l'homme a des pudeurs que la femme ignore » (Cherbuliez). Ainsi la femme, laquelle n'est

jamais « dans une action composée », va plus loin que l'homme dans le crime comme dans l'amour. Quand la femme ne se connaît plus, elle dépasse l'homme en raffinements d'atrocité.

Qu'y a-t-il de plus révoltant comme spectacle que ces scènes décrites par Zola dans *Germinal*, où les femmes se comportent en Ménades sur un cadavre encore chaud : « Elles le tournaient en flairant, pareilles à des louves. Toutes cherchaient un outrage, une sauvagerie qui les soulageassent. On entendit la voix aigre de la Brûlée : « Faut le couper comme un matou ! » — Oui, oui, au chat ! au chat ! — Déjà la Mouquette le déculottait, tirait le pantalon, tandis que la Levacque tirait les jambes. Et la Brûlée, de ses mains sèches de vieille, écarta les cuisses nues, empoigna cette virilité morte. Elle finit par emporter le lambeau, un paquet de chair velue et sanglante, qu'elle agita avec un rire de triomphe. « Je l'ai ! je l'ai ! » La Brûlée alors planta tout le paquet au bout de son bâton, et le porta en l'air, le promenant ainsi qu'un drapeau, elle se lança sur la route, suivie de la débandade hurlante de femmes. »

Rhétorique réaliste, imagination pure ! dira-t-on. Ecoutez alors des historiens. Michelet, l'auteur de *La Femme*, parlant des massacres de Septembre, a dit : « Les femmes surtout y prenaient grand plaisir ; leurs premières répugnances une fois surmontées, elles devenaient des spectatrices terribles, insatiables, comme furieuses de plaisir et de curiosité. »

Taine, dans ses *Origines de la France contemporaine*, (*La Révolution*, tome I, pages 123 à 134) a une dizaine de pages qui sont un accablant témoignage de cruauté féminine. Pendant les journées d'Octobre, ce sont des femmes qui mènent le mouvement contre la famille royale. L'une dit, au départ : « Nous apporterons la tête de la reine au bout d'une pique ». Au pont de Sèvres, d'autres ajoutent : « Il faut qu'elle soit égorgée et qu'on fasse des cocardes avec ses boyaux ». Dans toutes les journées révolutionnaires on voit les femmes au premier rang, donnant l'exemple du carnage et du pillage.

Commandées par Théroigne de Méricourt, elles semblaient préoccupées surtout de dépasser les hommes en férocité.



Voilà ce que devient la femme quand tout frein est ôté et toute espèce de joug secoué.

— Mais, dira-t-on, c'étaient là des circonstances exceptionnelles, des convulsions nationales, où l'être humain, affolé par la vue du sang, n'écoutait plus que ses instincts déchaînés.....

— Oui, mais en pleine tranquillité publique, les mêmes choses subsistent à l'état de *tendances*, et des scandales éclatent çà et là qui prouvent que la femelle sauvage, nullement domptée, ne cherche que l'occasion favorable... Elle est d'hier, cette tragédie de l'impasse Ronsin, où l'on vit une femme, meurtrière de son mari et de sa mère, accuser ensuite de ce double meurtre son valet de chambre, puis le fils de sa cuisinière. Presque simultanément, les journaux (*Le Temps* du 31 décembre 1908) nous relataient une répugnante histoire de « cession de droits conjugaux » dans laquelle il se trouve que c'était la femme qui se montrait le plus ardente à remplir ses fonctions adultérines. Reine B... menaça son mari d'un revolver, parce que celui-ci trouvait qu'elle exécutait trop loyalement le contrat passé avec D..., et maudit le sort qui la liait à un époux aussi peu complaisant.

En janvier 1909 la femme Bernard assassine son mari, un fermier, aidée du domestique Bonin, amant de la femme.

De son côté la Steinheil se suscitait une émule en province, la femme Jolais, qui fait assassiner son mari par un des frères Foucault, alors qu'elle est la maîtresse de tous deux et qu'elle aspire à convoler avec l'un.

Voilà quelques faits divers tous empruntés à un court espace de quelques mois. Leur réunion prouve que le vieil adage : « le crime n'est pas féminin » mérite d'aller rejoindre les

almanachs de l'autre année. « Sur cent crimes, il y en a au moins quatre-vingt-dix où la femme est pour quelque chose », riposte un sociologue[1]. S'il y a des souteneurs, vivant de la prostitution de la femme, il y a des « Madame Cardinal ». Partant quittes. Qu'on ne vienne donc plus se prévaloir, comme le font les féministes, de statistiques criminelles qui seraient toutes en faveur de la femme. Evidemment, la femme est moins souvent *convaincue* de crime que l'homme, par la raison que en général c'est la femme qui pousse l'homme à agir et qu'elle reste, elle, dans la coulisse !

D'ailleurs nous nous occupons ici moins de la *criminalité* proprement dite, que du *sens moral* dans la conduite de la vie. Or, la question étant ainsi posée, je n'hésite pas à faire pencher la balance du côté de l'homme, parce qu'il manifeste plus de *scrupule* que la femme. J'ajoute qu'ayant plus de raison, il a davantage le sentiment de la *justice* et de la *droiture*. La femme ne voit guère la justice qu'à travers son intérêt personnel. « L'injustice les allèche », disait déjà le sagace Montaigne. Et Proud'hon, l'apôtre du socialisme moderne : « La femme est la désolation injuste ».

Quant à la droiture, il faudrait n'avoir jamais observé une femme, pour ne pas savoir que noblesse d'âme, franchise, délicatesse morale sont toujours subordonnées chez elle à ce que La Rochefoucauld appelait « l'amour-propre ». Les plus grandes, les plus épiques personnifications modernes du *Mensonge*

(Est-il vice plus bas ? Est-il tache plus noire ?)

sont des femmes : Thérèse Humbert, la Steinheil. La femme ment plus, parce qu'elle ment *mieux* que l'homme. La femme excelle dans cet art de mentir qui consiste à agir d'une façon méchante en affichant les intentions les plus pures. Feindre l'inconscience, mettre sur le compte d'un oubli la noirceur,

---

1. Jean de Valdor, *Le vrai féminisme*, p. 114, éd. Savaète.

prendre des airs innocents après avoir nui, toute cette petite tactique est infiniment plus familière à la femme qu'à l'homme.

Il y a un point sur lequel à peu près tous les moralistes se rencontrent, c'est la différence que présentent les sexes au point de vue de l'*équilibre* moral. Je n'ai donc pas découvert, mais je suis en droit de répéter que *la femme est extrême en tout*. Conséquemment les sentiments qu'elle inspire sont extrêmes eux aussi. Il y a des femmes qu'on ne saurait trop mépriser, et des femmes qu'on ne peut arriver à maîtriser. Inversement, il y a des femmes qu'on ne saurait trop aimer. C'est-à-dire qu'il y en a qui ont le génie de la méchanceté ou un orgueil intraitable : les unes et les autres sont d'ailleurs *bornées comme intelligence*.

Celles enfin qui sont caractérisées par la bonté poussent parfois l'esprit de sacrifice jusqu'à l'héroïsme.

— Les bonnes dupes ! ricanent les féministes.

— Erreur, Mesdames : ces femmes jouissent du bonheur le plus réel : celui que l'on procure.

La femme a un grand don, celui de sauver les apparences et de donner des couleurs avouables même à l'ignominie. Il est rare qu'elle éprouve un sentiment violent, comme la colère ou la jalousie, sans qu'il s'y mêle des calculs bas, des arrière-pensées viles. Ainsi j'ai connu une femme qui, ayant découvert que son mari avait une liaison, manifesta bien moins de la jalousie, ce qui eût été noble, que du dépit de ce qu'une partie de l'argent du ménage allait à une drôlesse.

Beaucoup de dames du monde tiennent à honneur de former des associations charitables et de secourir les indigents. Elles organisent des ventes de charité, elles donnent aux sœurs quêteuses, elles font même, entre deux visites, des descentes, ou plutôt des ascensions, dans des taudis. Mais combien de femmes manquent envers leurs *proches* de la vraie pitié ! Nous eûmes, en 1907, le procès de l'abject Soleilland.

Tant que ce misérable ne fut qu'un « inculpé », sa femme était aux petits soins pour lui, allant le voir dans sa prison, lui apportant victuailles et friandises. Vient le jour du jugement. Alors changement d'attitude. En entendant tomber la sentence de mort, la femme du condamné eut une crise. Non pas, comme on aurait pu s'y attendre, une crise de larmes, mais une crise de colère et de haine contre l'imbécile qui s'était laissé pincer et qui allait, par sa condamnation, « déshonorer » les siens. Il semblait vraiment que pour elle le « déshonneur » fût dans la sentence plutôt que dans le crime. Elle voulait se jeter sur Soleilland et dispenser ainsi le bourreau de faire son œuvre [1]. On dut emmener de la salle d'audience cette furie. Ainsi le criminel n'obtint pas plus de sa femme que d'un autre le moindre mot de pardon. Telle est la compassion féminine : elle se subordonne, elle aussi, aux circonstances... atténuantes.

La brutalité de l'homme, l' « égoïsme du mâle » sont des thèmes faciles sur lesquels s'exerce volontiers la verve féministe. Je dis que ces plaisanteries sont « faciles », parce qu'elles impliquent une réciproque qui n'est nullement démontrée, mais qui est malignement sous-entendue, à savoir que la femme est toute douceur, tendresse, générosité. Il y aurait bien à redire là-dessus aussi. Je ne crois pas que le *moi* masculin le cède en rien au *moi* féminin pour ce qui est de l'amour de soi. Je crois qu'ici les formes sont plus rudes et là plus voilées, voilà tout. Mais le spectacle qu'offrent en général nos intérieurs bourgeois est plutôt fait pour réhabiliter la moralité masculine. Ils évoquent d'ordinaire, ces intérieurs modestes, la vue d'un homme appliqué à sa tâche, bon bœuf de labour attelé à sa charrue, absent tout le jour pour gagner le pain de la maison, cependant que bien souvent la femme coquette, vicieuse, grande liseuse de romans et « débarrassée » de son « singe », court la pretentaine ! Telle

1. Soleilland fut d'ailleurs gracié par le Président de la République. M. Fallières avait alors sa « crise » de clémence.

st l'histoire de bien des ménages, non pas d'ouvriers, mais
e petits employés ou d'humbles fonctionnaires. Vient un
ur où l'inconduite de Madame se découvre. Alors le mari
oit rouge et frappe. Quelle *brute,* n'est-ce pas ?

— Mais il y a des « brutes » en effet. Il y a des hommes
ui « violent » les femmes, ces êtres sans défense...

— Cette objection m'a autrefois troublé, j'en conviens. Mais,
epuis que j'ai pris de l'expérience, je dois dire qu'en dehors
e certains cas exceptionnels, le « viol » me paraît être une
e ces inventions de romanciers pour rendre l'héroïne inté-
ssante. On ne « viole » guère en général que les femmes
sposées à se laisser faire violence. Qu'on me dispense d'en
ire la démonstration péremptoire...

En résumé, dans l'*échelle des valeurs morales* les deux sexes
e paraissent situés à la même hauteur. Chacun d'eux a son
ntingent de vertus et de vices, de mérites et de défauts.
uvres loques humaines qui ont besoin l'une de l'autre pour
cher leurs misères ! Le féminisme est donc faux en ce
i'il met d'un côté tout le bien et de l'autre tout le mal, en ce
i'il dresse un sexe « déshérité » contre un sexe « privilé-
é », un sexe « innocent » contre un sexe « méchant ». Et
est la religion qui est dans le vrai, elle qui exhorte ces deux
oitiés pitoyables à se pardonner mutuellement leurs inégali-
s. La sociologie repousse le féminisme comme une erreur d'a-
ptation. La religion dénonce dans le féminisme une violation
e la charité.

CHAPITRE SEPTIÈME

CONTRE-COUP DES IDÉES FÉMINISTES SUR L'UNION CONJUGALE

Le Code civil conçoit le Mariage — ou plutôt le concevait jusqu'à ces dernières années — comme un attelage à deux, où il faut nécessairement que l'un des chevaux dirige l'autre, autrement l'une des deux montures tirerait à hue, l'autre à dia.

Telle était l'antique conception du mariage. Elle était fondée sur ce qui paraissait être la loi de nature interprétée par le bon sens. Nulle arrière-pensée de « tyrannie » n'y avait présidé. Elle s'était imposée d'elle-même, et, sans qu'aucun accord fût jamais intervenu entre les « mâles » des diverses races et des diverses époques, elle étendait son empire à peu près dans le monde entier. En échange d'une subordination purement théorique, la femme recevait de cette sage loi protection, sécurité, dignité.

Le Code civil, qui est, on l'oublie trop souvent, la *résultante* des usages et des coutumes séculaires, faisait donc du mari un simple agent d'orientation. Il lui avait donné ce rôle, parce que le mari est généralement plus âgé, plus mûri par l'expérience, plus propre à l'action extérieure[1]. Il n'y avait, dans

1. M. René Doumic, dans ses pénétrantes conférences sur George Sand, professe une opinion encore plus « réactionnaire » que celle que j'exprime ici. Il a fait applaudir la tirade suivante :

« Un mari doit être *le chef*, et, je n'hésite pas à le dire : *le maître*; car la vie est une lutte continuelle, et celui qui a assumé la tâche de défendre une famille contre tous les dangers qui la menacent de dissolution, contre tous les ennemis qui rôdent autour d'elle, ne peut mener à bien cette tâche de protection que s'il est investi d'une juste autorité. »

(Conf. du 3 fév. 1909).

une telle organisation, rien de désobligeant pour l'amour-propre féminin, qui maintenant s'excite sur l'article 213.

Qui s'excite sans unanimité, mais avec des dissonances dont voici les plus remarquables. Je les emprunte à l'espèce de « referendum » qu'en décembre 1908 M. Alcanter de Brahm organisa parmi les plus notoires de nos femmes de lettres sur la question de la suppression ou du maintien de l'article 213.

Mme Alphonse Daudet : « J'aime ce texte : « Le mari doit protection à sa femme, et la femme obéissance à son mari », car il résume ce que chacun doit attendre de l'autre dans la tendre association du mariage. Oui, le mari étant le plus fort, le mieux armé pour la vie, doit protéger sa femme ; et la femme comprendre que deux volontés, parfois divergentes ou contraires, ne peuvent mener à un but ! Alors, elle doit se soumettre ; à moins que digne elle-même de diriger, elle voie abdiquer en ses mains celui qui pourrait être son maître !

» Mais la formule est bonne, et, pour qui sait la comprendre, elle résonne dans la triste salle des mairies avec une grâce ancienne et toute française, et rassure le craintif émoi des épouses.

» Changer cela, pourquoi ? Et en l'honneur de quel féminisme égaré ?

» Mme Alphonse Daudet ».

Mme de Baye : Mme la baronne de Baye, poète de talent, comme Mme Alphonse Daudet, se range également à cet avis, en invoquant les sources sacrées et lointaines de l'hymen :

« L'article 213 du Code civil ne fait que traduire les sentiments dans lesquels s'unissent la plupart des époux. Plus tard, le mari *doit* mériter l'obéissance de sa femme, et la femme, la protection de son mari.

» L'éducation des enfants semble résulter presque toujours nécessairement d'une entente commune.

» Un changement légal sera sans influence sur des habitudes aussi anciennes que le monde.

» Le premier et le plus saint asile de la femme, disait *le Ramayana*, quinze cents ans avant notre ère, est celui qu'elle trouve près de son époux.

» L'opinion de *Sitâ de Vidéhaine* est restée celle de toutes les jeunes filles honnêtes.

» Baronne DE BAYE ».

Mme Stanislas MEUNIER : « 1. Je crois que le peuple ne prendra pas garde à l'abrogation d'un article dont ne tiennent pas compte les mauvais ménages et qui ne gêne pas les bons.

» 2. En principe, la suppression des deux devoirs qui sont d'ordre naturel, et dont la civilisation n'a fait que diminuer l'utilité, achèvera de démolir le mariage, déjà si ébranlé par le divorce.

» Quant à la cohabitation et à l'éducation des enfants, un vaudevilliste dirait que pour départager deux conjoints ayant voix égale, il faudrait en introduire un troisième dans le ménage. Je ne suis pas vaudevilliste, et je me console de tous ces changements inquiétants, en me disant que le prêtre restera pour rappeler les devoirs, le notaire pour sauvegarder les intérêts.

» Mme L. Stanislas MEUNIER ».

J'avoue que ce petit plébiscite m'impressionne plus que les délibérations de ce singulier *Comité du Mariage* d'où les femmes soucieuses de propreté morale se sont retirées aussitôt qu'elles ont vu « de quoi il retournait ». Quelle peut être l' « autorité » d'un « Comité de Réforme du Mariage »[1] dont la majorité semblait avoir pris pour devise : *Guerre au Mariage?* Autant vaudrait convoquer un concile d'escarpes pour leur

1. Comité dont les travaux viennent d'être résumés dans un volume : *Le Mariage et le Divorce de demain*, qui a paru sous la signature dè MM. Coulon et René de Chavagnes, (chèz Flammarion).

demander s'il convient d'abolir ou de maintenir la peine de mort !

— Mais, dira-t-on, beaucoup de femmes réclament la suppression de « l'obéissance » au mari. Il faut mettre en harmonie le texte de la loi avec les progrès des mœurs, et, puisque l' « obéissance » n'est plus qu'un vain mot, à quoi bon froisser l'amour-propre des femmes par la fâcheuse résonance de ces cinq syllabes ?

— Soit, mais quelles sont ces femmes dont l'amour-propre est si chatouilleux ? En général ce sont les plus *tarées*, celles qui n'ont que du dérèglement dans leurs mœurs et qui se sont fait chasser du mariage pour inconduite ! Que ces « généreuses » réformatrices se réforment donc elles-mêmes, pour commencer ! Mais revenons à la question juridique.

Dans la pensée du législateur, « protection » voulait dire que l'homme doit recevoir sa femme dans son domicile, et « obéissance », que la femme doit habiter ce domicile. Rien de plus. Le législateur s'est montré si équitable qu'il accorde aussi bien à la femme le droit de se faire ouvrir *manu militari* le domicile conjugal qu'à l'homme le droit de l'y ramener par la force, si elle le déserte. Ainsi le droit de contrainte est au service des deux époux indistinctement.

Or les féministes ont faussé le mécanisme de cette balance. Ils ont forcé le sens des mots « protection » et « obéissance ». Ils en ont fait des synonymes d'arbitraire et de servage. Et, d'après le principe que l'on crée un fait à force d'en parler, ils ont créé cette légende du despotisme et de l'assujettissement. Jusqu'à la loi Naquet, en effet, personne ne se doutait que la femme fût « esclave ». Depuis des milliers de siècles la terre tournait, et personne ne s'était aperçu qu'en tournant elle grinçât, comme une girouette mal graissée. « Protection, obéissance », c'étaient là de petites amphores symboliques et pleines d'eau claire, dans lesquelles les féministes ont versé des liquides âcres qui ont corrodé les récipients et empoisonné le breuvage. Et c'est ainsi que, pour changer de

métaphore, l'article 213 est devenu le tremplin d'où les féministes s'élancent à l'assaut des traditions sociales.

— Mais il y a, en outre, l' « autorisation maritale » qui constitue bien un privilège de l'homme et lui donne une prépondérance.

— Cette « autorisation » est motivée par les intérêts des tiers.... et par les intérêts de la femme elle-même. D'ailleurs, pour chaque « espèce », la femme peut recourir au tribunal, si elle estime que le mari fait un usage excessif de son droit.

Au point de vue légal, le pacte conjugal peut donc être considéré comme le modèle des contrats.

*
* *

Qu'est-ce donc qui a posé, et avec une telle acuité, cette question du remaniement du chapitre du Mariage ? La cause de cette agitation doit être cherchée dans un *individualisme* exaspéré, qui, sous la poussée de la démagogie, apparaît de plus en plus à notre humanité désorbitée comme la cause finale, le progrès et le remède.

Qu'est-ce en effet que la restauration du divorce? Une revanche de l'individu contre le corps social. Disons mieux : un empiétement du particulier sur le général. Si je divorce, j'immole la moralité publique à mon égoïsme. Je fais prédominer ma volonté ou mon caprice sur l'intérêt de tous. Le divorce est anti-social au premier chef.

Jamais un Parlement qui eût été bien imbu des principes politiques n'eût autorisé une pareille dérogation à la loi commune. Si « ce qui n'est point utile à la ruche ne peut être utile à l'abeille » (Marc-Aurèle), à plus forte raison ne doit-il pas être *permis* à l'abeille.

Tel ne fut pas l'avis des féministes. Cette sorte de gens s'entête à vouloir nous faire légiférer sur des cas particuliers. Dans les discussions, ils sont là qui exhibent triomphalement de petits scandales isolés, des abus exceptionnels... qu'ils tirent

le plus souvent de leur propre et fâcheuse histoire, et dont ils s'autorisent pour réclamer la refonte du Code civil. L'adage « de minimis non curat praetor » n'est pas fait pour eux, n'est pas connu d'eux. Bientôt on ne dira plus : ignorant comme un maître d'école, mais : ignorant comme une féministe. C'est leur ignorance en effet qui nous force à « sortir » un tas de lieux communs que nous croyions qui faisaient partie du patrimoine intellectuel et moral à nous légué par les ancêtres. Récrivons donc ces fortes paroles du vieux Caton de Tite-Live, trop mises en oubli : « Nulla lex satis commoda omnibus est : id modo quaeritur, si majori parti et in summam prodest. » (liv. XXXIV, chap. 2 à 4).

A une séance du dernier congrès féministe, j'écoutais une Mme X... qui faisait une charge à fond contre le mariage, cette institution « vermoulue »,

Ce pelé, ce galeux, d'où nous vient tout le mal.

La dame y mettait un ton d'âpreté qui ne pouvait procéder que d'une rancune personnelle. Effectivement une voisine, qui apparemment cherchait quelqu'un à qui communiquer son enthousiasme, me chuchota à l'oreille d'un air triomphant : — « Hein ? c'est tapé ! Et, vous savez ? c'est son histoire qu'elle raconte là ! »

L'officieuse bonne femme me disait cela pour m'inspirer confiance ! Elle ne réussit qu'à me rappeler le « bon Père » des *Provinciales*, qui donne si ingénument la comédie à ses propres dépens.

J'eusse été en droit de lui répondre : Est-ce que nous sommes ici pour nous apitoyer sur les mésaventures conjugales de cette dame ? Devait-elle faire de sa disgrâce personnelle le support de sa « doctrine » sociale ? Et elle commet la sottise de le laisser voir ! Et elle croit que nous allons continuer à lui prêter une oreille attentive ! Au contraire nous pensons : Il fallait donc le dire tout de suite que c'était votre

petite histoire que vous nous racontiez là! Nous vous aurions retiré la parole, et nous aurions gagné tout le temps que nous avons perdu à vous écouter!

*
* *

Peu importe d'ailleurs la cause de la « revendication » féministe contre le Mariage. C'est le *sens* dans lequel elle s'exerce qu'il est important de noter.

Eh bien. le but, avoué ou secret, des féministes, est de remplacer l'ancienne morale dont le mariage indissoluble était le produit, par cette « morale » qui s'étale dans une pièce de théâtre contemporaine, *Le Lys* de M. Wolff, ou dans le traité sur *Le Mariage* de M. Blum. En d'autres termes, l'*amour libre* est l'aboutissement direct de la campagne menée par les « élargisseurs » du divorce.

Sans être plus anti-sémite qu'il ne sied à un homme affranchi des préjugés de race ou de religion, on peut trouver que cela fait tout de même beaucoup de Juifs qui donnent à un pays catholique des leçons de vertu[1]. Serait-ce par hasard qu'ils voudraient insidieusement précipiter notre décomposition morale? Car je constate que rien n'est plus rigoureux que l'esprit de famille des Juifs, et que donc ces Messieurs semblent se faire les propagateurs de certaines gales dont ils se gardent, quant à eux, soigneusement. On dirait qu'ils soulagent leur jalousie contre cette société à laquelle ils ne parviennent pas à s'assimiler. Rien ne devrait être plus suspect à des réformateurs que l'appoint et l'appui venus d'Israël.

Mais les féministes ne sont pas difficiles sur le choix de leurs alliés. D'ailleurs eux-mêmes pratiquent à force cette tactique, ce sophisme de réclamer pour autrui des « droits » dont ils ne voudraient pas pour eux-mêmes. C'est le triomphe de la morale « individualiste ». Vous voyez, par exemple,

1. Ajoutons-y les Taddée Natanson, les Bernstein, les Nezière, les Gustave Kahn, tous distillateurs de corruption savante.

des féministes, qui, ayant beaucoup de correction dans leur vie privée et jouissant d'une réputation irréprochable, n'hésitent pas à faire chorus, par esprit de parti, avec les « consœurs » impudiques qui vocifèrent : Vive l'amour libre! Il n'y a que ça de vrai! — Dans un autre ordre d'idées, vous verrez des écrivains féministes, qui, pour leur part, écrivent correctement et savent leur langue, vous les verrez, dis-je, qui se font les excuseurs de toutes les fautes de français et d'orthographe de leurs « consœurs » moins privilégiées, et qui déclarent que le style, ça n'a pas d'importance et que,

Quand on se fait entendre, on parle toujours bien.

N'empêche que ces bienveillantes personnes se gardent bien d'imiter les Avril de Sainte-Croix, les Auclert, les Renooz, les Martial. La polémique féministe fait ainsi flèche de tout bois. Fermons cette courte parenthèse et revenons au fond du débat.

Le mariage passait jusqu'ici pour la « pièce » (Montaigne) nécessaire et maîtresse de l'édifice social. Le mariage paraissait la principale sauvegarde de la femme. Il semblait qu'on ne pût ébranler la famille sans menacer la société elle-même. La famille était considérée comme l'organe par lequel s'opérait le passage de la vie purement animale à la vie sociale proprement dite. C'était « l'intermédiaire spontané entre l'égoïsme et l'altruisme. » (Aug. Comte). Les féministes eux-mêmes — je parle de cette catégorie de féministes qui ne reculent pas devant la contradiction — acceptaient cette manière de voir. Ainsi j'ai sous les yeux une ignoble petite brochure publiée sous les auspices du Grand-Orient et rédigée en effet dans un français de « maçon ».C'est imprimé à Bruxelles et cela s'appelle : *Le rôle de la femme,* conférence faite à la Loge « Le lien des peuples. » Or son auteur, le docteur Henri Fischer, écrit presque à chaque page des formules comme

celle-ci : « Le mariage *libère* la femme,... le seul moyen pour une jeune fille française d'être libre est de se marier... le mariage lui assure un rôle prépondérant dans la famille et dans la société[1]... Par ce seul moyen, toujours efficace, elle décide du sort des enfants, du choix des relations, et souvent du *bulletin de vote*. Elle ne cède aucun de ses droits, ne sacrifie aucune de ses libertés, et *prend* prétexte au contraire de chaque liberté qu'on lui laisse *prendre* pour *l*'affirmer bientôt comme un droit... » Le docteur Fischer veut d'ailleurs restaurer la polygamie et pense que « tout a été combiné pour faire du mariage un événement *dont nulle femme sincèrement honnête ne peut se souvenir sans honte* ». Comment tout cela se concilie-t-il dans l'esprit de cet étrange « docteur »? Je n'en sais rien et ce n'est pas mon affaire de le rechercher. Ce violent adversaire de la religion, de toutes les religions, qu'il déclare « stupides », explique qu'il est urgent pour l'homme aussi bien que pour la femme d'extirper radicalement la religion et que telle sera « la victoire que l'homme aura remporté (sic) sur ses *instincts ataviques bestiaux* (sic) ».

Ne retenons de tant d'incohérence et de grossièreté que cette affirmation : « Le mariage *libère* la femme », et plaisons-nous à réunir dans une accolade ce haineux mais obscur Franc-maçon et, par delà les temps, le tribun de la plèbe L. Valérius, un *féministe*, s'il vous plaît, qui disait que tout l'avenir des femmes était dans le mariage et que « ipsae libertatem quam viduitas et orbitas facit detestantur. » (Tite Live, *lib.* XXXIV, ch. 5 et *sqq.*)

Si donc le mariage « libère » la femme, et si la liberté que célibat ou veuvage procurent à la femme n'est pas un bien pour elle, comme ils sonnent faux tous ces cris de détresse que pousse l'Eve moderne pour être mariée à un homme qui

---

1. Molière, le poète, le peintre *objectif* par excellence, nous montre la famille française dominée par la femme. Or, cette situation n'a fait que croître depuis lors. C'est donc que la doctrine qui tend à « prendre la *défense* de la femme » est une véritable *imposture*.

a droit à son « obéissance » ! Quelle vieillesse se prépare Christiane de Magny, l'héroïne du *Lys*[1], qui se donne à un peintre marié, plutôt que de continuer à mener une vie obscure et besogneuse !

Au lieu de l'estime et du respect succédant à l'amour, puisque l'amour passionné n'a qu'un temps, elle n'aura que délaissement et mépris quand l'âge des folles aventures sera passé.

> Enfin me voilà vieille, *il* me laisse en un coin
> Sans herbe !

c'est-à-dire sans « galette », comme disent en leur langage ces créatures. Voilà le sort qui l'attend et voilà l'étrange thèse qu'un auteur dramatique vient de faire applaudir à un public qu'on peut bien déclarer après cela mûr pour toutes les gangrènes sociales.

Dans son éhontée apologie de l'instinct, M. Wolff va encore plus loin que MM. Margueritte et que M. Blum. Ce dernier en effet considère le mariage comme une expérience tardive qui doit couronner toutes sortes d'essais « loyaux », toutes sortes d'expertises, pratiqués antérieurement. M. Wolff va plus loin en ce que l'amant de sa Christiane est marié, et marié sans possibilité de divorce. Sa thèse n'est donc

> Qu'un de ces lieux communs de morale lubrique

que les perfides doctrinaires de l'émancipation nous mettent sous le nom d' « élargissement » du mariage.

Ce qui résultera de ces infâmes théories se laisse prévoir aisément : l'amour ramené à une fonction purement physiologique comme le boire et le manger, l'homme ravalé au rang de l'animal — rappelez-vous ce que le docteur Fischer nous disait plus haut des instincts *bestiaux*. — Enfin c'est

1. Joué au Vaudeville en décembre 1908. Auteurs : MM. Wolff et Boncour.

la *faillite de l'amour* et la consécration de l'*union libre* que prononcent les féministes[1]. Car est-il besoin de dire que *Le Lys* a été acclamé dans tous les milieux féministes? Il m'a été donné d'assister à une conférence, à un dithyrambe plutôt, lu sur cette pièce par une jeune fille de vingt ans, — qui d'ailleurs zézayait en lisant — et qui ne faisait guère honneur au lycée Fénelon d'où elle sortait. Au premier rang des spectateurs se trouvait la mère de la «conférencière»[2], femme à l'air respectable et aux cheveux blancs. Mais Mme Cardinal aussi a l'air respectable! Cette mère de « conférencière » était enthousiasmée du « succès » de sa fille et épanchait sa jubilation sur ses voisins. — Hein? comme je l'ai bien fait instruire! Ah! elle ira loin, ma petite gaillarde!

Oui, vénérable matrone, elle « ira loin ». De cela vous pouvez être assurée. Une jeune fille de vingt ans, qui est déjà pleine de mépris pour les « vaines formalités du mariage », comme elle disait, cela promet en effet!

Voilà comme infectant cette simple jeunesse,

des mères féministes, mères plus dénaturées que si elles

---

1. Si l'on en doute, qu'on lise *Libre Examen*, un volume publié récemment par les soins du « Groupe d'études scientifiques » et signé *Paraf-Javal*. J'en détache les considérations suivantes sur le Mariage et l'Union libre :

« Après constatation que certains mots ont été échangés dans certain lieu (en France, mairie), la société reconnaît à un couple le droit de s'unir et de fonder une famille...

» Mariage signifie donc enchaînement de deux êtres sous peine de sanction pénale, ce qui implique l'idée que, faute de cette sanction, l'affection ne suffirait pas à maintenir la famille officielle.

» La cohésion d'une famille par la force, c'est la consécration légale du droit à l'oppression réciproque.

» La famille *raisonnable*, fondée et maintenue s'il y a lieu, mais maintenue en dehors de l'*hypocrisie*, en dehors de la contrainte et basée uniquement sur la volonté *intelligente* des intéressés, aura son point de départ dans l'UNION LIBRE ».

Je ne me doutais guère qu'en me mariant jadis j'eusse fait acte d' « hypocrite » et d'imbécile! On s'instruit à tout âge...

2. Dans les groupes féministes, on appelle « conférencière » toute femme qui *lit*, à haute voix, des papiers. L'essentiel est qu'il y ait beaucoup de papiers et que la voix soit indistincte.

s'étaient fait avorter ou avaient précipité leur enfant dans une fosse d'aisances, contribuent de leur propre substance à nourrir le cancer social qui nous ronge. Qu'il avait raison, ce grand Barbey d'Aurevilly qui fut en son temps le *tombeur* du Bas-bleuisme, mais qui, hélas! n'en aura pas été le *tombeau*, qu'il était clairvoyant quand il écrivait que « notre vieille civilisation matérialiste et athée en est à ses derniers râles et à ses dernières pâmoisons », et que « ce temps n'est plus explicable qu'à la pathologie »!

***

Nous venons de voir quelle fut la *cause* de la campagne féministe contre le Mariage et ensuite quel en est le *but*. Il est intéressant aussi d'en examiner le *prétexte*.

Le grand argument des féministes pour attaquer le Mariage, et, sur ses ruines, hisser le Divorce élargi, préludant ainsi à une restauration de la polygamie des époques primitives, c'est l'*infidélité de l'homme*. Oui, voilà tout ce que nos émancipatrices ont trouvé pour secouer le « joug du mariage »! Et l'*infidélité de la femme?* Dans ces diatribes d'un sentimentalisme renouvelé de George Sand il n'en est jamais question. On dirait que seul l'homme est parfois « infidèle ».

Les féministes ne remarquent pas que la grande, l'unique raison qu'eût George Sand d'être — momentanément — féministe, c'était qu'elle n'aimait pas son mari. Une fois soulagée par la publication de *Indiana*, *Valentine*, *Jacques*, George Sand revint à sa nature propre, qui était le bon sens.

Elle écrivit alors pour *Le Monde*, à la prière de Lamennais, ses fameuses *Lettres à Marcie*[1]. Elle y prodiguait de sages conseils aux « Vésuviennes », elle disait aux devancières de cette Ellen Key[2] dont on connaît les théories subversives :

---

1. J'en ai cité plusieurs passages dans *Au cœur du féminisme*.

2. Mme Ellen Key, Suédoise, écrivain fécond, dont deux ouvrages, *De l'Amour et du Mariage*, et *Le Siècle et l'Enfant* (80.000 exemplaires écoulés en Allemagne), ont été traduits en français. Ellen Key continue G. Sand pour l'immoralisme. Toutes les dévergondées de Scandinavie et

Les femmes tendent à l'esclavage : qu'elles attendent que l'homme soit libre!... En attendant faudra-t-il compromettre l'avenir par l'impatience du présent?... Il est à craindre que les vaines tentatives de ce genre et les prétentions mal fondées ne *fassent beaucoup de tort à ce qu'on appelle aujourd'hui la cause des femmes.* Les femmes ont des droits, n'en doutons pas, car elles subissent des injustices. Elles doivent prétendre à un meilleur avenir, à une sage indépendance, à une plus grande participation aux lumières, à plus de respect, d'estime et d'intérêt de la part des hommes. *Mais cet avenir est entre leurs mains.*

Autrement dit : *Le triomphe du féminisme serait la perte des femmes.*

Les féministes oublient que c'est *la femme* qui, en France du moins, est le plus souvent cause de cette « infidélité » du mari. Oui, l'épouse française ne fait rien, en général, pour retenir l'époux à la maison. La femme de chez nous est plus mère qu'épouse. Quand elle s'est fait « faire » un ou deux enfants, elle manifeste qu'elle n'a plus besoin de son mari, et elle l'éloigne par sa froideur ou par son humeur quinteuse. J'insisterai plus bas sur cet aspect de la question, en sociologue qui pense que les racines de la saine sociologie plongent dans la morale et dans la psychologie.

— L'infidélité de la femme, quand elle se produit, n'est, répondent les féministes, que la riposte à l'infidélité du mari. Chacun a le droit de « vivre sa vie »[1]. Alexandre Dumas fils...

---

d'Allemagne se réclament de ses théories. C'est l'apôtre de l'union libre par excellence. Elle poursuit l'émancipation de la femme par sa « masculinisation » intégrale. « Elle ne veut admettre aucune restriction au droit de la femme d'aimer et d'être aimée, de choisir, selon sa libre conscience, *l'enfant sans le mariage* ou *l'amour sans enfant* (*id est* le « néo-malthusianisme »), si quelque vocation intellectuelle, quelque devoir impérieux l'empêche d'assumer toutes ses responsabilités à la fois. Elle estime que c'est là, pour chaque cas particulier, une équation individuelle que cette femme a le droit de résoudre seule pour elle-même, au mieux de son bonheur et de celui des autres. »

Ainsi s'exprime la biographe d'Ellen Key : Mme Léonie Bernardini-Soestedt. Voir, ci-après, l'*appendice*, qui est consacré à Ellen Key.

1. L'expression de « Vivre sa vie » a été adoptée par nos doctrinaires enjuponnés comme synonyme hypocrite de « faire la vie » ou la « noce ».

— Si l'on mesure, comme on le doit, un acte à ses conséquences, il n'y a aucune comparaison à établir entre l'infidélité des deux époux. Schopenhauer a prouvé abondamment, plus abondamment peut-être qu'il n'était nécessaire, tant cela crève les yeux, que la faute de la femme est hors de toute proportion avec celle du mari.

A en croire les féministes, le « joug du mariage » ne pèserait que sur la femme. Et ces hommes, qui, parce qu'ils sont chrétiens ou simplement parce qu'ils sont *humains*, se refusent à divorcer et à répudier une épouse acariâtre ou hystérique, le « joug du mariage » leur est donc léger, à ceux-là? Ces hommes-là, en tant que chrétiens, n'admettent pas le divorce, et, en tant qu' « humains », ne veulent pas laisser dans la détresse une femme même méchante ou vicieuse, mais dont ils sont l'unique soutien. Il y a ainsi de par le monde et plus qu'on ne croit de ces « bourreaux d'eux-mêmes ». Il y a beaucoup de ces hommes qui se sacrifient silencieusement à ce qu'ils considèrent comme un devoir de conscience et qui sont plus exigeants pour eux-mêmes que le Code ou le Monde! Le mariage, vu de loin, est une institution qui semble toute en faveur de l'homme. Vu de près, c'est une institution qui consacre en fait l'asservissement de l'homme au caractère de la femme. Car, ainsi que l'a dit l'humoriste Henry Harland : « La femme est l'esclave de son caractère, et l'homme, l'esclave de la femme. » (*La Tabatière du Cardinal*). Et de son côté, M. Emile Cheysson : « La femme peut être la providence de la famille, mais elle peut peut en être aussi le mauvais génie. »

En insistant un peu sur ce point, comme j'ai annoncé tout à l'heure que je le ferais, je ne crois pas m'échapper à une digression.

***

J'ai l'honneur d'avoir pour ami l'exquis romancier Henry Dumont. Je sortais un jour avec lui d'une maison où il m'avait

présenté et où devant nous avait eu lieu une scène conjugale.

Moi. — Mon cher, vous avez mollement défendu Mme X... Vous, le psychologue idéaliste, vous le féministe renforcé! Je ne vous reconnais plus.

Lui. — Ami, « féministe » je le suis en effet. Mais, je l'avoue, le ménage où je viens de vous introduire met tout mon « féminisme » en déroute. Il y a quelque chose de plus fort en moi que mon amitié pour les femmes, c'est ma passion pour la justice.

J'aime à remonter aux causes des phénomènes. Or, quand je vois ce pauvre X... devenu si irritable et si amer, je ne puis m'empêcher de me le représenter tel qu'il était autrefois, avant son mariage : gai, jovial, étourdissant de fantaisie et d'entrain. Je ne puis me le rappeler à cette époque sans que me reviennent en mémoire les paroles d'Hamlet :

Pauvre Yorick! Hélas!
Je l'ai connu rieur, toujours prêt, jamais las!
Un esprit si fertile, une verve si drôle!

C'était « l'âme de notre rond ». Et quel bon cœur avec cela! Qu'une femme aurait pu être heureuse avec un si brave garçon! S'il vous a paru si ombrageux et si chagrin, c'est qu'il a subi profondément l'influence de sa femme. Jamais les poètes et les romanciers ne pourront assez célébrer cette puissance de la femme à transformer le caractère de l'homme. On peut dire que l'amant ou le mari est l'œuvre à peu près exclusive de l'épouse ou de la maîtresse [1].

1. Je trouve encore la confirmation de l'opinion exprimée par le romancier dans le livre de Mme Lampérière, auquel j'ai déjà plusieurs fois renvoyé le lecteur. Cette féministe pondérée et de bon conseil écrit :
« Si l'on voit partout, en Amérique, en Allemagne, en Angleterre, en Russie, en Italie, en Scandinavie, aussi bien qu'en France, des ménages connus pour être des « meilleurs », avec un peu de pénétration on constate que des femmes parfaitement honnêtes, parfaitement bonnes, parfaitement dévouées même, sont pourtant de réels dangers pour leur associé. On ne peut rien leur reprocher : elles sont admirables;... et pourtant elles sont désastreuses. Chacune d'elles aime son mari, et elle le sté-

MOI. — Mais ces roulements d'yeux et ce ton impérieux qu'il avait pour exprimer une opinion ou pour demander quelque chose? Et cet air humble et soumis de Mme X... qui faisait contraste avec tant de dureté?

LUI. — Mon cher, vous avez été dupe de cette facilité qu'ont les femmes de se poser en victimes. Le vrai bourreau n'est pas toujours celui qui a les manières les plus rudes et qui crie le plus fort. Le persécuteur qui sait bien son métier commence par mettre les apparences de son côté.

JACQUES X..., par les nécessités de sa situation sociale, est tenu à une grande régularité d'habitudes. Il faut que tout chez lui se fasse à heure fixe. Il aurait besoin d'être obéi aveuglément, comme un capitaine à son bord, et de pouvoir se reposer en toute confiance sur l'*alter ego* que la nature

---

rilise. C'est simplement qu'elle ne sait pas comprendre son action, s'y associer, non pas en se faisant pareille à lui, mais en *s'harmonisant* avec lui. Hélas! *elle ne sait pas;* elle s'en désole ou s'en irrite; elle témoigne au mari des tendresses, des exigences, au moment même où il aurait besoin d'agir pour que son travail fût efficace; les unes et les autres, elles vont à contre-temps, et elles sont exaspérantes, irritantes. C'est ainsi qu'il ne faut pas s'étonner si tant de mariages sont brisés plus ou moins ouvertement; ils le sont, le plus généralement, par *la faute réelle de la femme même*, tandis qu'on les attribue à la faute du mari.

On plaint alors l'épouse; c'est un sentiment instincfif et spontané, car l'insolence, la brutalité, la violence de beaucoup d'hommes est telle que les esprits généreux en sont « a priori » révoltés. Mais que l'on réfléchisse un peu plus avant; il faudra bien reconnaître que, si les femmes sont sacrifiées, c'est en vérité parce qu'elles veulent bien l'être; cette affirmation, nous pouvons la donner en connaissance de cause, sans vouloir, pour le moment, nous y appesantir. Certes, il est des hommes qui font peser sur leur associée la responsabilité et la conséquence de leur présomption et de leur sottise; mais aussi combien d'hommes de bon vouloir ont essayé, en toute sincérité, de demander à cette associée l'intelligence de la situation commune et n'ont pu l'obtenir! Le déraillement est-il du fait du mari ou du fait de la femme, laquelle n'a pas su comprendre ni reconnaître la mentalité de celui qu'elle a épousé pour le rendre heureux? » Mme Lampérière, qui par ces pages, s'atteste fine psychologue, ajoute que « ce serait une étude à traiter spécialement que celle des femmes de bonne volonté et de bonne foi qui *tuent moralement leur mari* et leurs enfants, quand elles ne les tuent pas physiquement » (par l'ignorance de l'hygiène et de la science ménagère).

J'ai tenu à citer en entier cet extrait, auquel j'attribue une haute valeur « documentaire. » (*La Femme et son pouvoir*, pages 118 à 121, lib. Giard et Brière, 1909.)

lui a donné. Or il se sent secrètement, que dis-je? *ostensiblement* combattu par son lieutenant, qui pactise avec les mécontents, au nom du féminisme!

Sa femme ne peut prendre son parti de cette régularité dont elle profite, toute la première, et l'impute à tyrannie. Au lieu de seconder Jacques, elle le contrecarre en tout. Elle excite contre lui, tantôt ouvertement, tantôt sourdement, par des attitudes désapprobatrices, un personnel qui ne demande naturellement qu'à se dérober le plus possible à sa tâche et qui malignement abrite son manque de zèle derrière la passivité de Madame. Passivité perfide, qui encourage du regard ou d'un haussement d'épaules significatif toute résistance. Oh ! ce pouvoir des femmes de jouer les martyres, de lever les yeux au ciel avec un air de dire : Que je suis malheureuse ! De sembler prendre les autres à témoin du mal qu'on leur fait ! D'avoir toujours sur les lèvres ou dans les yeux une désapprobation des paroles ou des actes du chef, du vaillant travailleur qui n'a en vue que le bien-être des siens !

Voyez-vous la situation? Jacques, écrasé d'une lourde responsabilité, est obligé de poursuivre sa route contre vent et marée. Il est au gouvernail et à la manœuvre. Son auxiliaire naturel lui fait défaut. « Pas d'aide », comme dit le Père Hugo. Les enfants ne sont pas « trop petits », mais d'instinct ils se serrent autour de leur mère : c'est la faiblesse et la paresse qui conspirent contre l'autorité et contre la discipline. Eh bien, malgré toutes ces résistances, malgré l'ingéniosité et la ténacité de sa femme à le paralyser, malgré la complicité inconsciente de ses enfants, Jacques fait son œuvre tout de même, et il assure la subsistance de tous ces gens ligués contre lui... C'est une manière de héros obscur et qui a bien le droit de laisser errer un sourire ironique sur ses lèvres quand le monde le félicite du « concours si actif » que lui prête sa femme! Oh! ce « paladinisme » béat de notre race française qui fait honneur et hommage à la femme de

toute affaire bien conduite! Depuis que je vois mon ami aux prises avec tant de difficultés, intérieures encore plus qu'extérieures, j'en suis venu à plaindre tout homme qui a besoin du concours de sa femme pour faire marcher une entreprise quelconque. Inexpérience, incapacité ou mauvais vouloir, la femme n'aide guère au succès... Je fais la part des exceptions, bien entendu, et j'en admettrai autant que l'on voudra. Mais il faut convenir qu'en général le rôle *décoratif* est le seul qui convienne à ce sexe. C'était l'excellent Blaze de Bury qui disait que « les femmes doivent la moitié de leur beauté et de leur charme à ce que leur sexe n'a point d'état[1]. »

Oui, les femmes nous font acheter bien cher le peu de plaisir qu'elles nous donnent..... « Réussir par les femmes » est un de ces clichés qui n'ont cours que dans une race qui a élevé la galanterie à la hauteur d'une religion. En réalité, les hommes « réussissent » *malgré* les femmes, ou bien ils échouent!

Moi. — Il me semble que vous exagérez. Nous sommes en présence d'un accident particulier, qui provient d'un défaut d'adaptation. J'ai cru remarquer tout à l'heure que M. et Mme X... formaient ce qu'on appelle un ménage d'« intellectuels ». Que votre ami ne s'en prenne donc qu'à lui seul de cette « inharmonie » qui lui rend la tâche si difficile. S'il eût épousé une humble petite bourgeoise, qui aurait mis tout son orgueil dans une maison bien tenue et dans le contentement de son mari, la situation eût été toute différente. Mais, nous autres Français, nous mettons notre amour-propre à épouser des femmes teintées ou frottées de littérature qui prennent en pitié les soins du ménage.

1. Mme Lampérière n'est pas moins catégorique. Elle déclare : « Il nous faut bien le reconnaître : *notre activité n'est rien qu'un chancre sur l'activité masculine*, chancre qui l'affaiblit et ne peut l'épuiser (page 10). — *Chancre* me paraît un peu sévère : je me serais contenté de dire à la place de l'auteur : *la femme se démène et l'homme la mène*. Mais la réciproque n'est pas moins vraie, comme c'est le cas pour la plupart de ces pensées en antithèses.

Lui. — Vous avez raison, mais avouez qu'il est peu généreux à une femme de faire repentir son mari de ce qu'il l'a choisie supérieure à la moyenne. Ne serait-ce pas à elle au contraire à se rendre le plus apte possible au gouvernement de la maison et à devenir la collaboratrice effective de son époux ? Au lieu de cela, nous voyons ces sortes de femmes couvrir leur inaptitude ménagère du nom de *principes féministes*. Quelle pitié, et qu'il y a là de quoi dégoûter du « féminisme » les hommes de bonne volonté! Quand l'homme travaille par le cerveau, la femme, qui tracasse dans son ménage, le méprise et le traite de fainéant. Quand l'homme travaille de ses mains, la femme le méprise encore, parce qu'il ne « pense » pas et qu'il travaille comme elle. Alors, comment faire?

Moi. — Se réfugier dans le stoïcisme et espérer que nos enfants quelque jour nous rendront justice.

Lui. — Sans doute les enfants, même les plus gâtés par leur mère, finissent toujours par reconnaître les mérites de leur père. Mais que l'heure de cette justice distributive est parfois lente à venir! Et quelle amère dérision pour un homme qui s'est, comme tous les autres, marié pour mettre un peu de bonheur dans sa vie, que de se dire que sa mémoire sera honorée peut-être, mais qu'il ne « touchera » rien « comptant »!

Moi. — Ne trouvez-vous pas que cet amour maternel, même déréglé, est une sorte de réhabilitation morale et de circonstance atténuante?

Lui. — Je serais plutôt porté à l'appeler une circonstance aggravante, et je ne suis pas de ceux qui croient tout excuser chez une femme en disant : « Mais elle aime passionnément ses enfants! »

Eh quoi! cela s'appelle-t-il « aimer ses enfants » que de les dresser insensiblement à la révolte contre leur père, de les prendre sous son aile, de les couvrir de sa protection contre une sévérité qui ne se fait sentir que parce que le

principe de l'autorité est méconnu ? Le crime de Mme X... — car c'est un vrai crime — c'est d'avoir sans cesse pris ses enfants à témoin de son « assujettissement » conjugal et d'avoir à leurs yeux découvert dans le père l'*homme*, l'homme qu'elle avait d'ailleurs aigri et rebuté. Dépouiller le père de son caractère sacré et le livrer aux enfants comme un *homme* quelconque, ou plutôt plus méchant que d'autres, je n'appelle pas cela de l'amour maternel, mais de l'infamie conjugale.

Moi. — Soit, mais alors le cas de Mme X... est celui de beaucoup de nos bourgeoises françaises [1].

Lui. — Dites de la plupart d'entre elles, et ajoutez que par là la Française diffère grandement — et fâcheusement — de l'Allemande, par exemple. C'est peut-être pourquoi le féminisme est, au point de vue social, considéré en Allemagne comme un sport inoffensif. Jamais une Allemande ne mettra en balance son mari et son enfant [2].

Moi. — Et l'Anglaise ?

Lui. — L'Anglaise non plus. Mais, entre son mari et son enfant, c'est *elle-même* que celle-ci préfère. Il semble que ce soient ses propres compatriotes que Henry Harland ait jugées, quand il a dit : « Quand la femme se prend à aimer, ce n'est pas un homme qu'elle aime, mais les flatteries de l'homme : l'amour de la femme pour l'homme n'est qu'un réflexe de l'amour qu'elle se porte à elle-même. » (*La Tabatière du Cardinal*).

1. On croit généralement que cette prépondérance de la femme et de l'enfant dans la famille est l'une des « conquêtes » de notre « veulerie » moderne, ou, si l'on préfère, de l'adoucissement des mœurs apporté par le christianisme. C'est qu'alors on oublie la fameuse boutade de Thémistocle, qui indique bien que la tyrannie de la femme par l'enfant remonte... aux origines du monde. « Ce petit garçon que vous voyez là, disait Thémistocle en montrant son fils, est l'arbitre de la Grèce : il gouverne sa mère, sa mère me gouverne, je gouverne les Athéniens, et les Athéniens gouvernent la Grèce. »

2. Pas davantage une Hollandaise, si j'en juge par ce trait de l'héroïne de *Guillaume von Amstel*, roman analysé par Mlle Lya Berger dans sa piquante étude sur « La femme hollandaise » (*La Femme contemporaine*, du 1er mai 1909) : « *Je donnerais mes deux enfants pour mon mari !* »

Moi. — Que pensez-vous, à ce point de vue, de l'Américaine, qui donne si fort dans le féminisme d'à présent?

Lui. — S'il est un pays où le féminisme développe l'égoïsme féminin, c'est bien celui-là. Plus encore que l'Anglaise, l'Américaine se fait le centre de tout :

Tout n'est que pour *moi* seule,

dirait-elle. Il y a plus de cinquante ans déjà que Bellegarrigue, dans son livre sur *Les femmes d'Amérique*, remarquait que aux Etats-Unis les hommes ne sont pour les femmes que des « éléments de rentes ».

Moi. — De sorte que la France est le pays où le féminisme contribue le plus à *détacher* la femme de l'homme? Si je vous ai bien compris, c'est en France surtout que le féminisme est un élément de zizanie conjugale. Dans l'évolution qui entraîne la femme moderne, il intervient principalement pour fortifier la mère de tout ce qu'il ôte à l'épouse. A ce compte, le mari français ne serait qu'une « utilité » qui permet à la femme de se procurer des appuis et des alliés contre l'homme dans l'avenir. La Française n'accepterait le mari qu'en *attendant*. Elle s'accommode du mariage plutôt que du mari[1].

---

1. Selon ma méthode, je continue à prendre de préférence des *femmes* comme témoins de tout ce que j'avance sur le compte de la femme. Mme Marcelle Tinayre écrit dans son roman *Avant l'Amour* : « Mme Gannerault n'avait aimé, n'aimait et n'aimerait jamais que son fils. Maxime était tout pour elle. Il remplaçait l'époux que M. Gannerault ne savait pas être, l'amant que Mme Gannerault n'avait pas pris, la fortune qu'elle n'avait pas eue, la gloire qu'elle aurait pu avoir... Il était la vivante *revanche* de la faiblesse et de la médiocrité auxquelles son sexe la condamnait. Elle le chérissait avec cette *maternité animale*, tantôt sublime, tantôt féroce, des femmes qui n'ont pas eu *la vocation de l'amour*, mères jalouses, mères douloureuses, qui n'achèvent jamais d'enfanter. Tout était permis à Maxime : toutes ses fautes étaient excusées d'avance. Il était le seul beau, le seul bon, le seul fort, promis dès le berceau aux plus rares destinées... » (page 9, éd. Calmann-Lévy).

Naturellement, ce fils si adulé, cette *Idole*, tourne mal. Il devient... souteneur, et il fait mourir son père de chagrin.

Voilà comment les femmes se jugent elles-mêmes quand elles sont sincères.

Elle n'aime pas le mari pour lui-même, mais elle aspire à se *compléter* grâce à lui et à tourner contre lui toutes ces nouvelles forces issues du mariage. La famille française en un mot fait *bloc* contre le chef de la famille.

Lui. — Voilà justement ce que je pense et ce que le vieux garçon que je suis observe tous les jours dans les milieux les plus divers.

Croyez-le bien, le temps n'est plus où un vaudevilliste faisait fredonner aux femmes :

> Les hommes ne sont faits que pour nous amuser!
> (Favart, *Les Trois sultanes,* reprise de 1908).

Non,

> Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs,

elles pensent que les hommes sont faits pour consolider la situation sociale de la femme et qu'il est permis à Eve de retourner contre Adam l'amour même d'Adam. Tactique déloyale, tactique perfide, mais combien féminine!

Aussi que de chefs de famille chez nous sont les souffre-douleur de leur famille! Mère et enfants coalisent contre ce résigné leur méchanceté et leur ingratitude. Lui, il courbe le dos et traîne son boulet. Il se voit reprocher tous les contre-temps qui surviennent, il est rendu responsable de tous les accidents; mais si, grâce à lui, quelque rayon de joie illumine la maison,... on oublie de l'associer au contentement général. On ne pense ni aux remerciements ni aux félicitations. N'a-t-il pas fait ce qu'il devait?

Moi. — Oh! Tant de dureté entre-t-il dans le cœur d'une épouse française?

Lui. — Je vous dis que telle est la plaie de la famille gangrenée par l'irréligion et attaquée par le féminisme. Croyez-moi : en ma qualité de romancier, c'est-à-dire d'« analyseur d'âmes », je reçois mainte confidence. On me livre bien des

secrets domestiques que l'on cache aux autres. Eh bien! toutes mes observations aboutissent de plus en plus à cette opinion : Le mal que peut faire une femme dans un ménage est incalculable, et la femme est presque toujours la principale cause de ce qui se fait de mal dans un ménage[1].

Oui, grâce au féminisme, la femme comme mère a tué chez nous l'épouse. C'est une mère qui s'adore elle-même dans son enfant plutôt qu'elle ne l'aime, une mère qui l'*élève*... comme on élève un rempart ou un bouclier.

Que de femmes vous voyez qui sont faibles, lâches envers leurs enfants, et qui sont dures, impitoyables, barbares pour leur mari! A ceux-là elles passent tout, de ceux-là elles aiment tout, à celui-ci elles ne passent rien, de celui-ci elles haïssent tout! Oui, la femme adore parfois dans son enfant des manières d'être ou de penser qu'elle combat, qu'elle exècre dans son mari. Telle femme qui est fière des succès de son fils se montrera parfaitement insensible aux efforts même couronnés de succès de son mari. Cette Mme X... de

1. Je trouve la confirmation des idées de mon ami Henry Dumont dans un livre récent et d'ailleurs inepte, mais fidèle écho du *diapason* féministe. C'est *Pour en finir avec l'amant*, d'Aurel (Mme Mortier). Il y a là-dedans une mère qui exhorte sa fille à vivre toute pour son enfant et à oublier, à *haïr* son époux, dont elle n'a cependant pas à se plaindre. Cette étrange mère s'exprime ainsi :

« ... Tandis que l'homme et la femme et l'amour, qu'ils *me sont fades*, eux et leurs façons de se méconnaître!... L'homme n'aura pas eu la femme qui ne s'est pas tendue vers lui, jusqu'à en exiger l'enfant. Mais en ce cas, *elle insulte à l'enfant, autre majesté qui doit se désirer à part*. L'enfant, veut être *souhaité seul*, d'un étrange désir charnel, *où ne se trace pas la figure du père*... Mais je vous défie bien, si vous donnez à l'enfant son *prestige*, de vous intéresser autant à *l'homme*... Non, *l'enfant ne nous rappelle pas l'homme*! Il fait sa part de bruit en nous à lui tout seul. Cherche, tiens, sur son petit front, la trace d'eux, et dis-moi s'il évoque, ce paquet rose et brun, un autre être que toi. *J'ai honte*, quant à moi, *des femmes dont l'enfant ressemble à l'homme*, ce doit être la marque de quelque obéissance basse. Je dirai plus : ta fille ne me fait même pas penser à toi. Ce n'est pas parce qu'elle est de toi que je l'aime. Elle est à elle seule, un monde refermé, qui m'occupe, qui m'intéresse et m'absorbe. » (Pages 235 à 241, *passim*.)

Si jamais cette belle-mère-là vient se plaindre à moi de son gendre, après l'avoir drapé de la façon... je saurai comment il faut la recevoir!

tout à l'heure s'extasie maintenant sur l'incrédulité de son fils : — Quel esprit fort! murmure-t-elle avec admiration. Et jadis elle faisait des scènes à son mari sur ce qu'il ne poussait pas la galanterie jusqu'à l'accompagner à la messe!

Chose curieuse, telle femme qui s'est donnée sans amour, qui s'est mariée par « convenance », qui s'est prêtée de mauvaise grâce à l'acte conjugal, eh bien! quand il en est résulté pour elle un enfant, se met à le chérir follement, oubliant qu'elle le doit à ce mari abhorré! Il n'entre aucune reconnaissance dans ses sentiments : on dirait qu'elle l'a «fait» toute seule! Et alors, en avant le féminisme, qui apparaît comme un précieux système destiné à *légitimer* ces bas instincts de représailles, de haine, d'ingratitude!

Moi. — Il les « légitime » peut-être sur le moment, mais il constitue, ce me semble, pour l'avenir des femmes, la plus grave des menaces.

Lui. — N'en doutez pas. Tenez, j'ai sur moi *Le Figaro* d'hier (11 novembre 1908). Ecoutez en quels termes un des plus pénétrants observateurs de la vie moderne, Alfred Capus, y juge l'évolution sentimentale et économique dont une famille française vient de nous offrir l'image en raccourci.

... Cette conception de la femme esclave dans le mariage moderne est le fond du féminisme français; c'est elle qui lui a dicté la plupart de ses démarches et de ses théories. Mais c'est une conception déjà démodée et que les femmes elles-mêmes ne soutiennent plus qu'en badinant et lorsqu'il y a des hommes pour les écouter. Entre elles, elles savent parfaitement à quoi s'en tenir sur leur esclavage.

La question de la servitude de l'homme par le fait des conditions actuelles de la lutte pour la vie est autrement grave et palpitante. En effet, la poursuite furieuse de l'argent contraint le mari, aussi bien dans la bourgeoisie que dans le peuple, à un travail incessant et acharné, exige de plus en plus tout son temps et toutes ses forces. Cerné par les innombrables et âpres difficultés de l'existence, retenu presque constamment au dehors par ses affaires et par son travail, le chef de famille en arrive peu à peu à abandonner à la femme la direction matérielle et morale du mé-

nage, l'organisation du foyer, la surveillance et l'éducation des enfants. Chef de famille, il ne l'est plus que légalement et théoriquement. Dans la réalité, c'est l'épouse qui est la régente et la conseillère suprême, la vraie souveraine de la maison. L'homme sort pour faire la guerre et chercher le butin; mais c'est la femme qui, au retour, emploie et distribue les fruits de la conquête. Son rôle dans le ménage moderne (en parlant bien entendu de la moyenne et non de cas exceptionnels) devient de plus en plus prédominant. La femme tend tout simplement au pouvoir absolu. Et c'est l'homme, qui, dans la société contemporaine, ne tarderait pas, au contraire, à tomber en esclavage, s'il n'avait pas, pour menacer la femme et l'inquiéter, pour la rendre tolérante, pour l'arrêter dans son penchant à la domination, s'il n'avait pas plus de moyens qu'autrefois de rompre ses liens avec elle.

Supposez qu'un jour, à la suite d'un bouleversement social assez difficile à prévoir, le mariage redevienne indissoluble. A qui, de l'homme ou de la femme, cette transformation profiterait-elle?

Examinez la situation d'un mari d'aujourd'hui quand il rentre dans sa demeure, sa journée accomplie. Il a épuisé ses ressources de volonté à se défendre contre ses adversaires; il ne lui en reste plus pour le gouvernement de sa famille ni pour imposer son autorité. D'ailleurs, il a besoin de repos et de se détendre les nerfs. Il n'est pas disposé aux petites luttes de l'intérieur du ménage, aux discussions, aux résistances. La femme, au contraire, est fraîche et bien armée; elle a toute sa lucidité d'esprit. Il lui suffit d'un peu de bonne humeur et d'habileté pour faire capituler l'homme sur tous les points. Qu'elle soit d'un tempérament tyrannique, qu'elle ait le goût du despotisme, et le mari en est vite réduit à la soumission intégrale.

Ce qui égalise les chances et permet à l'époux une défense honorable, c'est que le foyer a cessé d'être indestructible et que, par conséquent, la femme craint maintenant de voir son règne interrompu si elle se livre à des abus de pouvoir. Le retour à l'indissolubilité du mariage, loin de retarder, comme le croient la plupart des féministes, la liberté et l'émancipation de l'épouse, lui conférerait vite, au contraire, la toute-puissance et mettrait définitivement l'homme à sa merci. Ce n'est donc pas l'homme qui, par l'établissement du divorce, a perdu du terrain dans le ménage : c'est la femme, qui, sans ce frein et cette menace, ferait bientôt du mari un simple chercheur d'or, un simple pourvoyeur des besoins du foyer.

Curieux et instructifs démentis que les événements, que les transformations morales, que la marche inaperçue de la société donnent à nos prévisions! Dans l'esprit de ses principaux théoriciens, le divorce a été un geste féministe. C'est au sexe faible qu'il devait profiter davantage; c'est le sexe dans lequel le Code avait choisi ses plus touchantes victimes que le divorce allait délivrer de l'antique esclavage. Dans la majorité des comédies et des romans écrits à ce sujet, ce sont les femmes qui réclament le divorce et concluent à sa nécessité.

Nombre d'entre elles commencent à être assez cruellement déçues. Elles aperçoivent enfin, qu'institué par les hommes, c'est à eux que le divorce profite presque exclusivement (je sais les exceptions qu'il convient de faire); et qu'elles avaient tout à gagner à ce que le mariage demeurât une forteresse imprenable, dont elles seraient restées les gardiennes dévouées et souriantes.

Il est probablement trop tard pour ces regrets. Mais il n'est pas trop tard pour que la femme maintienne énergiquement les dernières lignes de défense du mariage. Le courant vers l'union de plus en plus libre et facile emporte chaque jour un peu de son indépendance et de sa dignité. Plus la rupture du mariage est entourée de difficultés, plus l'épouse, en effet, est victorieuse et souveraine. Toutes les tentatives faites pour rendre le divorce rapide et commode sont des actes de revanche masculine.

Cet article 213, avec son air léger, joue, dans la destinée de la femme, un petit rôle protecteur. Il donne à l'époux l'illusion d'être le maître, et cette équivoque l'incite à la tolérance. Sa suppression serait une brèche, évidemment peu profonde, mais une brèche nouvelle dans le bloc du mariage.

Moi. — Revenons à Mme X..., ce qui n'est pas nous éloigner de la question si bien élucidée par le maître Capus. Car Mme X... ne nous sert, n'est-il pas vrai? que de type pour mieux préciser nos impressions et nos idées. Mme X..., c'est pour nous l'épouse *en soi*, comme son mari est le symbole du mari français. Eh bien! ne la faites-vous pas moins intelligente que nature en la peignant aussi agressive? Une femme d'une méchanceté aussi raffinée, mais c'est pour un mari une invitation continuelle au divorce! Or le divorce, Capus vient de nous l'apprendre, profite surtout à l'homme. Si le mariage, comme on l'a dit, « libère » la jeune fille, le di-

vorce, à ce que je vois, est l'instrument de la libération de l'homme. Je trouve donc que la femme de votre ami joue un jeu bien dangereux.

Lui. — Mon cher, la rouerie féminine est fertile en ressources. Mme X..., et en cela elle est bien représentative de l'espèce féminine, sait que son mari est trop esclave de ses habitudes, et surtout de son *honneur*, pour recourir au moyen que la loi met à sa disposition. Il y a des actes qui sont parfaitement légaux et qui tout de même sont malpropres. Le divorce est un de ces « gestes »-là. Ah! si Mme X... avait affaire à quelqu'un de nos modernes « élargisseurs » du mariage, elle aurait baissé pavillon, je vous le garantis! Mais avec un de ces maris préoccupés de léguer, même à des enfants ingrats, un nom respecté, avec un de ces hommes scrupuleux et qui sentent peser sur eux un long héritage de décence et de dignité : ah! avec ceux-là tout est permis!

Telle est la situation dont Mme X... a usé et abusé. Et cette femme qui a cru ennoblir son hostilité conjugale en se réclamant du féminisme!...

Moi. — Mais à quoi voudriez-vous que servît le féminisme, sinon à fomenter des haines et à « légitimer » l'âpre conflit des sexes?

Lui. — Justement je l'avais compris et adopté comme un moyen de rapprocher les sexes et de dissiper leurs malentendus! Mais c'était un beau rêve! J'avoue qu'à côté des féministes spéculatifs dont je suis, des féministes idéalistes, si vous voulez, il y a une immense majorité de féministes « pratiques », qui, eux, ne travaillent qu'à verser de l'huile sur le feu.

Moi. — Vous étiez pour le féminisme-concordat?

Lui. — Et c'est le féminisme-« discordat » qui s'implante!

***

Je ne saurais mieux clore ce chapitre qu'en citant quel-

ques lignes de l'exposé des motifs par lesquels six députés, MM. Justin Godart, Emile Bender, Victor Fort, René Besnard, Jacques Chaumié et Félix Chautemps (Savoie), ont motivé leur proposition de loi tendant à l'abrogation de l'article 213 du Code civil (celui qui est est ainsi conçu : « Le mari doit protection à sa femme, la femme obéissance au mari. »)

Ces « honorables » commencent par un « éreintement » magistral des explications dont le conseiller d'Etat Portalis avait, en 1808, fait précéder la formule du futur article 213. Tous ceux qui ont étudié les matières de la première année de Droit connaissent ces considérations, qui sont, en un langage très élevé, le résumé de l'expérience séculaire en matière de psychologie comparée des deux sexes. La place me manque pour reproduire ces belles et fortes pages ; on les trouvera dans tous les Commentaires de Droit civil.

Et nos législateurs de 1908, après avoir cité ces paroles profondes et graves comme du Montesquieu, de s'écrier : « Quelle belle page de phraséologie *hypocrite !* Les femmes n'en sont plus, heureusement, à se contenter de cette galanterie banale à laquelle, si longtemps, elles se laissèrent prendre, et qui enguirlande de fadaises la brutalité d'instincts du *mâle.* »

Et de conclure en ces termes :

L'article 213 n'a plus, pour se défendre, aucun des arguments dont Portalis l'étaie. Il est la survivance d'une conception *égoïste* et *immorale* de l'infériorité de la femme à tous les points de vue.

En 1808, la femme était considérée comme un objet de plaisir et d'agrément. En 1908, elle est l'ouvrière, elle est la mère, elle est la ménagère, elle redore les blasons, elle est le bon parti. En vérité, elle a fait quelques progrès, et cela au détriment de l'homme. Ne l'humilions pas par de vaines formules.

Il y a des hommes qui ne peuvent qu'être *protégés.* Dans le ménage se fera obéir qui pourra. C'est affaire d'ascendant moral et non de prescriptions impératives.

Mari et femme, dans l'association matrimoniale, font un apport égal de qualités propres et d'activité utile. Ne faisons pas croire

au mari qu'il est d'essence exceptionnelle. Il peut en abuser, s'il est inintelligent, et, s'il est intelligent, il peut souffrir dans son amour-propre, en constatant que le code l'a trompé et que, en ce qui concerne son intérieur, les rôles que l'article 213 assigne immuablement à chacun sont renversés.

Vous avez remarqué cette antithèse — de pure symétrie — entre la femme de 1808 et celle de 1908, qui est le support de toute cette argumentation? Jusqu'au premier Empire, la femme n'était, à ce qu'il paraît, qu'un bibelot de luxe et un instrument de plaisir. Mais dans l'intervalle d'un siècle elle est devenue la cheville ouvrière du ménage, tout ensemble « ouvrière, mère, ménagère et redoreuse de *blason* ».

Vaut-il la peine de discuter ce fatras d'esprit confus, et, tranchons le mot, d'esprit *faux?*

Non, ne discutons pas; rapprochons seulement. Les signataires du nouveau projet de loi ne sont au fond que des démolisseurs du mariage. (« Dans le ménage se fera obéir qui pourra », disent-ils). Ils donnent la main à cette Olympe de Gouges, féconde productrice d'écrits sensationnels, et qui avoue dans son *Esprit français* (1792) : « En vain ma voix a voulu appeler la sagesse dans ces heureux climats, les présomptueux Français m'ont gratifiée, pour prix de mon pur civisme et de ma sage prévoyance, de l'épithète de *folle.* »

Mesurez maintenant toute l'ingratitude des Français envers la sage et prévoyante Olympe. « Les femmes, dit-elle, sont d'*étranges animaux;* elles n'ont d'autre consistance (*sic*) dans la société que l'art d'intriguer et de séduire les hommes : quel que soit leur farouche caractère, leur prétendue supériorité, ils sont toujours apprivoisés par ces animaux, nul ne peut échapper à leurs atteintes[1]. »

---

1. Olympe, sans qu'elle s'en doute, se rencontre ici avec l'Arnolphe de l'*Ecole des Femmes :*

> Leur esprit est méchant, et leur âme fragile;
> Il n'est rien de plus faible et de plus imbécile,
> Rien de plus infidèle : et, malgré tout cela,
> *Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là!*
>
> (Acte V, sc. IV.)

Aussi pour elle le mariage est-il « le tombeau de la confiance et de l'amour », et elle voudrait le remplacer par un « contrat social entre l'homme et la femme, qui ne seront unis que pour *la durée de leurs penchants mutuels.* »

Voilà la vraie patronne des réformateurs du mariage. Elle a le courage de ses opinions, celle-là, et elle ne présente pas hypocritement une institution « châtrée » de son principal organe comme une institution corrigée et perfectionnée! Entre le divorce d'une part et la suppression de toute prépondérance masculine d'autre part, je le demande à toutes les personnes de bonne foi : que restera-t-il du mariage? Décidément, c'est Olympe, oui, la « folle » Olympe, qui a pour elle la logique, et j'en suis bien fâché pour nos six promoteurs du mariage anarchique et « honteux »!

***

Ces six députés se croyaient peut-être dans la pure tradition républicaine avec leur timide et indirecte « Déclaration des droits de la femme[1]. » Là encore ils se seraient trompés.

1. Peut-être le lecteur est-il curieux de connaître quels sont enfin ces fameux *Droits de la femme*, que les féministes s'acharnent à opposer aux *Droits de l'homme*, tels qu'ils ont été « déclarés » par la Révolution. En voici la formule, que j'emprunte à Mme Maria Vérone, avocate à Paris, qui avait été chargée de faire un rapport sur ce point par la « Ligue des droits de l'homme », (31 mai 1909.)

1º Que le principe « A travail égal, salaire égal » soit appliqué à tous les travailleurs de l'Etat, des départements et des communes, à titre d'exemple;

2º Que l'incapacité civile de la femme mariée soit supprimée;

3º Que l'exercice de la puissance paternelle appartienne conjointement au père et à la mère;

4º Que les femmes obtiennent les droits d'électorat et d'éligibilité pour les conseils municipaux, les conseils d'arrondissement et les conseils généraux, au Sénat et à la Chambre, dans les mêmes conditions que les hommes;

5º Qu'il soit interdit d'employer les femmes pendant six semaines avant et quatre semaines après leur accouchement, et qu'une indemnité leur soit accordée pendant cette période et celle de l'allaitement maternel, cette indemnité devant être payée par la collectivité;

6º Que la recherche de la paternité soit permise;

7º Que l'aveu de paternité soit permis, en ce qui concerne les enfants adultérins, par acte de reconnaissance, alors que les déclarants ne pourraient ou ne voudraient contracter mariage.

Un des Jacobins du meilleur « teint » qui soit, Saint-Just, s'occupait vers le même temps qu'Olympe de Gouges de rédiger ses vues et ses vœux. Il en résulta, entre autres, un opuscule : *L'Esprit de la Révolution* (1791), dans lequel le féroce séide de Robespierre examine successivement la séparation, le divorce et la répudiation (il nomme ainsi le divorce par la volonté d'un seul, qui est bien au fond une véritable *répudiation.*)

Le féminisme actuel, qui aspire à correspondre aux tendances de la démocratie moderne, ne saurait se flatter de professer un civisme plus ardent ni un républicanisme plus pur que ceux du fameux membre du Comité de Salut public. Or Saint-Just n'hésite pas à taxer la *séparation*, oui, la modeste séparation, qu'on a surnommée le « divorce des catholiques », d'*infamie.* « La séparation, dit-il, est une infamie qui souille la dignité du contrat social. Que répondrai-je à tes enfants quand ils me demanderont où est leur mère ? Admettre la séparation (sans admettre le divorce), c'est se jouer de l'esprit du serment. Pourquoi vous séparez-vous, si vous ne vous quittez point ? On se sépare le plus souvent pour *tromper ses créanciers.* »

Les idées de Saint-Just sur le *divorce* proprement dit seraient bien de nature à faire réfléchir les féministes, si ces emballées étaient capables de réflexion. Il dit en effet : « Quel pouvait être le sentiment de ceux qui voulaient admettre en France le divorce, ou quelle était leur illusion ? On n'en a plus parlé... Plus les mœurs privées sont dissolues, plus il est important que de bonnes et humaines lois se raidissent contre leur dérèglement. La vertu ne doit rien céder aux hommes en particulier. Il n'est point de prétexte qui puisse cacher le parjure des époux qui s'abandonnent... Le serment d'être uni est *Dieu même.* »

Enfin la *répudiation* le... scandalise. Oui, ce qui paraît tout naturel à un Margueritte ou à un de Chavagnes « scandalisait » Saint-Just. Il écrit : « Rome avait une coutume

indigne de sa vertu, c'était la répudiation; elle présente à l'esprit quelque chose de plus *révoltant* que le divorce même. Celui-ci ressemble à une volonté unanime, celle-là est la volonté d'un seul. De pareilles institutions auraient bientôt perverti des nations qui *regorgent de libertinage.* »

***

Voilà la question posée comme elle doit l'être. Tous ces projets de « réforme » du mariage et tous ces « élargissements » du divorce que nous voyons inscrits au premier plan du programme des « revendications » féministes ne sont au fond que d'ignobles impulsions d'une secte qui « regorge de libertinage ». Bel idéal à proposer à la France de sainte Geneviève et de la « bienheureuse » Jeanne d'Arc : le *Mormonisme!* Encore la polygamie des Mormons a-t-elle quelque chose de franc et d'avoué qui en fait une dégradation moins hypocrite que l'abject féminisme des races dites « civilisées »!

CHAPITRE HUITIÈME

LE CONGRÈS DE 1908
OU
MISE AU POINT DES REVENDICATIONS FÉMINISTES

Le dernier congrès féministe s'est tenu à Paris, dans l'Hôtel des Sociétés savantes, les 26, 27 et 28 juin 1908. Il n'y en avait pas eu depuis l'Exposition universelle de 1900.



TIMBRE DU CONGRÈS FÉMINISTE TENU A *Amsterdam* EN AOUT 1908

Celui de 1908 était dû à l'initiative d'une femme très instruite et très active : *Mme J. Oddo-Deflou,* la présidente du « Groupe français d'Etudes féministes. » Mme Deflou s'est fait une spécialité de l'étude des questions juridiques intéressant la condition de la femme. Elle s'est acquis dans ce domaine souvent aride une compétence et une autorité indiscutables. Elle est en matière légale l'oracle du Féminisme actuel.

Mais sa réputation s'étend au-delà des frontières de ce pays turbulent. Mme Deflou a appris son nom au grand public : on sait que ce nom désigne une femme de cœur ayant nettement répudié la doctrine de son parti quant au *pacifisme*. Sa rupture d'avec le « Conseil national des femmes », son discours si patriotique sur le « militarisme », sa polémique à ce sujet avec MM. Frédéric Passy et le docteur Richet, enfin toute sa brillante campagne contre le pacifisme a mis en relief le libéralisme de ses convictions et la générosité de ses sentiments. On ne peut donc que se trouver flatté d'être, à un titre quelconque, mêlé à quelque chose que dirige Mme Oddo-Deflou. Il y a toujours entre elle et vous des terrains d'entente, et en tout cas les divergences qui peuvent surgir sur des questions secondaires entre cette femme supérieure et vous ne laissent finalement subsister que l'estime et le respect.

Si, malgré quelques dissonances légères, le Congrès de 1908 a marqué un réel progrès sur les Congrès antérieurs au point de vue de la *tenue* de ses délibérations... et de ses membres, l'honneur en revient principalement à Mme Deflou. Cette femme, que caractérisent la mesure, l'intelligence et le tact — « petites vertus » qui sont communément dédaignées par nos « militantes » — avait su éviter toutes les questions trop brûlantes. Elle composa le programme du Congrès plutôt avec ce qui peut unir qu'avec ce qui diviserait. Préoccupée avant tout de décence et de gravité, elle ne mit pas au programme la question de la *traite des blanches*, ce qui priva le Congrès d'un élément de curiosité malsaine. Comprenant fort bien d'autre part que le Mariage est de toutes les garanties sociales la plus efficace pour la *faiblesse* et la *dignité* de la femme, elle ne permit pas que l'on clouât le mariage au « pilori », et que les agitées du parti fissent, une fois de plus, aboutir ces assises féminines à quelque apothéose de l'Amour libre. Elle écarta aussi la question de l'*éducation*, sous le prétexte poli que ce genre de discussions entraînerait

trop loin et que le temps était étroitement mesuré aux Congressistes. Je pense quant à moi qu'en réalité Mme Deflou ne se souciait pas de fournir aux « Robinistes » attardés une nouvelle occasion de célébrer leur immorale théorie de la coéducation des sexes. Je suppose aussi qu'elle désirait ne pas donner carrière aux extravagances de celle que les féministes elles-mêmes appellent « la fantaisiste Lydie Martial », directrice d'une certaine « Ecole de la Pensée » et créatrice d'une certaine « Education germinale, éclosive, qualitative », qui s'appuie sur des données « psychiques, spirituelles, végétales, morales ». Entre nous, un de ces esprits mal équilibrés, dont Horace a dit :

Tribus Anticyris caput insanabile nunquam.

Mme Deflou ne tenait pas à ce que son œuvre sombrât ni dans l'indécence ni dans le ridicule.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, la correction et le sérieux relatifs qui régnèrent dans cette assemblée, la cohésion des efforts, et la concentration des tendances, d'autre part le fait que l'ensemble des membres appartenait visiblement à une condition sociale plus relevée que naguère, tout cela constitue dans la marche du féminisme une étape intéressante. J'ai dit que l'âme de cette parade fut Mme Oddo-Deflou, qui l'organisa en qualité de « secrétaire-générale », avec Mme Bogelot comme « présidente », et MMmes Vincent et Marguerite Durand comme assesseurs.

Mme Deflou n'aime que les succès de bon aloi. Elle ne veut rien devoir à la surprise, au mystère, ou à l'escamotage. Elle est amie de la libre discussion. Elle s'avisa donc d'une sorte de « répétition générale » de *son* Congrès où la « critique » fût conviée. Elle songea à moi pour remplir en cette circonstance le « rôle du diable », c'est-à-dire de l'adversaire. J'ai dit plus haut pourquoi je considérai comme un honneur cette invitation à jouer un personnage sacrifié. Je ne posai que

deux petites conditions, qui furent acceptées avec bonne grâce et fidèlement observées, c'était que :

1° un sauf-conduit me serait octroyé — précaution que l'événement devait ne pas rendre inutile — 2° qu'au lieu d'être dans cette cause *demandeur*, j'y serais *défendeur*.

Sous cette double réserve je consentis que fussent adressées aux futurs Congressistes des convocations libellées comme suit :

« *Groupe français d'Etudes féministes*

55, rue de Seine, Paris.

M.

Vous êtes particulièrement prié d'honorer de votre présence la prochaine réunion du Groupe, qui aura lieu dans les salons du journal *La Française*, 49, rue Laffitte, le mercredi 10 juin à 3 heures.

Lucie BRUNET, *Secrétaire-générale*

J. ODDO-DEFLOU *Présidente*

Ordre du jour :

Conférence contradictoire.

M. Joran contre le Féminisme.
Les Féministes contre M. Joran.

M. Joran, auteur de divers ouvrages sur le Féminisme, critiquera le programme du Congrès. Les membres du Groupe lui donneront la réplique ».

II

La séance ouverte, Mme Deflou présente l'orateur en termes sympathiques et même flatteurs. Des murmures et des

ricanements accueillent le nom de l'Académie française, qui a eu le mauvais goût d'accorder à l'homme qui est sur la sellette un prix Montyon pour son livre : *Le Mensonge du féminisme.* Quelques instants après, une militante, Mme Kauffmann, se déchaîne avec violence contre ce monsieur qui a osé jadis prendre la défense de Mlle l'avocate Miropolski que la « Solidarité des femmes » s'apprêtait à *lyncher*[1]. (Décidément, le « sauf-conduit » n'était pas de trop!) Enfin la présidente obtient que le silence se rétablisse et donne la parole à « l'adversaire ». Celui-ci parle à peu près en ces termes :

« Mesdames,

Il est vrai, je me suis départi une fois, mais une fois seulement, de la réserve que je m'impose dans les réunions féministes auxquelles vous me conviez libéralement. C'était en effet dans la circonstance à laquelle on vient de faire allusion. Eh bien!

Je le ferais encor, si j'avais à le faire.

(Applaudissements.)

Mais aujourd'hui c'est vous-mêmes qui m'invitez à parler devant vous. Vous avez voulu entendre sur votre prochain congrès l'opinion masculine, non pas celle d'un de ces politiciens qui vous flagornent et vous font toutes sortes de belles promesses, qu'ils tiendront s'il ne leur en coûte rien, et qui vous ménagent parce qu'ils voient en vous des électrices possibles, mais l'opinion d'un indépendant.

C'est cette opinion très sincère que je vais vous exprimer. Non pas en débutant par je ne sais quelle profession de foi antiféministe, comme semble l'annoncer la convocation

1. J'ai raconté cet incident dans mon livre *Au Cœur du Féminisme*, p. 50 et 51 (libr. Savaète, 1908).

que vous avez reçue. Cette méthode ne serait ni pratique, ni logique. Elle aurait l'inconvénient de donner au débat une ampleur qui ne serait pas en rapport avec le temps dont nous disposons. Elle renverserait le rapport qui doit exister entre nous : je suis ici pour répondre aux questions que vous voudrez bien me poser et pour vous donner mon avis sur telle ou telle de vos « revendications ». En effet la critique ne peut se produire qu'*après* l'énonciation des formules ou l'exposé des projets.

Vous êtes en possession, Mesdames, d'une doctrine positive. Vous avez ce bonheur. Vous êtes les Eves futures d'une humanité régénérée. Vous avez transformé en « revendications » ouvertes — et même parfois comminatoires — ce que Stéphane Mallarmé appelait « les secrètes prétentions des dames ». Vous savez par où pèchent les lois et les coutumes, et vous vous proposez de remplacer la société actuelle, qui est une maison de briques, par un palais de marbre. Vous êtes certaines de ramener le paradis sur la terre, si l'on veut bien vous laisser faire. Enfin, vous savez ce que vous voulez..., ou du moins, je me persuade que vous le savez. Faites-le donc connaître à un homme de bonne volonté et qui n'a pas de parti pris.

En finissant ce court préambule, je ferai appel à toute votre bienveillance. Veuillez considérer que, tandis que les « oratrices » auxquelles il me faudra répondre auront eu toute facilité et tout loisir pour préparer leur attaque, je devrai, moi, improviser la défense. La partie ne sera donc pas égale entre des bottes savamment méditées et des parades purement instinctives et réflexes. Permettez-moi de compter sur votre indulgence et veuillez être assurées que ma thèse vaudra mieux que les arguments dont je pourrai m'aviser pour la soutenir. »

III

A. *Droits civils proprement dits.*

1° *Nationalité de la femme. — Revendication:* La femme garde dans le mariage sa nationalité d'origine.

Discussion. — Mesdames, ce qui vous fait réclamer cette modification de votre statut légal, c'est l'impression où vous êtes que la loi vous sacrifie à l'homme, vous absorbe dans la personnalité de votre mari. Je pense que ces préoccupations mesquines de taquinerie ou de tyrannie ont été étrangères au législateur et que c'est vous qui les lui prêtez malignement. Le législateur a voulu tout simplement réaliser l'*unité de législation dans la famille.* Songez-vous quelle inextricable complication ce serait si chacun des deux époux, et pourquoi pas aussi chacun des enfants? pouvait se réclamer d'une législation différente, celle de son pays natal?

Encore si les législations des différents pays étaient à peu près en harmonie et en concordance sur ces questions d'état-civil! Mais elles sont parfois nettement contradictoires entre elles. Il peut arriver par exemple que *légalement* le même homme soit *bigame*, s'étant marié dans un premier pays, ayant divorcé dans un autre, et s'étant remarié dans un troisième ou de nouveau dans le premier[1].

Toutes les revendications de cette sorte que vous pourrez formuler sont vouées d'avance à l'insuccès, parce qu'elles soulèvent implicitement une question de droit international. La France ne pourrait vous donner satisfaction sur ce point sans se mettre en état d'infériorité envers les autres nations. Comme en matière de commerce, en matière d'état-civil il faut réciprocité.

Il y a d'ailleurs un moyen bien simple d'éviter ces em-

---

1. Le *Temps* du 6 août 1908 et celui du 2 novembre 1908 relatent précisément des cas de ce genre.

barras. C'est.... de ne se marier qu'entre nationaux. Vous vous rappelez la douloureuse histoire de cette jeune Parisienne qui, ces dernières années, avait épousé en France un jeune Chinois, attaché d'ambassade. Tant que le ménage resta en France, tout alla bien. L'époux était aux petits soins pour sa femme; il lui était fidèle; leur lune de miel brillait dans un parfait azur. Mais le diplomate fut rappelé en Chine. Sa femme, qui avait le droit de ne pas suivre en terre étrangère son mari, l'y suivit cependant par affection. A Pékin elle dut subir toutes les humiliations que la loi chinoise réserve à votre sexe; elle endura les vexations et la jalousie des concubines, ses rivales; quant au Fils du Ciel qui l'avait épousée, il semblait s'être mué en Fils de l'Enfer pour la délaisser ou la tourmenter. Enfin elle s'évada de ce « Jardin des supplices » et elle réussit à se faire rapatrier par un de nos consuls.

Mesdames, cette Française avait perdu sa nationalité en passant la frontière. Mais elle l'eût, selon vos vœux, gardée... que c'eût été la même chose. Car lorsque les lois ne sont pas d'accord avec les mœurs, ce sont toujours les mœurs qui l'emportent. Non, il n'y a qu'un remède, c'est de se marier entre gens de même nationalité, de même condition, de même religion, et, s'il se peut, de même esprit et de même âme. Le mariage est une plaque si sensible qu'on ne saurait en modifier l'ambiance sans risquer de la ternir... Multiplions les conditions d'harmonie entre futurs époux, ne craignons pas l'accord parfait.

Enfin permettez-moi, Mesdames, de prendre aussi les intérêts d'un des membres de la famille dont aucune de vous n'a seulement prononcé le nom : l'*enfant*. Vous avez réglé le sort de la femme, vous réglez le sort de l'homme, tout cela au mieux de vos intérêts de femmes, mais vous oubliez l'enfant!... en vue duquel la famille se fonde. Avec votre système, on pourrait voir une famille où le père serait, par exemple, Hongrois, la femme, Italienne, et, si le ménage habite

en France, les enfants Français. C'est donc l'anarchie que vous organisez, tout simplement. Je conclus en disant que le *statu quo* vaut encore mieux. (Protestations violentes dans une partie de l'auditoire, cris, menaces, injures. On entend le « contradicteur » s'écrier : Mesdames, si quelques-unes d'entre vous sont disposées à se comporter en Ménades, c'est bien de l'honneur qu'elles me font, puisqu'elles me transforment en un Orphée! Là dessus, retour au calme. La discussion reprend.)

***

2° *La femme tutrice, curatrice, membre des conseils de famille.*

Revendication. — Que la femme, déjà agréée comme tutrice de ses propres enfants, puisse être tutrice, curatrice, administratrice-conjointe, selon les cas, même d'enfants qui ne seraient pas les siens, frères ou sœurs plus jeunes, neveux, etc.

Discussion. — Mesdames, je suis, en principe, pour tout ce qui est une extension de l'autorité et de la considération de la mère de famille. (Applaudissements). Mais vous m'entraînez là sur un terrain exclusivement juridique où je ne puis vous suivre, n'ayant pas les lumières de votre distinguée présidente, Mme Oddo-Deflou, qui sait, depuis déjà des années, comme je m'incline devant sa compétence.

Je remarquerai seulement que vous n'êtes pas toutes d'accord, entre féministes, pour formuler cette revendication du droit intégral de la femme à la tutelle de ses enfants. Ainsi l'une de vous, et non des moindres, Mme Anna Lampérière, la repousse nettement *au nom de l'intérêt des enfants.*

Elle va jusqu'à taxer de *monstruosité* (p. 286 de *La femme et son pouvoir*) cette prétention de votre part. Vous voyez donc que cette question ne rallie nullement l'unanimité des suffrages des intéressés, et que à cet égard des femmes même

se montrent plus intransigeantes que l' « antiféministe » que je passe pour être.

Mais enfin je souhaite qu'une entente s'établisse sur ce point entre votre groupe d'Etudes féministes et le Comité d'Etudes législatives qui compte Mme Deflou parmi ses plus actives collaboratrices. Vous le savez, ce qui empêche ce Comité d'avaliser sur l'heure vos revendications, ce sont les répercussions que celles-ci entraîneraient sur d'autres dispositions du Code civil relatives aux droits ou intérêts des tiers. Dans un Code bien fait, on ne peut guère toucher à un article déterminé sans être obligé de remanier tout le chapitre. Vous rencontrez donc ici une difficulté de fait, mais nulle objection de principe.

***

3° et 4° *Condition des enfants naturels; droit de la mère. Recherche de la paternité.*

Revendication. — Assimilation des enfants naturels aux enfants légitimes pour ce qui est des « droits ». Droit exclusif de la mère sur eux. Enfin vote d'une loi sur la recherche de la paternité.

Discussion. — Mesdames, si vous tenez à me faire dire que l'homme qui a séduit une jeune fille, l'a rendue enceinte et, quand elle est devenue mère, l'abandonne, est un misérable... soyez tranquille, je ne marchanderai pas à vous faire cette déclaration. (Applaudissements).

Je vais même plus loin. Toutes les fois que ce déserteur du devoir paternel pourra être sans contestation possible reconnu et convaincu, je suis d'avis qu'on l'appréhende et qu'on le condamne. Surtout je voudrais que l'opinion publique mît au rang de ses flétrissures les plus vives cette forme spéciale d'égoïsme et de lâcheté. Si le « séducteur » savait que sa conduite excitera une réprobation générale, comme s'il avait commis un vol ou un faux, et que toutes les

portes lui seront ensuite fermées, et que toutes les mains se retireront de la sienne, ah! il ne serait pas besoin de loi sur la recherche de la paternité. La morale publique exercerait elle-même sa justice.

Mais, Mesdames, quel temps prenez-vous pour invoquer cette aide, cette intervention de la morale? Un temps où de toutes parts, et notamment par les féministes, cette morale est battue en brèche, et où ce tribunal de l'opinion est bafoué. La seule juridiction dont ce genre de délits soit justiciable, vous l'infirmez, vous la ruinez autant qu'il est en vous!

(Vives clameurs à « l'extrême-gauche » de la salle; la présidente a du mal à rétablir le silence).

Mesdames, puisque je vous blesse quand je vous dis que vous vous êtes ôté à vous-mêmes le droit de vous réclamer de la morale et de la religion, je me renfermerai dans la question de droit.

La société tient, jusqu'à nouvel ordre, à ce que le mariage soit considéré et pratiqué comme la forme officielle de l'union entre l'homme et la femme. Elle ne peut donc affaiblir elle-même le mariage en accordant les mêmes sanctions aux copulations passagères et clandestines.

— Mais les enfants qui en proviennent ne sont pas coupables du dérèglement de leurs parents.

— Assurément. Mais la société a-t-elle un autre moyen d'atteindre les parents eux-mêmes que de refuser aux fruits de leurs œuvres les avantages qu'elle accorde aux enfants légitimes : protection, héritage, etc?

Précisément la société escompte ce sentiment qui nous fait chérir des êtres issus de nous à quelque titre que ce soit, et elle espère que la pensée des maux que nous préparons à nos bâtards éventuels nous arrêtera....

Eh quoi! les féministes qui se soustrayent aux charges du mariage prétendraient en recueillir tout de même la considération et les bénéfices! Entre les partisans du mariage et les partisans de l'union libre, il y a cette différence que

les premiers assurent le sort de l'enfant dès avant sa naissance, tandis que les autres n'y pensent... que lorsque l'enfant est né. Et leur manière d'y penser, c'est de maudire la société et d'accuser la loi de barbarie! Barbares vous-mêmes, qui n'avez vu dans l'affaire que votre plaisir du moment et qui avez rabaissé à une sensation physique l'acte social le plus grave que des êtres humains puissent commettre!

Oui, ce reproche de dureté ou d'insensibilité légale, nous le retournons contre les « irréguliers » qui nous l'adressent pour libérer tardivement leur conscience.

Et alors apparaît ce remède impuissant et impraticable de la « recherche de la paternité »! Remède que de *rares* législations admettent et que la plupart des nations civilisées repoussent comme fécond en plus de maux et d'abus qu'il n'en pourrait guérir. Remède que les peuples mêmes qui l'emploient entourent de tant de précautions et de restrictions qu'il n'a plus qu'une existence ou une valeur théorique. Vaine « clause de style », cliché banal qui n'est destiné qu'à compléter abstraitement une organisation juridique!

Les féministes prétendent ou se figurent que ce sont les hommes qui malignement empêchent le vote d'une telle loi pour se réserver le moyen de satisfaire sans risque leurs mauvais instincts.

Erreur ou calomnie. C'est de très bonne foi que le législateur français s'est souvent préoccupé de cette question et qu'il l'a abandonnée comme insoluble.

En dehors des cas de flagrant délit, le législateur ne voit rien à faire. La nature a si inégalement partagé les rôles entre le père et la mère sur ce point que la « recherche » du père qui se dissimule est à peu près impossible.

Mais cette impuissance de la loi a son bon côté : elle constitue un frein aux déportements. Elle est une garantie indirecte du mariage! la femme, sachant que toutes les conséquences de la « faute » seront pour elle seule, y regardera à deux fois avant de s'abandonner... Une loi sur la re

cherche de la paternité serait, après le divorce, le coup de grâce porté à l'institution du mariage.

D'ailleurs on oublie ou l'on ignore que le plus souvent c'est la femme elle-même qui se refuse à dénoncer le père, parce qu'alors il lui tomberait sur les bras *deux* êtres à nourrir, son enfant et le père d'icelui. Il n'y a que dans le cas où le « séducteur » est riche qu'elle y aurait avantage. Mais le plus souvent ce « séducteur » est un don Juan de bas étage dont sa « victime » n'est pas fâchée d'être débarrassée.

Autre remarque. Y a-t-il rien de plus monstrueux que le fait qu'une mère ne reconnaisse pas son enfant? De plus inexplicable aussi? car, la mère, on la connaît toujours, si on le veut. Le médecin, la sage-femme sont là pour identifier l'état-civil de la mère. *Virgini prægnanti creditur*, dit l'adage juridique des Latins.

Pourtant la mère se dérobe parfois à son devoir. Moins souvent que le père, il est vrai; mais enfin elle s'y dérobe parfois. Et si elle ne commet pas cet abandon plus souvent, c'est tout simplement parce que cette lâcheté lui est plus difficile, à elle. Il faudrait donc, Mesdames, crier un peu moins haut contre l'infamie de l'homme, vous souvenant combien de femmes font de nécessité... vertu.

En résumé, Mesdames, il y a ici une lacune ou une imperfection de la loi qui tient non pas à je ne sais quelle mauvaise volonté de l'espèce masculine, comme on vous l'a faussement insinué, mais à la malice de notre nature humaine, malice plus raffinée que notre Droit n'est souple. Je me prononce pour le *statu quo*... et je vous conseille de recourir plus que vous ne faites à la sauvegarde efficace de la morale religieuse. Faites parler la Conscience dans le silence de la Loi!

***

5° *Le nom de l'épouse.*

Revendication. — La femme mariée gardera son nom de famille.

Discussion. — Mesdames, laissez-moi vous dire avant tout que, en formant cette revendication, vous allez contre le sentiment populaire. Une réforme n'aboutit guère qui heurte l'instinct de la race. Or le peuple chez nous n'appellera jamais la femme d'un tel autrement que *la* un tel. Il est extraordinaire..... et touchant, combien le paysan, l'ouvrier ou le petit bourgeois français considère sa femme comme sa « moitié ». S'il se nomme Gacheux ou Bichet, ou ce que vous voudrez, tout le village ou tout le quartier baptisera sa femme *la* Gacheux, *la* Bichet. Et je suis bien loin de trouver ridicule cette attestation inconsciente d'atavisme! Car ces appellations populaires sont bel et bien l'équivalent de la formule latine, si éloquente dans sa simplicité : *Où tu seras Caïus, je serai Caïa !.*

Ainsi la Cité moderne continue la Cité antique. Ainsi les peuples se passent l'un à l'autre le flambeau de la civilisation morale. Il n'y a donc rien à faire contre cette tradition de race, ou plutôt contre cette piété spontanée.

Rien à faire non plus contre le Code à cet égard. Le Code, Mesdames, est un instrument de clarté, de précision et de simplification. Entre *Madame* d'une part et un *nom de jeune fille* d'autre part, il voit une contradiction. Car, en tant que jeune fille, vous êtes *Mademoiselle*, et, en tant que femme mariée, vous êtes *Madame.* Ajoutez *Madame* à votre nom de jeune fille, ce n'est plus la femme que vous êtes présentement. Avec un tel nom, vous avez l'air d'être mariée sans l'être, tout en l'étant.

Il faut choisir, ou de rester fille avec votre nom de fille, ou de subir certaine petite empreinte que le mariage laisse en vous et qui se reflète dans un nom différent du premier. A situation nouvelle nom nouveau.

Enfin il me plaît de voir ici le Code d'accord avec l'Eglise : « Vous ne serez tous deux qu'un même cœur et une même chair ». Une telle modification d'existence, une telle trans-

formation, même physique, de la personne, voyons, cela vaut bien un petit changement de nom!

Je vous enferme dans ce dilemme. Ou bien c'est au mari à prendre le nom de sa femme, ou bien c'est à la femme à prendre celui de son mari. Le législateur aurait pu, assurément, se prononcer pour la première combinaison. C'eût été de la galanterie. Il a préféré consulter la logique, qui dit que l' « empreinte » laissée par le mariage sur la femme est plus profonde que sur l'homme et que par conséquent c'est le nom du mari qui s'impose.

D'ailleurs prenez garde, puisque nous parlons « logique », que vous commettez avec votre revendication une « pétition de principe ». — La jeune fille, dites-vous, gardera son « nom de famille ». Quel « nom de famille », puisque, d'après votre système, il n'y aura plus de « noms de famille »? Sera-ce le nom de son père, ou celui de sa mère qu'elle gardera? Et ses propres enfants, quel nom porteront-ils? Le nom du père, ce nom abhorré, qui vous symbolise votre « asservissement »? Ou le nom de la mère qui symbolise l' « affranchissement »?

Apparemment, les garçons perpétueront le nom du père (autrement il s'éteindrait), et les filles perpétueront le nom de la mère. Cela va sans le dire, pensez-vous. Oui, mais cela irait encore mieux en le disant, suivant le mot de Talleyrand. On saurait à quoi s'en tenir.

Non, voyez-vous, au point de vue juridique cette « revendication » ne tient pas debout. D'ailleurs, combien puérile avec cela!

Au point de vue artistique, ou littéraire, ou mondain.... ou demi-mondain, c'est autre chose. Aussi bien, s'il s'agit du droit de prendre un pseudonyme littéraire, ou, dans la carrière de la galanterie, un nom pseudo-nobiliaire, d'Alençon ou d'Angoulême, etc., je ne vois pas pourquoi vous vous donneriez tant de mal pour enfoncer... une porte ouverte. Il y a de certains « droits » qui sont tellement à la portée de tout le monde que cela ne s'appelle plus des « droits », tels sont

le droit de porter un corset qui ne vous gêne pas ou d'adopter ce que certaines féministes appellent un « costume rationnel ».

Mais un bouleversement patronymique qui introduirait le désordre dans les registres de l'état-civil et par suite fausserait tous les contrats, rendrait caduques toutes les conventions, serait comme une banqueroute sociale : cela, non! Si j'osais vous donner un conseil, ce serait de renoncer à cette « revendication » mal digérée et qui nuit à l'ensemble de votre programme. En la maintenant, vous donnez à votre attitude un caractère de provocation. Vous semblez dire : que la femme prenne soit un pseudonyme, soit le nom de son père, soit un nom quelconque plutôt que celui du mari, lequel est « l'ennemi »! Vous donnez raison à ceux qui pensent que le bloc féministe suinte par tous les pores *la haine de l'homme*[1].

*
* *

6° et 7° *Incapacité légale de la femme mariée. Le meilleur régime légal des biens dans le mariage.*

Revendication. — La femme ne sera plus juridiquement incapable par le fait de son mariage, mais sa capacité sera déterminée par les clauses de son contrat de mariage.

Discussion. — Et s'il n'y a pas de contrat, ce qui est le cas de la plupart des mariages?

— En ce cas le régime des époux sera celui de la séparation de biens. Dans l'absence d'un contrat, les époux seront présumés se trouver dans la situation où ils étaient antérieurement au mariage.

---

1. Je ne sais comment cette expression eût été acceptée par l'assemblée, car je dois avouer que, l'heure s'avançant, nous dûmes nous résoudre à effleurer seulement à la volée tous les articles du programme, à partir du présent article. Les développements qui vont suivre furent échangés entre la secrétaire générale du Congrès et moi, en tête-à-tête. C'est pourquoi les « sensations d'audience » seront désormais clairsemées.

— Bref, vous ne tenez pas compte, Mesdames, de la modification considérable introduite dans l'existence des époux par le fait de leur mariage.

Des trois régimes matrimoniaux, la communauté, le régime dotal et la séparation de biens, c'est le premier qui est de beaucoup le plus employé. On peut dire qu'il est entré dans nos mœurs. Et le philosophe ou l'économiste qui raisonne là-dessus n'a pas de peine à en trouver la raison. C'est que la communauté des biens est le seul régime légal qui soit en harmonie avec la communauté des sentiments qui caractérise ou constitue le mariage *chrétien*. Pour la race française, qui est traditionaliste et idéaliste, se marier, c'est tout *mettre en commun* et courir la même fortune. Point d'intérêts séparés, point de destinées parallèles ; devant la loi comme devant la nature les deux époux ne font *qu'un*. On peut sourire de cette conception et la taxer d'un sentimentalisme suranné... En attendant c'est la conception régnante, c'est la « religion sociale » de la majorité du pays.

Or dans cette conception le mari est l'*administrateur-né* de la fortune du ménage. Je dis : l'administrateur, car la loi ne lui *transfère* pas les biens de la femme. Il est en effet telle circonstance où il faut qu'il les « représente », par exemple s'il survit à sa femme et qu'il ait de futurs héritiers. Même si la dot de sa femme s'était perdue pendant l'existence du ménage, au vu et au su de la femme, le mari devrait la « représenter » au moment du décès de sa femme et supporter par exemple les frais de succession de ce capital depuis longtemps disparu. Telle est la loi.

C'est donc une insinuation très injurieuse de la part des féministes que de prétendre que le mari « dépouille » sa femme et que c'est là un scandale qu'il faut faire cesser. Quand deux personnes ont réuni tout leur avoir dans la même bourse l'une ne peut pas « dépouiller » l'autre sans se « dépouiller » elle-même. La théorie séparatiste des féministes aboutirait à remettre à la femme dont le mari aurait perdu dans de

mauvaises spéculations la fortune du ménage un titre de créance contre son mari : la belle avance !

Si ce n'est plus le mari qui est administrateur des biens de la communauté, ce sera donc la femme ? Car encore faut-il que ce soit l'un ou l'autre. De deux associés commerciaux, c'est celui-ci ou celui-là qui a la « signature ». Mais non pas tous les deux. Il n'y a qu'une tête. Alors, si c'est la femme qui administre, il faudra donc qu'en vertu du principe de réciprocité, ce soit lui qui puisse à son tour assigner sa femme en restitution de biens mal gérés ? Bref, on retourne en faveur de la femme la situation occupée actuellement par le mari. Où est l'avantage pour la famille ? Où est l'avantage pour la société ? Mesdames, vous êtes, je le vois bien, tentées de me récuser parce que c'est la conception du mariage *chrétien* que je viens de vous exposer, et que la « courbe » de votre féminisme s'écarte de plus en plus de la religion. Eh bien, alors, écoutez une féministe authentique et notoire, « libérée », autant que vous pouvez l'être vous-mêmes, de tout « préjugé » confessionnel, et dites si Mme Anna Lampérière ne vous tient pas, au point de vue rationaliste et laïque, exactement le même langage que moi. Voici ses réflexions :

Contre cette communauté des ressources, les féministes protestent avec une énergie plus ou moins violente. Ils pourront protester longtemps : les faits de nature renverseront toutes leurs combinaisons. On en trouve un exemple dans la séparation des biens, en laquelle d'excellents esprits voient la parfaite justice : constatons les faits. Si une femme aime son mari, elle sera révoltée de l'idée de faire des réserves d'argent envers lui ; ils se confient réciproquement leur propre vie et celle de leurs enfants futurs, et ils ne se confieraient pas leur bourse !

— Mais admettons que la séparation soit de règle, comme en Allemagne, par exemple ; si cette femme voit son mari privé des moyens d'action dont il a besoin, si la ruine est imminente... alors, à moins d'être indigne de ce nom de femme, hésitera-t-elle à donner aussitôt toutes les signatures, et même tout ce qu'elle a,

pour que le mari parvienne à faire honneur à ses affaires? Disons plus : si la femme ne pensait pas à cela d'elle-même, elle serait méprisable, et son mari ne pourrait avoir aucune confiance en elle. « Pour le meilleur et pour le pire », telle est la devise de cette union, qui doit être absolue; ce sont les risques du mariage. La femme avait une dot ou d'autres ressources? le mari a perdu l'une et les autres? C'est ce que les hommes d'affaires appellent « une mauvaise opération »; c'est malheureux, mais on n'y peut rien.

Cela est si vrai que, lorsque par hasard le mari fait de mauvaises affaires, et se sert, pour se relever, de la dot que sa femme s'est réservée, l'un comme l'autre deviennent suspects aux honnêtes gens, car la femme n'est pas frustrée, mais les créanciers le sont; l'union seule est juste dans le mariage. D'ailleurs, avec de l'énergie, de la concorde, une intimité constante, la situation peut se reconstituer et le bien-être revenir; cela vaut beaucoup mieux que des récriminations et de l'amertume.

Il faut, d'autre part, reconnaître que les risques du mariage se produisent également dans le sens contraire. Une femme avait peu ou point de dot; le mari a largement étendu ses ressources, il a fait une carrière des plus honorables, il a donné à sa femme de l'aisance ou même plus, à ses enfants des moyens de développement et de travail, tandis que sa moitié, parfaitement indifférente, aura joui, sans même les comprendre, des résultats et des honneurs qu'il a gagnés. Qui s'avisera jamais, parmi les féministes les plus farouches, de réclamer contre la femme qui aura bénéficié, même scandaleusement, de cette heureuse fortune? Et ce cas est aussi bien fréquent que l'autre; mais on se préoccupe uniquement de la femme dont le mari n'a pas réussi, et on lance sur l'infortuné toutes les foudres et tous les reproches : la partie n'est pas égale!

D'ailleurs, de ces reproches ou de ces approbations, la loi de nature ne se soucie pas. L'homme et la femme étant mariés, toutes les conséquences de cette loi s'ensuivent, et il est juste qu'elles s'ensuivent. Ils sont unis pour le bonheur comme pour le malheur, et ils restent tels tant que le contrat n'a pas été dénoncé par l'un ou par l'autre. Si l'union a produit de plus larges ressources, la femme en profite; si cette union n'a pas réussi matériellement, la femme en est victime; c'est inéluctable, et de toute justice.

(*La femme et son pouvoir*, pages 162 à 165).

*
* *

8° et 9° *Puissance du mari sur la personne de sa femme. Puissance du mari sur les enfants.*

Revendication. — Déchéance du mari comme chef et comme père de famille.

Discussion. — Mesdames, je ne conteste pas que le père n'abuse parfois de sa situation prépondérante dans la famille. Quant à l'abus de sa « puissance » sur la « personne » de sa femme, je ne sais ce que vous voulez dire par là. Fait-on jamais faire à une femme autre chose que ce qu'elle veut? S'agit-il d'une contrainte matérielle, d'une sorte de « contrainte par corps »? Vous savez qu'en ce cas vous avez le recours de la loi qui réprime sévèrement les brutalités ou les sévices. A titre conjugal, les « abus » de la « puissance » du plus fort sont donc prévus par le Code et il n'y a pas lieu de légiférer sur cette matière.

Revenons à la première question. Le mari étant grâce à vous « révoqué » comme chef de famille, qui mettrez-vous à sa place? Car enfin la fonction de directeur éventuel ne peut pas rester sans titulaire. Vous n'allez pas, je pense, condamner l'enfant à rester en suspens entre un père et une mère qui ne parviennent pas à s'entendre, par exemple sur le caractère à donner à son éducation. Sera-t-il élevé au Lycée? Sera-t-il mis en pension chez les Pères? Il faut opter. Il faut que quelqu'un ou quelque chose départage les époux. Auquel des deux juges donnerez-vous voix prépondérante en cas de conflit?

— Celui des deux époux qui aura apporté dans le ménage le plus de ressources sera celui dont la volonté fera loi.

— Ainsi, à quelques abus clairsemés vous voulez substituer des abus plus odieux et plus nombreux? A un régime normal et universel vous préférez la loi du caprice et le hasard de la fortune? Vous ne sentez pas tout ce qu'il y a d'immoral dans le fait d'attribuer la prépondérance à l'argent? C'est là votre façon de démocratiser et de moraliser le

mariage? C'est ainsi que vous pratiquez l'égalité? Celui des deux époux que vous armez le plus est peut-être justement le plus indigne. Car la possession de l'argent nous corrompt plutôt qu'elle ne nous améliore. Je pense que votre rage de déposséder l'homme de toutes ses prérogatives vous aveugle, voilà tout ce que j'ai à répondre à cette revendication[1].

***

10° *Le Divorce.*

Revendication. — Le divorce par consentement mutuel.

Discussion. — Mesdames, vous me permettrez d'être très bref sur cette question, bien que vous la jugiez capitale. Mais d'abord elle s'étend à perte de vue, ensuite j'ai sur le mariage, en ma qualité d'épais bourgeois, des idées, des préjugés, si vous voulez, qui sont d'un autre temps. Permettez que je les garde pour moi.

Laissez-moi seulement vous dire que je vous vois avec tristesse détruire successivement toutes les garanties que les lois et les mœurs offraient à la débilité physique de votre sexe et à la faiblesse de votre volonté. Vous en êtes présentement au « divorce par consentement mutuel », demain vous remplacerez le mot « mutuel » par « d'un seul », ce qui fera « consentement d'un seul ». Puis ce sera le tour de

1. Les tristes pronostics qu'une semblable stipulation permettait de tirer sur la mentalité féministe ont été encore dépassés par les débats du Congrès. On y entendit en effet ce cri poussé par la fougueuse Maria Vérone, une avocate, s'il vous plaît : « Plus de correction! *Le père n'a que des devoirs et pas de droits!* »

Voilà ce que les féministes feront de la famille si on ne les « muselle » pas! Il est clair que dans le père c'est encore le *mari*, c'est encore l'*homme* qu'on poursuit.

Et cette « guerre au couteau » lui est déclarée en un temps où les liens de l'autorité se sont relâchés d'eux-mêmes, où le père se contente d'être le *camarade* — et quelquefois le jouet — de ses enfants! Actuellement, la famille en est encore à *posséder un chef*, qui oserait dire qu'elle *subit un maître?*

la séparation de corps dont vous réclamerez la suppression[1]. Non contentes de n'en pas user, vous exigerez que la séparation de corps soit abolie de notre législation, comme vestige d'un passé odieux!

Vous ne voulez plus qu'on s'arrête à ce moyen terme, vous précipitez dans les voies extrêmes celles qui simplement n'ont pas trouvé dans le mariage tout ce qu'elles en attendaient; les demi-mesures font horreur à votre intransigeance. Comme on le dit familièrement, « vous ne rêvez que plaies et bosses! »

En agissant ainsi, vous croyez faire acte de féminisme, travailler à l'émancipation de votre dignité, et à l'affranchissement de votre sexe. Quelle erreur est la vôtre! C'est pour l'homme que vous travaillez, c'est à lui, c'est-à-dire à ses vices, que profitera le bouleversement que vous préparez. C'est l'homme que vous libérez des liens du mariage, c'est vous-mêmes qui vous mettez à sa merci dorénavant, c'est votre propre situation que vous rendez précaire!

Vos meneurs vous ont persuadées que le divorce était un « geste féministe » et vous les avez crus! Vous n'avez pas même pris la peine de remarquer que ces « meneurs » avaient pour la plupart des rancunes personnelles contre le mariage à satisfaire et des situations fausses à régulariser.

Quand le mariage était indissoluble, vous faisiez de l'homme ce que vous vouliez : étant lié à vous pour la vie, il cherchait à rendre son « esclavage » le plus léger possible par toutes les concessions imaginables. Vous étiez les reines absolues du ménage : un froncement de vos sourcils, un plissement de votre front, signes avant-coureurs de « scènes », vous rendaient votre mari souple comme un gant. Aujourd'hui que vous avez « fait entrer le divorce dans nos mœurs »

1. Cette motion fut effectivement votée par le Congrès. Et ainsi les intentions de son organisatrice furent bien dépassées. Celle-ci put se répéter mélancoliquement le mot de Ledru-Rollin : « J'étais leur chef, il me fallait bien les suivre! »

et qu'on se sépare de sa femme aussi facilement que d'une « relation de bains de mer », l'homme perdra l'habitude et le goût de ces petites capitulations conjugales par lesquelles il achetait la paix domestique. Les rôles seront renversés, c'est vous qui vous attacherez à prévenir les moindres mécontentements du maître, de crainte qu'il ne vous quitte. Voilà ce que vous avez fait. On l'a dit avec raison : « Les féministes ignorent le droit : l'indissolubilité du mariage, le régime de la communauté légale étaient précisément pour la faiblesse des femmes des garanties autrement efficaces que le divorce ou la séparation des intérêts pécuniaires des époux[1]. »

Oui, le mariage était votre grand et précieux « palladium ». En le livrant elle-même à ses faux amis, les Naquet et consorts, la femme française s'est, comme organe social, *suicidée*.

***

11° *La femme dans le jury.*

Revendication. — La femme fera partie des jurys de cours d'assises, d'expropriations, etc.

Discussion. — Permettez-moi à propos de cette question de déposer « un bulletin blanc ». La méthode expérimentale que j'ai coutume de pratiquer en sociologie ne m'a fourni encore aucun précédent qui m'éclairerait. Et je ne me livre jamais, consciemment, à des idées préconçues.

Quelle attitude prendriez-vous, Mesdames, dans les jurys criminels? Seriez-vous pour ou contre la peine de mort? Favoriseriez-vous la répression ou au contraire contribueriez-vous à énerver le lien déjà si lâche de l'autorité? Les crimes trouveraient-ils grâce à vos yeux sous le prétexte spécieux qu'ils sont parfois dits « passionnels »? Comme si tous les crimes n'étaient pas « passionnels »! Vous laisseriez-vous égarer par votre sensibilité?

1. Maurice Lambert, *Le Polybiblion*, de juin 1908.

On peut tout attendre de la femme, soit un redoublement de sévérité, soit un excès d'indulgence. Sous la Terreur les femmes se montrèrent, les unes, plus sanguinaires et plus féroces, les autres, plus héroïques que les hommes. Les femmes sont extrêmes en tout.

Peut-être conviendrait-il de les tenir écartées de ces drames de la vie qui surexcitent la sensibilité et ôtent, même aux hommes, un peu de leur sang froid.

Peut-être aussi les impulsions spontanées de la conscience sont-elles des voix secrètes plus sûres que l'équilibre du jugement et l'art de peser le pour et le contre.

Enfin, c'est une aventure à courir. Mesdames, je suspends sur ce point mon jugement, jusqu'à ce que je vous aie vues à l'œuvre.

***

12° *Inconvénient des lois fragmentaires et imparfaites pour l'avancement de la cause féministe.*

Discussion. — J'accorde cet « inconvénient » pour la cause « féministe », mais j'y vois au contraire un grand avantage pour la cause *féminine,* qui, à mes yeux, passe bien avant la cause « féministe » et lui est nettement opposée.

J'estime en effet que les *intérêts véritables des femmes* sont en parfaite contradiction avec les *aspirations des féministes* (Mouvement). Ne vous récriez pas, comme si j'avais lâché quelque hérésie. En parlant comme je fais, je ne suis que l'écho d'une féministe, Mme Lampérière, qui dit nettement : « On revendique des droits qui sont illusoires et dont le succès serait mortel à la femme ». (*La femme et son pouvoir*, p. 51). Les féministes sont une coterie très remuante, il est vrai, mais les femmes sont le sexe. Or la société n'est pas faite pour procurer à une coterie toutes sortes de satisfactions au détriment d'une moitié de l'humanité. Les féministes savent bien qu'en bousculant le mariage, en mettant hors la loi la séparation de corps,

en défendant à une femme de porter le nom de son mari, même si elle aime ce mari, en infligeant le divorce à des personnes qui se contenteraient à bien moins, elles travaillent proprement au *malheur des femmes*. Elles le savent, et elles le font tout de même, parce qu'elles ne se préoccupent que de leurs intérêts de parti. Mais la société est là pour prendre la défense des femmes contre les féministes et il faut espérer qu'elle ouvrira enfin les yeux sur le danger que de « mauvaises bergères » font courir aux femmes.

Or c'est le premier principe de toute bonne sociologie que de procéder prudemment et lentement, sans précipitation ni fièvre. La rédactrice de l'article 12 voudrait, elle, que fussent remises en question simultanément toutes les lois décrétées au cours des siècles. Le sort de la femme serait, comme le disent les joueurs dans leur argot, réglé « en cinq sec ». C'est là bien mal connaître l'*esprit des lois*. C'est négliger volontairement tous les fruits de l'expérience, c'est oublier comment se fondent et s'organisent les sociétés, quelle part la *Tradition* y obtient, quelles garanties se tirent des enseignements de l'histoire. C'est méconnaître cette grande loi du Progrès humain : *Natura non facit saltus*... Je pense qu'on ne pourrait s'opposer trop énergiquement à cette refonte radicale et intégrale de tout notre organisme social. L'exemple de l'abbé de Saint-Pierre et de tant d'autres utopistes doit nous enseigner la défiance contre les « réformateurs en chambre ».

IV.

B. *Droits civils en connexion avec les droits économiques.*

1° *La femme infériorisée par les lois, les règlements, les coutumes.*

Discussion. — La rédaction de cet article ne me semble pas claire. Votre formule a pour pivot un barbarisme : « in-

fériorisée », qui achève de rendre votre pensée obscure. Ce barbarisme aurait sa contre-partie dans « supériorisée », qui est aussi de votre vocabulaire. Peut-on se « gargariser » avec de pareils ingrédients, quand la langue française est si riche... pour qui sait s'en servir! Excusez le puriste que je suis, mais je suis ainsi fait que, quand mon oreille est affligée, mon esprit lui-même... Enfin, que voulez-vous dire avec votre « infériorisation »?

— Nous prétendons que vos lois, vos règlements, vos coutumes ne font pas à la femme la place à laquelle elle a droit dans le corps social.

— Bon, cette fois je vous entends.

Je vous répondrai d'abord qu'il faut distinguer. Que les « lois et règlements » méritent que vous leur fassiez procès, il est possible. Rien n'est immuable dans une législation. Tradition n'est pas Routine. Aussi bien n'avez-vous pas vous-mêmes reconnu que ces « lois » françaises ne sont pas une barre de fer rigide, mais une liane souple et qui se prête de jour en jour davantage à l'action féministe? Mme Oddo-Deflou n'a-t-elle pas, avec un sentiment de légitime fierté, énuméré toutes ces « conquêtes » du féminisme, et avoué que la « trouée » féministe se fait tous les jours plus profonde dans le Code civil ou commercial? Il n'est donc pas vrai que nos lois vous condamnent à l'infériorité. Comparez la situation actuelle de la femme à ce qu'elle était sous l'ancien régime. Alors *presque toutes les professions* vous étaient interdites de par la loi. Aujourd'hui... il serait plus facile de compter celles de ces professions qui vous sont encore interdites que les autres. Les « premières » des grandes modistes n'ont-elles pas des appointements de directeurs de ministères? Et tous les jours la liste de vos « prises » s'accroît et s'enrichit. Je le constate, croyez-le bien, sans amertume : je veux, moi aussi, que le travail soit libre et qu'il n'y ait à un sexe de défendu que ce qui lui est rendu impossible par la nature ou par quelque nécessité supérieure,

auquel cas nulle. prohibition légale ne serait nécessaire, car là où la nature impose des limites, les lois humaines sont superflues.

— (*Une voix dans l'auditoire*) : Appelez-vous une « nécessité supérieure » le refus du ministre des finances de titulariser dans son emploi Mlle Rodet?

— Mesdames, Mlle Rodet eût été bien certainement titularisée comme fonctionnaire, si sa « défense » n'avait été prise d'une façon si maladroite. Mais, franchement, vous ne pouvez exiger d'un ministre qu'il s'incline devant une sorte de sommation impérieuse et qu'il fasse fléchir un principe sous l'effet d'intempérances de langage. Vous le savez bien, « l'avocate » de Mlle Rodet, Mme Jane Misme, s'était oubliée jusqu'à taxer le ministre « d'inintelligence », et, quand à la tribune de la Chambre le ministre a raconté la scène, la majorité s'est rendue solidaire de l' « inintelligence » du ministre. Ensuite, la fougueuse championne de Mlle Rodet a essayé de *nier* l'inconvenance. Mais, malheureusement, le mot s'étale tout au long dans les colonnes de « La Française »[1] et cette attitude piteuse de l'Amazone a achevé la déroute d'une cause intéressante...

Ainsi, laissons là les « lois et les règlements », lesquels s'humanisent sans cesse avec le progrès. L'erreur des féministes, c'est de vouloir aller trop vite et que toutes les lois qui leur déplaisent soient abrogées instantanément. Le temple de la Loi est comme tout autre édifice : il ne devient beau que sous la patine du temps. Je veux dire par là qu'il faut sérier les questions et surtout les laisser mûrir. Il faut se donner patience en considérant non pas ce qui reste à faire (il reste toujours quelque chose à faire), mais ce qui s'est fait. Je vous défie de dire que la femme, comme organe social, a été maintenue ou laissée en dehors de l'évolution nationale, et donc la Loi n'a rien à se reprocher envers vous.

Mais, Mesdames, ce qui accélère une évolution politique

1. N° du 29 mars 1908, art. L'*Opinion du ministre*.

ou juridique, c'est le progrès *moral* dont cette évolution n'est que la conséquence. Or je vois, ou je crois voir, que les féministes paralysent le bon vouloir de la civilisation à l'égard des femmes par leur « amoralisme ». Oui, le bon marché qu'elles font de la morale, le mépris qu'elles affichent pour toute espèce de tradition, rend la cause du féminisme suspecte à bien des gens.

J'exagère, dites-vous? Soit. Je me contenterai alors de dire qu'il faut compter avec les « coutumes », c'est-à-dire avec les *mœurs,* au moins autant qu'avec les « lois ou les règlements ». Or, si en effet les coutumes retardent sur les lois, que pouvons-nous y faire, sinon de nous incliner et d'attendre? Vous voulez des exemples? En voici.

Nulle loi, nul règlement ne vous empêche d'exercer les métiers de coiffeur, ou d'accordeur de pianos, ou de dentiste, ou de musicienne dans un orchestre officiel, ou de pêcheur à la ligne. Je ne verrais pour ma part aucun inconvénient à ce que vous fussiez tout cela et bien d'autres choses encore.

Ne parlons pas du métier de « factoresse », ou de celui de... « raseuse ». C'est déjà fait. (Murmures dans l'auditoire. Cris : Il est impertinent! Enlevez-le! Conspuez Joran! —) Je m'explique : je fais allusion au fait que dans un village de l'Oise, à Froissy, près de Clermont, le *facteur* est une femme et aussi le *barbier*.

Ah! — (Rires de soulagement dans l'auditoire).

Ainsi, Mesdames, tout cela est une question d'initiative féminine, et, si persuadées que vous soyez du *dogme* de « l'égoïsme masculin », vous voyez que dans cette matière très importante des métiers et industries, il vous faut renoncer à invoquer cet égoïsme comme prétexte à récriminations et comme motif d'abstention. Vous auriez trop l'air de faire de l'homme votre bouc émissaire, ou de lui chercher « une querelle d'Allemand. »

Car enfin les carrières sont ouvertes à tous, comme l'instruction est accessible à tous, et c'est seulement le savoir-faire

individuel qui y règle les rangs. Toutes les femmes « n'arrivent » pas, c'est entendu et c'est douloureux, mais tous les hommes « n'arrivent » pas non plus. Beaucoup d'entre eux sont éliminés par la civilisation, qui est une ogresse féroce et sans pitié pour les faibles. Pourquoi est-ce que le féminisme sévit surtout dans les villes et fait rage dans les capitales, Londres, Paris ou New-York? Parce que l'humanité se tasse de plus en plus dans les grandes agglomérations, où la concurrence vitale est le plus âpre. Si nous nous résignions à demeurer dans nos campagnes et à restituer à l'agriculture les bras qui lui manquent, la difficulté de vivre serait du coup simplifiée. Et du même coup, par une conséquence imprévue mais certaine, le problème féministe se poserait avec beaucoup moins d'acuité. Vous le savez : dans les milieux, non pas même ruraux, mais simplement modestes, dans la petite bourgeoisie, à plus forte raison chez l'ouvrier et chez le paysan, le besoin d' « émancipation » féminine ne se fait pas sentir. Oui, Mesdames, le féminisme est un sport à l'usage des classes riches ou oisives... ou aigries par une société qui ne reconnaît de supériorité que celle du « mérite personnel ».

« Et pourtant *elle* tourne » mal, la terre! semblez-vous dire, Mesdames, par votre agitation, que je cherche à interpréter. Certes, tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, et je ne suis pas un professeur d'optimisme. Seulement votre rancune se trompe d'adresse. Elle maudit le despotisme de la société, le despotisme du « mâle », quand ce serait *la tyrannie de la vie* qu'il vous faudrait maudire!

Laissez-moi vous dire que les femmes s'en prennent toujours à l'*homme* de tout ce qui arrive de désagréable ou de pénible à la femme, au lieu de s'en prendre à *la difficulté de vivre!* En cela, les féministes ressemblent à ces syndicalistes de la C. G. T., qui se vengent sur de malheureux industriels des duretés de la loi de la concurrence. C'est, vous le savez, l'effroyable... malentendu dont nous ont rendus les

témoins attristés les « Jacqueries » de Méru au mois de mars dernier.

Il est vrai, la femme en est souvent réduite à de trop maigres salaires, à des salaires « d'appoint ». De là à en accuser l'homme, qui n'en peut mais, il n'y a qu'un pas, et ce pas les féministes le franchissent délibérément. Cette injustice est si criante, que, plutôt que de la commettre, j'aimerais mieux, à votre place, renoncer au nom, au glorieux nom, de *féministe !*

Ces vérités sont un peu dures, j'en conviens. Mais peuvent-elles ne pas venir à l'esprit du sociologue ou de l'économiste, alors que, toutes les carrières, ou à peu près, étant ouvertes à l'activité humaine, les femmes ont été choisir justement les plus improductives et les plus difficiles, mais les plus flatteuses pour l'amour-propre, par exemple celle de femme de lettres ?

Est-il possible d'avouer plus clairement que c'est *la vanité plutôt que le besoin* qui vous pousse ? Et alors la cause du féminisme devient subitement très peu intéressante. Car enfin si le malaise social que vous invoquez se réduit à l'impuissance où vous êtes de recueillir de la gloire littéraire...

Les féministes réclament deux sortes de choses : les unes auxquelles se refuse la nature physique de la femme, les autres auxquelles son éducation ne l'a pas préparée. Voilà ce que j'avais à dire sur « l'infériorisation » prétendue dont vous gémissez. Pourquoi avez-vous été obligées de forger un mot pour désigner cette chose ? Eh bien, c'est tout bonnement parce que la chose elle-même n'existe pas.

***

2° et 3° *Le travail des femmes entravé par les lois dites de protection. — Un régime égal de protection pour les travailleurs des deux sexes.*

Discussion. — Mesdames, il résulte de ce que j'ai dit tout

à l'heure que sur ce terrain d'égalité et d'équité je suis pleinement d'accord en principe avec vous.

Oui, les lois de 1892 et de 1900, qui réglementent le travail des femmes, le soumettent à des conditions restrictives, limitent sa durée, interdisent le travail de nuit, et exercent cette surveillance au moyen d'inspectrices spéciales : de telles lois ne sont pas libérales. Car, de leur côté, les hommes voient leur propre travail exempt de toute entrave. Qu'arrive-t-il alors ? C'est que le patron est amené à congédier ses employées pour les remplacer par des employés. Dans la corporation des typographes cela se passe ainsi. Dans cette corporation, le pliage des journaux étant interdit aux femmes la nuit, il en résulte que les patrons recourent à des plieurs plutôt qu'à des plieuses. Perte sèche pour celles-ci.

Mais, Mesdames, (il y a un *mais ;* où n'y en a-t-il point?) vous avez tort de croire que de telles lois ont été votées dans un esprit de tracasserie et qu'elles ont eu pour cause le désir de favoriser la concurrence masculine. C'est dans l'interprétation de l'*esprit de ces lois* que je me sépare de vous. Elles ont été votées, je vous l'affirme, dans une intention d'*humanité.* Mal entendue, peut-être. Mais enfin l'intention était bonne. Et comme d'autre part vous réclamez, et à bon droit, des lois de protection pour la santé de la femme, des lois qui assurent à la femme enceinte la conservation de sa place pendant la durée de ses couches, vous ne pouvez sans vous contredire vous-mêmes blâmer cette atteinte à votre liberté dictée par un intérêt considéré comme supérieur. Un « régime » de travail qui serait strictement « égal » pour « les travailleurs des deux sexes serait parfaitement *oppressif* et *barbare* pour vous. Il faut donc vous résigner à accepter un traitement *de faveur*, ou bien il ne faut pas réclamer deux choses qui s'excluent : l'*égalité* et la *protection*. Mais voilà que j'exhorte des femmes à ne pas se contredire... vous allez sans doute me trouver bien naïf.

***

4° *Admission des citoyens français à toutes écoles, à tous métiers, professions, carrières, postes, fonctions, sans distinction de sexe.*

Discussion. — Tudieu, quel appétit!

> *Tous les plus durs métiers*, sans nulle exception,
> Seront enveloppés dans cette *absorption?*
> Encore en est-il bien, dans le siècle où nous sommes...

par exemple ceux de canonniers, de mineurs, de débardeurs, de terrassiers... de forts de la Halle. Je ne vois même pas les femmes architectes ou entrepreneurs. Je ne les vois pas vétérinaires, ni jockeys, ni entraîneurs. Je craindrais de vous donner à rire à vous-mêmes si je discutais sérieusement une « revendication » qui englobe la *totalité* des professions humaines.

En toute chose il y a, comme le dit Aristote, un point où « il faut s'arrêter ». Ce point de démarcation, c'est celui qui a été tracé par la Nature. Si nos « mœurs » et nos « coutumes » vous laissaient vous engager dans ces carrières, vous seriez ensuite les premières à réclamer au nom de l'humanité. C'est pour le coup que vous seriez fondées à accuser « l'égoïsme du mâle »!

Vous vous préparez à tenir un Congrès qui devra marquer dans les fastes du féminisme comme un progrès, comme un acte de sérieux et de tenue.

N'allez pas le compromettre par des demandes inconsidérées qui donneront le droit de dire à vos adversaires : « Elles sont incorrigibles! »

Revenons donc au bon sens. Contentez-vous de relever certaines anomalies de nos administrations qui vous sont préjudiciables. Je vais vous en suggérer moi-même quelques-unes.

Les femmes peuvent être déléguées cantonales, membres du Conseil supérieur de l'Instruction publique, directrices d'Ecoles normales, directrices de lycées, directrices d'écoles primaires, mais l'inspection primaire leur demeure fermée. Il n'y a en effet dans l'Université que trois inspectrices primaires à Paris, et une en province. D'autre part, à l'exception de Mme Kergomard, les inspections générales dans les lycées et collèges de filles sont passées par des inspecteurs. Pourquoi ?

Les grandes administrations financières, Crédit lyonnais, Crédit foncier, Société générale, etc., acceptent les femmes, mais dans les bas emplois seulement. Pourquoi ?

L'administration des Postes admet les femmes comme receveuses dans de petites communes, ou dans la banlieue de Paris, comme à Neuilly, et les exclut des postes importants. Pourquoi ?

Si j'étais femme et féministe, je ne m'associerais qu'à des démarches prudentes et autorisées par des précédents, plutôt que de me cantonner dans une intransigeance farouche : Tout ou Rien ! Mais je m'oublie jusqu'à vous donner des conseils...

***

5° *A travail égal salaire égal.*

Discussion. — Sous son apparence de rigoureuse logique, cette formule est à mon avis l'une des plus grandes « maîtresses d'erreur et de fausseté. » C'est de l'esprit de géométrie et non pas de l'esprit de finesse ! Or c'est l'esprit de finesse, c'est-à-dire le sentiment des contingences, qui mène le monde. Rien de plus antisocial que ces formules tranchantes, appliquées à des matières où tout est question de doigté et d'opportunité.

En dehors du domaine du *mécanisme,* la formule « A travail égal salaire égal » est radicalement fausse. Le travail de deux *machines* semblables peut être en effet exactement sem-

blable. Mais le travail de deux *individus* n'est jamais identiquement le même.

Je pense pour ma part que l'homme en s'appliquant fait tout mieux que la femme, excepté... vous m'entendez bien. Ne vous récriez pas sur cette affirmation, Mesdames. Elle est d'un des *vôtres*. Le Père Sertillanges, l'auteur de *Féminisme et Christianisme*, dit en effet :

Il semble démontré par l'expérience que, dans la plupart des cas où une même tâche peut être exécutée normalement par l'homme et par la femme, *le travail féminin est inférieur*... La force physique de la femme est moins grande; elle a un débit moins régulier; des crises d'énervement et des sautes de caractère la traversent. Jusqu'ici, l'instruction professionnelle de la femme a été plus faible. Il est vrai que la femme est plus consciencieuse, mieux soumise aux règlements, surtout *quand c'est l'autorité de l'homme qui les applique;* car, en face de l'homme, la femme est timide et elle trouve son autorité plus normale. *Au total, il paraît évident qu'il y a infériorité* (page 131).

Voilà les féministes trahis par eux-mêmes. Il vous est d'ailleurs permis de récuser le P. Sertillanges. Ecoutez alors le langage des faits. Une confirmation très nette du raisonnement qui vient de vous être tenu, c'est le fait que les patrons des grands magasins préfèrent en général, pour certaines fonctions délicates, la coopération de l'homme à celle de la femme.

Confirmation éloquente en effet, puisque *leur intérêt* serait de confier la fonction plutôt à une femme qu'à un homme, la femme étant d'ordinaire rétribuée un tiers de moins que l'homme pour le même *genre* de travail. Néanmoins, ils ont plus de confiance dans l'employé que dans l'employée, et ce supplément de confiance, ils n'hésitent pas à le payer d'un tiers de plus.

Inversement, les grandes modistes, les grandes couturières emploient des femmes comme vendeuses, et les paient beau-

coup plus cher qu'elles ne paieraient des hommes pour le même office.

Et ainsi de suite.

Laissons donc ici encore la sélection s'opérer sous la pression des circonstances et l'*échelle des valeurs* s'établir d'elle-même.

Souvenons-nous aussi qu'au-dessus de ce prétendu principe d'équivalence plane un principe plus sacré et plus respectable, celui des droits du capital et de la liberté de l'employeur. S'il me plaît, à moi, patron, de payer plus cher un sexe que l'autre ! Je conclurai sur ce point en vous citant encore Mme Lampérière, derrière l'autorité de laquelle j'aime à m'abriter, parce que c'est celle de l'écrivain le plus compétent qui ait touché récemment à ces questions.

Elle déclare donc que « l'ensemble social souffrirait gravement » de l'ordre de choses que vous rêvez d'instituer,

d'un côté, par cette concurrence même dont les dangers économiques sont croissants, et de l'autre par la privation qu'il subit du travail normal de la femme, privation dont les dangers sociaux, encore mal étudiés cependant, sont désastreux même à première vue...

Ce triple résultat : baisse de la valeur marchande du travail par excès d'offres, dépréciation des salaires de femmes, diminution de la puissance d'achat du produit du travail par la dépense mal entendue, tels sont les résultats immédiats, les dangers économiques du faux emploi de l'activité féminine.

... Mais encore il y aura accentuation de paralysie par le fait de l'activité de deux éléments sociaux qui se neutralisent dans une forte proportion, au lieu de se développer l'un par l'autre.

(*La femme et son pouvoir*, p. 52 à 57).

C'est donc à un véritable bouleversement économique que vous procéderiez, si votre zèle réformateur n'était encore refréné par ce que vous appelez « l'égoïsme masculin », et qui de son vrai nom s'appelle *le sens des réalités*.

* * *

C. — *Suffrage des femmes.*

1° *Le suffrage des femmes à l'étranger.*

Discussion. — Il ne prouve pas grand chose ni pour ni contre les Françaises. La plupart des pays ou règne le suffrage des femmes, partiel ou intégral, sont placés aux plus bas degrés de la civilisation. Aucun des grands pays parlementaires n'a introduit dans sa Constitution le suffrage féminin. Quelle analogie y a-t-il à établir entre la situation politique et sociale de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Russie, de la Turquie d'une part, pays où les femmes ne sont pas électrices, et d'autre part celle de la Finlande, de la Nlle Zélande, du Queensland, du Wyoming, du Colorado, de l'Utah, de l'Idaho, etc., pays où les femmes sont électrices?

Malgré tous leurs efforts, et malgré le libéralisme de l'esprit anglais, les « suffragettes », vous le savez, n'ont rien obtenu en Angleterre et ne sont pas en passe de rien obtenir.

Je crois qu'il n'y a rien du tout à arguer pour la France du suffrage féminin qui a été çà et là essayé dans des pays excentriques (je prends ce mot, croyez-le bien, dans son sens étymologique.)

***

2° *L'éligibilité des femmes aux conseils de prud'hommes.*

Discussion. — Accordé! Je trouve cette demande parfaitement légitime, ne fût-ce qu'au nom de la logique. Il y a en effet quelque chose d'absurde à donner à quelqu'un la capacité d'être *électeur* à un emploi sans lui accorder la capacité d'être *éligible* à ce même emploi. Ceci est le corollaire de cela. Or vous êtes déjà électrices au Conseil des Prud'hommes, et je suis persuadé qu'avant peu cette prérogative recevra son complément et sa sanction rationnelle[1].

1. L'événement a confirmé ce pronostic. Aux élections de décembre 1908, Mlle Jusselin a été nommée... « prude femme ». Il ne lui reste plus qu'à régulariser sa situation au regard de la langue française.



3° et 4°. — *La femme dans les conseils municipaux, d'arrondissement, généraux. — Le suffrage politique des femmes.*

Discussion. — Permettez-moi de réunir en faisceau ces quatre collèges électoraux, par la raison qu'ils sont tous les quatre dominés par la *politique*[1].

Mesdames, sur la question de principe soulevée par cette dernière de vos « revendications », permettez-moi de me dérober pour aujourd'hui.

Non pas que je craigne l'odeur de poudre que toute discussion touchant à la politique a coutume de soulever dans l'atmosphère ambiante[2]. Bien que les féministes expliquent de plus en plus par la *peur* l'abandon que leur font notre générosité et notre libéralisme de maint de nos « privilèges », je vous jure que ce n'est pas ce sentiment qui me fait m'abstenir. Mais j'ai tant de fois traité ailleurs cette question de principe que je vous saurai vraiment gré de ne pas me forcer à me répéter. Je m'en tiendrai donc à cette déclaration catégorique et sommaire : *la politique n'est pas l'affaire des femmes.*

Que si vous me jugez animé d'une prévention quelconque, permettez-moi de passer la parole à un féministe éminent de l'école d'Auguste Comte, M. P. Grimanelli, qui détourne en ces termes les femmes de la politique.

Les fonctions *politiques* ne sont pas des offices féminins. Il y faut des aptitudes, un régime, et même des *défauts* masculins. La femme, en les exerçant, ne pourrait qu'altérer ses qualités propres et tarir la source de sa plus sûre, de sa meilleure in-

---

1. Voir ci-dessus le chapitre sur *Le Vote des femmes.*

2. Le Congrès effectivement n'a pas échappé à cette conséquence inévitable des passions déchaînées par la politique. Sa séance du dimanche soir, 28 juin, fut particulièrement houleuse. L'éminente secrétaire-générale dut « constater avec tristesse que le silence et l'ordre sont bien plus difficiles à obtenir dans les assemblées présidées par des femmes ». Singulier apprentissage de la carrière politique !

fluence. Qu'on n'objecte pas Elisabeth d'Angleterre, Catherine de Russie, ou d'autres encore. *Ce furent de grands hommes,* ce ne furent pas de grandes femmes. La femme a mieux à faire que de *faire* la politique comme ministre, comme député, voire comme électeur; c'est de la *juger* au nom de la morale avec autorité. Soyez certains qu'elle ne la jugera pas longtemps ainsi sans la modifier pour le plus grand bien des peuples et d'elle-même. (*La femme et le positivisme,* p. 166).

Que si vous récusez cette autorité, féministe, il est vrai, mais masculine, méditez cette pensée d'une femme d'esprit, la princesse de Ligne : « Pendant que les hommes font les lois, les femmes font les mœurs. » Croyons-en ces sages esprits. Oui, en politique plus encore qu'en littérature, il y a deux faces à considérer : l'idéal et la réalité. Il y a, en effet, la politique à la Lamartine, et il y a la *cuisine* politique, le maquignonnage des consciences, les échanges de grossières injures, la diffamation, la calomnie, le chantage. *Je vous conjure* de tenir la blanche statue de marbre qu'est la Femme à l'abri des éclaboussures du marécage électoral. Vous dominez encore nos querelles et vous voudriez vous y mêler ! Demandez tout aux hommes excepté ça !

Toutes vos impressions à cet égard ne sont que des illusions. Illusion sur la manière dont se brassent les élections, illusion sur le suffrage universel, illusion sur le rôle d'un député, d'un sénateur, d'un ministre et même d'un président de République, illusion sur toutes les viles réalités que ces noms sonores recouvrent...

Illusion touchante de croire que l'entrée des femmes dans la vie politique *moraliserait* le monde politique ! Elle le démoraliserait encore un peu plus par le genre de relations que la sexualité occasionne.

Illusion aussi de croire que si vous étiez électrices, vous en seriez plus considérées et plus influentes.

Depuis quelque temps, quand les féministes demandent... la lune, et que nous ne la leur donnons pas, elles clament :

« Ah! si nous étions électrices! » C'est devenu leur *Tarte à la crème*. Il semble vraiment qu'il n'y a qu'à être électeur pour obtenir n'importe quoi.

Illusion enfin sur les chances pratiques que vous avez de décrocher la timbale politique. Vous pouvez, Mesdames, presser M. Ferdinand Buisson de rapporter la proposition Dussausoy qui vous ouvrira l'ère des félicités électorales, vous pouvez stimuler le zèle de tous les députés, vos pseudo-partisans... c'est naïveté grande de votre part de vous figurer que ces Messieurs vont héroïquement se priver pour vous de leurs sièges! Tant de magnanimité n'entre pas dans l'âme d'un politicien; sans cela résisteraient-ils ainsi au rétablissement du scrutin de liste avec représentation proportionnelle, dont une conséquence sera la diminution du nombre des élus? Ce simple détail doit vous montrer que chez nos « honorables » le souci du bien public passe toujours après le souci de la réélection. *Alors?*

En toute sincérité, je vois bien ce que la femme perdrait à se jeter dans la bagarre politique, mais je ne vois pas ce que la *société* gagnerait à ce que la femme fût sénatrice, députée, ou conseillère municipale. *Conseillère* tout court, n'est-ce pas un plus beau titre?

CHAPITRE NEUVIÈME

LE FÉMINISME DIT « CHRÉTIEN »

I

Le livre qu'a publié récemment Mr A. D. Sertillanges sous ce titre *Féminisme et Christianisme*[1], ne contentera, je pense, ni les féministes ni les autres. L'auteur s'efforce en effet de se tenir à mi-côte, avec une tendance pourtant à incliner vers les bas-fonds, c'est-à-dire à faire au féminisme aventureux toutes sortes de concessions. Ainsi il accepte le droit de suffrage politique, il calque les programmes d'éducation féminine sur les programmes des lycées de garçons, il va jusqu'à réclamer la coéducation des sexes... *mais* il repousse le divorce, naturellement. Eh bien! je lui prédis qu'il sera beaucoup plus honni par les féministes pour ce qu'il leur refuse que béni pour ce qu'il leur accorde. Il faut bien se rendre compte en effet que le féminisme, c'est avant tout *la guerre au mariage*, et subsidiairement l'organisation systématique de *l'égoïsme féminin*.

Tant de « libéralisme » en pareille matière ne me dit rien qui vaille Le vrai nom de ce « libéralisme » est *contradiction* ou *inconséquence*.

Exemple : Mr Sertillanges demande qu'on enseigne à la femme tout ce qu'on enseigne à l'homme, et cela pour qu'elle puisse plus tard suivre ses fils au moins jusqu'au baccalauréat. « Armons-la de principes sûrs, dont une philosophie en

1. Chez l'éditeur Gabalda, 1908.

raccourci est seule maîtresse » (p. 299). Tournez quelques pages, vous le verrez demander qu'on lui apprenne aussi la science ménagère : cuisine, couture, coupe, etc. Il ne s'aperçoit pas que *ceci tuera cela,* c'est-à-dire que la conséquence immédiate de toute cette « culture » pseudo-scientifique sera de faire prendre à la femme en pitié et en dégoût les occupations du ménage. Il faut un cerveau bien solide pour résister à la tentation de *hiérarchiser* les travaux humains : les têtes faibles s'empressent d'établir une prééminence entre les sciences sociales, classant au-dessus celles qui flattent le plus leur vanité et dédaignant les autres.

Allez donc parler de ménage, ou de raccommodage, ou de cuisine à des femmes qui auront tâté de la « philosophie », même « en raccourci »!

Admettons cependant qu'une « femme savante » ne rougisse pas, ne dédaigne pas de s'abaisser jusqu'aux humbles soins du ménage Aussi bien la petite chapelle des féministes « chrétiens » prétend-elle qu'on peut fort bien faire marcher tout de front et se partager entre des travaux littéraires et la direction d'une maison.

L'expérience nous force à opposer à cette affirmation le démenti le plus absolu. *Non,* il n'est pas possible de *faire à la fois deux choses importantes.* Littérature et science ménagère sont deux occupations également absorbantes. Ou bien le ménage et l'éducation des enfants ainsi que leur entretien souffrira, ou bien le « roman » que Madame a sur le métier sera sacrifié. J'ai toujours vu que celles de ces dames qui hantaient les salles de rédaction ou faisaient antichambre chez les directeurs de journaux, ou bien dirigeaient elles-mêmes des revues ou des journaux, négligeaient leur maison et laissaient devenir mari et enfants ce qu'ils pouvaient. Les rares fois où il m'a été donné de pénétrer dans ces intérieurs de féministes, j'ai constaté que tout y était à l'abandon et y donnait l'impression de la « vie de bohème. »

Il faut donc choisir, puisque le métier de faire des livres

n'est pas compatible avec celui d'administrer une maison.

Bien entendu, je fais exception pour celles des femmes qui ne se destinent pas au mariage et qui n'ont pas de famille. Mais est-il de l'intérêt de la société, est-il même *de l'intérêt des femmes*, d'en accroître le nombre?

Ce « libéralisme » est encore synonyme *d'indécision*. Voici en effet un réformateur qui comprend parfaitement que la morale est le principe de toute saine sociologie et que tant valent les mœurs, tant valent les lois. « Moralisez, et vous aurez vaincu », dit-il fort bien (p. 65). Et ailleurs : « Ce ne sont pas tant les codes, ce ne sont pas tant les institutions, ce sont les personnes qui importent; car les personnes changées changeront tôt ou tard les institutions et en attendant les utiliseront; les institutions changées seules ne changeraient rien. » (p. 311). Bon, mais alors pourquoi tant s'évertuer à changer les institutions et pourquoi se liguer avec ceux qui rêvent une refonte de l'état social? A quoi bon s'acharner (ce n'est plus ici M. Sertillanges que je vise) contre cet anodin Code civil sous prétexte qu'il contient à l'article *mariage* le mot d' « obéissance au mari », puisque ce n'est plus là qu'une vaine « clause de style » et que l'évolution des mœurs a corrigé tout cela?

Remettons en cause M. Sertillanges. Il est donc indécis. Entre le *statu quo* et la *revendication*, il ne dit habituellement ni oui ni non. Il ménage la chèvre et le chou. Après avoir établi avec force le droit et la capacité des femmes à l'égard de tel ou tel privilège, il se dérobe généralement par la « tangente » quand il s'agit de conclure. Ce sont alors des : Je ne dis pas cela... mais enfin... etc. Un vrai Normand, quoi!

Exemples : M. Sertillanges est d'avis d'octroyer aux femmes le vote politique et même l'éligibilité, pour cette belle raison que « bien des femmes gouverneraient aujourd'hui la France mieux que la plupart de nos législateurs » (p. 162). Oui, il a des arguments de cette force! Or il n'a pas plus tôt lâché cette déclaration, qu'il rebrousse chemin, à la vue de tous les

inconvénients de l'intrusion des femmes dans la politique : « Celles qui y viendraient » (dans les réunions politiques) actuellement seraient probablement les moins sages, les plus intrigantes, les moins attachées aux devoirs traditionnels, qui se trouvent être en même temps les premiers devoirs. Quelques célibataires tapageuses brigueraient les mandats ; les vraies femmes s'en écarteraient, et peut-être le résultat ne serait-il pas celui que nous cherchons : ce serait un peu plus de désordre, de désarroi moral, de bruit.... Le milieu électoral actuel est presque un mauvais lieu : la moralité de l'homme s'y émousse ; celle de la femme y peut périr, et elle est trop précieuse pour qu'on l'expose ainsi de gaîté de cœur. Le pouvoir n'est pas une école de vertu, l'histoire nous le montre assez. Or la courte épopée des gouvernements populaires est là pour faire voir que le pouvoir en se répandant répand la corruption du pouvoir. Les femmes, en s'abstenant, peuvent beaucoup contre cette dépravation ; dans le cas contraire, on peut redouter qu'elles ne s'y jettent autant et plus que les hommes. » (p. 163-4).

A propos de l'éducation, même méthode de demi-concessions et de phrases évasives. M. Sertillanges ne veut « ni du gynécée ni du gymnase », ce qui est une belle phrase, mais une phrase. Il rêve une « certaine » coéducation, (p. 330). Comment l'entend-il ? Cette « certaine » coéducation me rend rêveur : elle me rappelle le cas de ces femmes qui avouent un « certain » âge. Ce qui est certain, au contraire, c'est qu'il arrivera de deux choses l'une : ou bien les deux sexes, à partir du deuxième âge, seront élevés séparément, ou bien ils seront élevés en commun. Pas d'autre alternative. Or comment M. Sertillanges n'a-t-il pas été frappé par les inconvénients de ce système, qui a fait « ses preuves » en France comme ailleurs ? Comment n'a-t-il pas été choqué de cette promiscuité ? Je suis confondu de voir un religieux (l'auteur qui se fait appeler *M.* Sertillanges est le *P.* Sertillanges) s'associer à une telle « revendication ».

Eh quoi! Mathan, d'un prêtre est-ce là le langage?

Quel besoin avons-nous d'avancer de plusieurs années l'époque du « flirtage »... ou de pis encore? Ces « Jeux de l'amour et du hasard » ne commencent-ils donc pas assez tôt? Il faut que M. Sertillanges soit bien innocent ou bien mal renseigné! Qu'il lise donc les journaux! Il verra que ce système de l'éducation dite « mixte » a engendré de graves abus même chez les races les plus placides où il a pu être essayé.

Il verra que dans la patriarcale Suisse des scandales de ce genre ont éclaté ces dernières années et que tout récemment dans la vertueuse Allemagne le grand duc de Hesse a été obligé d'abaisser par décret à la classe de *seconde* l'époque où les filles pourront se fiancer, parce que le petit manège des « fiançailles », entre écolières et écoliers Hessois, commençait déjà en *troisième!* (Journaux du 20 juin 1908). Voilà comme un gouvernement sait faire la part du feu! Laissons donc l'éducation « mixte » à Robin de Cempuis et à son immorale séquelle.

J'en dirai tout autant de cette « certaine » connaissance des réalités sexuelles que M. Sertillanges veut qu'on donne à la jeune fille (p. 326 à 328.) *Jusqu'où* cela ira-t-il?

Comme il ne le dit pas, j'estime qu'il est plus prudent de s'en tenir à la réserve et au silence qui sont recommandés aux éducateurs sur ces questions. En face des féministes avancés qui prétendent qu'il ne faut laisser sans réponse aucune des questions que peut poser l'enfant, et qu'il faut les « solutionner » (c'est leur style que j'emploie) toutes selon les révélations de la science positive et de l'histoire naturelle, « revendiquons » quelque chose, nous aussi, « revendiquons » *le respect de l'enfant!*

Je ne voudrais même pas pour les garçons de cette initiation précoce. Je pense, quant à moi, que la mauvaise presse, les gravures licencieuses et les légendes pornographiques qui les commentent, les indiscrétions de camarades plus âgés et

plus « dégourdis », enfin les spectacles mêmes de la rue renseignent toujours assez tôt les jeunes gens sur ces mystères du sexe.

Je demande en grâce qu'on n'aggrave pas, qu'on ne *sanctionne* pas ces indécences de je ne sais quelles explications dogmatiques. Je suis confondu d'avoir, moi, laïque, moi, profane, à prendre ainsi les intérêts de la décence et à combattre ce *Modernisme* scabreux. M. Sertillanges me met là en fâcheuse posture...

De telles illusions témoignent chez M. Sertillanges d'une âme généreuse et confiante, mais d'un esprit peu averti. L'auteur semble avoir écrit son ouvrage moins pour nous instruire que pour s'instruire lui-même. En effet, je crois remarquer, à mainte page de son livre, que sa documentation sur la question qu'il traite est de toute fraîche date et très superficielle. Voilà : M. Sertillanges s'est d'*abord* promu féministe, et *ensuite* il s'est renseigné sur le compte du féminisme. C'est un de ces *praeposteri homines* dont nous parle le Marius de Salluste, c'est-à-dire des citoyens qui commencent par se faire nommer généraux et qui apprennent ensuite le métier de soldat. J'en ai pour preuve cette Histoire du féminisme qu'il esquisse vaguement dans son premier chapitre et qu'il retouche dans son deuxième chapitre, sans que les deux morceaux réunis arrivent à faire un ensemble suffisant[1].

Les « sources » de cette histoire sont vraiment bien suspectes. M. Sertillanges ne s'avise-t-il pas d'invoquer le témoignage de cette Mme Lydie Martial dont les ouvrages sont parfaitement illisibles et dont personne, pas même les féministes, ne peut se vanter d'avoir jamais compris un traître mot?

1. Chose curieuse, c'est dans le 2e chapitre, *où ce n'est plus son sujet*, que M. S. raconte le mieux cette histoire. Mais il « retarde » quand il dit que le protestantisme est plus réfractaire au féminisme que le catholicisme. Au contraire. *Le Conseil national des femmes* est dirigé par des notabilités protestantes, et, d'une façon générale, le mouvement féministe rencontre d'ardentes sympathies dans les milieux protestants et juifs.

Or, parce que, une fois par hasard, Mme Martial a laissé échapper une ligne raisonnable, M. Sertillanges la cite (p. 28) et fait de son auteur une autorité! Si M. Sertillanges était mieux renseigné, il saurait que Mme Martial ne jouit d'aucun crédit dans son propre parti[1].

L' « historien » qu'est M. Sertillanges se laisse encore prendre en défaut quand il dit que l'homme n'a su « tempérer l'injustice et l'autocratie masculine que par des madrigaux » (p. 29). C'est oublier que, notamment dans ces dernières années, sur deux lois qui furent votées par le Parlement, il y en eut au moins une qui était dans le sens féministe, que le féminisme est représenté par un groupe à la Chambre et qu'enfin la « trouée » féministe se fait de toutes parts. Les féministes elles-mêmes conviennent de cette vogue et la proclament hautement. L'une d'elles a fait le compte de ces lois féministes récemment promulguées et elle en a trouvé, rien que pour l'année 1907, *six*. (Voir *Le Féminisme chrétien* de 1908, art. Jne Deflou).

Enfin le genre de féminisme que soutient M. Sertillanges est un féminisme vieillot et mal « mis au point » par un sociologue qui s'est *improvisé* féministe. Ainsi M. Sertillanges s'attarde encore à discuter la « revendication » du sacerdoce de la femme. On croirait, en lisant ses pages 57 et sq., lire une réfutation du vénérable Poulain de la Barre, lequel risqua en 1673 cette inconvenante et hérétique prétention. Les temps ont quelque peu marché depuis lors : plus personne ne réclame aujourd'hui le droit pour la femme d'administrer les sacrements, les mécréants, parce qu'ils dédaignent ce droit, les autres, parce qu'ils le respectent. Les féministes ont passé à des exercices qui les passionnent davantage et le féminisme s'est « laïcisé ». Les arguments de M. Sertillanges, si soucieux de tenir sa balance égale et de combiner féminisme avec

1. Voir dans *Au Cœur du Féminisme*, le chapitre consacré à Mme Martial, sous le titre de « Une métaphysicienne féministe ».

orthodoxie, les feront sourire. Du même ordre est la justification du concile de Mâcon et l'éclaircissement de cette vieille légende (p. 58) : tout cela est bien désuet.

*
* *

M. Sertillanges avait un beau et utile livre à écrire, et il était capable de l'écrire[1]. C'est celui qui eût pris pour exergue l'heureuse formule : « Moralisez et vous aurez vaincu », et qui en eût été le développement fidèle.

— Laissez tranquilles, eût-il dit aux femmes, les institutions, mais moralisez les masses ; ramenez-les au goût du divin ou tout au moins au culte de l'idéal ; combattez le relâchement et les vices, déclarez la guerre à l'alcoolisme[2] et à la fureur du jeu ; appliquez à cette tâche toute cette activité que d'autres vous demandent pour le stérile bouleversement du Code.... et vous aurez fait œuvre bonne et sociale. Tout ce que vous aurez ajouté au bonheur de l'homme se tournera en accroissement de votre propre dignité.

Rappelez-vous le beau mot de Bernardin de Saint-Pierre : « On ne fait son bonheur qu'en s'occupant de celui des autres », ou encore, ainsi que l'a dit je ne sais plus qui : « le bonheur... c'est d'en donner » !

---

1. Il en était capable, mais à la condition d'éviter certaines locutions qui déparent vraiment son style :

P. 145 : « La conséquence *obvie* de cette doctrine. »
P. 148 *et alias* : « Avec les étapes *que de droit.* »
P. 149 : « C'est elle qui leur apprend à *faire la proie.* »
P. 156 : « *Dans le but pratique* d'obtenir des concours. »
P. 255 : « *Sur cette norme*, jugez le cas proposé. »
— « La formule *paulinienne* » signifierait la formule de *Paulin* et non de Paul.
P. 305 : « J'aimerais à reprendre en chacun de *ses* détails chacune de *ces* indications... »
Etc., etc...

2. Qui coûte par an à la France à peu près tout ce que les femmes ouvrières gagnent, soit près *d'un milliard et demi.*

II

Oui, mais, voilà : en tenant ce langage, M. Sertillanges eût été plus *chrétien* que *féministe*. Or, la qualité de féministe l'emporte chez lui sur celle de chrétien. Autrement, eût-il prêté l'appui de son nom et de sa parole à cette doctrine de haine et de fiel, à cette doctrine essentiellement *séparatiste* qu'est le féminisme? Doctrine dont chacune des zélatrices mériterait le qualificatif énergique de « Männerhasserin » (haïsseuse d'hommes) que j'emprunte à la langue allemande. Car les deux sexes vivaient en paix. Une féministe survint, et voilà la guerre allumée! Doctrine enfin qui convient si bien à notre temps, à ce temps grossier, sans âme et sans Dieu! Doctrine qui fait appel à toutes les mauvaises passions et qui cherche à « respectabiliser » — car « idéaliser », ce serait impossible! — les plus bas instincts!

Doctrine « qui convient à ce temps », ai-je dit. Telle est effectivement notre misère! le féminisme, qui fait tant de *dupes*, se recrute encore plus de *complices* dans une nation qui se « déchristianise » de jour en jour davantage. Aussi est-ce tout au plus si cette société en débâcle a gardé le pouvoir, la volonté, le droit même de proscrire les attentats du féminisme contre la raison et la morale. Elle encourage secrètement, que dis-je? ouvertement ces insanités. Elle semble s'amuser à voir jusqu'où cela pourra aller sans que la bâtisse sociale craque. Curiosité malsaine! « Sport » dangereux! Car

Hæ nugæ seria ducent...

Il y a des époques dans la vie des peuples où la « civilisation » semble piétiner sur place, se livrer à des expériences sur elle-même, prendre sa dépravation pour une « évolution », et ses reculs pour des progrès. N'est-il pas véritablement humiliant pour un chrétien, pour un prêtre, de se voir dépassé en clairvoyance sur ce point par un païen, par un épicurien?

Le poète latin Horace a écrit dans une de ses odes ces fortes paroles qu'on ne saurait trop méditer :

Fecunda culpæ sæcula nuptias
Primum inquinavere et genus et domos :
Hoc fonte derivata clades
In patriam populumque fluxit.

En traduction libre : les attaques contre le Mariage précèdent toujours des coups portés à la famille et à la race elle-même.

Horace termine par cette conclusion pessimiste, mais qui s'est vérifiée à la lettre pour les Romains :

Damnosa quid non imminuit dies?
 Aetas parentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.
(Od., III, 6).

C'est dans de telles phases que se rencontre le féminisme, cette fleur de corruption. Pour la masse, en effet, aujourd'hui comme pour les contemporaines d'Olympe de Gouges et de Théroigne de Méricourt, le féminisme, c'est la permission de « cascader » tout à l'aise, sans encourir la déconsidération. Il en est de lui comme du *pacifisme*, qui pour d'aucuns représente avant tout l'exemption du service militaire. Au surplus, la plupart des féministes acclament hautement le pacifisme et l'antimilitarisme, et incorporent ces monstruosités à leur système. Je vous laisse à penser si de telles doctrines « émancipatrices » sont embrassées avec ardeur par toutes les irrégulières et les déclassées !

Et M. Sertillanges n'a rien vu de tout cela ! Il ne se doute même pas quelles turpitudes il couvre de son habit respecté ! Tant d'inconscience stupéfie ! Il va donc falloir que nous lui dressions en règle le bilan du féminisme au point de vue « chrétien » et que nous lui prouvions par raison démonstra-

tive que ceci exclut cela, et que *féminisme* et *christianisme* forment l'*antinomie* la plus tranchée qui se puisse imaginer!

Si j'avais à dénoncer la forme la plus aiguë de ce « modernisme » effréné qui s'infiltre dans toutes les fissures de l'édifice social, je nommerais sans hésiter le féminisme. En effet la « doctrine » se caractérise tout d'abord par l'*absence totale de sentiment religieux*. Passez en revue tous les « leaders » — et pourquoi ne pas ajouter : toutes les *laideurs?* — du parti, si vous en trouvez un seul qui ne soit pas un « librepenseur » fieffé,... je l'irai dire à Rome! Si vous êtes curieux de railleries grossières et lourdes contre ces « dogmes surannés »[1] par lesquels l'Eglise « abêtit » les masses, si vous vous divertissez encore à voir traiter les « curés » de Tartufes, d'imposteurs, de satyres, par des « écrivains » qui n'ont hérité de Voltaire que la méchanceté et la bile calomnieuse, si toute cette littérature « anticléricale » ne vous trouve pas encore blasé et écœuré, vous n'avez qu'à ouvrir *un livre féministe quelconque*, et vous serez servi à souhait. Les C. Renooz, les Lydie Martial, les Hubertine Auclert, les Avril de Sainte-Croix[2], les Madeleine Pelletier vous en donneront de toutes les façons.

Vous faut-il l'éloge de la *Franc-maçonnerie* maintenant? La doctoresse Pelletier, qui ne doute de rien, n'hésitera pas à vous offrir ce plat dans lequel tout ce qui se respecte en France a, depuis l'affaire des fiches, craché de dégoût. Elle vous dira que, il est vrai, les Maçons font des besognes répugnantes, mais que c'est « pour le bon motif », que le pouvoir a de ces « nécessités », de ces exigences qui violent la justice, que « la fin justifie les moyens », et que d'ailleurs : « S'il nous plaît, à nous, femmes, de tripoter des choses mal-

1. Ce « relent des cires catholiques » qui offense les narines et offusque le goût délicat de Mme Lucie Delarue-Mardrus.

2. Cette dame n'est d'ailleurs ni *de*, ni *Sainte*, ni *Croix*. Elle est Avril tout court. Quant à n'être pas Française, cela se voit assez à son style. Renseignements pris, elle nous est venue de la Suisse, pour s' « anoblir » en France.

propres, c'est notre affaire! » Bref, que toutes les femmes et au plus vite aillent se faire affilier aux « Loges mixtes », du type Stuart Mill, il y va du salut du pays! (Séance de la *Solidarité des Femmes* du 16 décembre 1908)[1].

A ce que j'ai dit plus haut je puis donc ajouter que le féminisme, déjà en « harmonie » avec la société au point de vue irréligieux, l'est encore au point de vue politique, puisqu'il réalise si bien les aspirations de la *démocrassie.*

Un autre des caractères, ou plutôt des stigmates, du féminisme, c'est son « immoralisme », ou, si l'on préfère, son « amoralisme ». Or le mariage, du moins le mariage chrétien, intervient pour régulariser et ennoblir l'instinct sexuel. Nous trouverons donc les féministes au premier rang des ennemis du mariage.

C'est, entre eux et lui, une sorte de querelle personnelle. En regard de la conception féministe du « mariage », qui s'exprime par le *divorce facile*, et même par l'*union libre*, ou, en d'autres termes, l'accouplement, mettez la conception chrétienne qui unit les époux à toujours sous la loi divine. L'Eglise, qui est tradition, respect, subordination, a hiérarchisé la famille comme la société elle-même; or le féminisme est la négation de toute espèce de hiérarchie familiale.

— Femme, tu seras soumise à ton mari, dit saint Paul.

— A bas l'article 213! hurle la féministe.

L'Eglise fait du mariage un contrat viager et rehausse ce contrat humain par la dignité du sacrement; le féminisme fait du mariage un contrat lâche et temporaire. Le féminisme est donc véritablement, au regard de l'Eglise, une sorte d'*hérésie* absolument comme en politique un démagogue est une sort

1. Quelqu'un de l'assistance fit remarquer à l'oratrice que ce n'était plu guère la peine, aujourd'hui que la liberté de la presse, même illimitée existe, d'aller se cacher pour dire en grand mystère ce qu'on peu dire tout haut sans se déranger, et que peut-être la Maçonnerie, comm tant d'autres choses, a fait son temps. Mais cet interrupteur fut « con pué » par l'assistance, ayant osé ajouter que la Maçonnerie était, si l'o veut, une « école », mais une « école de délation ». Voir ci-après l chapitre sur *Le féminisme militant.*

de démocrate dégénéré. Pour les féministes, l'union de l'homme et de la femme est une affaire exclusivement privée, et le mariage un pacte essentiellement révocable. Pour l'Eglise, l'union de l'homme et de la femme est une image de l'union mystique qui existe entre Jésus-Christ et l'Eglise elle-même, c'est-à-dire le plus auguste et le plus étroit des liens. Voilà pour le *principe*.

Si maintenant nous descendons aux *conséquences*, nous voyons que, sur ce terrain encore, l'antagonisme se poursuit entre l'Eglise et le féminisme. Celle-ci fait de la propagation de l'espèce le but du mariage, celui-là fait de la volupté la fin exclusive du mariage. Pour l'Eglise, l'enfant est sacré; pour la féministe, l'enfant est une gêne, un obstacle qu'il est parfaitement licite de supprimer. Le « néomalthusianisme », pour nommer ce fléau par son nom, après avoir infesté Paris, commence déjà ses ravages dans les provinces. Voici en effet que les municipalités sont obligées de décréter contre cette teigne des mesures prophylactiques. Les journaux du 20 décembre 1908 nous apprenaient que le maire de Bourges avait dû prendre un arrêté pour interdire une conférence organisée par le groupe féministe de la « génération consciente » sur ce sujet : « Ayons peu d'enfants. Pourquoi ? Comment »?

Cette aberration criminelle a même déjà trouvé ses hiérophantes. Mme Delarue-Mardrus vous déclare en vers ainsi qu'en prose que la maternité est la plus basse des fonctions, et que le mieux qu'on ait à faire avec ces « petits paquets de gélatine » que nous appelons des nouveau-nés.... c'est de les étrangler[1].

1. Voici le texte exact qui sert d' « illustration » à la première partie de mon allusion.

> J'approuve dans mon cœur l'œuvre libératrice
> De ne pas m'ajouter moi-même un lendemain
> Pour *l'orgueil et l'honneur* d'être une génitrice;
> Et, parmi mes coussins pleins d'ombre, *je m'enivre*
> *De ma stérilité* qui saigne lentement.
>
> (Lucie Delarue-Mardrus).

Je livre ces vers avec leurs singularités prosodiques et leur tarabisco-

Et voilà les « doctrines » auxquelles M. Sertillanges accorde l'estampille de « chrétiennes »! Qu'il nous propose donc tout de suite de « christianiser » l'athéisme, le paganisme, l'infanticide!

Reportez-vous à son livre et rappelez-vous deux des principaux points de son programme féministe : la coéducation des sexes et l'initiation de la jeune fille aux mystères de la nature. Je vous demande un peu quel singulier amalgame ces théories subversives feront avec la morale et la décence chréchrétiennes!

« Chrétien » ou non, le féminisme est toujours le féminisme, c'est-à-dire un souffle de révolte, de libertinage et d'anarchie. L'affubler d'une épithète respectable, c'est faire du loup le berger Guillot et lui confier le troupeau. Je ne voudrais pas contrister l'excellente Mlle Marie Maugeret, une des femmes que j'estime le plus au monde et qu'ici je salue bien bas. Mais je lui dirai respectueusement qu'elle est dupe d'une illusion, elle aussi, quand elle s'imagine « faire du féminisme chrétien ». *Elle s'occupe chrétiennement* de quelques jeunes filles à qui elle procure du travail et qu'elle retient auprès d'elle, pas autre chose. Dieu merci, cela n'a rien à voir avec le « féminisme » des « militantes ».

Qu'on en finisse donc, une bonne fois, avec ce *genre faux* et ce terme équivoque de « féminisme chrétien »! Disons les choses comme elles sont : le féminisme a marché d'accord avec l'Eglise tant qu'il a eu besoin d'elle. Maintenant qu'il en a tiré tout ce qu'il pouvait en tirer, le féminisme rompt en visière avec l'Eglise : voilà le fait. Il se comporte à son égard comme « un de ces enfants drus et forts d'un bon laît qu'ils ont sucé et qui battent leur nourrice. » (La Bruyère).

---

tage d'idées. Ils sont d'une précieuse hystérique ou d'une hystérique précieuse, à volonté.

Leur auteur est digne de donner la main à Renée Vivien, l'exaltatrice des « amours lesbiennes ». Et, s'il m'était permis à moi-même de répondre à ces « poétesses » par un mot de poète, je m'écrierais avec Racine :

Ah! ne voudrons-nous pas les forcer à se taire?

CHAPITRE DIXIÈME

LE FÉMINISME « HONTEUX »

I

Le lecteur aura déjà remarqué que l'auteur de ce volume et de ceux du même genre qui l'ont précédé évite le plus possible de faire, en cette matière de l'émancipation de la femme, prévaloir l'opinion masculine. Il oppose féministes à féministes, et il fait, toutes les fois qu'elles s'y prêtent, déposer les femmes elles-mêmes. Il demande aux femmes ce qu'elles pensent de la destinée et de la condition féminines; il s'adresse aux femmes de préférence lorsqu'il a besoin d'un argument pour combattre quelque exagération ou dissiper quelque sophisme. Il pense que les théories féministes ne seront jamais si puissamment réfutées que si elles le sont par celles qui seraient *censées* en profiter, mais qui sont trop *sensées* pour les admettre. Rarement donc interviennent ici et Nietzsche et Schopenhauer et autres misogynes célèbres. La présente série d'ouvrages aurait pu porter comme titre générique : *Le féminisme renié par les femmes.*

Laissons donc jusqu'au bout la parole aux femmes dans une question qui d'ailleurs ne les intéresse *pas plus* que nous, mais que la mauvaise foi de beaucoup d'entre elles a étrangement défigurée, au point de créer cette légende de l'oppression, ou tout au moins de la pression masculine. Occupons-nous dans ce chapitre de cette variété de féminisme qu'on pourrait appeler le féminisme *honteux.*

*
* *

Je l'appelle «honteux», parce que son représentant, *Mme S. Poirson*, est d'intention avec les féministes, mais de fait avec les antiféministes. Tiraillée entre les doctrinaires outranciers, qu'elle appelle à juste titre les « sectaires », et les modérés, qu'elle appelle non moins justement les « rationnels », elle n'ose pas se décider. Elle reste dans la situation gênante mais classique du cavalier entre deux selles (je trouve cette méthaphore plus convenable, en ce qu'elle évoque le souvenir des Amazones, que celle de l'âne de Buridan, qui a un sens analogue). Ainsi le cœur de Mme Poirson est avec les révoltées, mais son esprit, son amour de l'ordre, son respect de la décence la rangent du côté des traditionalistes.

Qu'elle sent de rudes combats!
. . . .
Des deux côtés *son* mal est infini.
O Dieu, l'étrange peine!

Et en effet son livre, qui s'intitule : *Mon féminisme*[1], pourrait tout aussi bien se nommer : *Perplexité féministe,* n'étant d'un bout à l'autre qu'un monologue d'indécision. Faut-il conserver l'antique équilibre des sexes, faut-il le rompre? telle est la question que se pose Mme Poirson avec anxiété, sans y trouver jamais de réponse catégorique. C'est ce qui me fait dire qu'elle n'est qu'une féministe « honteuse », parce qu'elle est féministe sans l'être, tout en l'étant. Les féministes révoltent ses instincts de tenue et de respectabilité, mais d'autre part être femme, femme de lettres, et ne pas « militer » quelque peu, quel supplice!

***

D'ailleurs, femme de lettres, écrivain, Mme Poirson l'est si peu, si peu... que par là elle est franchement féministe. Son

1. Chez Bernard, 1 rue de Médicis, Paris, 1905.

livre est écrit dans cette langue molle, qui, par son vocabulaire composite et ses locutions prétentieuses, donne la sensation du « primaire », et trahit une instruction superficielle. Mme Poirson par sa phraséologie est archiféministe : elle déguise la Femme sous des périphrases comme celles-ci : « l'antique Déchue », « la Proscrite d'antan ». On croirait entendre Mme Hubertine Auclert.

Comme ses « collègues », elle abuse du néologisme : elle rougirait d'écrire : *inconsciemment*, c'est trop simple. Il lui faut : *insciemment*, c'est plus relevé. Et alors, tout heureuse d'avoir découvert cette simplification savante, elle la place à toutes les trois ou quatre pages, afin que nul n'en ignore. Maladresse d'ailleurs, car la répétition du terme empêche qu'on l'impute à faute d'impression.

J'ouvre le livre au hasard. J'y trouve dans la même page le féminisme qualifié successivement de « *fluide* ubiquitaire »(?) et de « *terrain* de revendications légitimes momentanément étouffées ou déchirées par les ronces et les épines de théories ridiculement fausses et grotesques ». Des phrases charriant des tombereaux d'adjectifs et animées d'un mouvement déclamatoire : tel est ce style qui par là porte bien la marque spécialement féministe. Il n'y a que l'emphase féministe pour arrondir des périodes comme celle-ci : « Pour tout esprit libre d'*idées de polémique*, dégagé de préjugés, *discret de conclusions futures*, l'heure qui va sonner est grave : elle *comporte*, dans les *champs* vastes et inconnus de l'avenir, *des choses incalculables*. » (p. 37).

Les féministes, qui pourtant ne doutent de rien, ne se doutent pas que le premier devoir du « prédicateur », c'est de parler correctement et clairement. Endoctrine-t-on les gens en un style de ce calibre-ci ? : « J'en connais dont *la* supériorité incontestable et incontestée dans les lettres, les sciences ou les arts *sont* de bonnes épouses et de bonnes mères. » (p. 112). Savourez maintenant la délicatesse de ce petit morceau : « Et cela leur permettra d'épouser *des filles*

de valeur au lieu de mener une existence *pourrie* en s'enlizant dans *la vase de la bêtise* et de la dépravation. » (p. 159).

Dût-on m'appeler radoteur, je répéterai, comme je suis obligé de le faire à peu près chaque fois que je rends compte d'une publication féministe, qu'une idée qu'on ne se sent pas capable d'exprimer correctement *ne vaut pas la peine d'être exprimée,* et que, dans les ouvrages de l'esprit, le style n'est pas, comme le veulent les féministes, l'*accessoire* et le négligeable. Il n'est pas l'essentiel non plus, mais il fait partie de l'essentiel, et enfin en saine littérature, *le fond et la forme, cela ne fait qu'un.* Je suis du sentiment de Vinet, qui disait : « Le respect de la langue est presque de la morale. »

Les féministes sont de terribles gens : ils remettent sans cesse tout en question, les petites choses comme les grandes, les règles de la grammaire comme les principes sociaux. Ils nous forcent à être sans cesse derrière eux pour relever les barrières qu'ils abattent et pour remettre en lumière des vérités aveuglantes qu'ils feignent de ne pas voir. L'évidence n'a pas force de loi pour eux : avec cette secte ignorante, rien n'est jamais acquis et tout est toujours à recommencer.

***

Ces impressions lexicologiques m'avaient d'abord fait croire que le livre était d'une « militante ». Le ton de l'emploi y était si bien !

Les idées aussi m'avaient induit en erreur. Je retrouvais dans cette première partie du livre tous les clichés usuels et même usés de nos « avant-gardiennes », comme dit pittoresquement Mme Auclert. La nature et l'accent de ces « revendications » répondaient bien à ce féminisme banal, exagéré, déplaisant, de ce féminisme enfin... qui fait tant de tort au vrai féminisme. Il n'est pas jusqu'aux cocasseries du système qui ne reparussent là en belle place. Ainsi Mme Poirson, tout comme une autre, « gobe » la théorie du *Matriarcat* de ce grotesque Suisse

allemand de Bachofen, et elle a de Bachofen plein la bouche!

Cette candeur féministe est quelque chose d'incommensurable! Avez-vous remarqué que, lorsqu'on lâche sans rire une boutade devant une personne ignorante, celle-ci ne fait pas de différence entre la boutade et un argument très sérieux? Tout de même Mme Poirson nous affirme que c'est de la Femme que dans l'humanité future viendra la lumière, et elle nous en donne pour preuve convaincante cette boutade d'un vieil auteur: « Une ânesse a parlé — celle de Balaam — tandis qu'aucun âne n'a su faire autre chose que braire. » (p. 122).

Quelle leçon pour notre orgueil masculin! Et nous qui croyions que la littérature avait été principalement illustrée par des hommes! Il va falloir jeter au feu toutes les histoires littéraires et en composer d'autres où l'on expliquera qu'Homère, Platon, Virgile, Horace, Dante, Corneille, Racine, Lamartine, Victor Hugo n'ont fait que bégayer ou braire, tandis que par exemple la « théorie » des Bas-bleus exécutées par le cinglant Barbey d'Aurevilly ont parlé, chanté, charmé!

Non seulement Mme Poirson surfait les mérites littéraires de son sexe, mais elle attribue au génie féminin des conséquences d'une portée! Bref, c'en serait fini à tout jamais avec la guerre, avec ces guerres « matribus detestata », si l'on avait le bon esprit de laisser la réforme féministe s'implanter : « L'évolution de l'intelligence de la Femme sera l'affranchissement de l'homme : avec l'ère de la future solidarité, s'entre-tuer et s'exploiter seront des non-sens. » (p. 122).

C'est un peu vexant tout de même d'entendre toutes ces choses mises au *futur :* « *sera* l'affranchissement de l'homme ». Nous n'étions donc jusqu'ici que des imbéciles et des brutes? Cela nous explique qu'il n'y ait pas un seul historien de marque qui donne dans ces fantaisies de nos déséquilibrées. Car le *féminisme est injurieux pour toute la société*

antérieure, et particulièrement pour la société masculine. Il est implicitement la négation de la civilisation réalisée.

Il insinue perfidement cette idée que jusqu'ici la société a tenu les femmes en chartre privée, que les femmes ont été exceptées du progrès général, que nous nous sommes méchamment adjugé toutes les améliorations accomplies.

Il y a là de quoi faire bien rire toutes les femmes d'esprit, et il y a là de quoi faire hausser les épaules à quiconque sait distinguer un siècle d'un autre. Quelle fière dose d'ignorance ou de parti pris il faut tout de même pour se dire « féministe »!

Je n'aime pas beaucoup non plus voir assimiler la guerre à un assassinat, ni à la voir mise sur le même pied que l'escroquerie. Je pense qu'entre toutes ces choses il y a des nuances... Mais c'est sans doute l'effet d'une « mentalité » rétrograde.

Le fait de la « prostitution » paraît être à Mme Poirson une excellente occasion de dire aux hommes de dures vérités. Sachez donc que « l'Etat est l'approvisionneur de la débauche publique ».

Pour Mme Poirson, tout ce qu'on tolère, on l'ordonne. Ces esprits féministes, avez-vous remarqué? sont sommaires et simplistes.

Elle continue :

« Tant que sera légale la recherche des plaisirs de l'amour sans amour, la Femme sera la serve. »

Elle ajoute ceci qui n'est pas clair :

« L'histoire de la sœur pauvre, dégradée, peureuse, vénale, est abominablement triste. »

L'association des idées se renoue ensuite :

« Vendre son corps pour le nourrir est une honte amère, une inénarrable douleur. L'impôt charnel dont l'*homme écrase la Femme* est une cruauté qui devrait être la première supprimée du Code. (Qu'est-ce que le Code vient faire là?) Elle en sera vraisemblablement la dernière, *notre* égoïsme et *no-*

tre (?) sensualité mettant tout en œuvre pour déjouer de justes lois » (p. 93).

Le Code contient donc tout ensemble des *lois* qui défendent et des *lois* qui permettent la prostitution? On n'y comprend plus rien.

A force de faire ainsi du *Code* une tête de Turc ou un bouc émissaire, on s'empêtre dans des contradictions et dans des absurdités sans fin.

Je me bornerai à une seule réflexion :

Elles nous la baillent bonne, les féministes, en insinuant que la prostitution est le fait de l'homme, que les femmes n'y sont pour rien du tout, que toutes les prostituées ne demanderaient qu'à être de bonnes mères de famille, de *laborieuses* ménagères, de fidèles épouses !

J'ai presque toujours vu au contraire qu'on se « mettait » prostituée pour vivre commodément *sans travailler*.

En tout cas, ce n'est guère aux féministes, gens qui poussent à l'union libre, cette *préface de la prostitution*, qu'il sied de déclamer contre la débauche de l'homme !

II

Voyons maintenant le revers de cette médaille féministe.

— Mais ce n'est donc pas une féministe à tous crins que ce que vous nous présentez là?

— Non, parce que vous allez l'entendre déchanter.

— Eh bien ! il faut que vous ayez joliment le goût de l'impartialité pour ne pas nous en avoir fait une féministe forcenée.

— Je suis bien aise que vous remarquiez que mon impartialité éclate aux yeux. Je continue donc.

***

Les deux parties du livre de Mme Poirson sont mal sou-

dées. Mais j'ose dire qu'elles ne pouvaient pas l'être mieux, car elles sont *exclusives* l'une de l'autre. La conciliation que l'auteur cherche est impossible : « concilie »-t-on l'eau et le feu? C'est ce qui cause l'incohérence de ses idées : après avoir parlé en féministe ardente, elle parle en féministe dissidente. En réalité, elle tient deux rôles successifs; elle joue dans la même pièce un personnage de jeune première et un personnage... de duègne. « Non sibi stat ». Elle n'a pas su choisir. Une raison plus fortement trempée lui aurait fait envisager (car je n'ai pas à examiner l'autre hypothèse) le féminisme comme pernicieux et anarchique, comme régressif et barbare, comme un démenti à la civilisation millénaire...

Au lieu de cela, Mme Poirson se borne à indiquer *timidement* les outrances et les dangers du féminisme, non sans de fréquents retours en arrière et comme des remords. Ainsi quand elle dit : « Les efforts du féminisme, en imposant une réforme du Code attendue depuis trop longtemps, tendent à la suppression d'une *monstrueuse injustice* » (p. 166), nous ne pouvons prendre cela que comme un gage tardif donné à la cause du féminisme, qu'elle craint qu'on ne l'accuse de « lâcher » trop carrément.

Glanons cependant sur ses pas quelques-unes de ses trop discrètes critiques.

***

Voici d'abord pour la chimérique tentative de conciliation entre les deux féminismes :

« L'organisation familiale a tout à perdre au contact du féminisme « sectaire », et tout à gagner à celui du féminisme « rationnel » (p. 129).

Bon, mais ou bien ce n'est là qu'une distinction subtile, ou bien il faut définir en quoi exactement doit consister cette pénétration du « familisme » (expression de l'école de Fourier) par le féminisme. Où commence le sectarisme, où finit le

rationalisme en matière féministe? Telle est la démarcation délicate qu'il faudrait indiquer et que Mme Poirson oublie de tracer.

***

La palinodie qui fait le plus d'honneur à Mme Poirson et qui panache le plus d'indépendance son féminisme, c'est son chapitre V, qui est intitulé : « Influence des idées féministes sur le mariage contemporain. » Je livre à vos méditations les aveux que je transcris ci-dessous :

Indiscutablement, cette influence est malheureuse pour le présent.. La *mauvaise influence* que le féminisme exerce sur la majorité de nos contemporains vient de ce qu'*en son nom* celles-ci considèrent comme licites les *pires indépendances !*

Le mariage étant devenu *l'antichambre du divorce*, la femme monte sans émoi à l'autel : c'est pour elle un banal incident de sa vie... Ces deux syllabes sacrées, « amour », ne signifient pour elle que chiffons, bijoux, émancipation. Elle accomplira donc l'acte de la création sans tendresse au cœur, sans passion, sans idéal... Aussi la puissance de l'épouse actuelle à l'âtre familial n'existe pas; la femme moderne ne sait qu'en éparpiller les cendres... Faillite du mariage moderne... La femme est ainsi devenue la « désolation du Juste ».

Une autre influence néfaste, dit-on, exercée par le féminisme sur le mariage contemporain, c'est la révolte qu'il excite contre l'obéissance jurée à la mairie et à l'église. En attendant que cette formule (bête, lâche et cruelle, nous l'avons vu) soit supprimée (elle le sera le jour où la femme sera l'équivalente de l'homme), le féminisme « rationnel » estime que tous doivent obéir à quelqu'un ou à quelque chose. Lorsque l'homme et la femme seront harmonisés pour la vie, « l'obéissance » s'appellera de la « joie ». Quand la femme cessera d'être médiocre, elle ne cherchera plus à commander, elle aura mieux à faire. Son amour purifié et son dévouement à l'homme librement choisi, librement aimé, lui feront dire avec la grande libératrice (Héloïse) : « Toutes tes volontés, je les ai aveuglément accomplies »...

Aujourd'hui, moralement, l'aïeule a disparu emportée par la tourmente qui a dispersé à tous les vents les cendres du foyer. Cette marionnette affolée, cette marionnette de malheur qu'est

la femme moderne, est la seule cause du désastre ». (p. 135 à 165, passim).

Un peu sévère, ce jugement qui fait de la « femme moderne », une girouette qu'affolent tous les « vents » qui composent au féminisme une « rose » de tempête et de désordre. J'avoue que je n'aurais jamais osé aller si loin dans l'invective. Mais il n'est rien de tel pour se permettre de décocher aux femmes les traits les plus acérés que de se déclarer leur ami! Sous le couvert de cette précaution on peut les larder tout à l'aise. Mme Poirson ne s'en fait pas faute.

***

Ainsi, voyez ce que c'est que de prendre une position commode de tirailleur! Si vous ou moi nous nous apitoyions sur le cas des « demoiselles du téléphone », surmenées de besogne, « affolées » elles aussi par les sonneries, et exposées par leurs appareils à de cruelles névralgies, il ne manquerait pas de féministes pour nous accuser de vouloir empêcher les femmes de travailler et de les condamner indirectement, hypocritement, « masculinement »... à la prostitution! Nous a-t-on assez reproché les employés de nouveautés qui aunent de la dentelle et qui vendent des gants! Allons-nous encore nous mettre dans le cas d'évincer les femmes de la « téléphonie »? C'est pour le coup que notre « égoïsme » masculin serait « flétri »!

Cependant Mme Séverine, dont on ne suspectera pas, je pense, l'ardeur féministe, dit nettement que le métier de « demoiselle du téléphone » est meurtrier pour les femmes: « C'est ruiner la santé et décimer tout un pauvre peuple féminin que de le laisser travailler, de le voir lutter, de le faire souffrir dans des conditions d'hygiène et de labeur qui engendrent de véritables tortures » (Cité par Mme Poirson, p. 168).

Or, ces « conditions d'hygiène et de labeur » sont impossibles à changer. « C'est le métier qui veut ça », absolument

comme de respirer de la nicotine dans une manufacture de tabac ou du soufre dans une fabrique d'allumettes. *Alors?*

Alors il faudrait avoir la loyauté — ou l'intelligence — de reconnaître que les hommes (c'est-à-dire les êtres humains) sont, dans bien des cas, les serfs des circonstances, les esclaves de la vie, les martyrs de leur gagne-pain et que le sexe n'est pour rien dans l'affaire.

Mais cela ne ferait pas *celle* des féministes, qui ont besoin de reprocher au « mâle » même les accidents inévitables ou les cas de force majeure!

***

Il y a encore plus d'apaisement et il y a même une certaine élévation de pensée, avec, ô miracle! une meilleure tenue de style dans le chapitre VI de Mme Poirson. Titre : « Le Féminisme et les Arts. »

Je retire mon exclamation de : « ô miracle! » car, y ayant plus de justesse dans le raisonnement et plus de justice dans la cause, il est tout naturel que la langue s'en ressente.

Donc Mme Poirson commence par nous expliquer que le féminisme est inesthétique. On s'en doutait, mais il n'est pas mauvais que ces choses soient redites par une femme.

Par les multiples exercices masculins au moyen desquels elle voulut dompter son corps, la femme perdit toute séduction physique. Enfourcher des « bécanes », s'habiller en zouave, combiner des cravates, des cols, des chapeaux d'homme, et, sous ces déguisements divers — plutôt carnavalesques — faire du « sport » à outrance, telle fut l'incessante préoccupation de la femme « moderne », engendrée par le féminisme « sectaire ». Etait-ce un mâle? Etait-ce une femelle? Aucun des sexes ne voulait revendiquer cette silhouette arquée, aux cheveux fous, à la face violacée, boursouflée, aux yeux rougis par le vent et la poussière, à la bouche contractée, d'où sortait un jargon de cabaret. Et la « chauffeuse »! Enfouie sous les dépouilles des animaux polaires, yeux monstrueux, verres noirs, c'est un hybride entre l'ours et le scaphandrier! Ruskin dut rendre son âme esthétique à l'instant précis

où il vit passer, ainsi accoutrée, la femme créée pour concourir à l'harmonie, à la beauté des choses de l'univers! »

J'ai tenu à citer le couplet en entier, car il est vraiment bien « jeté ». Quant à la trame du chapitre entier, elle est de solide et fine contexture.

L'auteur de *Mon Féminisme* est à part et au-dessus de son groupe par le sens de l'art et le goût du beau. Elle comprend, elle explique fort bien que de tout temps le culte de la Femme a incarné, a « synthétisé » dans l'humanité le sentiment de la Beauté.

Aussi bien est-ce pour cela que nous conjurons la femme de rester... femme. Pourquoi ce qui a fait sa grandeur dans le passé ne la ferait-il pas encore dans l'avenir? Puisque, pour être honorée et heureuse, elle n'a qu'à exister et à cultiver son être, pourquoi cette démangeaison de changement? La femme est donc lasse de régner sur la civilisation? Elle rêve donc de courir les aventures, d'échanger son sceptre contre

Le dur et mâle outil si lourd aux fortes mains?

Elle ne veut plus rien devoir à son charme intime, mais tout à son effort extérieur! Emuler l'homme, faire comme l'homme, *faire l'homme* enfin, telle est la formule que le féminisme substitue à l'antique devise : *charmer et plaire!...*

Mme Poirson a le mérite de faire penser à ces choses et à d'autres semblables. Mais, comme le bout de l'oreille féministe perce toujours par quelque endroit, elle échafaude sur ces « prémisses » des « conclusions » qui les débordent. Ainsi, de ce que l'antiquité grecque et la Renaissance, *époques très peu « féministes »*, je le fais remarquer en passant, ont placé très haut le culte de la femme, quelle conséquence croyez-vous qu'elle va en tirer?

Qu'il faut rendre à la femme son rôle de noble inspiratrice et sa puissance faite de charme? Vous n'y êtes point. Mme Poir-

son conclut... qu'il faut que la femme pousse ses études aussi loin, et plus loin, s'il se peut, que l'homme! Oui, telle est sa conclusion, appuyée d'ailleurs sur cette grave erreur que « l'instruction de la femme d'alors ne le cédait en rien à celle de l'homme. » (p. 177). La femme grecque, la Française ou l'Italienne du XVIe siècle, « instruites »! C'est un « comble ».

***

Le dernier chapitre est une sorte d'Hymne à la Femme, où le lyrisme du style déguise mal — à moins qu'il ne l'accuse mieux — le flottement de la « doctrine » et l'incertitude de la pensée.

Quel commentaire en effet faut-il faire de passages comme ceux que voici?

Très vite elle apprendra ce dont doit être ornée sa nature *distinctive* de femme. Se faire pareille à son compagnon, c'est tuer l'amour. Son lien le plus cher n'est pas celui de semblable à semblable : c'est celui qui unit deux natures, lesquelles, tout en se ressemblant, diffèrent considérablement.

Aussi impropre que l'homme à faire sa partie seule dans le concert humain, la Femme concentrera tous ses efforts non pour le solo, mais pour le duo, ce duo grandiose du couple humain vers lequel, depuis des milliers de siècles, est tendue en vain l'oreille attentive de l'humanité,, ce duo magnifique où la Femme sera « en harmonie avec l'homme[1] comme une musique parfaite avec de nobles paroles. » De l'union de ces deux intelligences *autres*, mais de *même valeur*, différentes, mais se ressemblant, surgira la force efficace nécessaire pour combattre l'hostilité si cruelle de la nature. Leurs deux efforts réunis ayant pour ainsi dire *unifié* leur *dualité*, l'homme et la Femme seront le pilier superbe de ce temple de l'univers, l'humanité; le ciel en sera le dôme, et harmonieusement la terre en sera la base. » (p. 196-7).

... L'urne de nos félicités et de nos amertumes est inclinée vers

1. Tout le long de l'ouvrage, le mot : *homme* est écrit par une minuscule, et le mot : *Femme*, par une majuscule. C'est une taquinerie innocente. Les plus grandes réformatrices ne sont pas exemptes de mesquinerie...

la Femme comme les fleuves vers l'Océan; seule elle détient les heures de vie que sont les heures du cœur. Elle sera le sourire de l'homme[1] comme elle est le soleil du monde.

Et le parfait équilibre de la puissance des sexes, résultant de l'harmonieuse alliance de leur génie, deviendra, avec l'aide du temps, le salut et la grandeur de l'humanité! » (p. 205).

Si je démêle bien toute cette métaphysique, l'homme et la femme ont été créés pour unir harmonieusement leurs efforts dans la lutte contre une Nature qui est une marâtre plutôt qu'une mère.

Eh bien! mais c'est justement la conception *traditionnelle* des destinées parallèles de l'homme et de la femme, laquelle les féministes veulent ruiner!

Si d'autre part je m'attache à ce qu'il y a d'ambigu dans toute cette tirade, j'ai de quoi pleinement confirmer mon impression initiale sur le livre de Mme S. Poirson : c'est du *féminisme honteux*.

C'est-à-dire un certain système qui est du « féminisme » à le prendre par un côté, et de « l'antiféminisme » à le prendre par un autre biais[2].

C. Q. F. D.

---

1. Traduction poétique de la formule badine : « La femme est le dimanche de l'homme. »

2. S'il était nécessaire que je me fisse mieux comprendre, je citerais comme exemple de *franc* féminisme, de féminisme avoué et caractérisé, le livre de Mme Claire Galichon, *Amour et Maternité*. En voici le résumé d'après M. Ernest-Charles. (*La Grande Revue* du 25 fév. 1909.)

« Mme C. Galichon lève, si j'ose dire, et même brandit l'étendard » bien connu de la révolte. Elle attaque la morale à deux faces, clémente » aux hommes, rude aux femmes. Elle ne va point jusqu'à préconiser l'union » libre, car elle sent que l'affranchissement de toute loi lèserait l'intérêt » de la société en la personne de la femme et de l'enfant, que cela » priverait du minimum de sécurité dont ils jouissent actuellement. Mais » elle demande que l'opinion ne flétrisse pas l'amoureuse qui se passe » de consécration régulière, ou qu'elle soit du moins aussi sévère pour » l'amoureux. Elle va plus loin. Elle proteste que la maternité doit être » libre, que la femme, propriétaire de sa pensée, le doit être en bonne » équité de tout son corps, que nul par conséquent ne peut lui imposer » la maternité, puisque c'est encore l'asservir à l'homme, et que, par » conséquent, *le droit à l'avortement est un droit naturel.* C'est là qu'en

» arrive une femme qui veut hardiment libérer la femme pour lui assurer » son bonheur. Mme C. Galichon ne se préoccupe guère que des *droits* » de la femme. *Elle encourage son égoïsme.* Elle est toute dominée par » les sottises virulentes des femmes de lettres de notre temps. » Oui,

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris

du Féminisme! Mme Claire Galichon, elle, est « bon teint ».

Son « système » procède directement de celui de la « grande » Suédoise, Ellen Key (voir *l'appendice*).

CHAPITRE ONZIÈME

LE FÉMINISME « MILITANT »

Qu'est-ce qui caractérise la « militante » du féminisme? Trois choses principalement: la revendication du suffrage politique, le goût pour l'union libre, l'adhésion au néomalthusianisme.

On la connaît pour noble à ces illustres marques!

Je serais tenté d'y ajouter un quatrième signe : *le sabotage de la langue française:* car les Avril de Sainte-Croix, les Auclert, les Renooz, les Martial écrivent en « petit-nègre ». Mais, toute réflexion faite, je pense que ce quatrième stigmate est plutôt un corollaire des trois autres.

Par exemple un corollaire régulier et constant. Interrogez en effet la « filiation littéraire » du féminisme, et vous trouverez toujours unis à l'aversion pour la morale traditionnelle le mépris de la syntaxe et l'ignorance de la grammaire. Ce sont là de ces « fils mystérieux » par où « leurs cœurs sont liés » avec leurs esprits.

Le langage d'une Olympe de Gouges révolte en effet notre délicatesse intellectuelle tout autant que notre délicatesse morale.

***

Ce n'est pas par hasard que j'évoque ici la personnalité d'Olympe de Gouges, comme j'aurais pu évoquer celle de Théroigne de Méricourt, cette « avariée », qui, après avoir été l'idole des femmes de son temps, fut par elles ... fessée en

place publique et dut être enfermée comme folle à la Salpêtrière. Quel avertissement ce serait pour la doctoresse Pelletier, si l'on n'avait pas remarqué toujours que la Pelle..... se moque du fourgon !

Ce sont donc les femmes de la Révolution qui annoncent et expliquent les *Vésuviennes* de 48 et les *Emancipatrices* du XXe siècle. Aussi bien les féministes militantes tiennent-elles absolument à ce que le féminisme ait des origines troubles et même sanglantes. Il leur faut un berceau reposant dans une mare de sang. Ne vous avisez pas de nier que les dévotes de Marat, les « Jupons gras » de la Terreur, les « Tricoteuses » de l'échafaud, les adoratrices de Robespierre soient les ancêtres directs de nos néo-malthusiennes, de nos bousculeuses d'urnes électorales, de nos Odette de Magny (la vieille fille du *Lys* à qui sa virginité remonte au cerveau) ; vous les désobligeriez. Ces dames mettent là leur gloire. On se cherche des « lettres de noblesse » où l'on peut.

J'ai toujours été très frappé de ce mélange de lubricité et de cruauté, de ce *sadisme* spécial qui préside aux origines de la secte féministe[1]. Je vois un cortège de femmes déshabillées plutôt que costumées en divinités mythologiques, je vois une « théorie » de déesses Raison ouvrant la marche de l'espèce de bacchanale qui se décore du nom de féminisme. Le résidu de la « doctrine » n'est-il pas en définitive l'assouvissement des appétits et la satisfaction égoïste de l'instinct animal ? Le secret de la sympathie relative accordée au féminisme n'est-il pas notre amour immodéré de la jouissance ? « Chacun sa vie », « jouir de la vie », telles sont les devises et les tendances d'une société qui se fait de plus en plus dédaigneuse de toute valeur morale. Or le féminisme est devenu, par un de ces étranges abus de mots qui nous font quelquefois autoriser le mal sous l'apparence du bien, une forme

1. J'en ai cité un trait assez caractéristique, je pense, dans mon chapitre sur *Le Vote des Femmes*, en racontant : « le rêve de Mlle Madeleine Pelletier. »

avouée, une variété officielle du Matérialisme régnant. C'est une exclusion indirecte de l'idée du Devoir qui paraît si importune à nos âmes assoiffées de jouissance. Il est si commode de mettre sa lâcheté morale sur le compte et sous le nom d'une « doctrine » classée !

***

Pour « illustrer » ce que je viens de dire, je crois pouvoir me borner à transcrire un extrait d'une pièce officielle que les journaux viennent de publier.

C'est un fragment du rapport que, selon l'usage, le président de chaque jury d'agrégation rédige et adresse au Ministre de l'Instruction publique.

Voici donc les doléances de l'inspecteur général ayant présidé aux opérations du concours de 1908 pour l'agrégation de l'enseignement secondaire des *jeunes filles*. Encore une fois ce n'est pas un mandement d'évêque que je cite, ni les réflexions de quelque journaliste « clérical », *Univers* ou *Croix*. C'est un laïque qui parle, c'est un Universitaire, c'est un pédagogue aux idées larges et qui ne doit pas se scandaliser facilement.

Il se plaint donc en ces termes mesurés des progrès de la démoralisation parmi les « petites Sévriennes » ou leurs pareilles :

« Trop fréquemment, les caractères vrais de la morale sont méconnus. L'idée d'une règle, d'une loi impérative semble s'être obscurcie et effacée dans quelques esprits. On est surpris de trouver chez des aspirantes au professorat du lycée des affirmations comme celles-ci : « *Les vérités morales sont passagères et relatives*, » — ce qui est faux, s'il est vrai, comme nous le pensons, que la morale ne saurait exister si elle ne comporte pas un peu d'absolu ; — ou bien encore : « *La morale doit se dégager des faits de l'expérience personnelle* », ce qui équivant presque à supprimer tout enseignement moral.

C'est avec regret que l'on verrait se généraliser la tendance à ne plus parler du devoir, de la conscience, pour y substituer un vocabulaire nouveau : « *sens du relatif,* » « *adaptation à la vie* », etc., et pour déclarer que « *la morale évolue tous les jours avec les conditions sociales* »...

J'aurai à parler ci-dessous d'un des exploits d'une de ces « militantes » en herbe, ex-lycéenne de la veille. Je ferme ici cette parenthèse sur l'immoralisme précoce des recrues du féminisme.

***

Nous disions donc que le premier stade du féminisme obtient, pour une raison ou une autre, les préférences de nos « militantes ». « Malheureusement », comme le remarque mélancoliquement Mlle Madeleine Pelletier dans *La Revue socialiste,* « les Révolutions ne durent pas longtemps en France ! » Il faudrait à cette demoiselle la guillotine en permanence ! Les « Trois glorieuses », qui sont pour cette militante 93, 48 et 71, n'ont été que de furtifs rayons, tôt éclipsés. Une telle opinion m'autorise à hasarder ce mot que *le féminisme est un champignon vénéneux qui croît dans les terrains de décomposition sociale.*

Mais, malgré ses apparences d'intimidation, j'ose dire que le féminisme n'a pas de chance ! Jugez-en : une « Armée du Chahut » où les convaincus, les « apôtres », sont des fous ou des malfaiteurs, et les autres de vulgaires « arrivistes », qui se servent du féminisme et ne le servent pas ! Un parti qui se déshonore en comptant à son avant-garde des Pelletier, des Nelly Roussel, des Avril de Sainte-Croix, et qui se ridiculise en comptant des Renooz, des Lydie Martial, dont les idées servent de trait d'union direct entre la raison et la folie ! Voilà pour les chefs. Quant au troupeau, ce sont pour la plupart des rêveuses incomprises, en retard sur l'époque de George Sand, des « laissés pour compte » du mariage, des vieilles filles aigres, des hystériques affolées, des divor-

ceuses professionnelles, ou enfin de ces êtres neutres ayant réussi à consommer en eux le suicide de leur sexe.

Un écrivain qui a lui aussi trempé dans le féminisme, mais qui s'en est retiré, suffoqué par son côté grotesque, a tracé un léger croquis de la féministe vulgaire que je ne puis résister au plaisir de citer.

Je fais remarquer que ce court morceau est extrait d'une préface que mon « féministe repenti » avait été sollicité d'écrire pour le volume *Mon Féminisme*, de Mme S. Poirson, dont j'ai parlé tout à l'heure.

« A de rarissimes exceptions près, chacune forme un petit être étrangement sec, à base de dépit et de haineux fanatisme. Leur féminisme, c'est tout le fiel du bas-bleu raté et des renoncements obligatoires; leur féminisme, c'est la haine de l'homme, qui n'en a plus cure, et leur féminisme, c'est aussi la haine de la femme qui prend encore souci de l'homme. Au demeurant, leur féminisme est un sentiment vague, sans principes définis, mais dont la tendance est nette: l'art de tout détester sans savoir exactement pourquoi, ou, tout au moins, sans se l'avouer. »

(Henry Kistemaeckers).

Les appels à la violence de nos militantes sont restés jusqu'ici sans écho appréciable, du moins sur notre continent. Mais les ravages du féminisme commencent à se faire cruellement sentir chez certaine « princesse lointaine » qui a des premières colporté « la bonne parole », à savoir l'Amérique.

La carte du monde civilisé ne contient aucun pays où le féminisme fasse autant rage qu'en Amérique. C'est la « terre classique » du féminisme. Sur cette terre d'indépendance absolue, la femme est reine; les lois lui assurent entière sécurité; toutes les carrières lui sont ouvertes, et toutes les industries, sauf *neuf* exactement, lui sont accessibles.

Or comment la femme américaine a-t-elle usé de cette liberté? En réduisant le mariage à n'être plus qu'un con-

trat de louage pur et simple. Telle femme de *quarante ans* s'est mariée et a divorcé *six fois*. Elle n'a donc rien à envier à cette matrone romaine qui comptait, disait-on, les années par ses mariages et non par les consuls en exercice. En Amérique, grâce au féminisme, c'est la femme qui achète son mari et qui pourchasse « le bon parti ». Et voilà ce qu'on appelle le « triomphe » de la femme! Cependant, nous, Européens, qui n'avons pas encore réussi complètement à abjurer notre culte chevaleresque de la femme et qui persistons à jouer auprès d'elle le rôle de soupirants et de prétendants, c'est nous les arriérés, les rétrogrades!

Qu'on se pénètre bien de ceci, c'est que le « progrès », selon le féminisme, consiste à *renverser les rapports traditionnels des sexes* et à reporter toute l'activité et toute l'initiative sur la femme. J'en sais bon nombre à qui cette conséquence imprévue fera faire la grimace....

Mais enfin qui sème le vent recueille la tempête.

***

N'est-ce pas « semer le vent » que de proclamer, comme le font nos militantes, qu'ayant à choisir entre deux méthodes, la persuasion et la violence, on choisit la « méthode forte » quand on ne peut pas faire autrement? N'est-ce pas avouer qu'on préfère à l'évolution la révolution? Car de « combiner » les deux méthodes et de se servir de celle-ci en attendant mieux, ce n'est sans doute qu'un sophisme et une contradiction, puisque *persuasion* est exclusif de *violence*.

Voilà donc comme les militantes prêchent le féminisme, cette doctrine qui devrait être toute d'amour, de douceur et de justice! Le rameau d'olivier dans une main, le couteau dans l'autre, c'est sous cet aspect que se présente à nous la Harpie féministe.

Quand nous serons un jour les frères, les maris, les pères de toutes ces surfemmes que nous « cuisine » l'Eve moderne,

c'en sera fait de la *beauté morale* de notre race. L'exemple de l'Amérique est là pour nous avertir, de l'Amérique où toutes les « conquêtes » de la femme se sont retournées contre elle.

Nous, gens à l'ancienne mode, nous avons *honoré* la femme ; vous, féministes, vous travaillez à la *déconsidérer*. Vous ne ferez pas en tout cas que la femme ait une situation plus enviée qu'avant votre règne. Aussi les femmes clairvoyantes et les femmes soucieuses de respectabilité refusent-elles de pactiser avec vous.

Aucune de ces femmes n'a jamais pénétré dans vos... réunions (quel dommage que la langue française manque de l'équivalent du mot latin *cœtus !*), dans vos parlotes, où vous acclamez le néo-malthusianisme, l'antipatriotisme, l'amour libre et toutes les autres vilenies, sans qu'elle en sortît édifiée, c'est-à-dire écœurée ! Une séance de *La Solidarité des Femmes*, qui est comme le quartier-général de toute cette bohème féministe, est plus éloquente que toutes les dissertations pour guérir du féminisme ceux qui seraient contaminés de cette lèpre. Tous ceux et toutes celles que j'y ai menés en sont revenus dégoûtés à jamais !

— C'est donc ça, le féminisme ? Si j'avais su ! Mais je ne me le représentais pas sous ce hideux aspect. Etaient-elles assez ignobles, toutes ces mégères !

Oui, c'est *ça*, le féminisme pris à sa source ou à son embouchure ! Un Musée Dupuytren, un cabinet de toutes les horreurs morales. Màis un musée secret où les jeunes filles sont admises, et même attirées ! On se demande avec inquiétude le genre de « ménage » que ces femmes laissent derrière elles quand elles vont passer toute l'après-midi dans ce café Procope où elles confabulent, où elles s'excitent à « la haine de l'homme ». On se représente avec tristesse le sort de leurs maris, si elles en ont, quand on les entend glorifier les impulsions aveugles de l'instinct : *Le Droit de la Chair*, *Le Lys*, ce sont là les « chefs-d'œuvre » dramatiques qu'une Mlle

Gombert acclame, en attendant que quelque Renée Vivien de théâtre mette à la scène les amours lesbiennes, ou orchestre lyriquement le « Rêve » infâme de leur Doctoresse !

Elles rabaissent tout ce que nous aimons et tout ce qui a fait dans le passé la gloire de notre race. Aussi, cette sublime Jeanne d'Arc, dont l'Eglise catholique est en train de faire une sainte, elles ne l'admettent dans leur *Almanach* qu'avec toutes sortes de restrictions. Elles semblent demander grâce pour les exagérations d'un patriotisme qui excite les sarcasmes de deux de leurs oracles : Hervé, Thalamas !

Enfin leur « doctrine » est un composé de toutes les turpitudes morales, comme leur parti est une synthèse de tous les mécontentements, de toutes les impuissances, de toutes les jalousies. Leur féminisme est une « bête puante ».

***

Cette esquisse des « militantes » ne serait pas complète, si je ne disais un mot de leurs visées politiques.

La manière d'entendre la « politique » est ce qui révèle le le mieux le fond d'une âme. Or qu'y a-t-il au fond des revendications économiques, par exemple, du féminisme ? Un simple jeu de surfaces qui recouvre un arrière-fond de haine et d'envie. La « revendication économique » n'est ici qu'un prête-nom de la politique. Passons un peu plus outre : dans la bouche d'une Avril de Sainte-Croix ou d'une Pelletier, la politique n'est que le prête-nom du socialisme.

Sur ce point, c'est encore un pays étranger, non plus l'Amérique, mais l'Angleterre, qui nous fournira l' « illustration » nécessaire.

On a pu lire dans les journaux du 15 octobre 1908 l'information suivante, dont j'emprunte la teneur au *Temps*.

« VIOLENTES MANIFESTATIONS A LONDRES

» A l'occasion de l'ouverture du Parlement, les suffragettes

et les ouvriers sans travail ont manifesté violemment. Pendant plusieurs heures, la police a dû lutter contre une foule immense, qui voulait envahir la Chambre des Communes.

» L'alliance bizarre des suffragettes et des ouvriers sans travail, parmi lesquels s'étaient glissés un nombre considérable d'apaches londoniens, a donné aux troubles une réelle gravité. En plus d'un endroit, les policiers furent débordés, frappés et blessés. Tout le quartier entre Trafalgar square et Westminster était pareil à une mer houleuse. Les manifestants huaient et sifflaient la police.

» Tous les journaux ce matin font ressortir le caractère nouveau de ces troubles et demandent au gouvernement de prendre des mesures énergiques. Il ne faut pas que la campagne des suffragettes, auxquelles jusqu'à maintenant tout avait été permis, devienne le *prétexte d'une agitation révolutionnaire.*

» De nombreuses arrestations ont été faites et des mandats d'amener lancés contre les chefs du mouvement, Mme et Mlle Pankhurst, Mme Drummond, pour excitation au désordre.

» On a trouvé trois montres dans la poche d'un des treize sans-travail arrêtés.

» Dans l'intérieur de la Chambre des Communes, au cours des débats sur un projet de loi relatif à la protection de l'enfance, une femme, qui se trouvait dans les couloirs avec un député libéral, se précipita soudain dans la salle des séances et se mit à crier à pleins poumons, en agitant les bras : « Laissez les enfants tranquilles ! Accordez d'abord aux femmes le droit de vote ! » La manifestante fut promptement expulsée au milieu de l'hilarité générale. »

Remarquez cet aveu dénué d'artifice : « Le vote d'abord ! Les enfants, après ! » Pour ces énergumènes piquées de la tarentule politique, la vie est sans prix, le bonheur est sans saveur, si elles ne peuvent brandir un petit carré de papier, la carte qu'elles appellent : électorale ! Mari, enfants, famille, elles s'en soucient « comme de ça » ! Elles veulent, comme

les hommes, se faire de la politique un *but* et une carrière. C'est cette misérable satisfaction d'amour-propre qui pousse



ces milliers de « suffragettes » hors de leur foyer! Elles seraient pour leurs enfants autant de Médées, si cette barbarie devait faire d'elles des électrices et des élues!

*
* *

Le féminisme « militant » nous présente l'individu *en rupture* de société, de morale et de religion. C'est sa caractéristique.

Or ce qui intéresse le sociologue, c'est au contraire l'individu *en fonction* de race, de société, de morale et de religion.

A tous ces divers titres, le féminisme est donc régressif.

Il est tout autant criminel et dangereux.

La décomposition nationale, commencée par la démagogie matérialiste et athée, serait précipitée par le féminisme triomphant.

Comme curiosité je reproduis ci-contre la *Marseillaise féministe.*

La rime n'est pas riche et le style en est *laid,*

mais cela suffit à ces gens-là comme lyrisme. Je fais précéder ce morceau du fac-simile de leur timbre symbolique. Aucune féministe militante qui se respecte n'expédie de correspondance qu'à l'aide de cartes postales ainsi illustrées. Etonnez-vous, après cela, qu'elles soient toutes pour l' « affranchissement » des femmes !

LA MARSEILLAISE DES FÉMINISTES

Air de la *Marseillaise*

par Gabrielle CHAPUIS

1er Couplet.

Nous ne voulons plus être esclaves
Dans un pays de liberté
Nous ne voulons plus que les femmes
Soient parias dans l'humanité (*bis*)
Quand aux jours des grandes campagnes
Nos pères se sont révoltés
Ce sont les droits de leurs compagnes
Que leur sang aussi a payés.

Refrain.

Tous égaux nous naissons. Nos droits nous les voulons
Fraternité ! (*bis*)
Egalité des sexes et liberté !

2e Couplet.

Pourquoi aux femmes des entraves,
Quand les hommes sont libérés;
Pourquoi décréter que les femmes
Sont mineures et les mépriser (*bis*)
Droits, profits, grasses sinécures,
Honneurs, tout nous est refusé
De nos seuls devoirs l'on a cure
Nous ne comptons que pour payer.

Refrain.

3e Couplet.

Plus de lois dites protectrices
Qui ne font que nous *oppresser*
Nous ne sommes pas électrices.
Notre travail est abaissé (*bis*)
Que l'accès à toutes carrières
Comme à l'homme, nous soit donné
Car, que nous soyons filles ou mères,
Comme lui, il nous faut manger

Refrain.

4e Couplet.

Que la puissance tutélaire,
Soit égale entre les époux
Et que comme ils sont à leurs pères
Nos enfants soient aussi à nous (*bis*)
Que nous, mères, tant que nous sommes
Toujours nous soyons protégées
Car si nous élevons des hommes
C'est pour eux et la Société !

Refrain.

5e Couplet.

Nous réclamerons notre place
Au milieu de nos assemblées
Car il faut que la femme fasse
Les lois qui doivent la juger (*bis*)
Ayant le bulletin de vote,
Nous pourrons alors travailler
A rendre notre France haute
Dans son sein, devant l'étranger !

Refrain.

6e Couplet.

Nous fermerons ces lieux infâmes
Où notre sexe est torturé,
Où l'homme avilissant la femme
Va chercher la bestialité (*bis*)

Amies, conseillères affables,
Librement nous voulons aimer
Et nous serons enfin des femmes,
La moitié de l'humanité !

Refrain.

CHAPITRE DOUZIÈME

« LE LIVRE DES FEMMES »

par Laura Marholm[1]

I

L'Allemande Mme Laure Marholm, qui vit encore, mais à qui sa santé et son âge ne permettent plus d'écrire, est un exemple de l' « ironie des choses humaines ».

Celui de ses ouvrages qu'elle dédia à toutes les femmes comme un bréviaire ou un miroir moral a pleinement et promptement justifié en Allemagne la fière prétention de son titre.

Paru en novembre 1894, *Le Livre des femmes* obtint un des plus grands succès de librairie que puisse espérer un travail de sociologie, de philosophie ou de critique. En moins de cinq ans il atteignit sa cinquième édition allemande.

Quant à ses reproductions en langue étrangère, elles intéressent la plupart des idiomes de l'Europe : anglais, suédois, norvégien, russe, polonais, hollandais, tchèque, italien. Chez presque tous les peuples, les femmes ne jurèrent plus que par la parole de Laure Marholm.

Une seule nation résista à l'entraînement général, ... et ce fut naturellement la nôtre. Je dis : naturellement, parce que si en France, comme l'a dit notre Descartes, « le bon sens est la chose du monde la mieux partagée », il faut convenir que la France ne s'éprend d'ordinaire des idées étrangères que lorsque ces idées ont un caractère d'excentri-

1. Chez Carl Dunker, à Berlin, 5e éd. (1899).

cité. A moins que nous ne reconnaissions dans ces importations des produits français de chez nous et qui nous reviennent défigurés par la contrefaçon étrangère. Tel fut le secret de notre engouement pour Ibsen, ce gauche imitateur d'Alexandre Dumas fils. Mais de faire un succès à des opinions saines et utiles, allons donc !

« En France, *le bon sens est lâche* », comme l'a écrit Gabriel Aubray, l'un de ceux qui ont le plus spirituellement flagellé notre badauderie nationale.

Mme Marholm en fit l'épreuve désagréable. Nul éditeur français ne consentit à publier cet ouvrage si célèbre au dehors et si populaire en Allemagne. Son traducteur frappa vainement à toutes les portes. Vraisemblablement *le Livre des femmes* demeurera toujours lettre close pour les lecteurs français, et nos femmes ignoreront toujours ce que pensait de la femme l'une des femmes les plus passionnées et les plus lucides qu'il y ait eues.

Ainsi chez nous,

Tout jusqu'à *Bachofen* a trouvé des lecteurs !

Bachofen, l'inventeur de l'énorme mystification du *Matriarcat !* Bachofen, dont l' « Introduction » du moins a trouvé traducteur et éditeur ! [1] La pédantesque Lily Braun a trouvé traducteurs (ils s'y sont mis à plusieurs) et éditeur (Cornély) pour son lourd et indigeste et aride ouvrage sur « La Femme ».

Mais Mme Laure Marholm, cet écrivain si chaleureux, si éloquent, et qui, lui, a « l'art de faire court », n'aura eu d'imprimé en français que les quelques extraits qu'on va lire ci-dessous et que j'ai traduits de mon mieux.

Ils n'ont rien de méthodique ; je les découpe sans ordre dans l'ouvrage original, satisfait si j'aurai pu donner une idée de la « manière » de l'auteur... et un remords à quelque entrepreneur d'édition.

1. Voir mon volume *Autour du Féminisme.*

***

Le Livre des femmes est une collection de six portraits qui nous décrivent biographiquement, mais surtout psychologiquement et moralement : Marie Baschkirtzew; Anne Charlotte Edgren-Leffler; Eleonora Duse; George Egertown; Amélie Shram; et enfin Sonia Kowalewska. Ces femmes ont été choisies par Mme Marholm comme les plus « représentatives » de leur sexe parmi les personnes ayant vécu dans la seconde moitié du XIXe siècle. Car, si intéressantes soient-elles, leur critique se propose un objet plus haut que de faire revivre des physionomies disparues. C'est *la femme* elle-même que Mme Marholm veut atteindre par delà ces célèbres échantillons d'humanité féminine. C'est le *type* de la femme *moderne* qu'elle cherche à dégager à l'aide des linéaments fournis par ces six modèles remarquables.

Trois au moins d'entre elles n'étaient pas des étrangères pour le public « welche », ce sont : Marie Baschkirtzew, la Duse et Sonia Kowalewska. Les trois autres ne jouissaient guère que d'une renommée « septentrionale ».

Leur réunion forme un « microcosme » suffisamment varié, puisque, à elles toutes, elles incarnent la plupart des modes de supériorité. La matière de l'ouvrage est donc solide et possède un intérêt vraiment « documentaire ».

II

Le but que semble s'être proposé Mme Marholm, c'est de faire, à l'occasion d'une demi douzaine de femmes célèbres, le commentaire de la parole bien connue de Mme de Staël : *La gloire chez les femmes est le deuil éclatant de leur bonheur.*

Car la question à proprement parler « féministe » recule pour elle bien loin en deçà de la question « féminine ». Elle le prend de haut avec le féminisme, ou plutôt elle le

juge de haut. Il ne faudrait pas, je pense, la pousser beaucoup pour lui faire déclarer qu'au fond il n'y a pas de problème « féministe », mais seulement un *problème de la femme.*

Or, d'après elle, la solution de ce problème doit être cherchée exclusivement dans *l'amour.* Stuart Mill a dit : « Pour être heureux, il n'est qu'un moyen, lequel consiste à prendre pour but de la vie, non *le bonheur,* mais quelque *fin étrangère* au bonheur ». Eh bien ! Mme Marholm pense au contraire que, s'il s'agit de la femme, ces « fins étrangères » doivent être écartées, mais qu'il faut chercher le bonheur directement dans l'amour. Rien de décevant, pense-t-elle, comme ces « fins étrangères ». La littérature, par exemple, qui est l'une d'entre les principales et la plus courue, ne fait que des malheureuses. Mme Marholm nous donne en exemple Anne Charlotte Edgren-Leffler, qui fut comme une des « pionnières », une des « championnes » (*Vorkämpferin*) de l'Eve moderne.

Sur une telle complexion morale peut se greffer n'importe quelle tige, excepté celle qui produit l'amour. Or il y a une autre chose pour laquelle la femme, du moins la femme normale, est faite, et cette chose, c'est l'amour. En l'homme commence la vie de la femme, et en l'homme elle se conclut. Car c'est l'homme qui fait de la femme une femme. L'homme lui donne la plénitude de santé et la plénitude d'estime de soi-même par la maternité, l'homme lui donne les petites mains caressantes et la fleur fraîche et embaumée qui s'appelle l'enfant[1]; plus le corps, l'esprit et l'âme de la femme sont développés, moins elle peut se passer de l'homme, qui est soit son grand bien, soit son grand mal, mais qui en tout cas est l'unique sens de sa vie. Car l'homme est le contenu de la femme.

La femme moderne ne demande pas mieux que de participer au bonheur de l'homme, mais partager avec l'homme le malheur, non pas ! Elle croit, avec son esprit sophistique, pouvoir comprendre toute l'incommensurable vie humaine dans une petite équation d'algèbre élémentaire. Et, avant qu'elle ait terminé sa petite opération et qu'elle en ait fait la petite preuve, voilà que bonheur et

---

1. Laure Marholm a ici le mérite de faire penser à la Jeanne d'Arc de Schiller : Dir blüht kein lieblich Kind an deiner Brust. (*Prologue*, sc. IV.)

malheur sont passés à côté d'elle, et qu'elle reste, desséchée sans amour, desséchée dans son hymen trop sagement calculé... (p. 44).

Voici encore un autre exemple de ces femmes qui ont sacrifié leur vie à une chimère, c'est Sonia Kowalewska, la fameuse mathématicienne.

Elle gémissait sur sa jeunesse perdue, sur son temps passé à étudier, sur ses malheureuses facultés, lesquelles l'avaient exclue de tout ce qui attire les femmes. Elle voulait être une femme et jouir du bonheur féminin. (p. 154).

Car elle était femme. Elle était pourtant femme, femme malgré tout, malgré ce simulacre presque décennal de mariage, malgré un veuvage de même durée, malgré ses titres de docteur, de professeur de mathématiques, malgré son « prix Bordin ». En dépit de tout cela, elle était femme ; mais une femme sans foyer, sans considération, sans joie, une misérable femme qui court à travers les forêts en appelant de ses gémissements et de ses cris l'époux ! (p. 159).

... Telle fut la vie de Sonia. Nul homme ne la prit dans ses bras et n'éveilla entièrement la mélodie qui dormait sur ce clavier. Mère et épouse, elle le fut sans doute... mais *Amante*, jamais (p. 161).

Voici enfin l' « oraison funèbre » de Sonia, bien digne de sa vie.

La voilà devant nous, cette silhouette qui sortit de la pénombre et qui rentra dans l'ombre, la voilà avec tous ses petits traits, dans tout le morcellement et l'émiettement de sa vie sans but et interrompue en pleine course ; voilà cet « enfant du siècle », cette incarnation de la femme moderne : génie manqué, femme manquée, se démenant pour atteindre des objectifs ne masquant que du vide, mourant d'inanition devant des mets de parade, lasse à mourir et mourant finalement de la peur de mourir, parce que, un instant, son pouls avait cessé de battre, puis ensevelie sous des nécrologes et oubliée dès la génération suivante !

Tout son portrait est parlant, mais surtout ses mains, ses petites mains, ses faibles doigts nerveusement crispés disaient tout le poème de misère et de tristesse de cette enfant qui n'avait jamais réussi à être une femme. (p. 190-3).

Cette persuasion que l'amour jouit ou doit jouir dans la vie des femmes d'une « éminente dignité » nous explique que Mme Marholm ait donné pour titre au chapitre où elle étudie Sonia ces mots : « Une victime des temps » (*Zeitopfer*), et pour titre au chapitre où elle étudie Marie Baschkirtzew : « La tragédie d'une jeune fille ». La tragédie consiste ici en ce que la gracieuse « peintresse » et la mélancolique « moraliste », Marie Baschkirtzew, aspira pendant toute sa vie, toute sa brève vie, à l'amour, et ne parvint jamais à rencontrer l'amour.

Ainsi Mme Marholm n'est pas dupe des apparences. Ces somptueuses façades de science féminine, de poésie féminine, de « génie » féminin, ne lui imposent ni ne lui en imposent. Elle sait que par derrière se cache un grand fonds d'amertume. Elle sent que le savoir des femmes n'est que dérivatif et pis-aller. Elle affirme, elle prouve que c'est toujours l'amour, ou satisfait, ou contrarié, mais enfin l'amour, qui a été le stimulant de ces activités et que l'amour malheureux explique la brève destinée de la plupart de ces femmes célèbres [1]. D'après Mme Marholm, la femme, aussi bien intellectuellement que physiquement, ne crée que dans l'amour et par l'amour. Sans la passion, elle ne donnera jamais toute sa mesure [2]. Je m'étonne de ne pas trouver chez l'auteur que j'analyse le rapprochement et pour ainsi dire l'assimilation des deux verbes : *leben* et *lieben* (vivre, aimer) ; mais je suis bien sûr que cette allitération ne trahira pas sa pensée. Car

---

1. Toutes en effet sont mortes jeunes. Il n'y a d'entre elles que Mme Eléonora Duse qui survive.

2. Voir cette idée en conclusion du chapitre consacré à Charlotte Edgren-Leffler, page 66.

elle dit quelque part : « L'âme de la femme, c'est l'amour » (page 52).

III

Or la société actuelle enregistre une sorte de banqueroute de l'amour et prononce une sorte de faillite du mariage. Tel est le fait, dont Mme Marholm n'hésite pas à rendre le *féminisme* responsable.

Cette analyste sagace de la psychologie féminine définit en effet le mariage : « une lutte intestine pour la prépondérance (*Oberherrschaft*) du tempérament et de l'individualité » (page 133).

C'est donc bien là le conflit des sexes que le féminisme attise avec fureur. Mettre de petites satisfactions de vanité au-dessus des grands intérêts de la vie et de la société, poursuivre pour la femme de vaines acquisitions matérielles en échange et au détriment de son prestige traditionnel, lui proposer le néant de la gloire, « vaine fumée », à la place de son influence morale dans la sphère modeste du foyer, tel est bien le sens des « revendications » féministes. De cette doctrine-leurre nul n'aura été un critique plus acerbe que la douce Mme Marholm, toute confite en « Gemüthlichkeit » germanique. Tout à l'heure déjà n'appelait-elle pas « *victimes* des temps » ces jeunes filles offertes en holocauste à l'odieux féminisme, sorte de monstre qui dévore ses propres enfants ?

Le facteur essentiel de cette « évolution », elle lui donne pour nom l'*orgueil :*

Une évolution, qui d'ailleurs était inévitable, commence à se produire. Ce phénomène, c'est l'intense, le douloureux sentiment du *Moi* chez la femme. Ce sentiment du Moi, nos mères, nos grand' mères ne l'ont pas connu. C'étaient peut-être de plus fortes personnalités, elles empruntaient à la conscience de leur vitalité le droit de se pousser en avant malgré tous les obstacles qui leur barraient la route. Mais elles n'avaient pas ce sentiment du Moi. (p. 118).

Les femmes, et particulièrement les mieux douées d'entre elles, ont perdu la conscience de leur instinct de femmes et de mères et écoutent la voix d'un égoïsme morbide qui leur prêche le culte de leur Moi. Mais le culte du Moi chez la femme est le culte de la stérilité. (p. XV).

A l'encontre d'autres doctrines belliqueuses, qui se résument toutes en vaillance et en héroïsme, le féminisme a ce vilain côté qu'il implique abdication et désertion :

La femme qui s'engage actuellement dans les voies de l'indépendance pour y trouver son affranchissement, est une personne qui recule lâchement devant les *passions* de la femme. Elle veut se soustraire à la tutelle, souvent à la maternité, habituellement à la dépendance et à l'impersonnalité de la femme. (p. VI).

Relativement à l'origine de ce mouvement féministe, Mme Marholm pense, elle aussi, qu'elle est toute « littéraire » et que le « malaise économique » n'en a fourni que le *prétexte*[1]. Suivent de fines analyses du « Bas-bleu » et de la « Surfemme. »

Lorsque la notion des Droits de la femme s'éveilla dans les pays du Nord, alors parurent les femmes de lettres septentrionales. Elles surgirent comme champignons en temps de pluie.

On revendiqua le droit d'étudier, de plaider, d'administrer la commune et l'Etat, on revendiqua le droit de voter, le droit de posséder, le droit d'acquérir; mais l'humble, le modeste droit de la femme à l'amour, celui-là on ne le revendiquait pas. Il y avait assez d'écrivains scandinaves qui, dans la moderne organisation sociale, revendiquaient ce droit à l'amour tombé peu à peu en désuétude. Mais les Bas-bleus n'en ressentaient pas le besoin. Elles ne voulaient rien risquer avec l'homme, et ainsi elles écrivaient des livres sur les aspirations de la femme et la stupidité du « mâle ». Les deux sexes? Vieille guitare! Parlez-nous du sexe hybride!

Et en effet, en vertu de la loi d'adaptation, cette notion se

1. Voir cette théorie dans *Au Cœur du Féminisme*, 1er chap.

concrétisa avec le temps. Nous jouissons aujourd'hui d'un troisième sexe agissant et pensant : le sexe neutre. (p. 126).

Il y a des femmes qui ne veulent pas commencer par remplir leur vocation de femmes et qui, pendant les années de jeunesse, tinrent d'autres devoirs pour plus importants que celui de devenir épouses et mères. Ce sont généralement de ces filles de la bourgeoisie qu'on déclare « douées ». D'entre elles sont sorties cette nuée d'institutrices qui a inondé tous les pays d'Europe. La caractéristique du type est celle-ci : elles n'accordent aucune espèce d'importance au mariage. — Ce que la majorité des hommes traduit ainsi : elles sont impropres au mariage...

La majorité en juge bien. Autrefois on ne dressait les filles que pour l'état de mariage, aussi bien les intelligentes que les sottes, ce qui faisait une honnête moyenne; maintenant on trie les « intellectuelles » en vue de vocations de célibataires, et les autres, celles qui ont l'esprit peu éveillé, on les pousse au marché du mariage. Cette sélection forme la base de l'économie domestique. Celles qui peuvent « se tirer d'affaire elles-mêmes » reçoivent une « formation spéciale », entrecoupée de fréquentes représentations sur ce que cette « formation » coûte aux parents. Celles qui ne peuvent pas « se tirer d'affaire elles-mêmes », on leur donne l'indispensable trousseau et l'on cherche par tous les moyens possibles à les « colloquer » à un mari. Les premières sont « les bonnes têtes », les dernières sont « les bonnes femmes ». Et le sentiment humain de la justice distributive veille sévèrement à cette répartition des biens de ce monde entre ces deux espèces de femmes. (p. 166).

La femme douée, la femme capable de développement, a-t-elle vraiment oublié que, par l'ordre du destin, la femme est vouée, enchaînée à d'éternelles lois ? Est-il bien vrai que l'élite des femmes éprouve un vilain instinct pour le « semi-hominisme »[1], une impulsion vers la stérilité hybride ? Pour produire une telle conception, conception qui n'est que trop répandue, il ne suffisait pas de toute la sottise de la femme, il y fallait encore toute l'épaisseur de bêtise masculine ! La plupart des femmes qui sont sorties de leur sexe sentirent s'éveiller en elles une précoce, une prématurée puberté, et eurent en face de l'homme le frisson sexuel de la femme devenue femme...

1. Je ne trouve pas autre chose que ce néologisme pour rendre l'expression allemande : *Halbmannhaftigkeit.*

Dès l'enfance cette sorte de femmes conçoivent, en se comparant à la moyenne féminine, un obscur mais réel pressentiment de leur valeur. Leurs fortes impulsions obéissent à des yeux clairvoyants et à une bonne mémoire. Elles ne s'éprennent pas d'avantages extérieurs ni du premier homme venu, comme le banal troupeau des jeunes filles.

Elles ne veulent s'unir qu'à un homme *supérieur*, et, pour atteindre leur idéal, elles font toutes les « écoles » les plus décourageantes. Et, quand l'âge de la puberté, avec ses instincts impérieux, est passé, et que leurs sens sont un peu calmés, alors s'éveille en elles un autre besoin, le besoin de réaliser entièrement ce qui s'agite en elles, de prendre pleine possession d'elles-mêmes, avant qu'elles disparaissent, laissant la place à de nouvelles générations. A la puberté animale, que jusqu'alors elles tenaient pour suffisante, fait place le désir de la puberté intellectuelle et psychique. Elles veulent s'émanciper d'esprit et d'âme avant d'entrer dans la vie; elles en ont assez d'être des mineures! Elles veulent avoir en propre leur être et leur pouvoir. Mais cet instinct de « personnalisme », pour lequel nulle voie n'est encore frayée, les déçoit presque toujours et les laisse errer sur les sentiers arides de la science. (p. 168-9).

Il s'est trouvé un auteur dramatique pour dépeindre « l'envers d'une sainte ». On peut se demander aussi quel est « l'envers d'une surfemme. » Mme Marholm nous fait bien sentir quel est le principe de l'inégalité foncière entre les sexes dans les domaines où ils entrent en concurrence.

La femme qui veut écrire sans avoir un homme pour la protéger de son bouclier et l'enlacer de son bras, est la plus infortunée des créatures [1]. Car ce qui échauffe le plus son âme et ce qui voudrait sortir d'elle en cris impétueux, c'est cela qu'elle n'a pas le droit de dire. Le grand poète, quand il écrit, rompt toujours avec les convenances et les contraint à se soumettre à lui. Mais la femme isolée ne peut s'affranchir des bienséances, car c'est là son unique soutien. Et les bienséances ne sont pas seulement extrinsèques, elles sont aussi intrinsèques. Elles sont tout ensemble sa pudeur intime et féminine, elles sont la règle de sa

1. J'adoucis l'expression en traduisant. Il y a dans le texte : « *Zerspaltenes* Wesen. »

sensibilité, de laquelle rien ne l'affranchit que l'amour. C'est pourquoi, plus la femme est douée, plus l'amour constitue à un haut degré son suprême destin. (p. 50).

IV

Je ne sais si je cède au penchant tout naturel de surfaire « mon auteur », mais, si je ne m'abuse, Mme Marholm est un critique très distingué en ceci qu'elle a trouvé le moyen de rendre justice, pleine justice, à ses « héroïnes », tout en indiquant par où leur exemple serait funeste. La grandeur même de la femme ne lui masque pas, ou mieux : lui fait apparaître son infirmité. C'est d'un critique qui est doublé d'un philosophe. Tour à tour narratrice émue de l'effort dépensé, admiratrice des résultats obtenus, et témoin attristé du néant des ambitions et du ridicule des prétentions féminines !

En même temps qu'elle raconte ses personnages, elle les juge, et, par delà ces individualités sympathiques ou attachantes, elle juge la nature féminine elle-même et en fixe d'une façon définitive les traits généraux.

Voici maintenant quelques pages où elle fait plutôt œuvre d'historien. Mais, qu'il s'agisse avec elle de psychologie ou d'histoire, ses considérations sont toujours aussi pénétrantes.

Ce qui suit est relatif à la *décadence de la femme*, qu'elle fait logiquement découler de ce qu'elle a dit tout à l'heure de la « faillite de l'amour ».

La seconde moitié du XIXe siècle est pauvre en femmes qui se détachent en relief à l'arrière-plan de leur temps. La femme a moins d'importance que naguère, surtout aujourd'hui que ses ambitions sont plus hautes que naguère. Nous avons dans les pays européens une collection de femmes-artistes, peintres, écrivains; mais ce sont des médiocrités. Le high-life compte un bon nombre de femmes excentriques; mais ce sont des femmes anormales et non des individualités. La femme a de tout temps beaucoup plus compté comme influence que comme activité propre. A ce second point de vue les femmes d'à présent offrent une infériorité affli-

geante. Elles mènent tout, elles étudient, elles écrivent des livres en nombre fabuleux, elles représentent tout ce qui peut se représenter et amassent de l'argent pour tout ce qui peut s'acheter, elles obtiennent des chapeaux de docteur, elles tiennent des meetings et fondent des associations, elles vivent plus en public que jamais. Et toutefois, malgré toute cette agitation extérieure, elles ont moins d'importance que jamais. Où sont ces femmes dont les salons étaient le rendez-vous des intelligences les plus passionnées et des hommes les plus considérables de leur temps? Disparues! Que sont devenues ces femmes que leur finesse et leur jugement rendaient dignes de participer efficacement aux grands, aux plus grands événements? Un mythe! Où sont ces femmes dont l'influence reconnue était plus puissante qu'un conseil de ministres? Où sont ces femmes dont l'amour a inspiré les créations des plus grands poètes[1], ainsi que l'attestent des monuments immortels? Où sont ces femmes qui puisaient dans les trésors de leur sensibilité un dévouement qu'elles offraient à l'homme comme principe de chaleur vitale, où sont les bras qui l'élevaient, le réconfort intime qui le soutenait, les ailes qui le portaient dans l'Inconnu et qui le ramenaient dans cette belle et laborieuse et riche existence? Tout cela n'est plus! Plus la femme vaut maintenant comme masse et comme nombre, moins elle pèse comme individu; plus elle effémine l'âme de ce siècle finissant, moins elle triomphe comme sexe.

Son influence sur la poésie se décèle chez les plus grands poètes de l'année 1880 par une haine intense et amère. Elle a suggéré à l'homme de célébrer le poème de l'effroi devant la femme : à Tolstoï dans la *Sonate à Kreutzer*, à Strindberg dans toute une série de drames, à Huysmans dans *En ménage;* chez beaucoup d'astres moindres du firmament littéraire, on rencontre la méfiance de l'amour, et, quant aux jeunes poètes chez qui cette méfiance n'est pas sensible, on rencontre l'incompréhension de la femme. C'est un signe caractéristique de notre temps que jamais... l'homme et la femme n'ont été aussi loin l'un de l'autre intérieurement et ne se sont... aussi mal compris. Cette noble et instinctive entente, ce fidèle, je dirais presque cet harmonieux accord que l'on perçoit encore dans l'hymen de vieilles gens, semble disparaître. L'homme et la femme suivent deux routes parallèles, ou bien se cherchent fébrilement, s'unissent pour un

1. Argument qui est bien « sui generis ». Mme Marholm parle en vraie compatriote de Bettina et des autres amies ou admiratrices de Gœthe.

peu de temps et se séparent bientôt. La faute en est-elle aux hommes de notre temps? Les hommes d'autrefois étaient à coup sûr autres, mais il leur eût été difficile d'être plus sociables pour la femme.

La faute en est peut-être aux femmes de notre temps? Voilà déjà d'assez longues années que je me donne le spectacle de la Comédie humaine, et j'ai vu que c'est la femme qui forme la vie sentimentale de l'homme, qui la déforme, qui la gâte et qui la défait. L'âme de sa mère et l'âme de sa femme auxquelles il reste comme suspendu, impriment sur l'émotivité de l'homme leur ineffaçable empreinte.

La question ne se pose donc pas finalement ainsi dans la plupart des cas : quel est l'homme? Mais : quelle est la femme?

Il va sans dire que cette nouvelle race de femmes n'a ni la puissance ni la force d'attraction des anciennes enchanteresses. Elle n'a pas non plus leur bonheur. Elle n'est pas heureuse et elle ne rend pas heureux. Mais aussi combien elle est loin de la féminité de ces enchanteresses! (p. 37 à 40).

V

Sur un écrivain féminin qui est tout sentiment et poésie, il messiérait de conclure par un raisonnement en forme.

Je crois donc ne pouvoir mieux faire pour prendre congé de l'aimable Laure Marholm que de transcrire d'elle une page au symbolisme transparent où son âme rêveuse et son imagination émue lui ont suggéré une petite allégorie qui n'a toute sa grâce et toute sa saveur que dans le texte même.

Pendant que j'écris cela, entre par petites vagues dans ma chambre une senteur douce, lourde, fade et pénétrante tout à la fois. Elle vient de la tubéreuse qui non loin de moi se dresse sur le rebord de ma fenêtre. Sa grosse tête à protubérances, chargée de fleurs rouillées, surmonte une infiniment longue tige, que garnissent quelques minces et maladives feuilles imbriquées. Elle n'est pas seulement cette chose disproportionnée, frêle, d'une maigreur squelettique, au maladif et entêtant parfum, qu'on nomme une tubéreuse, elle souffre encore parce que, considérée comme plante d'appartement, elle a longtemps occupé sa place sur la table, sous la suspension, entre des albums et des photographies,

au milieu du jour douteux de la pièce. Elle souffrait, c'était visible; elle devait être atteinte aux racines, et à cela il n'y avait rien à faire. C'était une fleur rare, mais qui devenait de jour en jour plus laide. (p. 162).

Tubéreuse, plante d'appartement, parfum violent, forme élancée et gracile, tous ces traits et tout ce qu'ils évoquent me paraissent s'assortir harmonieusement à l'objet. Cette plante délicate, au parfum capiteux et troublant, me semble bien choisie pour personnifier la *Femme*.

***

Quand il m'arrive parfois, au cours de cette longue et ardente campagne contre le féminisme, de traverser des instants d'hésitation et de perplexité, je me sens aussitôt raffermi par de gracieuses images de femmes, les unes disparues, les autres lointaines, les Camille Bos, les Neera, les Marholm, d'autres vivantes et présentes, toutes très chères, dont la raison souriante et le talent modeste autant que délicat me fortifie dans ma conviction......

Non, je ne puis me tromper, le Féminisme, renié et flétri par tout ce que l'humanité féminine compte de respectable ou de charmant, le Féminisme ne peut être la vérité.

APPENDICE

ELLEN KEY

La personnalité d'Ellen Key est considérable dans les milieux féministes. Sans doute que le snobisme qui nous fait toujours nous attacher davantage aux « nouveautés » venues d'outre-Rhin, d'outre-Manche ou de Scandinavie, y est pour quelque chose. Si c'était en France que ces « nouveautés » se produisissent, nous les taxerions souvent, et à bon droit, de *billevesées*, et nous n'aurions pour les utopistes qui les professent qu'une douce pitié. Mais pour peu qu'elles se réclament d'une provenance exotique, il se trouve toujours des gens chez nous — principalement des femmes — pour les prôner et les admirer :

Si quis nunc mergos suaves edixerit assos,
Parebit pravi docilis romana juventus.

Un exemple de ce servilisme tout français et parisien nous est fourni par l'accueil fait récemment par nos féministes à Ellen Key, laquelle a bien voulu venir en France se montrer à ses fidèles. Au cours de cette exhibition triomphale, qui eut lieu — fixons ces dates pour l'*histoire!* — au printemps de 1909, la Voyante des contrées septentrionales daigna se prêter à des « interviews », présider des banquets, honorer de sa « copie » des revues et des journaux, résumer enfin sous forme lapidaire le système social, moral, politique, économique et cosmogonique dont ses livres contiennent le développement. Voici donc, d'après une revue allemande, la

quintessence des « idées » réformatrices et prophétiques qui ont valu à Ellen Key la réputation dont elle jouit sur les bords de la Baltique. On verra à quoi se prend l'engouement de nos féministes et que, si Ellen Key est une « lumière », c'est en tout cas une « lumière » bien fumeuse!

LE MONDE DANS CENT ANS

par Ellen KEY[1]

Dans cent ans toutes les grandes inventions du monde moderne seront arrivées à leur état de perfection et les deux grands mouvements contemporains, le *féminisme* et le mouvement ouvrier, auront atteint leur but.

Des aréoplanes aménagés avec un confort inconnu même sur nos plus luxueux yachts de plaisance, transportent des alpinistes en des parties de plaisir sur les montagnes de la lune. Comme séjour d'été on choisit des cités-jardins sous-marines, car toutes les beautés naturelles de la campagne sont détruites, soit par l'application de toutes les forces vives à l'industrie, constructions, établissement de câbles et autres appareils du même genre, soit par les guerres qui, livrées du haut des ballons dirigeables, ont ensanglanté le monde jusqu'au milieu du vingtième siècle. On ne s'occupe plus d' « agriculture » que dans des fabriques chimiques et le travail s'y accomplit, comme partout ailleurs, par la pression de boutons électriques. *C'est par le même procédé que sont nourris et habillés les nourrissons que l'on dépose une heure après leur naissance, dans des crèches ad hoc. La procréation des enfants est confiée à des volontaires qui, par zèle social, se consacrent à cette tâche.* C'est parmi eux qu'un comité médical fait choix du nombre voulu de sujets. Les élus, à leur tour, sont distribués en catégories selon les besoins.

Le grand problème qui tourmente les milieux scientifiques est la recherche du moyen *qui rendra inutiles les parents dans la procréation de l'humanité. Le procédé courant, hâtivement imaginé par la nature, est indigne de l'homme civilisé, et la culture doit progressivement permettre de s'en dispenser.* Dans les premières années du vingt et unième siècle, le monde reçut avec joie la nouvelle — hélas! prématurée — qu'un laboratoire aurait vé-

1. Traduit de la *Deutsche illustrierte Zeitung,* par Ad. Ferrière.

ritablement découvert cette méthode et qu'ainsi l'unique et dernière question pendante du féminisme aurait disparu de la surface du globe. Cependant, quoique déçu bien des fois, l'espoir persiste que la victoire est proche et ceci d'autant plus que l'année 2006 a vu la solution d'un problème presque aussi complexe : on a découvert le sérum permettant de détruire radicalement la maladie horrible contre laquelle, malgré toutes les mesures hygiéniques imaginables, on avait jusqu'ici vainement combattu : l'individualisme, la tendance à l'originalité. Les paragraphes 123, 456 et 789 de la loi hygiénique promulguée en l'an 2008, ordonnent une vaccination universelle et obligatoire de ce sérum, de telle façon que la société soit à tout jamais protégée contre les ravages de cette maladie.

Tous les hommes et toutes les femmes partagent leur journée en quatre périodes de travail : six heures de sommeil, six heures de travail passées à presser des boutons électriques, six heures à consacrer aux affaires publiques et six heures à la vie sociale. Les assemblées législatives siègent en permanence. Des conférences sociales remplacent aux séances dominicales les services divins de jadis. Dans les séances quotidiennes on décide de tout : quelle sera la grandeur des têtes d'épingles, et comment seront confectionnées les pilules nutritives, *jusqu'au nombre d'enfants qu'exigent les besoins de la société pour l'année suivante*, et à la qualité des idées que l'on répandra dans ledit laps de temps pour le bien de la communauté. A peine l'âge de la fin des études scolaires a-t-il sonné que l'on se voit incorporé d'office dans les chambres législatives, *les idiots aussi*, comme une conséquence logique de leur qualité et de leurs droits d'hommes. Seuls les criminels condamnés ne siègent pas dans le Parlement, mais cette limitation terrestre ne les prive en aucune façon de leurs droits humains. On les déporte, en effet, sur la planète de Mars, colonie nouvellement conquise par la Terre. Et là-haut on les autorise à appliquer librement les principes bien connus depuis des siècles de la politique coloniale.

Dans les premières des écoles les enfants apprennent, à l'aide de méthodes nouvelles, *à pousser des dents, à marcher et à parler.* Les institutions d'instructions, qui travaillent toutes d'après le même programme, occupent les élèves *douze heures par jour jusqu'à l'âge de trente ans.* Mais on a proposé une augmentation très nécessaire des années scolaires. Car les écoles parviennent à peine à enseigner à leurs élèves les cinquante-cinq branches d'enseignement et les cent onze connaissances intellectuelles exigées

de tout homme cultivé et sur lesquelles on est tenu de passer un examen tous les trois mois. Par contre les études universitaires, *avec leurs dangereuses tendances libérales*, ont été supprimées. Après la fin de ces études, nul ne touche plus jamais à un livre à moins d'être spécialiste de telle ou telle branche de la science. C'est pourquoi on rencontre des salles de lecture publique sans livres. Les ascenseurs y font parvenir trois fois par jour les journaux, imprimés désormais dans le format des bibles de poche, avec leur supplément d'annonces illustrées, où les artistes ont encore, tout au moins dans certaines limites nettement déterminées, la liberté de faire valoir en quelque mesure leur imagination. Tous les bâtiments officiels — en d'autres termes tous les bâtiments — sont cependant ornés d'œuvres d'art, exécutées par un comité de douze membres.

Le mot *home* a subi une transformation significative et est devenu synonyme de *parc à moutons.*

La vie sociale est un devoir social, et le solitaire est considéré comme un criminel anarchiste. On se rencontre dans des clubs de sports ou de discussions pour des rapports dont on n'attend aucune sorte de jouissances matérielles. Chacun prend ses pillules[1] nutritives dans sa propre boîte. C'est à peine si quelques très vieilles gens, issus du vingtième siècle, et qui éprouvent encore du goût pour les vins sans alcool, les cigares sans nicotine et les cafés sans caféine — seules formes sous lesquelles se rencontrent encore les moyens de jouissance — se glissent vers tels ou tels automates secrets pour y satisfaire ces besoins inférieurs, méprisés par la jeune génération.

Lorsque *ces hommes démasculinisés et ces femmes déféminisées* se rencontrent, l'unique objet de leur entretien est quelque pensée sociale universellement humaine. *Le type masculin et le type féminin sont à tel point confondus qu'ils ne se distinguent à l'œil que par certains détails du vêtement*, conservés en raison de leur utilité.

En ce qui concerne les réjouissances publiques, le sentiment de la responsabilité sociale a conduit à l'institution de concerts sans musiciens et de théâtres sans acteurs. Les inventions les plus phénoménales se sont multipliées à tel point qu'il suffit de presser des boutons électriques pour faire jaillir la source de la jouissance esthétique...

Or, c'est au milieu de cette universelle félicité qu'éclata ino-

1. Je pense que le traducteur a voulu dire : *pilules.*

pinément la catastrophe la plus inouïe que l'histoire ait enregistrée. Le jour de l'an 2009, — précisément au début de l'année où la vaccination obligatoire, mentionnée plus haut, doit délivrer la terre à tout jamais de tout retour de sa dernière et plus terrible peste, — éclate une conspiration dont les ramifications couvrent le globe et qui est due à la jeunesse des écoles, entre l'âge de 20 et de 30 ans.

Le premier haut fait de cette révolution est l'expulsion de tous les journalistes sur la planète de Mars, à l'aide d'une puissante flotille[1] de Zeppelins. Second acte : tous les Parlements sont ajournés *sine die*. Troisième acte : toutes les écoles sont fermées. Quatrième acte : toutes les mères sont enfermées ensemble avec leurs jeunes enfants. Cinquième acte... Mais pourquoi énumérer toutes ces abominations? Bref ce bouleversement formidable entre tous rétablit finalement sur terre cet état barbare où la vie était encore tourmentée, pénible, tragique, riche, troublante. Ce qui arriva alors est facile à prévoir. Une réaction tout aussi violente se manifeste. Ce n'est qu'en l'an 2100 que l'humanité recouvre enfin son équilibre. Elle a probablement reconquis alors une bonne partie de ce qui, pour les générations passées, rendait la vie digne d'être *vécue*. Mais elle a aussi conquis bien des choses, insoupçonnées par ces mêmes générations, et qui rendent la vie au plus haut point digne d'être *aimée*.

Ellen Key.

CONCLUSION

Ainsi vaticinait Ellen Key. Et telles sont les balivernes que les féministes sont réduites à célébrer! Oh! qu'on est à bon marché grand homme ou femme de génie pour les émancipatrices, les militantes, les suffragettes!

Th. J.

FIN.

---

1. Je pense que le traducteur a voulu dire : *flottille*. Mais quand j'aurai révélé que cette citation est empruntée au journal *La Française*, on ne s'étonnera plus de tous ces... lapsus.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES CITÉS, SOIT DANS CE VOLUME, SOIT DANS LES TROIS DE LA MÊME SÉRIE QUI L'ONT PRÉCÉDÉ.

Abréviations adoptées.

M. F. — *Le Mensonge du féminisme.*
A. F. — *Autour du féminisme.*
C. F. — *Au Cœur du féminisme.*
T. F. — *La Trouée féministe.*

Les autres ouvrages sont indiqués en toutes lettres.

R

S

TABLE DES MATIÈRES

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie. — 41, rue du Metz, Lille.

« LA TROUÉE FÉMINISTE » EN JUSTICE

Il faut en convenir : le *féminisme* devient une sorte de fétiche devant lequel tombent toutes les barrières. Cette aberration féminine usurpe tout le respect dû à la femme elle-même. Une femme qui se comporte en féministe — c'est-à-dire qui parle ou écrit mal, et qui surtout « brave l'honnêteté », — est aujourd'hui doublement sacrée aux hommes. En sa faveur les magistrats font taire les Lois, sans même qu'elle ait besoin de pratiquer le « truc » de Phryné. Alors que Salutistes, Piétistes, Evangélistes, Occultistes, et autres illuminées très inoffensives se voient rudement rabrouer, les Suffragettes, Néo-malthusiennes, Divorceuses professionnelles, toutes les Insurgées contre la religion, la société, la morale et le mariage, espèce autrement dangereuse, trouvent dans les « classes dirigeantes » et chez les pouvoirs publics les plus lâches complaisances. Les « militantes » bénéficient étrangement de la veulerie générale. L'impudicité féminine peut tout se permettre aujourd'hui. Elle trouvera chez les graves messieurs qui nous gouvernent des décisionnaires qui ne pourraient, sans se blâmer eux-mêmes, réprimer ses excès, et qui en conséquence leur accordent libre pratique.

***

Ces « considérations générales » me sont suggérées par le procès qu'eurent à soutenir récemment en première instance, car il a été interjeté appel, le directeur de *La Revue du Monde*, M. Savaète, le directeur de *La Femme contemporaine*, M. Mano, et enfin notre collaborateur, M. Théodore Joran. Quel signe des temps que ce procès! Qui doute que nos amis l'eussent gagné brillamment s'ils avaient eu pour adversaire, non pas une jeune « lionne » capiteuse, et alliée

à la tribu d'Israël, ornée par surcroît d'un nom sonore à la Balzac : Aurel de Faucamberge, — mais un plumitif du sexe laid ?

Une circonstance qui incontestablement nuisit beaucoup à M. Joran et à l'éditeur de *La Trouée féministe*, ce fut que ces messieurs avaient le malheur de passer pour catholiques. — Pour mettre tout à fait les pieds dans le plat, j'ajouterai qu'ils le sont en effet ; quant à *La Femme contemporaine*, cette Revue ne porte-t-elle pas, horreur ! l'estampille de l'archevêché de Besançon ? Il est vrai que l'auteur de *La Trouée* avait aussi attaqué dans son livre le P. Sertillanges et son « Féminisme » prétendu « chrétien », et qu'il avait ainsi affirmé son éclectisme, son libéralisme. N'importe : M. Joran était suspect de « cléricalisme » : *on* le lui fit bien voir.

Cet *on* désigne l'avocat de la dame Aurel de Faucamberge (n'oublions pas : Faucamberge, la dame tient à ce panache). Aurel de Faucamberge avait donc pris *un* avocat, et non pas *une* avocate, comme l'exigeait la discipline du parti. Or le Palais regorge de toges légèrement bombées et de toques crânement posées sur l'oreille. Mlle Colette Yver vient, dans un beau roman, qui fait pendant à ses *Princesses de Science*, de nous conter la « grandeur et la misère » de ces *Dames du Palais*. Or ces « dames » étaient prêtes à voler au premier signe que leur ferait leur « consœur ». Peut-être même lui adressaient-elles des invitations pressantes, car, hélas ! les causes n'abondent pas chez les avocates. Mais Aurel, cette fausse sœur, n'entendait pas de cette oreille-là. Il lui fallait *un* avocat, dût tout le clan féministe maudire cette trahison :

Tombe sur moi *Vérone*, il faut que je me venge !

C'est comme pour les médecins : sitôt que l'une de ces dames féministes attrape quelque maladie, vite elle mande non pas la doctoresse, mais le docteur. Ce sont menues « ros-

series », qui, paraît-il, n'empêchent pas les sentiments. On est féministe... quand il n'y a nul danger à l'être.

Donc Aurel de Faucamberge n'avait accordé sa confiance qu'à un homme. Or, cet homme, Me José Théry, insista copieusement — et perfidement — sur le « catholicisme » dont sa partie était entachée. Comme si cela eût rien à voir avec la question! Mais enfin dans ce doux pays de « neutralité scolaire » cela jette toujours une certaine défaveur sur des prévenus, n'est-ce pas?

Après cet exorde insi... dieux, l'avocat développa la plainte d'Aurel de Faucamberge. Le public spécial qui s'intéresse au mouvement féministe a lu entre autres le chapitre IV de *La Trouée féministe*, intitulé : « La femme de Lettres, ou une chimère féminine », chapitre que j'ai bien le droit de qualifier de très amusant, puisqu'il égaya toute l'assistance, juges y compris (quant au « ministère public », il riait « comme une petite folle »), le public sait donc de quoi il s'agissait. Mme Aurel de Faucamberge n'avait pu digérer que M. Joran n'eût pas été séduit par ses talents de « conférencière », et eût parlé de sa toilette comme d'un artifice propre à masquer le vide, ou plutôt l'incohérence de ses divagations. *Ergo* « injure ». N'est-ce pas en effet « injurier » une femme que de dire qu'elle « moule » des formes irréprochables dans des robes-fourreau? Bref le puellique Théry se montra scandalisé d'une telle liberté de langage. — Cette indignation, vertueux maître, parut, laissez-moi vous le dire, du plus savoureux comique. Avouez que vous en avez entendu, sinon risqué vous-même, d'autrement raides!

Mais ce n'étaient là que les bagatelles de la porte. Il fallut en venir au *fond*, c'est-à-dire défendre Aurel de Faucamberge contre l'imputation d' « immoralité », dont M. Joran avait produit ou cru produire des preuves flagrantes dans son étude de : *Pour en finir avec l'amant*, un « roman » de la dame, où un certain chapitre intitulé *Nus* offusquerait M. Robin de Cempuis lui-même. Là, grand embarras pour Me Théry,

qui tout à l'heure avait fait montre d'un si beau rigorisme. Comment maintenant innocenter Aurel du reproche d'immoralité? Soutenir l'honnêteté des conceptions d'Aurel? Impossible, car c'eût été faire succéder le cynisme à la pudibonderie.

Théry recula. Il prit la tangente. Il produisit de vagues certificats, complaisamment décernés à Aurel de Faucamberge par des notabilités littéraires, qui *tous* — sauf un — contenaient des critiques détournées, des réserves, des blâmes enveloppés, et qui d'ailleurs ne portaient sur aucun ouvrage déterminé de la dame. Mais Me Théry ne s'était pas aperçu de cela. De sorte qu'il écrasait sa cliente en croyant la couvrir de fleurs : le pavé de l'ours, quoi!

Quant au *fond*, pas un mot du fond. Mais seulement de grandes affectations d'indignation sur la noirceur, sur la grossièreté du critique, de véhémentes protestations sur la pureté des mœurs de la dame Aurel de Faucamberge. Tout cela fit long feu : M. Joran s'est-il jamais inquiété de la vertu personnelle d'Aurel de Faucamberge? qu'est-ce que cela lui fait que l'amie de Jean Lorrain soit ou ne soit pas une honnête femme? Il s'est occupé d'un certain livre d'Aurel et il l'a jugé sans aucune acception de la personne de l'auteur. Il a parlé des écarts de l'*imagination* de cet auteur, et il a volontairement ignoré toute sa vie privée. En niant ce droit, la 9e Chambre semble avoir voulu contester le droit de critique lui-même. Un écrivain peut parfaitement être immoral dans son œuvre, et chaste ou régulier dans sa vie. Cela s'est vu bien souvent. Ce fut le cas, « s'il est permis de comparer de petites choses aux grandes », d'Aristophane, de Rabelais, de La Fontaine. Identifier la vie privée de ces auteurs avec l'usage qu'ils firent de leurs facultés *intellectuelles*, ce serait là en effet une sorte de diffamation posthume. Mais M. Joran sait trop bien son métier de critique pour avoir ignoré ou transgressé une distinction aussi élémentaire. J'ai relu pour ma part son chapitre dans les dispositions d'im-

partialité que réclame Tacite de l'historien, c'est-à-dire « sine ira et studio », et je n'y ai pas trouvé un seul mot qui impliquât une confusion ni perfide, ni même involontaire, entre l'œuvre et la personne. Il n'y a donc pas trace de « diffamation » dans son livre, auquel je saisis l'occasion de rendre mon modeste hommage. En dépit du jugement de la 9e Chambre, le respect et l'estime de tous les honnêtes gens restent acquis à M. Joran et à son « complice » Savaète.

L'impression laissée aux assistants par la plutôt faible plaidoirie de Me Théry fut à peu près celle-ci :

En somme, la dame Aurel de Faucamberge a mis flamberge au vent pour faire sanctionner par le tribunal les prétentions suivantes : Aurel viole, il est vrai, la grammaire et le bon goût, mais elle ne veut pas qu'on le lui reproche. Elle estime que c'est son affaire, à elle, et que cela ne regarde personne. Les droits de la critique, elle s'en fiche comme un poisson d'une pomme. La critique aurait-elle des droits envers une jolie femme?

Pareillement elle brave la syntaxe commune, et cela

> Du droit qu'un esprit ferme et vaste en ses desseins
> A sur l'esprit étroit des vulgaires humains.

Là encore personne n'a rien à voir. Cette dame s'est fait sa syntaxe à elle, qui n'a rien à démêler avec celle des bourgeois et des Philistins.

Item elle s'habille de façon à mettre en valeur ses performances physiques... mais elle défend qu'on ait l'air de s'en apercevoir. S'il elle se décolletait, elle ne souffrirait pas qu'on le remarquât. Qu'il serait bien plus simple alors de se jeter un sac sur les épaules!

Enfin et surtout Aurel consent à outrager la morale, mais elle ne tolère pas qu'on dise qu'elle l'outrage.

Quel dédale de contradictions et quel labyrinthe d'incohérence que la psychologie de ce Bas-bleu! Se trouvera-t-il en

France des juges pour homologuer ces caprices d'enfant gâté et d'« esthète » avide de réclame?

On va voir qu'il s'en est en effet trouvé.

***

Me Théry laissait la partie belle à son confrère Deville. L'éminent dialecticien fut, à son ordinaire, solide, fin et brillant. La cause comportait de l'esprit; M. Deville en eut, et du meilleur. Sa plaidoirie fut un modèle d'atticisme, c'est-à-dire de bon sens aisé et alerte, glissant sur tout sans appuyer, procédant par allusions discrètes, dégonflant d'une légère piqûre la boursouflure de l'accusation, comme lorsqu'il disait: « Vous nous reprochez avec grand fracas d'être des catholiques, mais est-ce que nous vous demandons, nous, quelle est votre religion? » On ne put s'empêcher alors de lorgner vers le banc « accusateur », et, à l'aspect de la courbe révélatrice d'un certain nez, appartenant au mari de la dame, un sourire courut emmi toute la salle. Et ce fut toute la réponse que M. Deville jugea à propos d'opposer à cette partie de l'attaque. Sans plus d'effort il dissipa tout l'amoncellement de lieux communs que le demandeur avait tirés de l'arsenal d'une rhétorique démodée: quelques haussements d'épaules et quelques chiquenaudes y suffirent.

Quand il en arriva au *fond,* il ne subsistait plus rien de la pesante et oiseuse argumentation de son confrère. On se souvient que la question de fond restait encore entière, Me Théry s'étant bien gardé, et pour cause, d'étaler sous les yeux du tribunal et du public les textes « auréliens » incriminés par le critique. Il s'était « jeté à côté », fulminant, traitant l'auteur d'« imbécile », et l'éditeur... de pis encore. Bref, sa façon de prouver l'« injure » et la « diffamation », ce fut d'injurier et de diffamer lui-même. Et en même temps il accusait M. Joran, ce « Veuillot au petit pied », de manquer de « charité chrétienne »! Arrangez cela ensemble, si vous le pouvez.

M. Deville enfin satisfit la curiosité de l'auditoire en démê-

lant, autant que cela pouvait être démêlé, le chaos des conceptions « auréliennes ». Il ne soulagea pas moins notre conscience, en montrant, avec une indignation contenue, quel défi était adressé à la morale, non pas même chrétienne, mais simplement courante, à la morale traditionnelle, par ces extravagantes conceptions. Il analysa *Pour en finir avec l'amant*; il énuméra les divisions, tantôt cocasses (l'*Insociale?*), tantôt scabreuses (*Nus!*) de cette fastidieuse conversation dénommée pompeusement « roman ». Il réussit à projeter un peu de lumière dans ce chaos où n'avait osé s'aventurer Me Théry. Sachez donc que le moyen d' « en finir avec l'amant », c'est... d'abord d'en prendre un. Car on ne peut pas « finir », n'est-ce pas? sans avoir « commencé ». Autrement *l'autre* ne pourrait pas s'appeler *l'amant*. En tout cas, le titre de ce *monstrueux* (sens latin) ouvrage est bien fait pour égarer le lecteur. Devant un tribunal purement littéraire, c'eût été tant pis pour Aurel. Car enfin, si Aurel ignore à ce point le sens et la valeur des mots, c'est à elle à en supporter les conséquences, et non à son critique...

L'héroïne du roman prend donc un amant. Plus tard sans doute cet amant sera éconduit, mais pour le moment il forme avec la femme et le mari une étroite « trinité ». Cette « trinité » est susceptible de devenir « lumineuse », mais c'est à la condition que les trois personnes soient « nues » et... s'ébattent ensemble, de telle manière que l'amant soit réduit au rôle de « témoin *inactif* » (Aurel a voulu dire: *passif*. Elle écrit comme elle peut, n'est-ce pas?). Remarquons en passant que l'auteur crée ici en paroles un *délit* positif contre la « morale publique ». Il est généralement admis en effet par les tribunaux que « l'œuvre de chair » s'accomplit à huit clos. Or Aurel lui donne ici un *témoin*, « inactif », il est vrai, mais enfin un *témoin*. Dans tous les pays civilisés, cela constitue le délit *d'excitation à la débauche*.

Cette situation ternaire est la situation fondamentale de l'ouvrage: tout le temps *ils* sont trois. Les cinq chapitres du

livre ne sont que des variations exécutées sur ce thème, qui eût réjoui la divinité païenne, amie du nombre impair.

Mais le... spectateur n'est pas satisfait de ce rôle « inactif ». Il passe — ajoutons, pour être exact, qu'il perd — son temps à rechercher de l'avancement. Or cet échec de l'amant, ou cette *rupture avec l'amant*, telle est l'unique satisfaction qu'Aurel de Faucamberge accorde à la morale.

Voilà donc le milieu trouble, équivoque, malsain, *excitant*, dans lequel le plus bas des Bas-bleus veut faire dorénavant évoluer le mariage! C'est ce qu'elle appelle se libérer de l'amant. — Encore une fois, madame, *on ne se libère que de ce qu'on a!*

Ainsi, toute jeune fille en se mariant devra se munir d'un Sigisbée qui n'aura d'autre fonction que de stimuler l'ardeur du mari, ce profiteur. Imprudentes vierges qui contractez mariage sans vous être précautionnées d'un... excitateur de l'amour de votre époux! Vous vous en fiez à vous-mêmes? Quelle erreur! Apprenez que votre mari et vous, vous êtes comme l'hydrogène et l'oxygène, lesquels n'entrent en combustion qu'en présence de la mousse de platine, c'est-à-dire de *l'amant!* Telle est la grande découverte de cette chimie sentimentale que je demande la permission d'appeler l'*Aurélianisme*, pour glorifier son *inventrice*. En attendant que cette découverte précieuse soit gratifiée d'un brevet du Gouvernement, elle a reçu l'estampille de la 9e Chambre du Tribunal de la Seine...

Et si le mari vient à... fléchir, ou à s'absenter pour ses affaires, ou simplement s'il a un bureau ou un magasin qui requièrent sa présence à des heures fixes? Il constituera à sa femme ce « garde du corps », il la laissera sans cesse exposée à la tentation, il permettra qu'elle joue ainsi avec le feu! Un tel ménage ou manège est normal, selon Me Théry. Cependant en voudrait-il pour lui, marié? Est-ce de cette façon qu'il scande et dans ce sens-là qu'il s'explique le vers de *Polyeucte* :

Cet hyménée à trois — également importe ?

Nommons donc les choses par leur nom : une telle « morale » est franchement scandaleuse et subversive, et le livre qui la contient est un de ces livres dont aucun père de famille sensé ne permettra la lecture à sa fille.

Sans compter que cette morale se renforce par la *haine du mari,* car Aurel de Faucamberge se flatte de concilier ces deux termes : la fidélité, purement *matérielle* d'ailleurs, au mari, et l'aversion pour ce mari. Oui, un enfant ne *doit* pas ressembler à son père ; c'est une sorte de *tare* quand il lui ressemble, et le rôle d'une mère qui connaît son devoir est de maudire cette empreinte laissée par le gendre sur les traits du petit-fils. C'est ce qui résulte d'un passage inouï de *Pour en finir avec l'amant* que M. Joran a relevé dans *La Trouée féministe* (chap. VII, page 135 en note). Ce passage, qui est inséparable du portrait d'Aurel de Faucamberge, au chapitre IV, fut lu par M. Deville à l'audience et excita une manifeste réprobation dans l'auditoire. Il semble que le Tribunal ait négligé de replacer ce portrait dans son cadre, c'est-à-dire dans *La Trouée,* non moins visée d'ailleurs par l'assignation que les deux Revues, et qu'il ait isolé, par mégarde sans doute, un passage de l'autre. Or il n'était que juste d'opposer *livre à livre : La Trouée féministe* à : *Pour en finir avec l'amant.* Le Tribunal devait-il adopter la tactique de Me Théry, qui consista à présenter l'étude sur Aurel comme un fait de polémique isolé, comme un *article* éphémère de journal, alors que ce fut au contraire un *fragment d'un livre* qui paraissait chapitre par chapitre dans une Revue ? En réalité, ces pages où l'obscure Aurel s'est vu accorder l'honneur de personnifier toute la gent des Bas-Bleus, forment un membre d'un vaste organisme : *La Trouée féministe,* qui est une enquête large et approfondie, comme M. Joran sait les mener, sur tout le mouvement féministe.

Oui, il est parfaitement tendancieux d'isoler le « cas » d'Au-

rel de tous les autres « cas » analogues, et, quand on e
en présence d'une œuvre sociologique qui compte déjà qu
tre volumes et qui a reçu les plus hauts encouragement
d'en détacher un tronçon infime et de ratiociner éperdûmen
sur ces « disjecti membra poetæ »...

Cependant le public s'en donnait à cœur joie. Toutes ces n
tions ahurissantes déchaînaient dans la salle une hilarité do
le président, armé de son coupe-papier, parvenait à pein
à réprimer les éclats. L'infortunée Aurel de Faucamberg
une de ces femmes

Qui se sont fait un front qui ne rougit jamais,

« n'en menait pas large », comme dit le peuple. Elle e
voulu être à cent pieds sous terre. Car enfin le véritab
« condamné » dans ce procès, c'est elle! Il semble que l
maigre indemnité qui lui a été allouée par le tribunal (700 f
au lieu de *30.000*), l'ait été à titre de compensation po
les humiliations dont cette audience et la suivante l'abreuv
rent. Cette dame reçoit donc provisoirement 700 fr. en r
paration de l'outrage fait à son « honneur ». Si elle et so
mari s'en contentent, ils ne sont vraiment pas difficiles! M
Joran paie de quelques louis le plaisir d'avoir eu les rieu
de son côté, mais du moins il en a eu pour son argent! J
sais bien des auteurs qui achèteraient beaucoup plus che
encore l'avantage d'être à pareille fête! Mais quel singulie
procès où c'était « l'accusateur » qui était cloué au pilor
qui était la risée du public et même des magistrats, tandi
que « l'accusé » recevait une espèce d'ovation!

⁂

Quinze jours après, la parole était au ministère publ
dont l'organe s'appelait en l'espèce le substitut Grame. Il ava
fort à faire s'il voulait affaiblir l'impression laissée par l'é
tincelante plaidoirie de Me Deville.

Il s'attacha d'abord à la fortifier, car d'un bout à l'autre ce procès fut déconcertant. Si la logique est jamais exilée du monde pensant, je serais fort surpris qu'elle cherchât un refuge à la 9me Chambre!

Il fortifia tout d'abord cette impression, en insistant cruellement sur les tares intellectuelles de la demanderesse, toujours présente, la pauvre! Il renouvela les accès de gaîté de l'audience précédente par une argumentation de pince-sans-rire, une ironie très aiguisée, une verve mordante, secondée par un art consommé de diction. On devinait qu'alors, c'est-à-dire pendant les cinquante-cinq premières minutes de son réquisitoire d'une heure, le substitut parlait selon son propre esprit, c'est-à-dire en lettré et en délicat. Voici, à la suite, les principales de ses conclusions. Quand je dis « conclusions », c'est pour me conformer aux usages du Palais, parce qu'en effet des propositions qui sont en contradiction formelle avec de certaines prémisses » sont tout ce que l'on voudra, excepté des « conclusions ».

***

« La critique des ouvrages de l'esprit apparaît nécessaire.
« Nécessaire au public, dont elle forme le goût, nécessaire
« aussi à l'écrivain, qu'elle stimule à bien faire. Toute espèce
« d'exagération est permise au critique. On n'est remarqué
« que par l'outrance. Les couleurs crues sont seules visibles.
« Le progrès que Sainte-Beuve a opéré dans la critique a
« consisté précisément à ne pas séparer l'œuvre de la per-
« sonne, tant morale que physique, de l'auteur... L'œuvre belle
« implique le talent, l'œuvre plate implique la sottise. De-
« meure seule punissable la mauvaise *foi*.

« Le style d'Aurel de Faucamberge, c'est du ramassé,
« du comprimé. Cette dame a dû lire et relire Mallarmé, et
« elle en reste fortement imprégnée. Elle débite des com-
« primés à la grosse... Sa façon est tourmentée, sa pensée

rel de tous les autres « cas » analogues, et, quand on est en présence d'une œuvre sociologique qui compte déjà quatre volumes et qui a reçu les plus hauts encouragements, d'en détacher un tronçon infime et de ratiociner éperdûment sur ces « disjecti membra poetæ »...

Cependant le public s'en donnait à cœur joie. Toutes ces citations ahurissantes déchaînaient dans la salle une hilarité dont le président, armé de son coupe-papier, parvenait à peine à réprimer les éclats. L'infortunée Aurel de Faucamberge, une de ces femmes

Qui se sont fait un front qui ne rougit jamais,

« n'en menait pas large », comme dit le peuple. Elle eût voulu être à cent pieds sous terre. Car enfin le véritable « condamné » dans ce procès, c'est elle! Il semble que la maigre indemnité qui lui a été allouée par le tribunal (700 fr. au lieu de *30.000*), l'ait été à titre de compensation pour les humiliations dont cette audience et la suivante l'abreuvèrent. Cette dame reçoit donc provisoirement 700 fr. en réparation de l'outrage fait à son « honneur ». Si elle et son mari s'en contentent, ils ne sont vraiment pas difficiles! M. Joran paie de quelques louis le plaisir d'avoir eu les rieurs de son côté, mais du moins il en a eu pour son argent! Je sais bien des auteurs qui achèteraient beaucoup plus cher encore l'avantage d'être à pareille fête! Mais quel singulier procès où c'était « l'accusateur » qui était cloué au pilori, qui était la risée du public et même des magistrats, tandis que « l'accusé » recevait une espèce d'ovation!

***

Quinze jours après, la parole était au ministère public, dont l'organe s'appelait en l'espèce le substitut Granié. Il avait fort à faire s'il voulait affaiblir l'impression laissée par l'étincelante plaidoirie de Me Deville.

Il s'attacha d'abord à la fortifier, car d'un bout à l'autre tout ce procès fut déconcertant. Si la logique est jamais exilée du monde pensant, je serais fort surpris qu'elle cherchât un refuge à la 9me Chambre !

Il fortifia tout d'abord cette impression, en insistant cruellement sur les *tares intellectuelles* de la demanderesse, toujours présente, la pauvre ! Il renouvela les accès de gaîté de l'audience précédente par une argumentation de pince-sans-rire, une ironie très aiguisée, une verve mordante, secondée par un art consommé de diction. On devinait qu'alors, c'est-à-dire pendant les cinquante-cinq premières minutes de son réquisitoire d'une heure, le substitut parlait *selon son propre esprit*, c'est-à-dire en lettré et en délicat. Voici, à la volée, les principales de ses conclusions. Quand je dis « conclusions », c'est pour me conformer aux usages du Palais, parce qu'en effet des propositions qui sont en contradiction formelle avec de certaines« prémisses » sont tout ce que l'on voudra, excepté des « conclusions ».

***

« La critique des ouvrages de l'esprit apparaît nécessaire.
« Nécessaire au public, dont elle forme le goût, nécessaire « aussi à l'écrivain, qu'elle stimule à bien faire. Toute espèce « d'exagération est permise au critique. On n'est remarqué « que par l'outrance. Les couleurs crues sont seules visibles. « Le progrès que Sainte-Beuve a opéré dans la critique a « consisté précisément à ne pas séparer *l'œuvre* de la *per-* « *sonne*, tant morale que physique, de l'auteur... L'œuvre belle « implique le talent, l'œuvre plate implique la sottise. De- « meure seule punissable *la mauvaise foi*.

« Le style d'Aurel de Faucamberge, c'est du ramassé, « du comprimé. Cette dame a dû lire et relire Mallarmé, et « elle en reste fortement imprégnée. Elle débite des com- « primés à la grosse... Sa façon est tourmentée, sa pensée

« obscure, sa psychologie absconse, sa subtilité infinie. Elle « se plaint que Joran l'ait malmenée comme écrivain. Mais « il n'a pas fait autre chose que de redire, avec plus de bru- « talité, ce que ses amis ou « admirateurs » eux-mêmes « lui disent. Exemple M. Faguet, qui écrit à Aurel : « Je n'ai « pas toujours trouvé vos livres *clairs.* » Joran est donc « excusable de ne pas comprendre là où les princes de la « critique eux-mêmes se récusent.

« Jugeant Aurel en fonction de conférencière, Joran la « loue de tout excepté de ses « conférences » proprement « dites. Aurel relève dans son assignation le terme de « mou- « lée » dans des robes. Mais peut-on être autrement dans « une robe que « moulée »? Ou bien alors c'est que la robe... « ou la femme serait mal faite. Pas l'ombre « d'injure » dans « ce terme, au contraire. En entendant conférencier Aurel, Jo- « ran se demande ce qu'elle dit après qu'elle a parlé. L'ex- « plication est simple : la littérature parlée d'une personne « s'apparente avec sa littérature écrite. Or le maniérisme « d'Aurel déconcerte visiblement le goût classique de Joran, « Il y a là une esthétique spéciale qui échappe à Joran... »

Déjà plus de trois quarts d'heure s'étaient écoulés pendant que défilaient ces ingénieuses saillies dont ma mémoire ne me permet de rapporter que les plus frappantes. C'était le même thème que celui de Me Deville, mais renouvelé et étendu. On était sous le charme... On plaignait Aurel.

Brusquement volte-face, coup de théâtre. M. le substitut « change son fusil d'épaule ». En conséquence de ces prolégomènes, dit-il, ou à peu près, je requiers une condamnation, oh ! modérée, sans doute, mais enfin une condamnation. — Stupeur dans l'assistance : on se demandait si l'on avait bien entendu.

— Car, expliqua-t-il, la « mauvaise foi » de Joran est évidente ! Et, pour démontrer la « mauvaise foi » (M. Granié confondait évidemment la « mauvaise foi » avec « l'inintelligence »), le substitut s'engagea dans une analyse infiniment

subtile — et en tout cas toute *subjective* — de *Pour en finir avec l'amant*, un livre, dit-il, qui donne envie de réciter la « Prière à Dieu pour avoir une femme simple ».

Voici en bref comment M. Granié comprend l'œuvre d'Aurel de Faucamberge. C'est, paraît-il, une tentative pour substituer un amour purement intellectuel et cérébral à l'amour proprement dit. Aurel veut faire prédominer, comme elle dit, de « nouvelles coutumes d'aimer ». Or un facteur essentiel de ces « nouvelles coutumes », c'est la présence d'un amant *platonique*, qui symbolise l'esprit, tandis que le mari incarne la matière. Mais la femme ne pleure jamais que l'homme qui l'a possédée ; d'autre part, l'amant restant toujours platonique, il n'y a pas adultère, il n'y a pas chute, il n'y a pas faute *matérielle*. Tout demeure donc dans le domaine du sentiment pur. Il faut, pense Aurel, raisonner le mariage et non plus le sentir : telle est la nouveauté de ce symbolisme.

Suivaient d'autres appréciations « en marge » de ce singulier mariage, dont le substitut voulut bien avouer que *toutes* les situations étaient *inquiétantes*. — « Mais sans plus », ajouta-t-il, en homme qui est sûr de ce qu'il affirme.

« Inquiétante » aussi, ou du moins équivoque, est cette correspondance d'amitié amoureuse entre Aurel et feu Jean Lorrain, qui avait déjà servi à Me Deville pour un excellent argument « ad… feminam ».

Mais enfin côtoyer le précipice, irriter la sensualité d'autrui, rechercher des excitations malsaines, épandre autour de l'autel de l'hymen une atmosphère trouble et énervante, ce n'est pas précisément de *l'immoralité*. Conséquemment, les épithètes de Joran, que le substitut ramassa habilement en gerbe, alors qu'elles sont éparses dans *deux* chapitres de *La Trouée*, sont « injurieuses, diffamatoires » ; elles atteignent la personne à travers l'œuvre, elles méritent une peine.

***

Telle fut cette reconstruction trop déliée où l'architecte n'oublia que... les fondations, l'escalier et la toiture. Décorateur plutôt qu'architecte, M. Granié négligea totalement la donnée fondamentale, qui est la cohabitation à trois et ce *relent de vice* qu'on respire dans tout l'ouvrage, et cette obscurité qui ne s'allie guère d'habitude avec la droiture de l'esprit et du cœur, mais qui permet de supposer tout ce qu'on veut... Il éluda la question : — Mettriez-vous ce livre entre les mains d'une femme que vous respecteriez ? Il ne s'arrêta pas davantage à cette objection-ci, ou à cette contradiction : — Mais, puisque vous avez avoué vous-même que l'interprétation d'un tel ouvrage est infiniment malaisée, qu'on peut y voir tout et bien d'autres choses encore, que votre interprétation vous est purement personnelle, que c'est du symbolisme échevelé, du décadentisme « inquiétant » et pervers du Verlaine pensé par Mallarmé, ou plutôt une transcription en charabia des *Fleurs du Mal*, comment pouvez-vous *exiger sous peine d'amende* que d'autres comprennent *comme* vous ?

Enfin le substitut fut muet sur la question du préjudice causé, ce qui était admettre implicitement qu'il n'y avait pas de préjudice. Il dit aussi qu'Aurel avait eu tort d'engager ce procès, et que même l'appui du Tribunal ne ferait pas de son œuvre un chef-d'œuvre. Dans ces conditions, la requête du substitut était vraiment incompréhensible. Il semble en vérité que le ministère public ait exercé une sorte de rancune contre MM. Savaète et Joran pour avoir *entrepris sur la fonction du ministère public*, qui était de prendre l'initiative des poursuites contre un ouvrage immoral.

Car tout le procès se résume ainsi : *Un critique frappé pour avoir voulu venger la morale publique outragée par une « cacographe »*.

Les inconséquences et les lacunes des conclusions du substitut n'échappèrent pas à l'attention de Me Deville. Il rédigea, selon le droit de la défense, une « note », qui fut re-

mise aux juges et dans laquelle il disait, entre autres choses : « M. le substitut a indiqué tous les motifs que M. Jo-
« ran a pu avoir de se tromper *avec tout le monde*, et qui
« établissent sa *bonne foi*... L'un des amis les plus chers
« de Mme Aurel ne lui a-t-il pas écrit : *Je vous aime pour*
« *ce que vous voisinez avec l'obscénité*, tout en étant aussi
« pure qu'une hermine »... M. Joran n'a-t-il pas hasardé sa
« propre interprétation *sous bénéfice d'inventaire* et en l'en-
« tourant de toutes sortes d'expressions dubitatives et in-
« terrogatives ?... Or, s'il y a doute, n'est-ce pas un prin-
« cipe de justice que *le doute doit profiter à l'accusé?* En-
« fin comment peut-on douter qu'il s'agisse, dans le livre
« de Mme Aurel, de bien autre chose qu'une amitié pla-
« tonique, alors qu'elle dit : « On n'a pas compris EN AMOUR
« la grâce indivise du nombre trois » (*La Trouée*, page 88) ?
« Il faut bien reconnaître qu'il s'agit là de ce que M. Paul
« Adam appelle dans un conte récemment publié par *Le*
« *Journal* : « *la luxure à multiples exécutants* ; l'amour à deux
« n'étant qu'un duo, souvent même un solo. »... Le rappro-
« chement entre l'*Aurélianisme* et le *Masochisme* que M. le
« substitut a tant reproché à M. Joran n'est-il pas parfai-
« tement légitime ? Le Masochisme est en effet, sinon ex-
« pressément, du moins *implicitement* contenu dans le « sys-
« tème à trois » de Mme Aurel. Ces trois êtres que réunit sans
« cesse on ne sait quelle dépravation morale, et dont l'un
« assurément est de trop, n'en viendront-ils pas inévitable-
« ment à combiner ensemble des raffinements d'érotisme ?
« Ainsi le Masochisme est contenu en germe dans la con-
« ception de Mme Aurel, et sa *métaphysique d'amour* est bel
« et bien *à base d'immoralité*. Un certain *sadisme* est la con-
« séquence *logique* d'une situation qui rassemble continuel-
« lement un mari, une femme, et un *comparse*, appelé par
« l'auteur elle-même *amant*... Le rôle du Tribunal est-il bien
« de rendre des jugements d'Académie ou de « Cour d'A-
« mour ?... »

***

Ce fut tout de même une sentence de « Cour d'Amour » qui intervint à huitaine, le 19 janvier. Le jugement du tribunal, présidé par M. Ausset, fut le fidèle reflet des conclusions « in extremis », des conclusions *finales* du ministère public, celles où le magistrat défit ce que le lettré avait fait.

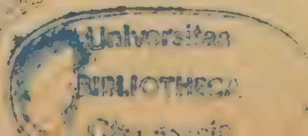
Acquittant MM. Joran et Savaète sur tous les chefs secondaires d'accusation, le tribunal ne retint que le fond. Sur ce point, le tribunal n'hésita pas à formuler le considérant que voici, bien fait pour étonner tous ceux qui ont suivi cette affaire : « *Attendu que dans le livre incriminé rien ne justifie le reproche d'immoralité...* »

Vous avez bien lu : *rien*, dans le livre d'Aurel de Faucamberge, « ne justifie le reproche d'immoralité » ! On croit rêver...

Que vous faut-il donc, messieurs de la 9e Chambre, pour « justifier le reproche d'immoralité », si le « voisinage avec l'obscénité », et « la grâce du nombre trois *en amour* », et la « trinité lumineuse » qui prend ses ébats sous l'oriflamme « *Nus* », et les malédictions de cette mère reprochant à sa fille de mettre au monde des enfants qui « ressemblent à leur père », que vous faut-il donc si tout cela n'est pas « immoral »? Enfin, que penser d'un jugement qui se propose de réprimer une « diffamation », et qui *laisse subsister l'instrument de la diffamation*, qui taxe un certain livre de « diffamatoire », et qui laisse ce livre continuer de circuler, qui n'en fait même pas arracher les pages « sanglantes », ou plutôt cinglantes et vengeresses ?... On dirait vraiment que vous n'y avez pas cru vous-mêmes, à votre sentence de « diffamation »... Renonçons à comprendre, et, provisoirement, inclinons-nous.

Juste NIEMAND.

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie, 41, rue du Metz, Lille.




a39003 000557487b

